Les pharisiens et les sadducéens s'approchant de Lui [et] Le tentant, Lui demandèrent de leur montrer un signe du ciel. Mais Lui, répondant leur dit : « Quand vient le soir, vous dites : 'il va faire beau, car le ciel est d'un rouge ardent', et au matin : 'aujourd'hui il va faire mauvais, car le ciel est d'un rouge sombre.' Ainsi, le visage du ciel, vous savez le discerner, mais pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables ! »

(Mt.16[1-3])

3 782902 161065
HABRA Georges
La foi en Dieu
incarné – *Tome 1*
16,00 €

ISBN 2-902161-06-9

GEORGES HABRA
LA FOI EN DIEU INCARNÉ I

GEORGES HABRA

LA FOI EN DIEU INCARNÉ

I

JUSTIFICATION RATIONNELLE

Chez l'auteur:
5, rue Béranger
77300 Fontainebleau
chez les libraires

et chez

CARISCRIPT
PARIS

LA FOI EN DIEU INCARNÉ

I

JUSTIFICATION RATIONNELLE

©GEORGES HABRA
5,rue Béranger
77300 Fontainebleau

GEORGES HABRA

LA FOI EN DIEU INCARNÉ

I

JUSTIFICATION RATIONNELLE

Chez l'auteur:
5, rue Béranger
77300 Fontainebleau
chez les libraires

et chez

CARISCRIPT
PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
(Chez l'auteur, chez les libraires et chez Cariscript)

1. LA TRANSFIGURATION SELON LES PÈRES GRECS (192 pages) ;2ème édition, corrigée.
2. AMOUR ET CONCUPISCENCE (292 pages).
3. LA MORT ET L'AU-DELÀ (252 pages)
4. DU DISCERNEMENT SPIRITUEL
   tome I (250 pages)
   tome II (276 pages)

«Vous y exercez vous-même au plus haut degré, sur tous les objets si variés de votre vaste érudition, cette vertu de discernement qui est une de celles dont l'exemple est le plus nécessaire au monde morderne... Votre leçon est beaucoup plus qu'une simple 'leçon de lecture'. A travers les textes vous montrez les réalités profondes. Vos analyses sont admirables de rigueur et de prudence, non moins que de finesse, de liberté et quelquefois d'audace.

...Vous nous révélez une fois de plus l'immense richesse de cette patrologie grecque dont l'Occident a grand tort d'ignorer presque tout, sans se douter qu'il aurait beaucoup à apprendre et à recevoir de ces vénérables Pères orientaux qui furent à la fois dépositaires du christianisme le plus pur et héritiers de la sagesse antique. Vous nous rouvrez toute vive cette 'Source grecque', dispensatrice de lumières surnaturelles et naturelles, synthèse fondamentale de l'entière vérité... Il y a, chez presque tous ces maîtres de la pensée chrétienne, une sorte de familiarité, un amour voilé, un certain sourire qui témoignent, même à leur corps défendant, de leur fidélité à la grande tradition des anciens sages de la Grèce. Eschyle, Socrate, Platon ne sont-ils pas, sinon les précurseurs, du moins les postulateurs de la Révélation du Christ ?»

(Lettre de M. Alexis Curvers à l'auteur, le 13 mars 1981, au sujet de «Du Discernement Spirituel», I).

Cet ouvrage se propose de démontrer que notre foi chrétienne et catholique en un Dieu incarné n'est pas crédulité; qu'elle est, par conséquent, rationnellement justifiable (tome I). Ensuite, à la lumière de la foi, il essaiera d'élucider le contenu de son objet, en circonscrivant avec précision le mystère, sans le briser (tome II). On fera donc usage et de l'intelligence qui conduit à la foi et de celle qui naît de la foi. On évitera particulièrement, dans le tome I, de commettre des pétitions de principe en utilisant dans la démonstration des arguments qui relèvent plutôt de la foi. Si nous y invoquons souvent l'Écriture et les Pères de l'Eglise, ce n'est pas, le lecteur s'en apercevra bien vite, en tant qu'autorités et dépositaires de la foi (comme dans le tome II), mais en tant qu'ils fourmillent d'intuitions rationnelles.

PREMIÈRE PARTIE

Justification rationnelle

CHAPITRE I

L'existence de Dieu

A part notre propre existence, s'il y a une chose dont on ne peut nier l'existence, c'est le monde extérieur. Qu'il ne soit pas un phantasme forgé par mon esprit, le fait même qu'il persévérera dans l'être après ma disparition doit m'en convaincre amplement.

Je regarde donc autour de moi, je contemple la beauté de cet univers; et il est impossible, lorsqu'on a l'esprit bien ordonné, de ne pas penser à son auteur: « De même qu'on dit du sculpteur Phidias que ses œuvres, par l'harmonie des membres et leur correspondance, annoncent aux spectateurs Phidias, fût-il absent, ainsi, à partir de l'ordre du cosmos doit-on penser à Dieu, son artisan et démiurge, bien qu'Il ne soit pas contemplé des yeux du corps... Qui, en effet, voyant l'évolution des corps célestes, la course du soleil et de la lune, les positions et révolutions des autres astres, d'une part contraires et variées, d'autre part préservant tous ensemble, dans la différence, le même ordre, ne va penser qu'il ne se sont pas organisés eux-mêmes, mais qu'un autre, leur artisan, les a organisés ?... Qui, voyant des choses, par nature contraires, s'unir et s'accorder harmonieusement - par exemple lorsqu'on voit le feu mêlé

au froid et le sec à l'humide -, ne s'opposer pas les unes aux autres, mais réaliser un seul corps, comme venant d'une unité, ne pensera pas à quelqu'un en dehors d'elles qui les a rassemblées ?... Puisque donc existe dans l'univers, non le désordre mais l'ordre, non la démesure mais la mesure, non la confusion mais l'organisation et l'ordre tout harmonieux du cosmos, il faut en inférer et penser qu'un Seigneur unit ces choses-là, les fait se resserrer et engendre l'harmonie entre elles ».[1]

Saint Maxime résume tous les arguments des Pères sur ce sujet: « La persévérance des êtres, leur ordre, leur position, leur mouvement; la cohésion des extrémités par les intermédiaires, ne se nuisant nullement par leurs qualités contraires; la convergence des parties vers le tout et l'union absolue du tout avec les parties; la distinction, sans aucun mélange, des parties elles-mêmes entre elles, selon la différence propre à chacune, ainsi que leur union sans confusion, dans une identité invariable en tout; et, pour ne pas énumérer chaque chose individuellement, la combinaison et la distinction de toutes choses entre elles, la succession toujours préservée de toutes choses et de chacune selon son espèce, aucune absolument ne subissant une corruption de la raison propre de sa nature, une confusion avec une autre ni opérant une confusion, [tout cela] montre clairement que toutes choses sont maintenues ensemble par la providence du Dieu qui les a faites ».[2]

L'Ecriture avance souvent le même argument. Dieu interroge Job:« Où étais-tu quand Je fondai la terre ? Annonce-le moi, si tu es exercé dans la sagesse. Qui a déterminé ses mesures, si tu le sais, et qui a tendu sur elle un cordeau ? Sur quoi ses anneaux ont-ils été fixés, et qui a posé sa pierre angulaire ? Lorsque les astres furent faits, tous mes anges M'acclamèrent d'une grande voix. J'ai muni la mer de portes lorsque, sortie du sein de sa mère, elle s'élançait impétueusement; Je lui ai mis une nuée en guise de vêtement, Je l'ai emmaillotée d'un brouillard; Je lui ai posé des limites, la ceignant de serrures et de portes, et lui ai dit: 'Tu parviendras jusques-là et pas au-delà, mais tes vagues se briseront en toi-même !' Ou est-ce sur toi que J'ai disposé la lueur du matin, et que l'astre qui amène l'aurore a connu son poste... ? As-tu noué le lien des Pléiades et ouvert l'enceinte d'Orion ? Ou feras-tu sortir la Couronne en son temps... ? »[3] .

Cet argument est simple et irréfutable: des pièces matérielles, dénuées de raison, sont strictement incapables de s'agencer

pour composer un tout ordonné; pareil agencement suppose une intelligence ordonnatrice. A moins que nous soyons des pensionnaires de Charenton, nous savons tous, très pertinemment, si l'une de nos petites inventions - voiture, radio, télévision, montre - se détraque, qu'elle ne se réparera point d'elle-même, nous ne la confions pas à un ignorant pour la réparer, mais à quelqu'un qui sait; à plus forte raison savons-nous qu'elle ne s'est pas fabriquée toute seule. Notre absurdité, ou plutôt notre folie, commence, lorsque, alors que nous voyons que nos petites fabrications supposent une intelligence, nous devenons aveugles à celle, infiniment plus grande et plus puissante, que suppose l'ordre et la beauté du cosmos. Différentes raisons concourent à cet état de folie:

1. La première est très moderne. L'homme moderne a une admiration sans bornes pour les applications de la science, c'est-à-dire les petites fabrications dont son orgueil s'exalte, et il n'a que du mépris pour la beauté du cosmos. Vivant dans des villes monstrueuses où il n'y a plus rien de naturel, où il n'y a de vert que le nom des rues (par exemple, « l'Allée Verte » à Paris, ou « l'Allée des Primevères »), dans des immeubles hideux d'où la vue, avide d'avoir une échappée sur un pan d'azur, est interceptée par les immeubles voisins; travaillant dans des usines infectes dont la fumée cache le ciel; passant une bonne partie de son temps devant un poste de télévision à la lumière aveuglante, dans le sous-sol du métropolitain ou les supermarchés aux feux clignotants, un divorce s'est établi entre lui et la nature. Il ne contemple plus les constellations (si ce n'est au « Planétarium »), ne jouit plus de la lumière du soleil (si ce n'est pour bronzer), et ne sait plus écouter le bruissement des feuilles sur le site d'Epidaure, ni le mugissement du grand océan. Par contre, il s'extasie devant les dernières performances de l'ordinateur ! De cette méconnaissance de la beauté de la création, à l'insensibilité à l'égard de son auteur, il n'y a qu'un pas.

2. Il y a ensuite ceux qui, bien loin d'être aveugles à l'ordre et à la beauté de l'univers, les perçoivent clairement, mais s'arrêtent à mi-chemin, refusant d'aller jusqu'à leur source, et tombant ainsi dans une véritable idolâtrie, même si celle-ci ne va pas jusqu'à forger des Apollon et des Aphrodite. Qu'est-ce un artiste de génie, si ce n'est *d'abord* quelqu'un qui perçoit mieux que nous la beauté cachée dans la nature ? Malheureusement,

certains artistes se sont noyés dans cette beauté, au lieu d'aller jusqu'au bout de la voie qu'elle suggère. Qu'est-ce un grand savant, si ce n'est *d'abord* celui qui perçoit mieux que nous l'ordre de l'univers ?[4] Malheureusement, là aussi, certains savants, au lieu d'aller jusqu'à la source de tout ordre, s'arrêtent aux lois naturelles, auxquelles ils attribuent le rôle du Logos. Faut-il en rire ou en pleurer ? Qu'est-ce une loi naturelle, en effet ? Prenons celle, découverte par Newton, qui spécifie que « deux corps quelconques s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de la distance entre leurs centres de gravité ». Cette loi, comme toute loi scientifique, ne fait que constater et mesurer un rapport. Elle ne *crée* pas le rapport, celui-ci est déjà établi, elle ne fait que le constater. Notre question à ces savants est: Qui a *établi* le rapport ? Qui a posé les astres dans des rapports mutuels tels que chacun garde son rang, et le tout constitue un équilibre et une harmonie sans pareille ?

3. Une dernière catégorie de gens font du hasard l'artisan de l'ordre, argument actuellement invoqué surtout en biologie. *Le hasard artisan de l'ordre* ! Autant dire que Napoléon a gagné ses centaines de batailles en donnant des ordres au hasard, que Beethoven a composé ses sonates en jouant sur les touches au hasard, que Scopas a sculpté ses chefs-d'œuvre en donnant des coups de marteau au hasard ! Qui veut-on donc tromper ? Voici un œil humain: imagine-t-on ce que son fonctionnement suppose ? « Il faut d'abord que la membrane solide qui constitue le globe de l'œil et que l'on appelle la 'sclérotique', devienne transparente en un point de sa surface, afin de permettre aux rayons lumineux de la traverser; et il faut que cette partie transparente que l'on appelle la 'cornée' se trouve correspondre précisément à l'ouverture même de l'orbite de l'œil; car si la sclérotique était opaque, là précisément où l'œil est en rapport avec la lumière, et transparente, là où elle est cachée dans l'orbite oculaire, il y aurait contradiction...

En second lieu, il faut que par derrière l'ouverture transparente, qui permet de recevoir la lumière, se trouvent des milieux convergents qui réunissent les rayons lumineux: car si de tels milieux ne se rencontraient pas, la rétine située au fond de cet appareil ne recevrait pas les images des objets, mais simplement la lumière diffuse...

Troisièmement enfin, il faut qu'à l'extrémité de cette cham-

bre noire, et en opposition à l'issue, se trouve la 'rétine', ou épanouissement du nerf optique, du nerf sensible à la lumière, et qui ne peut voir qu'à la condition de recevoir l'image de l'objet. Supposez que la rétine ne soit pas placée dans l'axe même de la cornée transparente et du cristallin; supposez qu'elle soit dans une autre partie de l'œil, elle ne recevrait rien et par conséquent ne verrait rien ».[5]

On n'a pas fini. A son tour, ce dernier agencement suppose que soient placés « devant la rétine, et perpendiculairement à elle, une quantité innombrable de cônes transparents, qui ne laissent parvenir à la membrane nerveuse que la lumière dirigée suivant le sens de leur axe, et absorbent, au moyen du pigment dont leurs parois sont revêtues, toute celle qui vient les frapper obliquement... Ajoutez en outre la quantité effroyable de combinaisons que suppose un tel système, puisque l'on compte jusqu'à douze mille, vingt mille cônes dans un seul œil, et qu'à ces cônes doivent correspondre dans la cornée autant de petites divisions géométriques, appelées facettes, et que sans cette correspondance, rien ne serait fait ».[6]

C'est vouloir vraiment se moquer du monde que de dire que toutes ces correspondances, ces combinaisons, ces corrélations, ces convergences, et bien d'autres encore que nous avons omises pour abréger, ou que l'auteur cité n'a pas vues lui-même, que toute cette finalité enfin, inhérente au moindre mouvement, que tout cela se fait au hasard; plusieurs fois déjà, au cours de cette démonstration, je me suis demandé si je ne tombais pas sous l'accusation de la parole divine: « Ne réponds pas à l'insensé selon sa folie, de peur de devenir pareil à lui ».[7]

Cette folie, cette ânerie, est pourtant la substance de la théorie darwinienne de l'évolution, qui impressionne le vulgaire. Et lorsqu'on songe à la fortune qu'a eue cette théorie, on éprouve une mélancolie et l'on comprend qu'un des plus grands fléaux de l'humanité aujourd'hui est la demi-science. Mon propos n'est pas de savoir s'il y a eu ou non évolution, mais de montrer l'inanité de la théorie darwinienne.

Voici comment une biologiste résume la théorie: « Les changements des conditions ambiantes (climat, nourriture) provoquent la variation des êtres vivants soit en agissant sur le corps, soit en modifiant les cellules reproductrices... Toute variation nuisible sera condamnée et détruite; les individus porteurs de variations avantageuses... subsisteront et légueront leurs avan-

tages. Cette conservation des meilleurs formes correspond à une sorte de tri, de *sélection naturelle*[8]; cette sélection, ce tri conduit à la *survivance du plus apte* ».[9] Et l'auteur ajoute que la théorie « rendait compte, en apparence, de tous les faits par le jeu inéluctable de la variation aveugle et de la mort effectuant le tri, avec la collaboration du temps ».[10] .

« Variation aveugle »: c'est le cas de le dire. Tellement aveugle que Darwin, s'étant rendu compte qu'une subite et grosse mutation, dans un œil rudimentaire par exemple, l'aveuglerait au lieu de le faire évoluer vers une forme complexe, imagina des variations très graduées et quasi imperceptibles, à travers de très longs espaces de temps. Conscient qu'il n'eût pu faire avaler la couleuvre d'un seul coup, il la sert en menus morceaux, en essayant de les faire passer pour d'exquises cuisses de grenouilles. Vaine astuce ! Variations graduées et imperceptibles, ou brusques et énormes, la question reste la même: comment le hasard aveugle a-t-il pu réaliser une œuvre si intelligente ? Puisque, selon lui, la sélection naturelle anéantit tout organe qui reste inactif, comment ces variations ont-elle pu se maintenir pendant des siècles et des millénaires sans être éliminées par la sélection naturelle ? « On sait », écrit Bergson, « combien le darwinisme, sous sa forme originelle, avait de difficulté à expliquer, par exemple, la genèse des instincts complexes. Une variation survenue dans tel ou tel de ces instincts ne peut être utile à l'individu, et par conséquent donner prise à la sélection, que si tous les éléments de l'instinct nouveau restent coordonnés les uns aux autres, comme ils l'étaient déjà dans l'ancien; *il faut que la corrélation subsiste entre les variations élémentaires qui composent la variation totale*:[11] comment attendre du hasard qu'il maintienne cette corrélation ? »[12] .

Voilà pour l'évolution linéaire. Si maintenant on considère la similitude de structure de l'œil des vertébrés et de celui de mollusques: « Comment supposer en effet que les mêmes petites variations, en nombre incalculable, se soient produites dans le même ordre sur deux lignes d'évolution indépendantes, si elles étaient purement accidentelles ? Et comment se sont-elles conservées par sélection et accumulées de part et d'autre, les mêmes dans le même ordre, alors que chacune d'elles, prises à part, n'était d'aucune utilité ? »[13] .

Un second argument de l'existence de Dieu a été élaboré par Platon avec une dialectique puissante et subtile: celui des Idées. Il est évident que lorsque je juge qu'une chose est plus ou moins belle qu'une autre, ou qu'un bâton est plus ou moins égal à un autre, je ne peux le faire qu'en possédant auparavant pour critère ce qui possède au maximum la beauté ou l'égalité, ou plutôt ce qui est la Beauté même, l'Egalité même: plus les choses ressemblent à la Beauté en elle-même, plus elles sont belles; plus elles ressemblent à l'Egalité en elle-même, plus elles sont égales. Si deux bâtons égaux peuvent ne l'être qu'approximativement (et de fait, si nous avions des moyens de mesure absolument rigoureux, on trouverait toujours entre deux bâtons dits « égaux » une certaine inégalité, fût-ce de l'ordre d'un millionième de millimètre), l'Idée d'Egalité ne peut être qu'absolument identique à elle-même, l'Egal qui n'est rien qu'égal ne peut jamais présenter aucune inégalité. De même, si toute beauté, sensible ou spirituelle, dans l'univers, est déficiente d'un côté ou d'un autre, et comporte des limites, par contre, l'Idée de Beauté ne peut être que parfaite et seule l'infinité lui convient: « Beauté dont, premièrement, l'existence est éternelle, étrangère à la génération comme à la corruption, à l'accroissement comme au décroissement; qui, en second lieu, n'est pas belle à ce point de vue et laide à cet autre, pas davantage à tel moment et non à tel autre, ni non plus belle en comparaison avec ceci, laide en comparaison avec cela, ni non plus belle en tel lieu, laide en tel autre, en tant que belle pour certains hommes, laide pour certains autres; pas davantage encore cette beauté ne se montrera à lui pourvue par exemple d'un visage, ni de mains, ni de quoi que ce soit d'autre qui soit une partie du corps; ni non plus sous l'aspect de quelque raisonnement ou encore de quelque connaissance; pas davantage comme ayant en quelque être distinct quelque part son existence, en un vivant par exemple, qu'il soit de la terre ou du ciel, ou bien en quoi que ce soit d'autre; mais bien plutôt elle se montrera à lui en elle-même et par elle-même, éternellement unie à elle-même dans l'unicité de sa nature formelle, tandis que les autres beaux objets participent tous de la nature dont il s'agit en une telle façon que, ces autres objets venant à l'existence ou cessant d'exister, il n'en résulte dans la réalité dont il s'agit aucune augmentation, aucune diminution, ni non plus aucune sorte d'altération ».[14] L'Idée de Beauté, étant par-

faite, ne peut pas augmenter, autrement elle ne serait plus le critère suprême; elle ne peut pas diminuer, autrement elle ne serait plus parfaite.

Dire donc que des choses belles, égales, existent, qu'elles participent plus ou moins à la beauté, à l'égalité, et pour cela sont appelées d'un mot commun: « belles », « égales », mais que la beauté n'existe pas en elle-même et n'est qu'une vision subjective de mon esprit, c'est une incohérence flagrante. Car comment se peut-il que ce qui est imparfait et par participation existe, mais que ce qui est parfait et accorde à l'imparfait d'être ce qu'il est n'existe pas en lui-même, mais seulement dans mon esprit ? Si l'Idée n'existe que dans l'esprit humain, pourquoi les choses continuent à participer à cette Idée après la disparition de l'esprit humain ? Nous avons montré que nous recevons l'Idée avant toute sensation, donc dès notre conception. Cela signifie que l'Idée existait avant nous. A ceux qui objectent que les idées ne sont pas innées en nous mais acquises par l'expérience sensible, nous dirons que nous ne nions pas la nécessité de celle-ci: « Il n'en est pas moins certain... que c'est à partir des égalités de ces choses, qui sont distinctes de l'Egal dont nous parlons, que pourtant tu as eu l'idée d'un savoir concernant celui-ci et acquis ce savoir ».[15] Cela pourtant n'arrive pas chez l'animal, quoiqu'il jouisse de la même expérience sensible que nous, parfois même mieux. Cela prouve que l'Idée est innée en nous, et que l'expérience sensible, bien loin de la créer, se limite à l'actualiser.

Donc Dieu est la Bonté elle-même subsistante, la Beauté elle-même subsistante, la Sagesse elle-même subsistante, l'Intelligence elle-même subsistante, l'Etre lui-même subsistant, etc. « Par la grandeur et la beauté des créatures, l'Auteur de leur existence est contemplé par analogie ».[16] « Car Ses attributs invisibles, Sa puissance éternelle et Sa divinité, appréhendés par la pensée intuitive, sont contemplés depuis la création du monde, au moyen de Ses œuvres. »[17]

Etant la Bonté elle-même, Il ne peut vouloir le mal en aucune manière. Pourquoi alors le mal existe-t-il ? Pour l'examen de ce pseudo-problème, nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage: « La Mort et l'Au-delà », p. 190-199.

Par ces deux arguments nous avons démontré en fait l'existence d'un Dieu démiurge, architecte, mais non d'un Dieu

créateur. La preuve, c'est que même les plus grands philosophes grecs, qui croyaient à l'existence d'un Démiurge, postulaient l'existence, de toute éternité, d'une matière première, dont Dieu aurait organisé le monde.

Qu'est-ce cette matière première ? Ici il faut nous dégager du sens habituel du mot, comme lorsque nous disons: « Cette table est en bois de chêne ». Dans pareilles locutions la matière est une chose définie, avec des qualités bien déterminées. La « matière », pour ces philosophes, c'est ce qui reste après qu'on a enlevé de toutes les choses sensibles leur forme et leur matière: autant dire c'est une chose indéfinie et indéfinissable. Ecoutons Platon: « Quelle propriété donc faut-il admettre qu'elle possède de sa nature ? Avant tout, celle que voici: de tout devenir, c'est elle le réceptacle, et comme la nourrice... L'imprimé devant présenter à la vue la variété la plus variée, la matière même où se grave l'impression ne saurait être convenablement préparée que si elle est amorphe, exemple de toutes les espèces sans exception qu'elle est appelée à recevoir d'ailleurs... A toutes les formes, il faut que soit étranger ce qui doit recevoir en soi tous les genres... C'est pourquoi, précisément, de ce qui est né visible et plus généralement sensible, la mère et le réceptacle n'est, devons-nous dire, ni terre, ni air, ni feu, ni eau, ni rien qui soit fait de ces corps, ni de quoi ces corps eux-mêmes sont faits; mais en déclarant que c'est une sorte d'être invisible et amorphe, qui reçoit tout, qui participe cependant d'une façon très embarrassante de l'intelligible et se laisse difficilement saisir, nous ne nous tromperons pas... Il ne peut subir la destruction, mais il fournit un siège à toutes choses qui ont devenir, lui-même étant saisissable, en dehors de toute sensation, au moyen d'une sorte de raisonnement bâtard ».[18]

Cependant, il faut reconnaître - et c'est une preuve de leur grandeur - que s'ils croient que la matière première n'a pas eu de commencement, ils la mettent sous la dépendance de Dieu: « Si *la cause efficiente précède la matière*, la matière sera absolument telle que la voudra la cause efficiente, capable de recevoir docilement toute espèce de forme ».[19]

C'est drôle, mais c'est par révérence pour l'immatérialité divine qu'ils ont soutenu cette thèse. Ils ont craint que la création de la matière première par Dieu ne portât atteinte à son immatérialité, car comment ce qui est matériel peut-il sortir

de l'immatériel, ce qui est palpable de l'impalpable, ce qui est visible de l'invisible ?

Cependant, il eût suffi de pousser les principes de la théorie des Idées jusqu'à leurs dernières conséquences pour aboutir à la notion de création. C'est ce qu'a fait St Grégoire de Nysse: « Les êtres étant distingués en intellectuels et corporels, la création des êtres intellectuels ne semble pas de quelque façon en dissonance avec la nature incorporelle mais, par leur affinité, ceux-ci manifestent l'incorporéité, et l'impalpable, et l'inétendu - choses qu'en soupçonnant exister dans la nature transcendante, l'on ne péchera certes pas; tandis que la créature corporelle est contemplée [possédant] des caractéristiques qui n'ont rien de commun avec le divin, et principalement engendre à la raison un grand embarras, celle-ci étant dans l'impuissance de se rendre compte comment de l'invisible [provient] le visible, de l'impalpable le solide et le résistant, de l'infini le fini, de ce qui n'a pas de quantité et de grandeur ce qui est absolument circonscrit par certaines mesures envisagées selon la quantité et la grandeur. Il en est de même pour chaque qualité appréhendée dans la nature corporelle. A propos de ces qualités nous disons seulement ceci: de toutes les choses considérées dans un corps aucune n'est corps: ni la forme, ni la couleur, ni la densité, ni l'étendue, ni la quantité, ni aucune des qualités considérées; mais chacune d'elles est une entité rationnelle, et *c'est leur convergence et leur alliance qui devient corps*. Puisque donc les qualités qui réalisent un corps sont saisies par l'intelligence et non par la sensation, quelle difficulté y a-t- il, le divin étant intellectuel, à ce que l'Etre intelligible élabore des Idées dont la convergence nous a engendré la nature corporelle ? »[20] .

On peut aussi démontrer l'absurdité de la notion d'existence éternelle d'une matière première en tirant toutes les conséquences de cette notion. En effet, on tombe dans l'absurde dès qu'on affirme qu'une chose est de toute éternité produite par un autre être. On ne peut, affirme avec force St Maxime, « concevoir absolument rien comme existant en même temps que Dieu depuis l'éternité, de quelque manière que ce soit, sachant que de deux êtres existant ensemble depuis l'éternité aucun ne peut être l'auteur de l'autre. Il est absolument illogique, impossible et dérisoire, aux yeux de ceux qui ont une intelligence, de faire, entre deux êtres qui existent en même

temps, l'un l'auteur de l'autre ».[21] Pourquoi ? « Si, comme certains le disent, la matière première existait, c'est donc qu'elle n'est pas devenue; *si elle n'est pas devenue, elle ne se meut pas non plus; si elle ne se meut pas, elle n'a pas non plus commencé d'être*; si elle n'a pas commencé d'être, elle est nécessairement sans commencement; si elle est sans commencement, elle sera aussi infinie; si infinie, elle sera forcément immobile aussi (l'infini en effet est forcément immobile, car ce qui n'est pas délimité n'a pas où se mouvoir); s'il en est ainsi, il y aura nécessairement deux infinis, sans commencement et immobiles, ce qui est impossible. En effet, la dualité ne peut être ni infinie, ni sans commencement, ni immobile, ni du tout le principe de quelque chose... Si un être qui coexiste depuis l'éternité avec un autre d'essence différente ne peut être infini, l'infini n'admet nullement la dualité. Car les monades coexistant en celle-ci, juxtaposées l'une à l'autre, se limitent réciproquement, nulle ne permettant à l'autre d'être contemplée hors de toute délimitation, chacune d'elles étant juxtaposée à l'autre, ne la violant pas; en même temps, elles s'ôtent mutuellement, à juste titre, le principe d'infinité ».[22]

Nous avons souligné un premier grand principe à la base de cette démonstration: tout ce qui se meut a un commencement. Pour le comprendre, il faut savoir d'abord que St Maxime entend par « mouvement », à la suite des philosophes grecs, non seulement toute translation, mais aussi toute altération, qualitative ou quantitative, en sens progressif ou régressif (y compris toute génération et dissolution).

Cela étant, comment peut-on à partir du mouvement remonter à un premier Moteur ?

Lorsque nous considérons des mouvements de translation, nous sommes frappés par ce fait constant, que les choses ne se meuvent que lorsqu'elles sont mues par un agent, à tel point que dès que l'action de cet agent cesse, leur mouvement cesse aussi: un galet n'échoue sur la plage que lorsque les vagues le déplacent (ou un autre agent), un être ne naît que parce que d'abord le spermatozoïde a rencontré l'ovule, il ne meurt que parce que son corps ne résiste plus aux facteurs de dissolution, intrinsèques ou extrinsèques; et ainsi de suite. Il ne s'agit pas en tout cela d'échafaudages ou de constructions notionnelles, mais de faits d'expérience banale et quotidienne.

Cela constaté, peut-on remonter infiniment la chaîne des

moteurs, ou bien doit-on nécessairement s'arrêter à un premier Moteur, sans qui le mouvement n'aura pas été déclenché ?

Aristote nous répond: « Nécessairement il y a un être qui est le premier Moteur et l'on ne peut aller à l'infini. En effet, supposons qu'il n'en soit pas ainsi et que la série devienne infinie. Nous dirons alors que A est mû par B, B par C, C par D, que toujours le contigu est mû par le contigu. Puisque l'on suppose que le moteur meut en étant mû, il faut que le mouvement du moteur et celui du mû se produisent simultanément... Prenons donc le mouvement de chacun: soit E celui de A, F celui de B, G et H ceux de C et D... . Le mouvement de A étant fini, le temps aussi sera fini. Mais puisque les moteurs et les mus sont en nombre infini, le mouvement EFGH, qui est formé de tous, sera infini... . Or, puisque le mouvement de A et ceux de chacun des autres sont simultanés, le mouvement total aura lieu dans le même temps que celui de A; mais celui de A a lieu dans un temps fini; donc un mouvement infini aura lieu dans un temps fini; mais c'est impossible ».[23] Cette conclusion s'impose également pour le mouvement par altération, car la nécessité du contact entre le moteur et le mû, qu'on peut constater dans toute translation et qui a permis d'aboutir à la conclusion, se trouve aussi dans toute altération: « L'extrémité de ce qui altère est le commencement de ce qui est altéré ».[24]

S'il est nécessaire de s'arrêter à un premier Moteur pour expliquer le mouvement, il est également nécessaire que ce Moteur soit immobile; car s'Il se mouvait, il faudrait lui trouver un moteur, et Il ne serait plus le premier Moteur.

Mais son immobilité n'exclut en aucune manière en Lui la vie et le mouvement, car comment Celui qui est l'auteur de la vie et du mouvement peut-Il Lui-même être dépourvu de vie et de mouvement ? Mais ce n'est plus un mouvement comme celui que nous observons dans la nature, c'est-à-dire causé par un autre agent ou en vue d'une perfection qui nous manque. Non ! Il est immobile, ou immuable, ou impassible, d'une manière qui transcende toute conception, parce qu'Il est parfait, toujours identique à Lui-même: « Ce qui est le même est éternel d'une manière qui surpasse toute essence, demeurant en Lui-même, toujours identique à Lui-même en tout, présent à tout identiquement, assis par Lui-même en Lui-même, stablement et purement, dans les perfections suprêmement belles de son

identité qui dépasse toute essence; immuable, constant, ne s'inclinant ni d'un côté ni de l'autre, inaltérable, sans mélange, immatériel, simple au plus haut degré, ne manquant de rien, non sujet à la croissance ou à la décroissance, incréé, non au sens de qui n'est pas encore créé, ou pas achevé, ou pas engendré par un tel ou à tel moment, ni au sens de qui n'existe aucunement d'aucune manière, mais au sens de qui est totalement et absolument sans origine, toujours existant, étant sa propre perfection, Lui-même selon Lui-même, défini par Lui-même d'une manière simple et identique, faisant briller à partir de Lui-même l'identité sur tous ceux qui sont capables de participation, unissant les choses différentes, surabondance et cause d'identité, possédant préalablement en Lui-même d'une manière identique les contraires, selon la cause suréminente, une et unitive, de toute identité ».[25]

Mais revenons à la démonstration de St Maxime. La preuve par le mouvement a bien été employée par Aristote et les autres philosophes mentionnés, sans que cela ôtât leur croyance à une matière première. Aussi St Maxime pousse cette preuve jusqu'au fond, en montrant qu'il faut absolument inclure dans le sens du mot « mouvement » *le changement par excellence: la venue à l'existence*. Sinon, on serait acculé à une absurdité de taille: admettre deux principes sans commencement, donc infinis et immobiles !

St Jean Damascène exploite, lui aussi, à fond, le sens du mot « mouvement ». « Tous les êtres », dit-il, « sont créés ou incréés. S'ils sont créés, ils seront forcément sujets au changement: car *les êtres dont l'existence a commencé par l'altération sont nécessairement soumis à l'altération*, soit qu'ils se corrompent, soit qu'ils changent par libre choix. Mais s'ils sont incréés, ils seront forcément, par voie de conséquence, immuables. En effet, les êtres dont l'existence est contraire ont aussi une manière d'être contraire (ou des caractéristiques contraires). Or, qui ne remarquera pas que tous les êtres, ceux qui tombent sous nos sens, mais même les anges, changent et s'altèrent, se meuvent diversement et se transforment: les êtres intellectuels, c'est-à-dire anges, âmes et démons, selon le libre choix, lequel progresse dans le bien et cesse de le fréquenter, se tend et se relâche, les autres êtres, selon la génération et la corruption, la croissance et la décroissance, l'altération qualitative et le mouvement local ? Etant donc sujets à altération, ils sont

nécessairement créés. Mais étant créés, ils sont nécessairement créés par quelqu'un. Or le créateur doit être incréé. Car si lui aussi est créé, il est nécessairement créé par quelqu'un, jusqu'à ce que nous parvenions à quelque chose d'incréé. Le créateur étant donc incréé, il est nécessairement immuable. Qu'est-ce d'autre, sinon Dieu ? »[26].

Après la preuve par l'origine du mouvement, nous abordons celle par la finalité du mouvement: « Tout ce qui se transforme, s'altère ou est déficient en forme, ne peut pas être sa propre perfection. Or, qui n'est pas sa propre perfection aura nécessairement besoin d'un autre qui lui accorde la perfection, et pareil être est parfait mais n'est pas sa propre perfection, car il possède la perfection non par nature mais par participation. Mais ce qui a besoin d'un autre pour son achèvement, à combien plus forte raison en a-t-il besoin pour venir à l'existence ! Car si, comme ils disent, l'existence est plus que la forme, et si cet être-là a pu s'octroyer l'existence, ou l'avoir d'une manière absolue (ce qu'ils veulent dire), comment ne s'est-il pas suffi pour avoir d'une manière absolue, ou s'octroyer lui-même, ce qui est moindre, je veux dire la forme ? Si cet être-là - qu'ils veuillent l'appeler 'substance' ou 'matière' (nous ne disputons pas là-dessus), ceux qui osent attribuer l'éternité aux choses qui viennent après Dieu et de Dieu - ne s'est pas suffi pour s'octroyer ce qui est moindre (ou l'avoir d'une manière absolue), comment a-t-il pu avoir, soit d'une manière absolue soit par lui-même, ce qui est meilleur, lui qui a été incapable d'avoir le moindre ? Si la matière n'a jamais pu, par elle-même ou d'une manière absolue, avoir le moindre, à combien plus forte raison ne pourra-t-elle avoir l'existence elle-même, absolument ou d'une manière quelconque par elle-même !... S'il en est ainsi, l'existence et la forme nécessairement ont été accordées aux êtres par Dieu, puisqu'enfin elles sont. Mais si toute substance, matière et forme est de Dieu, personne, sachant que Dieu est le créateur et le démiurge de toutes choses, n'admettrait de dire - à moins qu'il ne fût complètement dénué de pensée saine - que la matière fût sans commencement ou inengendrée ».[27]

Cette tentative de sortir de la déficience de sa propre forme pour atteindre sa propre perfection se traduit par la fameuse inquiétude métaphysique. Celle-ci revêt toutes les formes,

depuis celle des grands et véritables mystiques, chez qui elle est le moteur de la recherche du divin clairement établi comme but toujours à poursuivre, jusqu'à celle du débauché qui recherche, inconsciemment et à rebours, l'infini dans les êtres finis ! De la première forme, M. Blondel dit: « Au moment donc où l'on semble toucher Dieu par un trait de pensée, il échappe, si on ne le garde, si on ne le cherche par l'action. Son immobilité ne peut être visée comme un but fixe que par un perpétuel mouvement. Partout où l'on reste, il n'est pas: partout où l'on marche, il est. C'est une nécessité de passer toujours outre, parce que toujours il est au delà. Sitôt qu'on ne s'en étonne plus comme d'une inexprimable nouveauté, et qu'on le regarde du dehors comme une matière de connaissance ou une simple occasion d'étude spéculative sans jeunesse de cœur ni inquiétude d'amour, c'en est fait, l'on n'a plus dans les mains que fantôme et idole ».[28]

De la seconde forme, tel profond poète dit:
« Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous ! »[29]
ou encore:
« Berçant notre infini sur le fini des mers ».[30]

Il est loin de s'agir uniquement des êtres humains. Cette mélancolie profonde qui imprègne toute la création visible, pour qui a des yeux pour voir, est l'indice de la même inquiétude métaphysique d'un besoin de renouvellement. St Paul, non seulement en théologien, mais en poète, déclare: « Car l'attente impatiente de la création attend anxieusement la révélation des enfants de Dieu... . Nous savons en effet que toute la création gémit avec eux et souffre avec eux les douleurs de l'enfantement jusqu'à présent ».[31]

Au cours de notre démonstration, nous avons souvent parlé de « l'infinité » de Dieu. Il nous faut approfondir à présent cette notion.

L'infini, tel qu'il s'applique à Dieu seul, est essentiellement différent du sens qu'il a dans son application aux choses créées. Ainsi Pascal a pu parler de « l'infiniment grand » et de « l'infiniment petit ». En fait, il ne voulait signifier par là que l'indéfini. En effet, lorsqu'on dit une « infinité » d'étoiles, par exemple, au

sens strict du terme, cela suppose qu'on les a parcourues ou dénombrées, ce qui est impossible pour un esprit autre qu'infini, c'est-à-dire autre que Dieu: « Je ne dis pas que le nombre soit 'infini', mais 'indéfini', seulement. En quoi il y a une différence assez remarquable: car, pour dire qu'une chose est infinie, on doit avoir quelque raison qui la fasse connaître telle, ce qu'on ne peut avoir que de Dieu seul; mais pour dire qu'elle est indéfinie, il suffit de n'avoir point de raison par laquelle on puisse prouver qu'elle ait des bornes... . N'ayant donc aucune raison pour prouver, et même ne pouvant concevoir que le monde ait des bornes, je le nomme « indéfini ».[32]

Aussi Pascal lui-même note-t-il: « La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures; les espaces, de même, et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment. Ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini »[33]: « une espèce d'infini » veut dire « l'indéfini ».

Etant donc sujet du nombre, qui est une sorte de mouvement, le monde ne peut pas être vraiment infini, l'Infini étant, nous l'avons vu, une monade immobile. C'est ce que va approfondir avec puissance St Maxime: « La dualité est circonscrite selon l'union et selon la séparation. [Elle est circonscrite] selon l'union, vu qu'elle existe par une composition de monades, dont elle est cernée comme par ses éléments, et en lesquelles elle peut être divisée comme en ses éléments: tout ce qui peut être conçu, selon sa nature, ou par convention, ou d'une autre manière, comme divisible ou divisé, comme admettant la composition ou composé, bien plus, ce qui est absolument désigné par séparation ou composition, ne pourra être infini, car il n'est pas simple et unique, il est dénombrable, dénombré et susceptible d'être énuméré en compagnie d'autres choses, il n'est pas absolument libre de toute relation, quelle qu'elle soit: en effet, tout cela est considéré selon un relation, tandis que l'infini est absolu, absolument rien ne lui est uni selon une relation.

D'un autre côté, [la dualité est circonscrite] selon la séparation, vu qu'elle est mue par le nombre, dont elle a commencé et dont elle est circonscrite, car elle ne possède pas l'être par nature ni l'absolu...

L'infini, en effet, est infini selon toute considération et manière: selon l'essence, selon la puissance, selon l'énergie, selon les deux extrêmes, je veux dire par là celui d'en haut et celui d'en bas, c'est-à-dire le principe et la fin. Ne pouvant être contenu selon son essence, ni compris selon sa puissance, ni circonscrit selon son énergie, n'ayant pas de principe d'en haut ni de fin d'en bas, l'infini est en effet, pour tout dire en un mot avec plus de vérité, illimité en toutes choses... . Si l'infini, comme on l'a démontré, n'admet point d'être une dualité, manifestement ce qui n'a pas de commencement ne l'admet également pas, vu que le principe de toute dualité est la monade. Mais si la dualité n'est pas sans commencement, elle n'est pas immobile non plus, car elle est mue par le nombre, constituée de monades par l'union, et reçoit son existence par la division en elles; or, si elle n'est pas immobile, elle n'est non plus le principe de rien... Seule la monade est au sens propre immobile, car elle n'est pas nombre, ni dénombrable ni dénombrée (en effet, la monade n'est ni partie ni tout ni relation); et [seule] au sens propre sans commencement, vu qu'il n'y a rien d'antérieur à elle dont elle reçût, par le mouvement, le fait d'être monade; et [seule] au sens propre infinie, car rien ne coexiste avec elle ou n'est susceptible d'être énuméré avec elle; et [seule] au sens propre principe, car elle est la cause de tout ce qui est nombre, dénombré et dénombrable... »[34].

NOTES

CHAPITRE I

L'existence de Dieu

1. St Athanase, Discours contre les Gentils (P.G. XXV, 69,72,76).
2. Sur diverses Difficultés chez Denys et Grégoire (P.G. XCI, 1188-1189).
3. Job $38^{4-12,31-32}$
4. On ne peut en conséquence considérer comme étant de vrais savants un grand nombre de physiciens modernes qui ont une vision surréaliste de l'infiniment petit, et prétendent qu'au niveau de l'électron l'ordre et la mathématique font place à la probabilité, à l'irrationnel, à l'indéterminé et à l'imprévisible - si bien qu'on a pu parler de la « perversité » de la physique moderne et qu'Einstein dut se séparer d'eux en lançant à leur adresse: « Dieu est subtil, mais Il n'est pas malicieux ! » Dans leur culte du désordre, ces faux savants n'ont d'égaux que les cubistes et les surréalistes dans leur culte de la laideur.
5. Paul Janet, Les Causes Finales, I,2.
6. Id.
7. Prov. 26^{4}
8. Souligné par Tétry.
9. Id.
10. Jean Rostand et Andrée Tétry: La Vie, ch 23.
11. Souligné par Bergson.
12. Mélanges: Rapport sur « Le Darwinisme dans les Sciences Morales » de J.M. Baldwin (4 juin 1913).
13. Id., L'Evolution Créatrice, I,65.
14. Platon, Le Banquet, 211ab.

15. Id., Phédon, 74c.
16. Sag. 13^{5} 17. Rom, 1^{20} 18. Timée, 49a, 50d-51a, 52b.
19. Plotin, Ennéades,II,4,8: Les Deux Matières.
20. De l'Ame et de la Résurrection (P.G. XLVI, 124).
21. Sur Diverses Difficultés chez Denys et Grégoire (P.G. XCI, 1188).
22. Id., 1184-1185.
23. Physique, VII, 242ab.
24. Id., 244b.
25. St. Denys l'Aréopagite, Des Noms Divins, IX (P.G. III, 912).
26. Foi Orthodoxe, I,3 (P.G. XCIV, 796).
27. Sur Div. Difficultés chez Denys et de Grégoire (P.G. XCI, 1181, 1184).
28. L'Action, IV, 1,3.
29. Baudelaire, Fleurs du Mal: Femmes Damnées.
30. Id.: Le Voyage.
31. Rom. $8^{19,22}$.
32. Descartes, Lettre à Chanut, 6 juin 1647.
33. Pensées, 121 (toutes nos citations sont selon l'édition Brunschvicg).
34. Sur Div. Difficultés chez Denys et de Grégoire (P.G. XCI, 1184-1185).

CHAPITRE II

La prophétie et le miracle, privilèges divins

Le fil de notre argumentation (toujours rationnelle) sera celui-ci: la prophétie et le miracle appartiennent à Dieu seul, de sorte que s'il nous arrive jamais de les observer dans l'histoire, ils sont les signes d'une intervention divine spéciale, dont il incombera d'évaluer la signification.

A - La prophétie.

Nous venons d'insister particulièrement sur l'infinité de Dieu; et pour cause ! C'est que, s'Il est infini, sa science donc est infinie. L'homme vit dans le temps; ou plutôt, la durée, comme l'a excellemment montré Bergson, est l'étoffe même de son être, de sorte que lorsqu'il est, le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore. Dans ces conditions, il est inévitable qu'il ne puisse jamais connaître par lui-même l'avenir. Affirmer le contraire, c'est autant dire qu'un être existe avant d'exister (puisque l'avenir c'est l'être tel qu'il existera), ou que le « Macbeth » de Shakespeare existe avant qu'il l'ait conçu et composé ! Il y a une complexité infinie dans les actes de la nature qui dépasse la capacité de l'intelligence humaine, et une imprévisible nouveauté dans les actes humains qui ne sera plus imprévisible si l'homme peut les prévoir exactement.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Le temps n'existe pas dans sa vie. *Etant au-dessus du temps, Il ne peut pas ne pas prévoir ce qui*

se déroule dans le temps: « Les termes: 'il était', 'il sera', désignent dans le temps des modalités », dit Platon, « effets de devenir; et c'est évidemment sans y penser que nous les appliquons à la réalité éternelle, improprement. Nous disons bien en effet qu'elle 'était', 'est' et 'sera'; mais c'est seulement 'elle est' qui, à parler vrai, lui convient; quant aux termes: 'était' et 'sera', c'est à propos du devenir se déroulant dans le temps qu'il sied de les dire (ce sont des mouvements en effet qu'ils désignent), tandis que ce qui toujours se conserve identique immuablement, à cela il n'appartient de devenir ni plus vieux ni plus jeune avec le temps, ni d'être venu jadis à l'existence, ni d'y être maintenant, ni d'y être derechef à l'avenir, ni de recevoir absolument aucune de toutes les déterminations que le devenir a attachées aux objets mouvants de la sensation ».[1] .

St Grégoire le Théologien, s'inspirant manifestement de lui, déclare également: « Dieu était toujours, et est, et sera; ou plutôt Il est toujours. Car 'était' et 'sera' sont des sections de notre temps et de la nature qui s'écoule. Mais Lui 'est' toujours, et Lui-même se désigne ainsi, donnant cet oracle à Moïse sur la montagne. Car le ramassant en Lui-même Il possède tout l'être, lequel n'a ni commencement ni fin, comme un océan d'être infini et illimité, dépassant toute pensée, temps et nature[2] ».

Nier à Dieu la connaissance de l'avenir, y compris celle de nos actes les plus libres (sans qu'ils cessent aucunement d'être libres), c'est porter atteinte à sa science infinie, sa Toute - puissance et son impassibilité: à sa science infinie, parce que c'est la limiter que de soustraire certaines choses à sa connaissance; à sa Toute-puissance, parce que sans la connaissance de toutes choses Il ne pourra en avoir la maîtrise; à son impassibilité, parce qu'Il sera obligé de changer souvent de plan dans sa providence, selon les lumières partielles qu'Il aura progressivement acquises ! Aussi St Maxime prévient-il: « Lorsque nous voyons Dieu agencer une chose, n'allons pas penser que c'est alors qu'Il a commencé de la vouloir, d'y penser et de la connaître. Loin de là ! Car il serait suprêmement absurde que ce que Dieu, dès le commencement et avant les siècles, n'a ni véritablement pensé, ni connu, ni voulu qu'il fût, Il l'accomplît comme bon, l'ayant pensé maintenant et voulu et connu, ou plutôt étant revenu sur sa décision ! J'irais même jusqu'à dire qu'une création dont Il ne possède pas préalablement les fondements, Il ne la connaît point. Au contraire, nous croyons

que toutes choses sont toujours circonscrites par la volonté de Dieu, avec une connaissance anticipée, selon sa puissance infinie, rien, pour recevoir l'être selon l'essence, n'étant d'aucune manière conçu après coup par Lui[3] ».

En conséquence du fait que Dieu voit l'avenir comme nous voyons le présent, et même infiniment plus (car nous ne voyons dans le présent qu'une part très limitée, proportionnelle à nos facultés), la vision qu'Il a de l'avenir est précise, allant jusqu'au plus infime détail.

Cela établi, comme il y a toujours eu, et particulièrement de nos jours, beaucoup de dupes et de charlatans (le nombre de ces derniers, d'ailleurs, dépend du nombre de ceux-là), nous allons insister sur les diverses prétentions mensongères de connaître l'avenir.

La première imposture, ou superstition, est l'astrologie. Elle a pris de nos jours des proportions effrayantes. Qu'on pense aux faits suivants: la célébrité de Madame Soleil a éclipsé celle du Général de Gaulle; très rares sont les revues et journaux qui osent refuser de consacrer une place à l'horoscope; il est impossible dans la vie courante de ne pas être souvent abordé par des dévoyés: « Alors vous êtes Gémeaux ? Moi, je suis Vierge » ! Q'une telle farce, malgré les exploits de l'astronomie moderne, continue, avec une ténacité immortelle, d'affliger les esprits comme au temps des Chaldéens, cela prouve à la fois que la vraie science, due à quelques hommes de génie, est très loin d'avoir imprégné les esprits de nos contemporains en général, et qu'il y a chez les êtres humains, dès qu'ils ont perdu la vraie notion de Dieu, un besoin aberrant de superstition, presque imperméable à toute logique.

Qu'est-ce que l'astrologie, en effet ? « Les astrologues ont imaginé l'écliptique, c'est-à-dire l'orbite apparente du soleil, comme divisé en douze parties égales, ou signes du zodiaque (de 30ò chacun)... Ils considèrent de plus chacun de ces douzes signes comme le domicile (ou la maison) d'une planète, et le subdivisent en diverses parties: les décans (de 10ò chacun), les 'fines' (bornes) de diverses longueurs, les 'douzièmes parties' (de 2ò30' chacune), etc, chacune de ces choses étant sous la domination d'une planète. Dispersés en divers points à travers l'écliptique sont les degrés d'exaltation des planètes (grande influence), avec, à l'opposé, leurs degrés de déjection (petite influence). En conséquence, divers arcs du zodiaque

sont, primordialement ou secondairement, subordonnés à chaque planète, dont la force et l'influence dans une nativité dépendent partiellement de sa position par rapport à ces arcs et à ceux de ses amis et de ses ennemis. De plus, il y a une relation spéciale entre chaque signe zodiacal et une partie du corps humain. Les douze signes sont également divisés en quatre triades, dont chacune gouverne un des quatre éléments. De nombreuses paires de contraires (mâle-femelle, diurne-nocturne, chaud-froid, et d'autres...) sont reliées à des paires consécutives de signes. Enfin, une large variété de substances dans le monde des éléments, ainsi que des attributs du caractère humain, sont plus ou moins arbitrairement associés aux différents signes.

L'astrologue ensuite tire un horoscope en déterminant d'abord pour un instant et un lieu donnés les bornes des douze places et les longitudes et latitudes des sept planètes. Il lit cet horoscope en examinant les relations mutuelles, géométriques et intriquées des signes et de leurs parties et des planètes (dont sont supputées les forces changeantes) d'une part, et, d'autre part, des places ainsi que des uns avec les autres; et en associant à chaque élément dans l'horoscope sa liste de correspondances dans la région sublunaire. N'importe quel diagramme d'horoscope, naturellement, va fournir un nombre immense de prédictions, dont beaucoup de contradictoires et d'extravagantes. Ainsi, l'astrologue doit compter sur sa connaissance de l'arrière-plan social, ethnique et économique de ses clients, et sur son expérience propre et son bon sens pour le guider en vue d'éviter l'erreur et d'atteindre la crédibilité[4] ».

Comme on le voit, la ficelle est un peu grosse. En effet,

1. C'est d'une manière toute arbitraire que l'astrologie dénomme les constellations du zodiaque: Bélier, Vierge, Scorpion, etc. Par exemple, les étoiles qui forment la prétendue Vierge ont davantage l'aspect d'un barbecue que d'une vierge ! De plus, ces constellations offrent différents aspects, selon le point de vue: le Bélier, vu de Jupiter, aura peut-être, qui sait ? l'aspect d'une grenouille.

Mais surtout, comble du ridicule, l'astrologie prend tellement au sérieux ces dénominations arbitraires qu'elle attribue à chaque signe les qualités de l'être désigné par chaque dénomination: ainsi le Bélier représente l'énergie, l'excès de force vitale, l'inquiétude, la variabilité: « 'un tel', disent- ils, 'a les

cheveux crépus et le regard brillant, car il est né sous le signe du Bélier: c'est d'une certaine manière cette apparence qu'a cet animal. De plus, il a de la grandeur d'âme: le bélier, en effet, est propre à commander. Et [toujours un tel] est généreux et fécond en ressources: car cet animal-là dépose sans chagrin sa laine et s'en enveloppe facilement de nouveau de la part de la nature. Mais celui qui est né sous le signe du Taureau', disent-ils, 'est patient dans l'adversité et ses mœurs sont celles d'un esclave: car le taureau est sous le joug. Et celui qui est né sous le signe du Scorpion est batailleur, à cause de sa ressemblance avec cet animal. Et celui qui est né sous le signe de la Balance est juste, à cause de l'égalité de nos balances'. - Y a-t-il rien de plus ridicule ? Le Bélier, dont tu prends la nativité d'un homme, est la douzième partie du ciel où le soleil, sitôt arrivé, commence les signes du printemps. De même, la Balance et le Taureau sont, l'un ou l'autre, la douzième partie du cycle appelé le zodiaque. Pourquoi alors, disant que là sont les causes primordiales des vies humaines, vas-tu caractériser les mœurs des hommes qui naissent par des animaux qui vivent avec nous ? Car celui qui est né sous le signe du Bélier est généreux, non point parce que cette partie du ciel engendre pareilles mœurs, mais parce que, [selon vous], cet animal de bétail a cette nature-là ! Pourquoi donc, d'une part, nous terrasses-tu de révérence par la créance que méritent les astres, et, d'autre part, entreprends-tu de nous convaincre au moyen de bêlements ? Car si le ciel possède de tels traits de caractère pour les avoir reçus des animaux, alors lui-même est soumis à des puissances étrangères et ses causes sont suspendues aux bestiaux ![5] ».

2. Le petit déplacement quotidien du soleil à travers certaines constellations fait que le jour sidéral (c'est-à-dire la durée d'une rotation complète de la Terre sur son axe par rapport aux étoiles fixes) est plus court d'environ quatre minutes que le jour civil de nos calendriers (rattaché au soleil). C'est ce qu'on appelle la précession des équinoxes. Alors que le commencement du printemps était marqué, il y a environ deux mille ans, par l'entrée du Soleil dans le signe du Bélier, maintenant il l'est par son entrée dans la constellation des Poissons.

Mais en astrologie on continue à établir les horoscopes comme si de rien n'était et qu'il n'y avait pas précession des équinoxes, ce qui fausse tout comput, même en se plaçant sur

le terrain astrologique et en en acceptant les théories.

3. Enfin, une grande influence sur notre destinée est attribuée par l'astrologie aux planètes, d'une façon aussi arbitraire que pour les constellations, puisque c'est le nom donné par la mythologie gréco-romaine aux planètes qui est supposé avoir l'influence correspondante: ainsi Mars est lié à la guerre, aux victoires, etc., Vénus à l'amour, etc.

Or, si les planètes possèdent une telle influence, comment l'astrologie a-t-elle pu ignorer superbement, dans ses supputations millénaires, celle de planètes telles qu'Uranus, Neptune, Pluton, qu'on n'a découvertes que récemment, et d'un grand nombre d'autres encore à découvrir ?

En fait, dans un univres newtonien, hormis le soleil, ni les astres ni les planètes n'exercent d'influence, je ne dis pas sur l'avenir et la destinée, mais même d'ordre physique. Le rayonnement des planètes sur la terre est du rayonnement solaire réfléchi, sans grande conséquence.

Seul le soleil, agent de la lumière et de la chaleur sur notre globe, a une influence physique puissante, avec tout ce que les degrés de chaleur et de lumière engendrent de différences *psychologiques*. Ainsi le soleil est pour quelque chose dans l'expansivité et la chaleur de l'Italien, son manque est pour quelque chose dans la froideur et la réserve du Nordique.

Mais au delà des différences physiologiques et psychologiques, il y a chez l'un et l'autre un noyau irréductible de libre arbitre. Ce ne sont ni le soleil, ni les planètes, ni les étoiles, qui font qu'un tel divorce quatorze fois, fait de fausses factures, prend des passagers d'un avion en otages et menace de tout faire sauter si on n'accède pas à ses revendications, tandis qu'un autre se dépouille de tout pour aller pratiquer l'ascèse la plus dure dans le désert ! Et justement, le plus grand méfait de l'astrologie, c'est qu'elle oblitère la croyance au libre arbitre, nous dépersonnalise complètement, faisant de nous des pantins de la fatalité, au profit d'un commerce très lucratif pour quelques charlatans.

Ce charlatanisme n'est pas moins évident dans les innombrables autres techniques divinatoires: tarots, marc de café, oniromancie, vol d'oiseaux, lecture des entrailles d'animaux, miroirs magiques, boule de cristal, chiromancie, etc.

Comment expliquer alors que des prédictions parfois se réalisent, dans ces techniques, comme en astrologie ?

1. Souvent la réalisation, dans ces cas, d'une prédiction, est due à la science du sujet qui la fait, ou à l'expérience, ou à un certain instinct organique mystérieux: l'avenir est alors déjà contenu dans le présent, de sorte qu'on ne peut en aucune façon parler de prophétie (au sens propre).

Ainsi un médecin peut prévoir la mort plus ou moins imminente d'un malade, à partir de certains signes cliniques qui ne trompent pas. De même, un volcanologue peut prévoir l'éruption plus ou moins prochaine d'un volcan, sans qu'il soit un prophète.

C'est un fait connu que, chez certains animaux, une espèce de sixième sens les avertit, sûrement et infailliblement, de l'imminence d'un tremblement de terre. De même, « l'état de nos systèmes organiques agit obscurément sur la conscience. Parfois un organe nous donne, de cette façon, l'avertissement du danger. Quand un homme, bien portant ou malade, éprouve la sensation de sa mort prochaine, cette nouvelle lui arrive probablement du centre de la conscience viscérale. Et la conscience viscérale se trompe rarement[6] ». Celle-ci s'exprime alors souvent par les songes: « Dans des cas plus rares, des sensations pathologiques inaperçues pendant la veille retentissent pendant le sommeil comme un symptôme prémonitoire. Armand de Villeneuve rêve qu'il est mordu à la jambe par un chien; quelques jours après, cette jambe est envahie par un ulcère cancéreux. Gessner se croit mordu, pendant son sommeil, au côté gauche par un serpent; peu après, au même point se développa un anthrax dont il mourut. Macario rêve qu'il a un violent mal de gorge; il se réveille bien portant; quelques heures après, il est atteint d'une amygdalite intense. Un homme voit en songe un épileptique; il le devient lui-même peu de temps après. Une femme rêve qu'elle parle à un homme qui ne peut lui répondre parce qu'il est muet; à son réveil, elle est aphone[7] ».

2. Tantôt c'est un facteur psychologique, déclenché par la prédiction elle-même, qui la réalise. C'est ce qui s'est passé dans le cas célèbre de Catherine de Médicis. Le mage florentin Come Ruggieri lui ayant prédit: « Saint-Germain verra votre mort », Catherine abandonna le château de Saint-Germain (l'Auxerrois) ainsi que le Louvre, trop contigu, et alla s'établir dans la rue de Viarmes. En 1589, malade sans gravité à Blois, elle fit mander son chapelain pour accomplir ses devoirs reli-

gieux. Ce dernier étant absent, un prêtre le remplaça. « Mon Père, comment vous nomme-t-on ?, lui demanda Catherine. - « Je m'appelle Laurent de Saint-Germain ». - « Saint-Germain ! Saint- Germain ! Ah ! Je trépasse ! » Elle mourut le surlendemain.

Dans ce cas, c'est la frayeur causée par la prédiction qui a déterminé la mort de Catherine, laquelle a ainsi payé le juste tribut de sa superstition. Sans doute fallait-il aussi qu'il coïncidât que le prêtre eût un nom où entrait le mot « Saint- Germain ». Mais dans l'entourage de Catherine, cette coïncidence n'était pas rare du tout. A défaut du prêtre « Saint-Germain », elle serait tombée sur l'abbaye du même nom, ou une gravure représentant le château du même nom, et dans son obsession et sa frayeur elle n'en serait pas moins morte. - Remarquons, en passant, l'illogisme de Catherine comme de tous ceux qui veulent connaître l'avenir pour l'éviter: si l'on croit vraiment à une prédiction, elle se réalisera fatalement, il ne sert à rien de chercher à échapper à sa destinée; et si l'on n'y croit pas, pourquoi chercher à la connaître ?

Je citerai un autre cas, celui « de cette somnambule à qui un magnétiseur avait suggestionné une crise dans 6666 minutes. Au réveil, elle a tout oublié, et pourtant elle a sa crise juste à la minute voulue ».[8] Ici encore c'est la suggestion du magnétiseur qui a engendré chez la patiente la volonté inconsciente qui a déclenché la crise: il n'y a donc pas eu de véritable prédiction.

3. Le hasard aussi explique la réalisation de certaines prédictions. Si par exemple Alexandre le Grand consultait un devin: « Vaincrai-je dans cette bataille ? », à cette question il ne peut y avoir que deux éventualités: « oui » ou « non ». Par conséquent même le devin le plus stupide a déjà 50% de chances de dire vrai. S'il est tant soit peu intelligent, sachant l'invincibilité de ce conquérant, ses chances augmenteront jusqu'à 90%, ou même jusqu'à 100% ! Si en plus le devin est intelligent et sait donner une raison subtile et un tour spirituel à sa réponse, le voilà qui passe pour inspiré par Apollon ! « Un coureur qui se préparait à disputer le prix aux jeux olympiques rêva qu'il était traîné dans un char à quatre chevaux. Le matin il va à l'interprète des songes: 'Tu vaincras', lui dit celui-ci, 'c'est ce que pronostiquent l'agilité et la vigueur des chevaux'. Il va ensuite à Antiphon. Mais celui-ci: 'Tu seras forcément vaincu', dit-il; 'ne comprends-tu pas que quatre t'ont précédé' ? Voici un autre

coureur... qui raconte à un interprète avoir rêvé qu'il était changé en aigle. Et celui- là: 'Tu as vaincu ! Car aucun oiseau ne vole plus impétueusement que lui'. Mais Antiphone lui répond: 'Imbécile ! Ne vois-tu pas que tu seras vaincu ? Car cet oiseau, qui poursuit les autres oiseaux et les traque, ne vient jamais qu'après eux'. Une femme désirait ardemment avoir un enfant et, doutant si elle était enceinte, vit en songe ses parties naturelles scellées. Elle consulte [deux interprètes]. L'un nia qu'elle pût concevoir, vu qu'elle était scellée; mais l'autre la déclara enceinte, puisqu'on ne scelle point ce qui est vide[9] ».

Quant à la stupidité de consulter les mouvements d'animaux irrationnels ou d'objets inanimés, voici comment la stigmatise St Basile: « Il est absurde que celui qui possède le conseil de la part des jugements de Dieu, consulte les animaux privés de raison, ou plutôt les prend, non seulement comme conseillers, mais comme maîtres et législateurs, et cela pour décider ce qu'il doit faire. L'oiseau n'a pas conscience du danger tout proche, sous ses yeux: et il va t'annoncer l'avenir ? Et souvent, s'étant envolé de son nid pour procurer de la nourriture à ses petits, il y est revenu n'ayant rien obtenu: et pour toi il est devenu un devin qui ne trompe point, et son vain mouvement la révélation de l'avenir ?... Mais même des corbeaux croassant, et des aigles errant çà et là par manque de proie, frappent d'épouvante le cœur superstitieux... Lorsque tu vois des oiseaux traverser l'air, ne scrute pas l'aspect de leur vol, s'ils décrivent des cercles au- dessus de nos têtes, ou s'en vont opposés face à face, ou volent les uns derrière les autres, ou se déplacent obliquement[10] ».

4. Enfin, certaines prédictions se réalisent grâce à la puissance démoniaque. En faisant appel à celle-ci, nous ne sommes nullement infidèle à notre méthode (qui veut s'en tenir strictement à la démonstration rationnelle), puisque l'existence du démon s'exprime par des *faits* qu'on peut constater sans nécessairement avoir la foi.[11]

Si le démon est un pur esprit, il sera beaucoup plus intuitif et pénétrant que l'esprit humain, lequel est ralenti par sa liaison avec un corps corruptible. Partant, il a une science consommée, une expérience de très longue durée, une perception puissante, une agilité de mouvement qui le rendent apte, à l'instar des hommes savants et expérimentés, à donner la fausse impression de prédire réellement, impression décuplée vu sa

supériorité.

Voyons comment ils s'y prennent: « Il faut savoir d'abord », dit St Augustin, « que souvent ils prédisent les choses qu'ils vont eux-mêmes causer. En effet, souvent ils ont reçu le pouvoir d'envoyer des maladies, de souiller l'air lui-même et de le rendre malsain, de conseiller des actions mauvaises aux pervers et à ceux qui raffolent des biens terrestres... Parfois aussi ils prédisent, non pas ce qu'ils opèrent eux-mêmes, mais des choses à venir, qu'ils prévoient au moyen de signes naturels qui ne peuvent tomber sous les sens humains... C'est ainsi que le démon prévoit des tempêtes à venir, par l'état de l'air et son orientation, qu'il connaît mais que nous ignorons. Enfin, parfois ils pénètrent facilement les desseins humains, non seulement ceux proférés verbalement, mais encore ceux conçus par la pensée, toutes les fois que certains signes de l'âme s'expriment par le corps: par là également prédisent-ils de multiples choses futures, manifestement merveilleuses aux yeux des autres, qui n'étaient pas au courant de ces desseins ».[12] Evidemment, ces facultés démoniaques ne sont point infaillibles, et il arrive que le démon calcule mal dans ses prévisions, moins toutefois que les hommes.

Le spiritisme s'appuie sur la divination démoniaque.

Les spirites, eux, croient que l'intelligence d'un mort, évoluant dans un monde qui n'est plus conditionné par l'espace et le temps, peut, par l'intermédiaire d'un médium, agir comme lorsqu'elle était dans la chair. Le médium alors n'est plus lui-même, le mort s'est substitué à lui en s'emparant de son cerveau et de son corps.

A l'opposé, des psychologues incrédules essayent d'expliquer le phénomène en le comparant à la suggestion hypnotique. « La seule différence », disent-ils (selon Richet), « entre le somnambule et le médium, c'est que, chez le médium, au lieu d'être la suggestion verbale imposée par le magnétiseur, c'est une auto-suggestion, dont les racines sont inconnues. Puisqu'il est impossible d'accepter comme authentiques les personnifications enfantines de l'hypnotisme vulgaire », continuent-ils, « pourquoi accepter celles qui sont un peu plus parfaites ?[13]

D'autres psychologues, également incrédules, recourent, pour expliquer le spiritisme, à l'inconscient, ou aux agitations de la subconscience, qui se grouperaient autour d'une personnalité fictive.

Mais aucune de ces théories n'explique le phénomène. Les deux dernières méconnaissent ce qu'il y a de surhumain dans le spiritisme (télékinésie, ectoplasmie, etc.): « Eusapia, en demi- lumière, a ses deux mains dans les miennes, sa main gauche dans ma main droite, sa main droite dans ma main gauche. Pendant que, devant Lodge, Myers et Ochorowicz, je lui tiens solidement et irréprochablement les deux mains, une *troisième*[14] grosse main me caresse la joue, me pince le nez, me tire les cheveux et me donne sur l'épaule une tape qu'entendent Ochorowicz, Myers et Lodge ».[15] - De plus, ces deux théories méconnaissent l'intention *étrangère*, la direction *étrangère*, qui préside, selon les observateurs, aux phénomènes spirites.

Quant à la théorie spirite, elle pèche différemment. En effet, contrairement à ce qu'elle prétend, il y a souvent une grande dissemblance entre la personnalité du prétendu esprit et celle du mort. Rien que cette constatation suffit à ruiner de fond en comble la théorie spirite. De plus, tous ces revenants ont un trait commun: ils sont puérils, réticents, enclins aux facéties, aux erreurs, aux oublis; ils sont médiocres, même quand ils prétendent être Napoléon ! « Je ne sais qui disait: 'si la survie doit consister à avoir l'intelligence d'un désincarné, j'aime mieux ne pas survivre' ».[16]

Si l'on pense que, d'un côté, les phénomènes spirites ont quelque chose de surhumain, et, d'un autre côté, nourrissent le bavardage, la vulgarité, la puérilité, voire provoquent souvent, même chez le simple assistant, des déséquilibres profonds, jusqu'à l'aliénation mentale, une conclusion s'impose: il n'y a que le démon, seul être surhumain et malfaisant, qui puisse en être l'auteur. La réalisation de certaines prédictions sert au démon d'appât pour attirer la confiance. Si parfois il y a certaines ressemblances (de voix, de caractère, etc.) avec des morts, n'oublions pas que cette capacité d'imitation, il serait absurde que Thierry Le Luron la possédât et le démon ne la possédât point !

Comme ce qui est surhumain est susceptible d'être confondu avec ce qui est divin ou surnaturel, il faut, pour discerner si une divination est démoniaque ou divine, recourir aux critères généraux de discernement[17]. Nous n'y reviendrons pas, mais nous y ajouterons ceci. Prenons le cas le plus célèbre de divination démoniaque: la pythie de Delphes. Voici comment

les choses se passaient, selon Origène: « On rapporte donc de la pythie, qui semble briller plus que les autres devins, que la prophétesse d'Apollon, assise auprès de l'ouverture de Castalia, reçoit l'esprit à travers ses organes féminins et, s'en étant remplie, profère ce qui passe pour des oracles vénérables et divins. Vois si par là ne transparaît l'impureté et la souillure et de cet esprit, lequel entre dans l'âme de la devineresse, non par des pores clairsemés et imperceptibles, bien plus purs que les organes féminins, mais par ce qu'il n'est pas permis à l'homme chaste fût-ce de voir, pour ne pas dire toucher; et il fait cela non pas une fois ou deux - ce qui en effet eût vraisemblablement paru moins intolérable - mais autant de fois qu'elle est censée prophétiser, sous la motion d'Apollon. De plus, que celle qui passe pour prophétiser soit menée à un état d'égarement de l'esprit et de délire tel qu'elle n'en devient plus du tout consciente d'elle-même, cela n'est pas l'œuvre de l'Esprit divin... Or, si la pythie est dans un état d'égarement de l'esprit et n'est point présente à elle-même lorsqu'elle rend des oracles, que doit-on penser de l'esprit qui répand les ténèbres sur son intelligence et sur ses pensées, si ce n'est qu'il est de la race des démons ? »[18] St Chrysostome donne le même témoignage: « La pythie, dit-on, une femme, jadis s'asseyait sur le trépied d'Apollon, les jambes écartées, puis un mauvais esprit, jaillissant de dessous et s'insinuant à travers ses parties génitales, remplissait la femme de délire: celle-ci donc, dénouant ses cheveux, agitée d'un transport bachique, laissant échapper une écume de sa bouche, parvenue à cet état d'ivresse, proférait des paroles de délire ».[19]

St Basile, lui aussi, juge de la manière la plus sévère cet état de délire: « Certains disent que les prophètes ont prophétisé hors d'eux-mêmes, leur intelligence humaine recouverte par l'Esprit. Mais c'est contraire à la promesse de la venue divine que de faire perdre le sens à celui saisi par Dieu, et qu'au moment où celui-ci est devenu rempli des enseignements divins, de ne plus être en possession de sa raison et, tandis qu'il profite aux autres, de rester lui-même en dehors du profit conféré par ses propres paroles ! Bref, est-ce logique de devenir semblable à un fou furieux par l'action de l'Esprit de sagesse, et de perdre toute lucidité par l'action de l'Esprit de science ? Au contraire, la lumière n'engendre pas l'aveuglemeent, mais excite la puissance visuelle sise dans la nature, et l'Esprit ne

produit pas l'obscurité dans les âmes, mais ressuscite l'intelligence, purifiée des souillures du péché, pour qu'elle contemple les choses intelligibles. Partant, que la puissance mauvaise, complotant contre la nature humaine, opère la confusion dans l'esprit, cela n'est pas invraisemblable; mais dire que la présence de l'Esprit divin opère la même chose, est impie ».[20]

A l'obscurité, au délire, aux ténèbres de l'intelligence, etc., ajoutons, selon le témoignage de Cicéron, la flatterie des puissants, caractéristique de ces oracles, et nous pouvons être fixés sur leur inspirateur: « Démosthène, qui vivait il y a bientôt trois siècles, disait déjà de son temps: 'La pythie philippise' »[21] (à un moment où Philippe de Macédoine allait conquérir la Grèce).

B - Le miracle

Dans un premier chapitre, nous avons vu, selon les magnifiques paroles du Psalmiste, que « les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains ».[22] La splendeur de la lumière, la beauté des êtres sensibles, la magnificence d'une nuit étoilée, sont un miracle permanent, qui révèle d'une manière permanente la beauté et la puissance infinies du Créateur.

Mais justement, parce que ce miracle est permanent, il finit par ne plus étonner. Toute habitude émousse les facultés. Dès lors, si Dieu existe, s'Il est bon et Tout-puissant, s'Il nous a créés pour que nous L'aimions (car le bonheur véritable ne peut être qu'en Lui), il ne serait pas étonnant qu'Il fît sentir sa présence par des interventions sensibles forcément rares et irrégulières, afin que, tranchant par leur rareté et leur irrégularité sur ce fond permanent qu'est l'ordre de la nature, elles puissent nous réveiller de notre torpeur et de notre apathie.

Nous n'avons pas en vue les miracles au sens extraordinaire du terme, c'est-à-dire ces interventions divines toutes tissues de surnaturel, tant dans leur contenu que dans leur mode d'existence, si bien qu'elles échappent complètement à toute appréhension sensible et qu'il faut la foi pour les contempler et même en soupçonner l'existence: par exemple, la transsubstantiation, le baptême, etc. La transformation du pain et du vin au corps et au sang du Christ par la consécration, comme

l'entend par exemple la foi catholique, est un magnifique spécimen de ce miracle au sens extraodinaire du terme: mettez cependant un incroyant en présence d'une consécration, il n'y verra rien et ne sortira pas de sa torpeur, car il faut déjà avoir la foi pour y voir quelque chose.

Par le mot « miracle », nous visons donc uniquement les interventions à caractère sensible: par exemple, la guérison instantanée du lépreux, la multiplication des pains, la résurrection de la fille de Jaïre (dans les trois cas sans l'emploi d'aucun moyen naturel adéquat à ces effets).

Et cependant, bien que ces miracles provoquent notre admiration, alors que les beautés toujours observables de la création peuvent ne plus la provoquer, l'intervention divine dans ces miracles n'est point d'un autre ordre, ni supérieure, à son activité créatrice: « Vu que Dieu », dit St Augustin, « n'est point une nature qui puisse être vue par les yeux, et que ses miracles, par lesquels Il gouverne le monde entier et dirige l'universelle création, ont perdu de leur efficacité par l'accoutumance, si bien que presque personne ne daigne accorder son attention aux œuvres de Dieu, merveilleuses et stupéfiantes, dans n'importe quelle graine de semence, Il s'est réservé, selon la miséricorde qui Lui est propre, certaines choses à accomplir en temps opportun, en dehors du cours et de l'ordre ordinaire de la nature, de manière à ce que, n'étant pas plus grandes mais étant insolites, contemplées elles causassent la stupéfaction par les mêmes aspects qui font perdre leur efficacité aux choses quotidiennes. En effet, gouverner le monde entier est un miracle plus grand que rassasier cinq mille hommes avec cinq pains: et cependant, nul n'admire la première chose; les hommes admirent la seconde, non qu'elle fût plus grande, mais parce qu'elle est plus rare. Car qui nourrit, maintenant encore, le monde entier, si ce n'est Celui qui, à partir de quelques grains, crée les moissons ? »[23]

Il développe la même idée ailleurs: « La puissance divine régissant toute la création spirituelle et corporelle, les eaux de la mer sont appelées tous les ans, à certains jours, et répandues sur la face de la terre. Mais lorsque cela eut lieu tandis que St Elie priait, vu qu'une sécheresse si continue et si longue que les hommes succombaient à la faim avait précédé, et qu'à l'heure où ce seviteur de Dieu pria l'air ne présageait point, par une certaine face humide, les signes d'une pluie imminente, la

puissance divine fut évidente dans les averses si fortes et si promptes qui suivirent, par lesquelles ce miracle était donné et dispensé... Qui attire la sève, de la racine de la vigne jusqu'à la grappe, et produit le vin, si ce n'est Dieu qui, l'homme plantant et arrosant, fait croître ? Mais lorsque, sur l'ordre du Seigneur, l'eau fut convertie en vin avec une célérité insolite, la puissance divine s'est déclarée, les sots eux-mêmes l'ayant reconnue. Qui revêt les arbres de feuillage et de fleurs, si ce n'est Dieu ? Mais quand la verge du prêtre Aaron fleurit, la divinité parla d'une certaine manière à l'humanité qui doutait. Et la matière terrestre, certes, est commune à tous les arbres et à la chair de tous les animaux qui naissent et prennent forme: qui les a faits, si ce n'est Celui qui a dit à la terre de les produire et les régit et meut par la même parole qui les a créés ? Mais lorsqu'Il convertit cette même matière, immédiatement et promptement, de bâton de Moïse en chair de serpent, il y eut miracle, transformation certes d'une chose changeante, mais quand même transformation inhabituelle ».[24]

Si donc le miracle (au sens restreint où nous l'avons pris) est le produit équivalent de la même puissance créatrice, on ne voit, du moment que l'existence de celle-ci est admise, quelles objections peuvent être opposées au miracle, sinon celles où la sottise et l'arrogance s'étalent au grand jour ? On impose alors à Dieu des limitations: « Tu iras jusque-là, pas plus loin ! Tu as établi les lois naturelles, Tu n'as pas le droit de les violer ! » « Que je hais », disait Pascal, « ceux qui font les douteurs des miracles ! »[25]

Dieu seul peut faire des miracles: « Il appartient à Dieu de vivifier les hommes, à Dieu de maintenir les êtres par la providence, à Dieu de dispenser la nourriture et la boisson à ceux dont le sort est la vie dans la chair, à Dieu d'être le bienfaiteur de celui qui est dans le besoin, à Dieu de rétablir par la santé la nature altérée par la maladie, à Dieu de dominer uniformément sur toute créature: terre, mer, air, régions au-dessus de l'air, à Dieu d'avoir une puissance adéquate à toutes choses, et avant tout d'être supérieur à la mort et à la corruption ».[26]

Si le miracle est, dans le dessein divin, censé ramener les hommes égarés ou confirmer ceux qui ne le sont pas, on peut déduire de là que tout miracle se fera, et se fera *clairement*, en faveur du bien et de la vérité, jamais en faveur du mal et de

l'erreur. Voilà le critère le plus général pour discerner les vrais miracles.

Car, comme il y a de faux prophètes, il y a aussi de faux thaumaturges, et le démon en est un. S'il est incapable d'accomplir les actes propres à Dieu, il est capable d'actes *surhumains* (au sens littéral du terme) ou frappés du sceau du mensonge et de l'illusion, aptes dans les deux cas à séduire les hommes qui aiment le mensonge: « Il est facile », dit St Augustin, « aux esprits très mauvais d'accomplir par des corps aériens beaucoup de choses qu'admireraient des âmes alourdies par des corps terrestres, même si elles ont de meilleurs sentiments. En effet, si les corps terrestres eux-mêmes, bien disposés par certains arts et exercices, présentent aux hommes, dans les spectacles de la scène, de tels prodiges qui ceux qui n'en ont jamais vu de pareils les croient à peine quand on les leur conte: en quoi sera-t-il difficile au diable et à ses anges d'accomplir, avec des corps aériens et des éléments corporels, des choses que la chair admire: ou aussi, par des inspirations secrètes pour abuser les sens humains, de machiner des fantômes d'images, au moyen desquels il fourvoie ceux qui sont en état de veille ou de sommeil, ou agite ceux qui sont hors d'eux-mêmes ? »[27].

NOTES

CHAPITRE II

La prophétie et le miracle

privilèges divins

1. Timée 37e, 38a.
2. Disc. 38, Sur la Nativité du Sauveur (P.G XXXVI, 317). Même texte dans Disc. 45, Sur Pâques (P.G. XXXVI, 625).
3. Sur Div. Difficultés chez Denys et Grégoire (P.G. XCI, 1328).
4. David Pingree, Astrologie (Encycl. Britannica, 15^{e} éd.).
5. St Basile, Hom.6 sur les six jours de Création (P.G. XXIX, 129, 132).
6. Dr. Carrel, L'Homme, cet Inconnu, III, 11.
7. Théodule Ribot, Les Maladies de la Personnalité, I.
8. Charles Richet, Traité de Métapsychique, II,6,4.
9. Cicéron, De la Divination, II,70.
10. Comment. Sur Isaïe II (P.G.XXX, 248-249).
11. Cf. nos ouvrages: « Amour et Concupiscence », 193-194; « Du Discernement Spirituel », II,13-16.
12. De la Divination des Démons, 5 (P.L.XL, 586).
13. Charles Richet, Traité de Métapsychique, IV,11.

14. Souligné par Richet.
15. Richet, Traité de Métapsychique, IV,3.
16. Id., IV,11.
17. Cf. La Mort et l'Au-delà, 35-36; Du Discernement Spirituel, II,16-17.
18. Contre Celse, VII, 3-4 (P.G. 1424-1425).
19. Hom. 29 sur I Cor. (P.G. LXI,242).
20. Comm. sur Isaïe, Introd. (P.G. XXX, 125).
21. De la Divination, II,57.
22. Ps. 18^2.
23. Hom. sur St Jean, 24 (P.L. XXXV,1593).
24. Traité de la Trinité, III,5 (P.L. XLII,874).
25. Pensées, 813.
26. St Grégoire de Nysse, Disc.Catéch., 12 (P.G. XLV,44).
27. Traité de la Trinité, IV,11 (P.L. XLII,897).

CHAPITRE III

Dieu s'est-il exprimé par des prophéties et des miracles ?

C'est à l'histoire de nous l'apprendre.

A - Les prophéties.

Si nous arrivons à montrer que des prophéties ont été accomplies, nous aurons montré en même temps leur origine divine, ainsi que celle de la religion qu'elles désignent comme la véritable.

Or, en promenant mes regards sur les diverses religions, l'une attire particulièrement mon attention par la prétention qu'elle a, plus grande que celle d'aucune autre, de posséder des prophéties qui se seraient réalisées. Ces prophéties, me dit-on, se trouvent dans un gros recueil qu'on appelle « la Bible », ou « l'Ecriture Sainte », divisée en « Ancien Testament » et « Nouveau Testament », et composée par de multiples auteurs au long des siècles. Je dévore les livres qui composent ce recueil, et effectivement j'y trouve de nombreuses prophéties qui, de plus, se sont réalisées. Je sais qu'on les a contestées, je réserve à ces constestations un important chapitre; pour le moment je me contente d'exposer *quelques-unes des principales* prophéties et leur accomplissement.

I. PROPHÉTIES RÉALISÉES SOUS L'ANCIEN TESTAMENT.

1. Je ne ferai que mentionner les interprétations prophétiques de Joseph, au sujet du chef des échansons et du chef des panetiers de la maison de Pharaon, et leur réalisation trois jours après[1], ainsi qu'au sujet du double songe de Pharaon.[2]

2. Bien que Manassé, fils de Joseph, fût l'aîné, son grand- père Jacob le bénit de la main gauche, réservant la main droite à Ephraïm, le cadet. Et devant les protestations de Joseph, il explique ainsi son geste: « Je sais, mon fils, je sais: lui aussi deviendra un peuple et lui aussi sera exalté; toutefois son frère cadet sera plus grand que lui, et sa semence sera une foule de nations ! »[3] C'est ce que l'histoire a confirmé.

3. Le discours d'adieu de Jacob à ses fils contient plusieurs prophéties. Voici ce qu'il dit sur Siméon et Lévi: « Je les répartirai en Jacob et Je les disperserai en Israël ».[4] Et sur Zabulon: « Zabulon habitera au bord des mers, il sera auprès de l'ancre des vaisseaux et s'étendra jusqu'à Sidon ».[5] Effectivement, le territoire de Zabulon, historiquement, répond à cette description, tandis que les tribus de Siméon et de Lévi n'ont pas eu de territoire propre.

4. Par concession divine, Samuel apparaît à Saül par l'intermédiare de la sorcière d'Endor et lui prédit ceci: « Et le Seigneur livrera Israël avec toi aux mains des étrangers, et demain tu tomberas et tes fils avec toi, et le Seigneur livrera le camp d'Israël aux mains des étrangers ».[6] C'est ce qui arriva.

5. Après qu'Achab et Jézabel eurent dépouillé Naboth de sa vigne et l'eurent assassiné, le prophète Elie adresse ces paroles à Achab: « Dans tout endroit où les porcs et les chiens ont lapé le sang de Naboth, là aussi les chiens laperont ton sang, et les prostituées se baigneront dans ton sang »;[7] et celles-ci à Jézabel: « Les chiens la mangeront contre le rempart de Jizréel ».[8] Les deux prophéties se sont réalisées.

6. Se trouvant devant Hazaël, futur roi de Damas, Elisée « figea ses traits et les immobilisa jusqu'à la honte, et l'homme de Dieu pleura. Et Hazaël dit: 'Pourquoi mon seigneur pleure-t- il' ? Et il

dit: 'Parce que je sais tout le mal que tu feras aux fils d'Israël. Leurs forteresses, tu les feras partir dans le feu, leurs élus, tu les tueras par le glaive, leurs petits enfants, tu les écraseras, et leurs femmes enceintes, tu les éventreras !' Et Hazaël dit: 'Qui est ton serviteur, un chien mort, pour accomplir cette parole' ? Et Elisée dit: 'Le Seigneur m'a montré que tu seras roi de Syrie' ».[9] Tout cela est arrivé.

7. La chute de Samarie, capitale du royaume du Nord, entre les mains de Sargon II, l'an 721 av. J.C., ainsi que la dispersion des Israélites qui y habitaient, ont été prédites par plusieurs prophètes: .

a) « Israël a été avalé, à présent il est devenu parmi les nations comme un objet mobilier inutile ».[10] « Ephraïm a habité en Egypte, et Assur lui-même sera son roi, car il n'a pas voulu se convertir »[11] .

b) « Et je m'approchai de la prophétesse, elle conçut et enfanta un fils. Et le Seigneur me dit: 'Nomme-le: Vite le butin, en hâte le pillage ! Car avant que l'enfant ne sache nommer son père ou sa mère, on prendra la puissance de Damas[12] et le butin de Samarie devant le roi des Assyriens'.[13] « Malheur à la couronne de l'insolence, ô mercenaires d'Ephraïm ! la fleur déchue de la gloire, sur le sommet de la grasse montagne, ô vous qui êtes ivres sans vin. Voici la colère véhémente et impitoyable du Seigneur, comme une averse de grêle contre laquelle il n'y a pas d'abri et qui tombe avec violence... Elle sera foulée aux pieds, la couronne de l'insolence, ô mercenaires d'Ephraïm ».[14] « Voici Damas ôtée du nombre des villes et devenue une ruine écroulée[15], une litière et un endroit de repos pour les troupeaux, nul ne les effarouche. Et il n'y aura pas de forteresse où fuir d'Ephraïm, et pas de royauté à Damas, et le reste de la Syrie périra; car tu n'es pas meilleure que les fils d'Israël et leur gloire ».[16]

8. Vu que le roi de Juda, Achaz, devant la menace conjuguée du royaume du Nord et de Damas, ne mit pas sa confiance en Dieu, mais chercha contre Sa volonté l'alliance assyrienne, Dieu châtie Judas en permettant l'invasion assyrienne, qui atteint son point culminant avec Sennachérib, et qu'Isaïe prédit ainsi: « Parce que ce peuple ne veut pas des eaux de Siloé, qui vont paisiblement, et qu'il veut avoir Rason et le fils de Remalyahou roi sur vous, eh bien ! voici que le Seigneur fait monter contre vous les eaux du fleuve, les puissantes, les grandes eaux,

le roi des Assyriens et sa gloire, et il débordera toutes vos falaises et se promènera sur toutes vos murailles et ôtera de Juda tout homme capable de lever la tête ou d'accomplir quelque chose, et son camp sera tel qu'il remplira l'étendue du pays ».[17] Et aussi: « Et en tout cela Sa colère ne s'est pas détournée, mais Sa main est encore étendue. C'est pourquoi Il lève un signal convenu au loin vers les peuples et leur siffle du bout de la terre, et voici qu'ils viennent promptement, avec agilité. Ils n'auront pas faim et n'éprouveront pas de fatigue, ne s'assoupiront ni ne s'endormiront, ne délieront pas les ceintures de leurs reins, et les courroies de leurs sandales ne se rompront pas. Leurs flèches sont aiguisées et leurs arcs tendus, on prendrait les pieds de leurs chevaux pour de la pierre dure et les roues de leurs chars pour un ouragan. Ils s'élancent comme des lions et se sont postés comme un lionceau. Et il saisira et grondera comme une bête sauvage et abattra, et il n'y aura personne pour les[18] délivrer. Et il grondera au milieu d'eux ce jour-là, comme la voix de la mer agitée; et ils regarderont vers la terre et, dans leur angoisse, seront dans les ténèbres tenaces ».[19]

9. Alors qu'ils sont sur le point de s'emparer de Jérusalem (701 av. J.C.), les Assyriens s'éloignent subitement, ayant été miraculeusement frappés par l'ange du Seigneur. Cela aussi a été prédit, ainsi que la mort violente de Sennachérib (tué par ses fils): « Les serviteurs du roi Ezéchias arrivèrent auprès d'Isaïe, et Isaïe leur dit: 'Vous parlerez ainsi à votre maître: Ainsi a parlé le Seigneur: N'aie pas peur des paroles que tu as entendues, celles par lesquelles les jeunes gens du roi des Assyriens ont blasphémé. Voici que Moi, Je vais mettre en lui un esprit, et il apprendra une nouvelle et retournera dans sa terre, et Je le ferai tomber sous l'épée, dans sa terre'[20] .

Plus loin, Dieu s'adresse à Sennachérib: « Puisque tu t'es mis en colère contre Moi et que ton insolence est montée à mes oreilles, Je vais mettre mes crochets dans tes narines et un mors à tes lèvres, et te reconduirai par le chemin par où tu es venu ».[21] Aussi: « Il n'entrera pas dans cette ville et n'y lancera pas de flèche, aucun bouclier ne sera dressé contre elle, et il ne déploiera point contre elle de remblai. Par le chemin par où il est venu il retournera et n'entrera point dans cette ville ! »[22] « Et J'anéantirai les Assyriens sur ma terre et sur mes montagnes, ils seront foulés aux pieds, leur joug sera ôté d'elles et leur force si vantée sera ôtée de leurs épaules ».[23]

10. A peine un siècle plus tard (612-611 av. J.C.), c'est la chute de l'Assyrie entre les mains des Mèdes et des Babyloniens. Toute la prophétie de Nahum est consacrée à ce sujet: « Les chars se mêleront et s'entrecroiseront sur les places; leur aspect est comme des torches et des éclairs qui courent de côté et d'autre... Les portes des fleuves ont été ouvertes et le palais s'est effondré... Et Ninive, ses eaux sont comme une piscine d'eau... Me voici contre toi, dit le Seigneur tout-puissant, et Je ferai flamber votre multitude dans la fumée, et l'épée dévorera tes lions, et J'exterminerai de la terre ton gibier, et l'on n'entendra plus parler de tes œuvres... Et quiconque te verra s'éloignera de toi et dira: 'Malheureuse Ninive ! qui se lamentera sur elle' ? »[24] .

De même, Sophonie: « Il étendra sa main contre le Nord et détruira l'Assyrien, et fera de Ninive une dévastation sans eau, comme le désert ! »[25]

11. L'exaltation de Babylone avec Nabuchodonosor, la défaite qu'elle inflige à l'Egypte à la bataille de Carchemish (605 av. J.C.), la défaite de Tyr, l'invasion de l'Egypte, sont autant d'événements prédits par plusieurs prophètes: « A l'Egypte: contre l'armée de Pharaon Néchao, roi d'Egypte, qui était sur le fleuve Euphrate, à Carchemish, battue par Nabuchodonosor, roi de Babylone, en la quatrième année de Joachim, roi de Juda... Au Nord, sur la rive de l'Euphrate, ils ont faibli, ils sont tombés ! Qui est celui-là qui montera comme un fleuve, et comme des fleuves dont l'eau se soulève ? Ce sont les eaux d'Egypte qui monteront comme un fleuve et disent: 'Je monterai et couvrirai la terre et ferai périr ceux qui y habitent...' Et ce jour-là, pour le Seigneur notre Dieu, est un jour de vengeance, afin qu'Il se venge de ses ennemis, et le glaive du Seigneur dévorera leur sang, s'en rassasiera et s'en enivrera, car c'est un holocauste pour le Seigneur des armées, au pays du Nord, sur le fleuve Euphrate »[26] .

« Ce que le Seigneur a dit par la main de Jérémie, à l'arrivée de Nabuchodonosor, roi de Babylone, pour frapper le pays d'Egypte: Annoncez-le à Migdol et faites-le savoir à Memphis, dites: Fais attention et prépare-toi, car le glaive a dévoré ton if. Pourquoi Apis a-t-il fui ? Ton veau préféré n'est pas resté, car le Seigneur l'a affaibli... Car Memphis sera détruite et s'appellera 'malheur', parce qu'elle sera sans habitant... Elle a eu honte, la fille d'Egypte, elle a été livrée aux mains du peuple du Nord.

Voici que Je me venge d'Amon son fils sur Pharaon et sur ceux qui mettent leur confiance en lui ».[27] .

« Et la parole du Seigneur fut adressée à Jérémie, à Takhpankhès: Prends pour toi de grandes pierres et cache-les dans le vestibule du portail de la maison de Pharaon à Takhpankhès, sous les yeux des hommes de Juda, et tu diras: Ainsi a parlé le Seigneur: Voici que J'envoie Nabuchodonosor, roi de Babylone, Je le mènerai et il posera son trône au-dessus de ces pierres que tu as cachées, et il suspendra ses armes au-dessus d'elles et viendra et frappera l'Egypte, qui pour la mort par la mort, qui pour la captivité par la captivité, et qui pour le glaive par le glaive. Et il allumera un feu dans les maisons de leurs dieux, les consumera et emmènera ceux-ci captifs... Et il broiera les stèles de Beth-Shémésh qui sont à On... »[28] .

« Je ferai périr la multitude des Egyptiens par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone... Et J'anéantirai les grands de Memphis et les princes de la terre d'Egypte, et ils ne seront plus. Et Je désolerai Patros et mettrai le feu à Tanis et me vengerai de Noph; Je déverserai ma fureur sur Sîn la forteresse de l'Egypte... Les jeunes gens d'On et de Pi-Béseth tomberont par l'épée, et les femmes iront en captivité ».[29] « L'épée du roi de Babylone viendra sur toi... »[30] .

Quant au siège de Tyr et sa prise en 573 par Nabuchodonosor, Ezéchiel y consacre un chapitre entier: « Ainsi a dit le Seigneur: Voici que Je vais faire venir du Nord contre toi, Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone (il est le roi des rois), avec des chevaux et des chars et des cavaliers et une concentration de peuples nombreux... Et il fera contre toi tout autour un retranchement et une enceinte d'armes pesantes... Tes murailles et tes tours, il les fera tomber sous ses sabres. A cause de la multitude de ses chevaux la poussière t'enveloppera, et à cause du vacarme de ses cavaliers et des roues de ses chars tes murailles seront ébranlées, alors qu'il entrera par tes portes comme celui qui rentre de la campagne en ville ».[31]

12. Joachim, roi de Juda, s'étant révolté contre Nabuchodonosor, celui-ci, en 598, s'apprête à détruire Jérusalem. Heureusement, la mort de Joachim et la succession de Joachin, son fils (lequel accepte de partir en exil à Babylone, avec les chefs de la ville, etc., en 597) sauve la ville de la destruction totale. C'est ce que Dieu prédit par Jérémie: « Par ma vie, dit le Seigneur, même si Joachin, fils de Joachim roi de Juda, était un sceau à

ma main droite, Je t'arracherais de là et te livrerais aux mains de ceux qui attentent à ta vie, ceux dont tu crains le visage, aux mains des Chaldéens. Puis Je te lancerai au loin, toi et ta mère qui t'a enfanté, sur une terre où tu n'es pas né, et là tu mourras ».[32]

13. A souvent été prédite la chute de Jérusalem, sous Sédécias, aux mains de Nabuchodonosor (587 av. J.C.): « J'ai fixé mon visage sur cette ville pour le malheur et non pour le bonheur: aux mains du roi de Babylone elle sera livrée, et il la consumera dans le feu ».[33] De même: « Va chez Sédécias, roi de Juda, et tu lui diras: Ainsi a parlé le Seigneur: Livrée sera cette ville aux mains du roi de Babylone, il la prendra et la consumera dans le feu; et toi, tu ne te sauveras pas de sa main, tu seras pris et livré à ses mains, tes yeux verront ses yeux et ta bouche parlera à sa bouche, et tu entreras à Babylone ».[34] « Ainsi a parlé le Seigneur d'Israël: Livrée sera cette ville aux mains du roi de Babylone, il la prendra et les Chaldéens viendront guerroyer contre cette ville et consumeront cette ville par le feu et brûleront complètement les maisons, sur les toits desquelles on encensait au Baal et répandait des libations aux dieux étrangers pour m'irriter »[35] .

De son côté, Ezéchiel: « Ils iront en déportation, en captivité, et le prince parmi eux sera porté sur les épaules et sortira, dissimulé, par le mur, et le percera pour en sortir. Il recouvrira son visage pour qu'aucun œil ne le voie, et il ne verra pas le pays. Et Je déploierai mon filet sur lui et il sera pris dans mes rets, et Je l'emmènerai à Babylone au pays des Chaldéens, et il ne la verra pas et c'est là qu'il mourra ».[36] « Il ne la verra pas » prédit, d'une manière voilée, le fait que Nabuchodonosor « creva les yeux de Sédécias ».[37] Le roi le fit même en personne: des reliefs assyriens représentent un autre roi, Sargon II, crevant de sa lance les yeux de prisonniers .

Le Temple construit par Solomon subit, évidemment, le même sort que la ville.

14. Les habitants de Juda seront asservis au roi de Babel - en grande partie par une déportation à Babylone - pendant 70 ans: « C'est pourquoi ainsi a parlé le Seigneur: Puisque vous n'avez cru à mes paroles, voici que J'envoie et Je prendrai une race du Nord, et Je les ferai venir contre ce pays et ses habitants et les nations tout autour, Je les dévasterai et les livrerai à la destruction, aux sifflements et à l'opprobre éternel... Et tout le

pays sera en ruine, et ils seront asservis aux nations pendant soixante-dix ans. Et lorsque seront accomplis les soixante-dix ans, Je sévirai contre cette nation-là, dit le Seigneur, et Je ferai d'eux une ruine éternelle ».[38] « Car ainsi dit le Seigneur: lorsque les soixante-dix ans seront sur le point d'être accomplis à Babylone, Je vous visiterai et Je réaliserai mes paroles sur vous, pour ramener votre peuple en ce pays »[39] .

Comme on le voit, ces deux prophéties ne parlent pas d'un exil de soixante-dix ans passé tout entier à Babylone, mais d'un asservissement de soixante-dix ans au roi de Babylone - l'exil à Babylone n'en sera que la plus grande partie. Si l'on fixe la chute de Babylone en 539 av. J.C., en remontant soixante-dix ans l'on arrive au règne de Joachaz (609), sous qui Juda a commencé à pâtir des invasions babyloniennes.

15. A une date, indeterminée encore, du règne de Nabuchodonosor, se place l'épisode de sa folie prédite par Daniel (ch.4), et qui dura sept ans.

16. En 539, Babylone tombe sous les coups conjugués des Perses et des Mèdes. Cyrus est même cité nommément par Isaïe, presque deux siècles auparavant: « Ainsi dit le Seigneur à mon oint Cyrus, que J'ai saisi par la main droite, pour que les nations s'inclinent devant lui; et Je briserai la force des rois, J'ouvrirai devant lui les portes, et les villes ne seront pas fermées. J'irai devant toi et aplanirai les monts, Je broierai les portes d'airain et briserai simultanément les verrous de fer, Je te donnerai les trésors des ténèbres et t'ouvrirai les cachettes invisibles, afin que tu saches que Je suis le Seigneur Dieu qui t'appelle par ton nom, le Dieu d'Israël ».[40] Et aussi: « [Moi] qui dis à Cyrus: 'sois sage', et il fera toutes mes volontés ! »[41] .

Quant à la destruction de Babylone:

a) Isaïe:« Vision qu'eut Isaïe, fils d'Amos, contre Babylone... Voici que Je suscite contre vous les Mèdes, qui ne songent pas à l'argent et n'ont pas besoin d'or... Et Babylone, appelée la 'glorieuse' par le roi des Chaldéens, il lui arrivera la même chose qu'à Sodome et Gomorrhe, que Dieu a renversées. Elle ne sera plus jamais habitée, on n'y entrera point de génération en génération, les Arabes ne la traverseront pas et les pasteurs ne s'y reposeront pas »[42] .

« Contre moi les Elamites viennent, et contre moi les vétérans des Perses... 'Préparez la table, mangez, buvez; debout, chefs, préparez vos boucliers... !' Elle est tombée, Babylone, et toutes

ses statues et idoles ont été brisées à terre ! »[43] .

b) Jérémie: « La parole du Seigneur qu'Il a dite contre Babylone. Annoncez-le parmi les nations, faites-le savoir et ne le cachez pas; dites: Babylone a été prise, Bel l'intrépide a été confondu, et Mérodach le délicat a été livré. Car une nation du Nord est montée contre elle, elle réduira sa terre en dévastation, celle-ci n'aura plus aucun habitant, depuis l'homme jusqu'à la bête... Eloignez-vous de Babylone et du pays des Chaldéens, et sortez... Car voici que J'excite contre Babylone un groupe de nations du pays du Nord, et elles se rangeront en bataille contre elle: par là elle sera prise... Comment a-t-il été brisé et pulvérisé, le marteau de toute la terre ? Comment a-t-elle été réduite à désolation, Babylone parmi les nations ? Ils t'attaqueront et tu seras prise, ô Babylone, *et tu ne le sauras pas*; dès qu'on t'a trouvée tu as été prise, car tu as résisté au Seigneur »[44] .

« *Soudain* Babylone est tombée et s'est brisée... Le Seigneur a excité l'esprit du roi des Mèdes, car Sa colère est contre Babylone pour l'anéantir... Appelez sous les armes contre elle, de ma part, les royaumes d'Ararat et d'Ashkenaz... *Et Je rendrai sa mer un désert et déssécherai sa source*, et Babylone deviendra une ruine et ne sera plus habitée... Comment Babylone est-elle devenue une ruine parmi les nations ? *Contre Babylone est montée la mer avec l'écho de ses vagues, et elle a été submergée*... Les murailles de Babylone ont été démantelées, elle seront détruites de fond en comble, et ses portes élevées seront incendiées »[45] .

c) Daniel: Il raconte comment le roi Balthasar vit, dans un grand festin à Babylone, une main mystérieuse traçant trois mots énigmatiques sur le mur. Daniel lui interpréta les mots, dont le troisième voulait dire: « Ton royaume est divisé et donné aux Mèdes et aux Perses ».[46] Et cela s'est réalisé et, la nuit même, Balthasar fut tué.

Hérodote a décrit en détail la prise de la ville au moyen d'un stratagème. Plutôt que de s'alanguir dans un siège qui risquait d'être interminable (vu l'immense hauteur de la double enceinte, et l'existence d'un fossé profond rempli d'eau qui entourait la ville), Cyrus fit poster tous ses soldats là où l'Euphrate (qui coupait la ville en deux) entre dans la ville et là où il en sort. Puis il détourna l'Euphrate dans un lac artificiel (aménagé par la reine assyrienne Nitocris, justement pour

détourner l'Euphrate en vue de revêtir les berges du fleuve d'un mur et de bâtir des ponts, etc), ce qui le rendit guéable et permit aux Perses de s'emparer de la ville par surprise: « Or, si les Babyloniens avaient su à l'avance ou compris le stratagème de Cyrus, ils auraient laissé les Perses entrer dans leur ville et les auraient anéantis: en fermant toutes les poternes qui ouvraient sur le fleuve et en montant eux-mêmes sur les murs qui suivaient les berges, ils les auraient pris dans une nasse. Mais ils se laissèrent surprendre par l'ennemi; et la ville est si grande que, selon les gens du pays, les Perses étaient déjà maîtres de la périphérie que les gens du centre ne se rendaient nullement compte de leur situation: c'était jour de fête et ils dansaient et se divertissaient, jusqu'au moment où ils n'apprirent que trop clairement la vérité ».[47]

Une comparaison entre Hérodote et les textes prophétiques cités (en particulier les passages soulignés) montre la véracité des prophètes et leur précision. Dans « Je rendrai sa mer un désert et dessécherai sa source », les mots « mer » et « source » désignent l'Euphrate. « Contre Babylone est montée la mer... » ne désigne pas une inondation, mais la complicité de l'Euphrate avec les Perses. « C'était jour de fête », d'après Hérodote; et selon Daniel « Balthasar le roi fit un grand festin pour mille de ses grands », et l'occasion était si exceptionnelle que « l'on apporta les vases d'or et d'argent, que [Nabuchodonosor] avait enlevés du Temple de Dieu à Jérusalem, et le roi et ses grands et ses concubines et ses femmes y burent ».[48] Le détournement de l'Euphrate s'est fait d'une manière si secrète que les Babyloniens, selon Hérodote, n'en surent (ou n'y comprirent) rien, et, selon le prophète, Babylone ne soupçonnait rien de ce qui se tramait sous elle. Enfin, selon le prophète, la ville est tombée « soudain », à tel point qu'à la suite des paroles: « Préparez la table, mangez, buvez », vinrent presque immédiatement les ordres: « Debout, chefs, préparez vos boucliers »; et, selon l'historien grec, la soudaineté était telle que les habitants du centre ne savaient pas encore que l'ennemi occupait déjà la périphérie !

17. Dès la première année de son règne (538), Cyrus décrète la restauration du Temple à Jérusalem, et les exilés commencent à rentrer avec Zorobabel. Cela a été prophétisé, ainsi que la restauration effective de Juda et du Temple:

a) Isaïe, ayant parlé nommément de Cyrus, ajoute: « Et Je l'ai

suscité roi dans la justice, et toutes ses voies sont droites; c'est lui qui construira ma ville et renverra les captifs qui appartiennent à mon peuple, non contre rançon ni en échange de cadeaux, dit le Seigneur des armées ».[49]

« Ainsi dit le Seigneur qui te rachète et te façonne dès le ventre; Je suis le Seigneur qui accomplit tout, seul J'ai étendu le ciel et consolidé la terre... Moi qui à Jérusalem: 'tu seras habitée', et aux villes de Judée: 'vous serez bâties', et ses déserts feront jaillir [des sources] ! qui dis à l'abîme: 'tu seras un désert', et Je dessécherai tes fleuves ! qui dis à Cyrus: 'sois sage', et il fera toutes mes volontés ! qui dis à Jérusalem: 'tu seras bâtie', et Je ferai asseoir ma sainte maison sur des fondements ! »[50] .

b) Jérémie: « Aussi voici que des jours viendront, dit le Seigneur, et l'on ne dira plus: 'Vive le Seigneur qui a fait monter les enfants d'Israël de la terre d'Egypte !' mais: 'Vive le Seigneur qui a fait monter la maison d'Israël de la terre du Nord et de tous les lieux où ils avaient été chassés !' Et Je les restaurerai dans leur terre, que J'ai donnée à leurs pères ».[51]

« Ainsi dit le Seigneur, Dieu d'Israël: De même que ces bonnes figures, ainsi reconnaîrai-Je comme bons les captifs de Juda, que J'ai envoyés, pour le bien, de ce pays à la terre des Chaldéens. Et Je fixerai mes yeux sur eux pour le bien et les restaurerai dans cette terre pour le bien, Je les relèverai et ne les démolirai pas, Je les planterai et ne les arracherai pas ! »[52] .

« Voici que des jours viennent, dit le Seigneur, et Je ramènerai les captifs qui appartiennent à mon peuple Israël et Juda, dit le Seigneur, et Je les ramènerai au pays que J'ai donné à leurs pères, et ils en seront les maîtres »[53] .

« Voici que Je tirerai vengeance du roi de Babylone et de son pays, comme J'ai tiré vengeance du roi d'Assur. Et Je restituerai à Israël son pâturage, et il paîtra sur le Carmel et sur la montagne d'Ephraïm, ainsi qu'en Galaad »[54] .

« Voici que des jours viennent, dit le Seigneur, où la ville sera bâtie pour le Seigneur, depuis la tour Hananel juqu'à la porte de l'Angle; et sa mesure s'étendra de face à celles-ci jusqu'aux collines de Gareb, en manière de cercle... »[55] .

La restauration du Temple même ne commença effectivement qu'à la deuxième année de Darius I Hystaspe (520 av. J.C.); elle fut achevée en 515. Quant à la ville, Néhémie y mit la dernière main en en rebâtissant les murailles en 445 av. J.C.

18. La succession des grands empires qui ont exercé leur hégémonie sur le « monde habité », ainsi que leurs caractéristiques, sont prophétisées, parfois minutieusement, par Daniel, dès le sixième siècle: .

a) Voici d'abord l'exposé d'un songe de Nabuchodonosor et son interprétation par le prophète: « Pour toi, ô roi, tu contemplais, et voici une statue: grande était cette statue et son aspect proéminent, elle se tenait devant toi, et l'apparence de la statue était effrayante. Sa tête était d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses de cuivre, ses jambes de fer, ses pieds partie de fer, partie de terre cuite. Tu contemplais, jusqu'à ce qu'une pierre fut coupée de la montagne sans l'aide d'une main et frappa la statue sur les pieds de fer et de terre cuite et les écrasa complètement. Alors furent écrasés, une fois pour toutes, la terre cuite, le fer, le cuivre, l'argent, l'or, et ils devinrent comme la poussière qui s'élève de l'aire en été, et le vent les dispersa en sorte qu'il n'en restât rien. Et la pierre qui avait frappé la statue devint une haute montagne et remplit toute la terre.

Voilà le songe; et son interprétation, nous la dirons devant toi... C'est toi qui es la tête d'or. Après toi se lèvera un autre royaume inférieur à toi, et un troisième royaume, le cuivre, qui dominera toute la terre. Et un quatrième royaume sera fort comme le fer: de même que le fer écrase et dompte tout, ainsi [ce royaume] écrasera et domptera tout. Ce que tu as vu des pieds et des orteils, partie de terre cuite et partie de fer: le royaume sera divisé, et il y aura en lui une base de fer, selon ce que tu as vu de fer mélangé à de la terre cuite. Et les doigts de pieds, partie de fer et partie de terre cuite: une partie du royaume sera forte et une partie brisée. Ce que tu as vu de fer mélangé à de la terre cuite: elles s'amalgameront grâce à de la semence d'hommes, mais n'adhéreront pas l'une à l'autre, de même que le fer ne se mélange pas à de la terre cuite. Et au temps de ces rois le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera pas détruit pour l'éternité, et son royaume ne sera pas légué à un autre peuple; il écrasera et vannera tous les royaumes, et se dressera pour l'éternité, de la même manière que tu as vu la pierre, coupée de la montagne sans l'aide d'une main, écraser la terre cuite, le fer, le cuivre, l'argent, l'or ».[56]

Ces quatre puissances successives sont les empires babylonien, perse, macédonien et romain. On a voulu y voir les

empires babylonien, mède, perse et macédonien. Mais cela est impossible. D'abord les Perses et les Mèdes sont toujours cités conjointement par Daniel lui-même et par le livre d'« Esther », comme un seul empire. De plus, les Mèdes n'ont jamais vraiment exercé une souveraineté sur tout l'Orient, pour qu'on pût parler d'un empire mède: s'ils l'ont jamais exercée, c'est conjointement avec les Perses et subordonnés à eux. Ensuite, dans cette hypothèse, si le royaume aux prétentions éternelles dont il est parlé ne peut être que le christianisme, on sera amené à dire que le christianisme parut sous l'empire macédonien ! Enfin, dans d'autres passages de Daniel que nous verrons il est attribué au troisième empire quatre têtes, ce qui ne peut convenir à l'empire perse mais au macédonien.

Nous savons donc par Daniel lui-même que le premier empire est le babylonien, avec Nabuchodonosor. Voici le commentaire de Théodoret de Cyr sur les trois autres: « Le second royaume, qui est 'd'argent', est celui des Perses et des Mèdes. Cyrus, en effet, provenant des uns et des autres, par sa mère des Mèdes, par son père des Perses, a dissous le royaume des Assyriens, ou des Babyloniens, et transféré la royauté aux Perses. [Le prophète] l'a appelé 'poitrine' et 'bras' pour montrer sa parenté avec ces deux nations: car, par le bras droit, il indique sa descendance du côté du père, et, par le bras gauche, sa descendance du côté de la mère; leur union est confiée à la poitrine, où il y a le cœur, siège des pensées: c'est par la pensée que le contrat du mariage est accompli...

Au royaume macédonien il attribue 'un ventre' et 'des cuisses' indiquant par 'ventre' la monarchie d'Alexandre, et par 'cuisses' la division du royaume après sa mort...

Au royaume romain il attribue 'des jambes', vu qu'elles sont vers l'extrémité du corps entier, capables de porter tout le corps; et 'des pieds' comme supports, eux aussi de fer, mais 'mélangé à de la terre cuite'... Il s'est référé à la diversité des matières pour montrer la différence, non de valeur mais de force: l'argent, en effet, est plus résistant que l'or, le cuivre est plus résistant que l'argent, mais le fer est de beaucoup plus solide que le cuivre lui-même »[57] .

b) Une vision équivalente de Daniel lui-même: « Sur ma couche j'eus la nuit une vision en songe, et voici que les quatre vents du ciel s'abattirent sur la vaste mer. Et quatre grandes bêtes montèrent de la mer, différentes entre elles. La première

était comme un lion et avait des ailes comme un aigle. Je regardais jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées, qu'elle fut levée de terre et qu'elle se dressa sur des pieds d'homme, et qu'un cœur d'homme lui fut donné.

Et voici une seconde bête semblable à un ours, et elle était dressée sur un flanc, et il y avait trois côtes dans sa gueule, entre ses dents, et on lui disait ainsi: 'Lève-toi, mange de la chair, en quantité'.

Après cela, je regardais, et voici une autre bête, comme une panthère, et quatre ailes se déployaient au-dessus d'elle, et la bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée.

Après cela, je vis dans la vision de la nuit une quatrième bête, effrayante, terrifiante et extraordinairement puissante; elle avait de grandes dents de fer, elle mangeait et broyait et foulait aux pieds le reste, elle était très différente de toutes les bêtes précédentes; elle avait dix cornes. Je considérais les cornes, et voici qu'une autre corne, petite, est sortie au milieu d'elles, et trois des premières cornes furent déracinées devant elle. Et voici, des yeux comme des yeux d'homme étaient dans cette corne, et une bouche disant de grandes choses, et elle faisait la guerre aux saints. Je regardais, jusqu'à ce que des trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit... »[58] .

La première bête, le lion, est manifestement l'empire assyro-babylonien, parce que le lion portant des ailes est le symbole de cet empire (comme l'attestent les nombreuses représentations qu'on en a); ensuite la fin du verset fait une allusion claire à la guérison de Nabuchodonosor de sa singulière folie.

Comme dans la vision précédente, les trois autres bêtes représentent respectivement les empires médo-perse, macédonien et romain: « [Le prophète] dit que l'empire perse ressemblait à un ours, à cause de la férocité et de la cruauté des supplices [dans cet empire]... Il a dominé trois parties du monde habité: l'Orient, le Nord et le Midi. Car Cyrus, qui le premier régna sur les Perses, établit sous sa domination tout l'Orient, jusqu'à l'Hellespont. Son fils Cambyse soumit aussi l'Egypte et réduisit les Ethiopiens à l'obéissance. Quant à Darius fils d'Hystaspe, il maîtrisa les nomades scythes qui avaient en partage, comme séjour, la partie nord de la terre habitée... Et vu que ce royaume ne fut pas dissous complètement, mais continua de posséder une part de son hégémonie antérieure... 'elle était dressée', dit-il, 'sur son côté': c'est-à-dire, ayant dominé sur trois zones

du monde habité, il en fut dépouillé pour la plus grande part et ne retint l'hégémonie que sur une seule...

C'est très pertinemment qu'il compare Alexandre à une ' panthère ' à cause de sa célérité, sa promptitude à l'action et sa complexité. Il dit que la bête avait 'quatre ailes' d'oiseau, parce que, semblable à l'oiseau, Alexandre parcourut les quatre parties de la terre habitée et mit tout sous sa domination. Par les 'quatre têtes', il fait allusion à la division du pouvoir survenue après Alexandre...: Ptolémée, fils de Lagos, prit en main le gouvernement de l'Egypte; Séleucos reçut en charge la direction du gouvernement d'Orient; Antigone devint souverain de l'Asie; Antipatros fut souverain de Macédoine, selon certains... »[59] .

La quatrième bête est l'empire romain. Mais la seconde partie de l'image (les dix cornes, ainsi que la petite corne qui pousse au milieu d'elles) concerne les temps de l'Antéchrist, puisqu'elle débouche sur le Jugement dernier: à ce titre elle ne se rapporte pas à notre sujet.

19. Les exploits inouïs d'Alexandre le Grand, la défaite qu'il infligea aux Perses, la division de son empire après sa mort, les luttes intestines qui l'ont ensanglanté pendant plus de deux siècles, les scélératesses et impiétés du germe pernicieux que fut Antiochus Epiphane, tout cela est encore prophétisé par Daniel, parfois avec des détails d'une grande précision:

a) « La troisième année du règne du roi Balthasar une vision m'apparut, à moi Daniel, après celle qui m'était apparue au début. Je regardais pendant la vision de mon songe et je me voyais dans le palais du Suse, laquelle est dans la province d'Elam; et dans la vision je regardais, et j'étais sur le bord de l'Oubal; et je levai les yeux et regardai: et voici un bélier debout devant l'Oubal, il avait des cornes, et les cornes étaient hautes, l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'éleva la dernière. Je vis le bélier frapper de ses cornes du côté de la mer, du nord et du sud, et aucune bête ne tint devant lui; il n'y avait personne pour délivrer de sa main, et il fit selon ses désirs et fut exalté.

Et moi, je cherchais à comprendre: et voici, un bouc de chèvres vint de l'occident, à la surface de toute la terre, et il ne touchait pas le sol, et ce bouc avait une corne visible entre ses yeux. Et il vint jusqu'au bélier avec les cornes, que j'avais vu se tenir devant l'Oubal, et courut vers lui dans l'élan de sa force.

Et je le vis arriver jusqu'au bélier, et il s'irrita contre lui et frappa le bélier et brisa ses deux cornes, et le bélier n'avait pas la force de tenir devant lui. Et il le jeta par terre et le foula aux pieds, et il n'y avait personne pour délivrer le bélier de sa main. Et le bouc de chèvres grandit énormément, et lorsqu'il fut puissant sa grande corne se brisa, et sous elle se levèrent quatre cornes, aux quatre vents du ciel.

Et de l'une d'elles sortit une corne forte qui grandit beaucoup vers le sud, l'orient et le nord; elle grandit jusqu'à la puissance du ciel, et une partie de la puissance du ciel et des astres tombèrent par terre, et [la corne] les foula aux pieds, jusqu'à ce que le général en chef délivrât de la captivité; et par la corne le sacrifice fut bousculé, elle devint et prospéra, et le Saint sera déserté; et des péchés furent commis pendant le sacrifice, et la justice fut jetée par terre, et [la corne] agit et prospéra. Et j'entendis un saint parler, et un saint dit à celui qui parlait: 'Jusques à quand le spectacle durera-t-il (le sacrifice supprimé et le péché de désolation permis) et le Saint et la puissance seront-ils foulés aux pieds' ? Et il lui dit: 'Jusqu'à deux mille trois cents jours, soir et matin, et le Saint sera purifié' ».[60]

Daniel donne lui-même l'interprétation de cette vision, par la bouche de l'ange Gabriel: « Le bélier que tu as vu, qui a des cornes, c'est le roi des Mèdes et des Perses. Et le bouc de chèvres est le roi de Javan; et la grande corne entre ses yeux, c'est le premier roi lui-même. Les quatre cornes en dessous qui se dressèrent une fois qu'elle a été brisée, sont quatre rois de la même nation qui se lèveront, sans avoir la force [de la grande corne]. Vers la fin de leur royaume, leurs péchés ayant atteint leur plénitude, un roi se lèvera, effronté de visage et méditant des équivoques. Et sa force prendra de la consistance, mais non pas par sa puissance propre, et il séduira d'une manière étonnante, prospérera et agira, et séduira les forts et le peuple saint. Ses pensées sont contre les saints, la ruse aura une heureuse issue entre ses mains, et il s'exaltera dans son cœur, séduira par la ruse une multitude, se lèvera pour la perdition de beaucoup et les broiera comme des œufs dans sa main »[61] .

Voici quelques précisions qui éclairent certains détails de la vision: « Il voit 'deux cornes' dans le bélier, parce que la première, Cyrus, régna certes, mais fit passer la royauté uniquement à ses fils; car, son fils Cambyse mort, les mages prirent la royauté pour quelques mois; Darius fils d'Hystaspe s'en

empara peu après, et la fit passer à ses fils et à ses descendants jusqu'au dernier Darius; et Alexandre le Macédonien, ayant tué celui-ci, se saisit de la royauté. Donc, par les 'deux cornes' sont signifiées les deux races royales. Il perçoit l'une et l'autre cornes comme étant hautes, mais la seconde plus haute que la première: comme nous l'avons déjà dit, le royaume est devenu plus grand sous Darius et Xerxès...

Il a appelé 'bouc' le règne macédonien, à cause de sa célébrité et de son agilité, car le bouc est plus rapide que le bélier... 'Une corne visible', c'est-à-dire remarquable et admirable, ainsi appelle-t-il Alexandre lui-même. Il dit que la corne poussa 'entre les yeux du bouc', à cause de la vivacité, l'intelligence et la prudence de l'esprit d'Alexandre »[62] .

Après les quatre cornes qui poussent de dessous la grande corne brisée, c'est-à-dire les quatre lieutenants entre qui l'empire d'Alexandre fut partagé après sa mort, il s'agit d'un roi auquel Daniel consacre beaucoup d'espace, non que ce roi fût un génie de grande envergure ou eût une importance historique considérable, mais à cause de sa persécution diabolique de la religion juive, qui lui a mérité de devenir une esquisse de l'Antéchrist: c'est Antiochus Epiphane, fils d'Antiochus le Grand.

Le commentaire de Théodoret est éclairant: « Quelques-uns de la race du grand-prêtre, s'étant révoltés contre le grand-prêtre des Juifs de l'époque, ceux qui ambitionnaient ce pouvoir vinrent chez Antiochus et le persuadèrent de changer le mode de vie de juif en grec, et d'édifier dans la ville un gymnase. Cela ayant été réalisé, les pieux se lamentaient en voyant la transgression ouverte des lois, tandis que le reste de la population foulait aux pieds sans retenue la loi divine et éclatait d'insolence contre la loi de la circoncision. La révolte s'étant aggravée, Antiochus arriva et anéantit les plus considérables des gens pieux, et osa pénétrer dans les parties du Temple interdites d'accès. Etant entré, il pilla tout le Temple, s'appropriant les trésors et toutes les offrandes, les coupes, les vases, les cratères, la table en or et l'autel de l'encens, en or, et les candélabres travaillés en or, bref, tous les instruments de la divine liturgie. En outre, il édifia dans le Temple de Dieu un autel à Zeus et remplit toute la ville d'idoles, contraignant tout le monde à sacrifier; lui-même sacrifia un porc sur l'autel divin, et appela le Temple 'Zeus Olympien'.

Tout cela, le bienheureux Daniel l'a prédit: en effet, par 'la corne', il voit Antiochus lui-même, 's'exaltant jusqu'à la puissance du ciel', c'est-à-dire furieux contre le Dieu même de tout, auquel et le peuple et le Temple sont consacrés. 'Et une partie de la puissance du ciel et des astres tombèrent par terre': car très nombreux furent, parmi le peuple, ceux qui, ayant transgressé la loi divine, déchurent du rang des êtres célestes et furent piétinés par la tyrannie de cet homme-là, se détruisant eux-mêmes. Il les appelle 'astres', à cause de l'éclat et de la splendeur de leur piété... 'Il s'exaltera dans son cœur et séduira par la ruse une multitude': en effet, il ordonna au commencement qu'on édifiât un gymnase à Jérusalem, puis qu'on mangeât de la viande de porc; à la fin il contraignit aussi à sacrifier. Il avait des paroles de séduction, s'efforçait d'abuser complètement les gens pieux, et promettait des cadeaux royaux, désirant voir tout le monde violer les lois [divines]... Il se considérait comme le plus grand de tous les hommes »[63] .

b) Voici enfin un dernier texte (Daniel 11) qui prophétise surtout les dissensions intimes qui ont déchiré l'empire d'Alexandre, depuis sa mort jusqu'au règne d'Antiochus Epiphane. Vu la complexité des détails historiques dont ce texte est plein, nous faisons immédiatement suivre chaque phrase par son commentaire:

Verset 1: « Et dans la première année de Darius le Mède [l'ange] me dit: Sois fort et viril ». Les Septante ont lu: « Dans la première année de Cyrus ». Mais cela revient à la même chose, puisque, d'après Daniel lui-même, « Darius le Mède reçut la royauté, alors qu'il avait soixante-deux ans »[64], *à la suite de la mort de Balthasar et de la chute de Babylone*. Il s'agit bien, notons-le, d'un « Darius le Mède », et non de Darius fils d'Hystaspe qui régna sur l'empire perse à partir de 521 av. J.C.; et Daniel ne confond nullement les deux. Que cela soit, pour le moment, une assertion gratuite !

Verset 2: « Et maintenant je t'annoncerai la vérité. Voici que trois rois encore se lèveront en Perse, et le quatrième regorgera de richesses plus que tous; et après avoir possédé la richesse, il se dressera contre tous les royaumes des Grecs ». Les trois rois sont Cambyse, fils de Cyrus, ensuite les mages qui lui ont succédé pendant dix mois, enfin Darius fils d'Hystaspe. Quant au quatrième, c'est à l'évidence Xerxès, fils du précédent, dont il faut lire l'arrogante et folle expédition contre les Grecs dans

Hérodote et d'autres, ainsi que sa défaite à Salamine et sa retraite ridicule.

Versets 3-4: « Et un roi puissant se lèvera et exercera une grande domination et agira selon son bon plaisir. Et lorsque son royaume aura été établi, celui-ci sera brisé et partagé aux quatre vents du ciel; mais il ne sera plus comme en ses derniers temps, et n'exercera plus la domination qu'il exerçait, car ce royaume sera arraché et donné à d'autres qu'eux ». Ici l'auteur sacré fait un bond au-dessus de tous les rois perses qui ont succédé à Xerxès pour viser Alexandre, le partage de son empire entre ses quatre généraux, son affaiblissement et son passage *partiel* à d'autres souverainetés: « Car non seulement il sera partagé entre ces quatre, veut dire l'auteur sacré, mais il sera en outre donné à d'autres. En effet, en leur temps, le Perse Arsace, victorieux dans la guerre, s'est ceint de la royauté et a repris possession d'une partie de l'ex-empire perse, et depuis jusqu'aujourd'hui les rois perses s'appellent Arsacides, alors que les précédents s'appelaient, non Arsacides mais Achéménides. De leur côté, les Romains, après le partage du royaume macédonien, devinrent plus forts, vu qu'ils recevaient l'impôt de ces rois mêmes ! »[65]

Verset 5: « Et le roi du Sud deviendra fort, et l'un de ses chefs deviendra plus fort que lui et exercera une grande domination au dehors du sol qui est sous son autorité »: à partir d'ici, l'auteur sacré va négliger la mention du royaume de Macédoine et de celui d'Asie, pour se cantonner dans l'histoire des deux autres qui, seuls, ont inquiété les Juifs. « Le roi du Sud », ici, est Ptolémée I Soter, fils de Lagos. « L'un de ses chefs » qui « deviendra plus fort que lui et exercera une grande domination au dehors du sol qui est sous son autorité », c'est Séleucus Nicator I, qui était officier de Ptolémée et devint par la suite le fondateur de la dynastie des Séleucides.

Verset 6: « Et après qu'il aura cessé d'exister, on s'unira, et la fille du roi du Sud viendra chez le roi du Nord, pour opérer une alliance avec lui. La force de son bras ne prévaudra pas, et sa descendance ne subsistera pas: elle sera livrée, ainsi que ceux qui l'auront amenée, la jeune femme et son soutien dans ces temps-là ». Après donc la mort de Ptolémée I Soter, son fils Ptolémée II Philadelphe, voulant en finir avec les guerres interminables que lui suscitait Antiochus II Théos, de la dynastie des Séleucides, lui donna en mariage sa fille Bérénice. Mais

l'alliance fut de courte durée: Laodice, première femme d'Antiochus II, fit empoisonner son mari, Bérénice et son enfant. « Son soutien dans ces temps-là » désigne Antiochus II, sur qui Bérénice comptait pour prévaloir.

Versets 7-8: « Et un plant se lèvera de sa racine, atteindra la puissance et pénétrera dans les forts du roi du Nord, et il causera des troubles et prévaudra. Et il emportera en Egypte, en captivité, leurs dieux avec leurs images en fonte, tous leurs vases, en argent et en or, qui excitent la convoitise; et il vaincra le roi du Nord ». Voici les faits historiques, selon St Jérôme: « Bérénice assassinée et son père Ptolémée Philadelphe mort en Egypte, le frère de Bérénice, Ptolémée Evergète, fut le troisième à recevoir en succession le royaume... Il vint avec une grande armée et pénétra dans la province du roi du Nord, c'est-à- dire de Séleucus Callinikos, qui régnait avec sa mère Laodice en Syrie, les maltraita et remporta la victoire, jusqu'à s'emparer de la Syrie, la Cilicie, les parties supérieures par delà l'Euphrate et presque toute l'Asie. Ayant entendu qu'une sédition avait éclaté en Egypte, il pilla le royaume de Séleucus et emporta quarante mille talents d'argent, deux mille cinq cents vases précieux ainsi qu'images de dieux, dont ceux emportés en Perse par Cambyse lors de sa conquête de l'Egypte ».[66]

Versets 9-10: « Et [le roi du Nord] entrera dans le royaume du roi du Sud, et retournera à sa terre. Ses fils rassembleront une multitude de troupes nombreuses, et il viendra comme une inondation et traverera et retournera et s'exacerbera à l'extrême ». Après la défaite et la mort de Séleucus Callinikos, ses deux fils, Séleucus III Kéraunos et Antiochus le Grand firent successivement la guerre à Ptolémée Philopator, fils de Ptolémée Evergète. Antiochus put récupérer la Syrie et porter la guerre jusqu'en Egypte.

Versets 11-12: « Et le roi d'Egypte s'exacerbera et fera la guerre au roi du Nord: il lèvera une grande multitude, et la multitude [du roi du Nord] sera livrée dans sa main. Il prendra la multitude et son cœur s'élèvera et il fera tomber des myriades mais ne vaincra pas ». Il s'agit de la victoire sanglante remportée à Raphia par Ptolémée Philopator sur Antiochus III, victoire dont il n'a pas su profiter, puisque ce dernier lui échappa.

Versets 13-14: « Et le roi du Nord reviendra, conduisant une multitude plus grande qu'avant, et au bout de quelques années il arrivera de nouveau avec une grande force armée et un

nombreux matériel. En ces temps-là beaucoup se dresseront contre le roi du Midi; et les fils funestes de ton peuple tenteront orgueilleusement d'arrêter la vision et y échoueront ». Il est question de l'alliance entre Antiochus le Grand et Philippe, roi de Macédoine, contre Ptolémée Epiphane, alors âgé de quatre ans. La seconde partie du v.14 vise un fait bien étrange: en effet, tandis qu'Antiochus le Grand et les chefs de Ptolémée étaient en guerre, la Judée située entre eux se divisa en deux tendances contraires: les uns étant pour Antiochus, les autres pour Ptolémée. « Finalement, Onias le prêtre, ayant pris avec lui de nombreux Juifs, s'enfuit en Egypte et, accueilli avec des honneurs par Ptolémée, eut en partage la région qui s'appelle Héliopolis; et par concession du roi, édifia en Egypte un temple semblable à celui des Juifs et qui se conserva jusqu'au règne de Vespasien, deux cent cinquante ans ».[67]

Versets 15-16: « Et le roi du Nord viendra, fera des retranchements et s'emparera de villes fortes, et les bras du roi de Midi ne résisteront pas, ses hommes d'élite se lèveront mais en pourront tenir. Et celui qui s'avance vers lui fera selon son bon plaisir, et personne ne tiendra devant sa face; il se maintiendra dans la région et tout se réalisera entre ses mains ». Il y est fait allusion aux victoires d'Antiochus, malgré les efforts de Scopas, général célèbre de Ptolémée, qui, assiégé à Sidon, dut se rendre, les tentatives des généraux d'élite de Ptolémée pour faire lever le siège ayant échoué.

Versets 17-19: « Et il fixera sa force pour entrer avec puissance dans tout son royaume, et fera un accord avec lui; et il lui donnera une fille parmi les femmes pour le séduire, et ne persuadera pas et cela ne sera pas. Et il tournera sa face vers les îles et en prendra beaucoup, et mettra fin aux princes de leur opprobre, toutefois son opprobre retombera sur lui. Et il tournera sa face pour se fortifier dans son propre pays, faiblira et tombera, et on ne le trouvera plus ». En vain Antiochus donna sa fille Cléopâtre en mariage au roi d'Egypte, dans l'intention de ramener l'Egypte sous sa propre domination: Cléopâtre elle-même prit le parti de son époux. Alors Antiochus fit la guerre à plusieurs îles (Rhodes, Samos, etc.) et cités (Colophon, Phocée, etc.), qu'il prit. Mais vaincu par Scipion l'Africain (c'est le sens de: « son opprobre retombera sur lui »), il fut contraint de rester au Taurus, s'enfuit en Apamée, puis à Suse, et fut finalement anéanti dans une guerre contre les Elamites.

Verset 20: « Et un plant de royauté se lèvera de sa souche, en vue du redressement, un homme blessant la gloire royale; et dans les derniers temps il sera broyé, quoique ni dans la fureur ni dans la guerre ». C'est Séleucus Philopator, fils d'Antiochus le Grand, médiocre et mort sans gloire.

Versets 21-24: « A sa place se lèvera quelqu'un digne de mépris, à qui la gloire de la royauté ne sera pas donnée; il viendra soudain et prendra possession du royaume par la fraude. Et il brisera devant sa face les bras de ceux qui brisent. Et au moyen des alliances et du peuple qui se range avec lui, il pratiquera la ruse et s'élèvera et dominera, avec peu de monde, un peuple fort. Et il viendra en toute tranquillité dans les grasses régions et fera ce que n'ont fait ni ses pères ni les pères de ses pères. Il leur distribuera pillage, butin et biens, et concevra des projets contre l'Egypte, pour un temps ». A partir de ces versets, il s'agit du fameux Antiochus Epiphane. D'abord, il obtint par ruse la Syrie. A cause de cela, à la mort de Cléopâtre (sœur d'Antiochus Epiphane), une guerre éclata entre les tuteurs du fils de Cléopâtre, Ptolémée Philométor, et Antiochus. Les ayant vaincus, il s'empara de l'Egypte avec peu de troupes, reçut à Memphis le royaume, sous prétexte de garantir les droits de son neveu, et pilla le pays comme jamais aucun de ses pères ne l'avait fait.

Versets 25-28: « Et sa force et son cœur s'exciteront contre le roi d'Egypte avec une grande armée, et le roi d'Egypte sera provoqué à faire la guerre avec une armée très grande et puissante; mais il ne résistera pas, car on concevra contre lui des projets; on mangera ce qui lui est nécessaire et on le brisera, on submergera son armée et de nombreux blessés tomberont. Et les deux rois, leur cœur méditant le mal, diront des mensonges à la même table, et cela ne réussira pas, car il y aura encore un délai jusqu'au temps fixé. Et il rentrera dans son pays en grande puissance, et son cœur contre l'Alliance sainte; il agira et rentrera dans son pays ». Ces versets donnent plus de détails sur la première campagne d'Antiochus en Egypte: « Car les Romains, comme l'historien Josèphe nous l'apprend, ayant appris la nouvelle de cette expédition militaire, lui prescrivirent de s'éloigner de l'Egypte; d'où, dit-il, consacrant la paix par une libation, il participa à la [même] table avec Ptolémée »[68] Mais cette paix était mensongère, et ils devaient, après un délai fixé par Dieu, se battre de nouveau.

Versets 29-31: « Au temps fixé, il reviendra dans le Midi, mais il n'en sera pas de la dernière fois comme de la première. Les Romains viendront, le chasseront et gronderont contre lui. Et, retournant, il exercera sa fureur contre l'Alliance sainte, il agira et retournera et aura de la bienveillance pour ceux qui délaisseront l'Alliance sainte. Et des bras se lèveront de sa part, souilleront le Saint de la puissance, exileront le sacrifice perpétuel et établiront l'abomination de la désolation ». En effet, deux ans plus tard, Antiochus Epiphane revient envahir l'Egypte, mais les Romains interviennent et l'obligent à renoncer à ses prétentions. Il rentra donc exercer sa fureur contre Jérusalem et le Temple, comme le racontent en détail I Maccabées, ch.1-2, et II Maccabées, ch.6-7.

Verset 32-35: « Et ceux qui transgressent l'Alliance, on les fera apostasier par les intrigues, mais le peuple de ceux qui connaissent leur Dieu se fortifieront et agiront. Et ceux qui ont l'intelligence parmi le peuple feront preuve d'intelligence en de multiples cas; et ils seront affaiblis par le glaive et la flamme et la captivité et la mort prématurée. Dans leur affaiblissement ils seront secourus d'un léger secours, et beaucoup de ceux qui sont en état de chute se joindront à eux. Parmi ceux qui ont l'intelligence certains pâtiront en vue d'être purifiés et élus et manifestés jusqu'à la fin du temps fixé... » Ce passage continue à narrer les tribulations des Maccabées.

II. PROPHÉTIES RÉALISÉES DANS LE CHRIST.

20. « Juda, c'est toi que loueront tes frères ! Tes mains [seront] sur la nuque de tes ennemis, les fils de ton père se prosterneront devant toi... Il ne manquera pas de chef à Juda, ni de gouverneur [fruit] de ses cuisses, jusqu'à ce qui vienne ce qui lui est réservé, lequel est l'attente des nations ».[69] Cette prophétie retrace en deux mots toute l'histoire d'Israël sous l'Ancien Testament, jusqu'à la venue du Messie. Elle proclame d'abord la prééminence acquise progressivement par Juda sur le reste d'Israël (Jérusalem devenu le centre de la royauté et du culte, puis, après la chute du royaume schismatique du Nord, et surtout après l'exil babylonien, Israël réduit à la seule tribu de Juda, qui comprend aussi celle de Benjamin), et ses triomphes sucessifs sur ses ennemis, malgré les revers et les châtiments provisoires (conquête de la Terre promise, avec la coopération des autres tribus, puis défaite finale de Sennachérib, retour de l'exil babylonien, triomphe de la cause des Maccabées).

Juda, continue cette prophétie, conservera ce gouvernement, cette magistrature, jusqu'à la venue de celui qui sera « l'attente des nations », c'est-à-dire du Messie, objet du désir des nations et auteur de leur conversion. Même dans la période la plus noire de son histoire jusqu'au Christ, les Juifs ont conservé en quelque manière une certaine autonomie et une magistrature (le pouvoir légal des deux vieillards luxurieux contre Suzanne en témoigne); et ceux qui refusent cet argument doivent cependant convenir que le fait que Dieu a prédit l'abolition de Juda comme Etat et du Temple par Nabuchodonosor est une exception, voulue et agencée par Dieu, qui ne fait que confirmer la règle.

Il n'en a plus été de même au temps du Christ: « De même », dit Origène, « que 'La Loi et les prophètes sont jusqu'à Jean'[70], la grâce prophétique ayant cessé après lui chez les Juifs, ainsi le pouvoir de ceux qui régnaient sur le peuple - pouvoir qui leur accordait de mettre à mort ceux qui étaient considérés dignes de mort - a été jusqu'à Jean, et le dernier des prophètes ayant été mis à mort par Hérode contrairement aux lois, le roi

des Juifs a été dépouillé du pouvoir de mettre à mort. Car si Hérode n'en avait pas été dépouillé, Pilate n'eût pas prononcé un jugement de mort, mais Hérode eût suffi pour cela, conjointement avec le Conseil des grands prêtres et des prêtres du peuple préposé à cela ».[71]

21. « Sont assignées septante semaines pour ton peuple et ta ville sainte, pour que le péché soit consommé, les péchés scellés, les transgressions effacées, les iniquités expiées; pour introduire une justice éternelle, sceller vision et prophétie, et oindre le Saint des saints. Prends-en connaissance et intelligence: depuis l'instant que sortit la sentence qu'on distinguât et rebâtit Jérusalem, jusqu'au Christ chef, il y a sept semaines et soixante-deux semaines; et on retournera et rebâtira places et rempart, et les temps seront épuisés. Et après les soixante-deux semaines l'onction périra, et il n'y aura plus de jugement en elle. Et Il détruira la ville et le Saint par un chef qui viendra, et ils seront ravagés dans un cataclysme, et jusqu'à la fin de la guerre décrétée Il les rangera avec les choses anéanties. Et Il consolidera une alliance avec un grand ènombre le temps d'une semaine; et au milieu de la semaine Il fera cesser sacrifice et libation, et sur le Saint il y aura l'abomination des désolations, et jusqu'à la fin du temps la désolation sera accomplie ».[72]

Nous avons montré ailleurs[73] la force de cette prophétie, tant pour la précision de ses dates que pour sa description exacte de la Rédemption et de l'abrogation de l'Ancienne Alliance, avec la destruction définitive du Temple par Titus. Nous n'y reviendrons donc pas. Nous aimerions seulement donner davantage de précisions sur les dates. Daniel signale explicitement que les soixante-neuf semaines d'années, ou 483 années, qui débouchent sur le Christ chef, doivent être comptées à partir de « l'instant que sortit la sentence qu'on distinguât et rebâtit Jérusalem » (et non le Temple). Cette sentence, exécutée par Néhémie, est sortie « au moins de Nisan de la vingtième année du roi Artaxerxès »[74] Ier Longuemain. Or, la vingtième année du règne d'Artaxerxès, selon les supputations les plus approximatives (rappelons-nous qu'en chronologie ancienne les supputations ne peuvent souvent qu'être approximatives, à cause de l'absence d'un calendrier universel d'abord, ensuite chaque peuple avait sa propre méthode, indépendante des autres et pas absolument rigoureuse - la preuve, les retards du calendrier julien -, ce qui rend la concordance entre les diver-

ses dates nationales une opération très délicate et très complexe), je dis donc, la vingtième année est 454 av J.C. Bossuet l'a déduite savamment du fait que Thémistocle, qui venait d'être proscrit, écrivit sa fameuse lettre à Artaxerxès au début du règne de ce dernier: « Cette importante date », dit-il, « a de solides fondements. Le bannissement de Thémistocle est placé, dans la 'Chronique' d'Eusèbe, à la dernière année de la soixante-seizième olympiade, qui revient à l'an 280 de Rome[75]. Les autres chronologistes le mettent un peu au- dessous: la différence est petite, et les circonstances du temps assurent la date d'Eusèbe. Elles se tirent de Thucydide, historien très exact; et ce grave auteur, contemporain presque, aussi bien que citoyen de Thémistocle, lui fait écrire sa lettre au commencement du règne d'Artaxerxe (Thucyd.,lib.1). Cornélius Népos, auteur ancien et judicieux autant qu'élégant, en veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide (Corn. Nepos, 'in Themist'.,C.9): raisonnement d'autant plus solide, qu'un autre auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec lui. C'est Charon de Lampsaque cité par Plutarque (Plutarq.,'in Themist'.); et Plutarque ajoute lui-même, que les Annales, c'est-à-dire celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison; et les historiens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le règne d'Artaxerxe, en sont ni du temps, ni d'une si grande autorité... Au reste, ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son père l'avait du moins associé au royaume quand Thémistocle écrivit sa lettre; et en quelque façon que ce soit, notre date est assurée ».[76]

Si donc l'on compte les 483 ans de Daniel à partir de 454 av. J.C., on débouche sur l'an 29 de notre ère, date de la mort du Christ selon les supputations les plus probables (étant bien entendu que le Christ est né l'an 749 de Rome, c'est-à-dire 4 ou 5 ans avant la date qui est la base de la chronologie de l'ère chrétienne, établie d'une manière inexacte par Denys le Petit, et que nous suivons tous).

22. La conception virginale du Christ est prédite par Isaïe: « Et le Seigneur recommença à parler à Achaz et dit: 'Demande pour toi un signe de la part du Seigneur ton Dieu, soit dans les profondeurs soit dans les hauteurs'. Et Achaz dit: 'Je n'adresserai pas de demande et ne tenterai pas le Seigneur'. Et [le

Seigneur] dit: 'Ecoutez donc, maison de David ! Est-ce trop peu pour vous de lasser les hommes, pour que vous lassiez Dieu aussi ? C'est pourquoi le Seigneur Lui-même vous donnera un signe: voici que la vierge va être enceinte et enfantera un fils, et tu lui donneras pour nom Emmanuel. Il mangera du beurre et du miel. Avant qu'Il ne connût ou ne se proposât le mal Il choisira le bien; parce qu'avant que l'enfant connût le bien ou le mal Il repoussera le mal pour choisir le bien...' »[77]

On a vainement essayé de neutraliser la force de cette prophétie en donnant au mot hébreu « òalma » le sens de « jeune femme », et en s'écriant avec une ingénuité perverse: « Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'une jeune femme devienne enceinte et enfante ! » C'est violer avec le plus grand cynisme le contexte. En effet, Dieu y annonce avec grand fracas un miracle à Achaz: « soit dans les profondeurs soit dans les hauteurs », et même un très grand miracle. Et ce miracle est immédiatement énoncé: « Voici que la vierge va être enceinte et enfantera un fils ». « Où donc », s'exclame Origène, « est le miracle en ce qu'une jeune femme non vierge enfante ? Et à qui convient davantage d'engendrer 'Emmanuel', c'est-à-dire 'Dieu avec nous': est-ce à une femme qui a connu un homme et conçu en subissant ce que subissent les femmes, ou bien à une vierge encore exempte de souillure et pure ? C'est bien à celle-ci qu'il convient d'engendrer un enfant qui puisse, une fois né, être appelé 'Dieu avec nous'. Mais si [Celse] s'imagine en donner la solution en disant que c'est à Achaz qu'il a été dit: 'Demande *pour toi-même* un signe de la part du Seigneur ton Dieu', nous répondrons: à l'époque d'Achaz, quelle personne est née qu'on pût appeler à sa naissance: 'Emmanuel', c'est-à-dire 'Dieu avec nous' ? Si donc on ne trouve personne, c'est que ce qui est dit à Achaz s'adresse à la maison de David, puisqu'il est écrit que le Sauveur viendra, selon la chair, de la semence de David. En outre, ce signe est dit être 'dans les profondeurs ou dans les hauteurs', parce que 'Celui qui descend est aussi Celui qui monte au-dessus de tous les cieux, pour accomplir toutes choses' ».[78]

En plus du contexte, le lexique hébraïque nous donne raison. En effet, dans tous les cas où le mot « òalma » est employé dans l'Ancien Testament et traduit tantôt par « vierge », tantôt par « jeune fille » ou « jeune femme », le contexte montre toujours, dans ce dernier cas, qu'il s'agit d'une vierge: « Voici que la

'ɔalma' à qui je dirais: 'donne-moi un peu à boire de ta cruche', et qui me dirait: 'bois toi-même, et je donnerai à boire à tes chameaux', celle-là sera la femme que le Seigneur a préparée à son serviteur Isaac ».[79] « La sœur de l'enfant dit à la fille de Pharaon: 'Puis-je aller appeler pour toi une nourrice d'entre les femmes des Hébreux, afin qu'elle allaite l'enfant pour toi' ? La fille de Pharaon lui dit: 'Va !'. La *'ɔalma'* alla donc appeler la mère de l'enfant ».[80] A quoi bon citer davantage ? Les sceptiques peuvent se référer aussi à « Cantique des Cantiques », I^3, Pro.30[19], Ps.67[26], etc.

D'ailleurs les Septante ne s'y sont pas trompés: eux qui ont traduit le texte d'Isaïe par le mot « vierge » étaient d'abord des Juifs vivant bien avant le christianisme, donc peu suspects de partialité à l'égard du dogme chrétien ! Ensuite, ils avaient une compétence dans la langue hébraïque que je souhaiterais beaucoup à leurs contradicteurs modernes, lesquels ne connaissent cette langue que par le dictionnaire.

23. Le Christ sera de la tribu de Juda, de la descendance de David: « Un rameau sortira de la souche de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine. Sur Lui se reposera l'Esprit de Dieu, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété; l'Esprit L'emplira de la crainte de Dieu ».[81] « Le Seigneur a juré à David la vérité et Il ne la violera point: 'Du fruit de tes entrailles Je mettrai sur ton trône. Si tes fils gardent mon alliance et mes témoignages que Je leur apprendrai, leurs fils, eux aussi, à jamais siègeront sur ton trône'. C'est que le Seigneur a élu Sion, Il l'a désirée pour résidence: 'C'est mon repos dans les siècles des siècles, là Je résiderai, car Je l'ai désirée... Là Je ferai lever une corne pour David, J'ai préparé une lampe pour mon oint'.[82] « Je ferai lever une corne pour David » signifie que de sa lignée paraîtra un descendant suprême, c'est-à-dire le Messie. - On peut multiplier les citations en ce sens, par exemple II Sam.7[12-16], Ps.88[27-38], etc.

Le Nouveau Testament a beaucoup souligné la réalisation de ces prophéties, les généalogies données par Matthieu et Luc[83] ont cela pour but principal. On a fait de multiples objections contre ces généalogies: « Le Christ étant né de la Vierge, selon les évangélistes, et non de Joseph, ceux-ci auraient dû donner la généalogie de la Vierge. Or, ils donnent celle de Joseph ! » Comment répondre ? « Ce n'était pas la coutume chez les

Juifs », dit St Jean Damascène, « ni celle de l'Ecriture, de faire la généalogie des femmes. Mais il y avait une loi qui interdisait d'épouser d'une autre tribu. Or, Joseph, descendant de la tribu de David et étant un 'juste' (c'est ce que témoigne de lui l'Evangile divin), n'eût pas illégalement épousé la Sainte Vierge (au cas où celle-ci ne descendait pas de la même tribu). Il suffisait donc de montrer la généalogie de Joseph ».[84]

La « loi » à laquelle le saint fait allusion se trouve dans le ch.36 de « Nombres ». A propos de deux filles qui allaient épouser des hommes d'une autre tribu, faisant ainsi passer leur héritage à l'autre tribu, Moïse leur interdit ce mariage et établit pour tout Israël cette loi: « Toute fille possédant un héritage d'entre les tribus des fils d'Israël deviendra la femme de quelqu'un du peuple de la tribu de son père, afin que chacun des fils d'Israël possède l'héritage paternel; et l'héritage ne circulera pas d'une tribu à une autre, mais chacun des fils d'Israël adhérera à son héritage ».

Une autre objection contre ces deux généalogies, c'est qu'elles divergent. Mais divergence ne signifie pas forcément contradiction. En effet, les évangélistes ont voulu montrer que, de quelque manière qu'on retrace la généalogie du Christ, soit par génération naturelle, soit par génération légale, le Christ est fils de David. Matthieu retrace la génération naturelle, Luc la génération légale. La possibilité de celle-ci provient du fait que, chez les Juifs, « c'était une loi que lorsqu'un homme meurt sans enfant, son frère épouse la femme du défunt et fait lever une semence pour son frère[85]: donc celui qui en est né est, selon la nature, le fils du second, c'est-à-dire de celui qui l'a engendré; mais, selon la loi, il est le fils du défunt.

Or donc, par la ligne de Nathan fils de David, Lévi engendra Melchi et Panther, Panther engendra Barpanther, ainsi nommé; ce Barpanther engendra Joachim, Joachim engendra la Sainte Mère de Dieu. Mais par a ligne de Salomon fils de David, Matthan eut une femme dont il engendra Jacob; à la mort de Matthan, Melchi, fils ède Lévi, de la tribu de Nathan, d'un côté, et, d'un autre côté, frère de Panther, prit la femme de Matthan, mère de Jacob, et d'elle engendra Héli; par conséquent, Jacob et Héli sont devenus frères, nés de la même mère, Jacob de la tribu de Salomon, et Héli de la tribu de Nathan. Héli, de la tribu de Nathan, mourut sans enfant; et Jacob son frère, de la tribu de Salomon, prit sa femme et fit lever une semence pour son

frère, et engendra Joseph. Donc Joseph, selon la nature, est le fils de Jacob, de la descendance de Salomon, mais, selon la loi, fils de Héli, de la descendance de Nathan ».[86]

24. La naissance du Christ à Bethléem: « Et toi, Bethléem, maison d'Ephrata, tu es la moindre parmi les milliers de Juda; de toi sortira pour Moi celui qui sera le chef d'Israël, et dont les origines sont dès le commencement, depuis les jours de l'éternité ».[87]

25. Le massacre des Innocents, à Bethléem et dans ses environs, par Hérode, lors de la naissance du Christ: « Ainsi a parlé le Seigneur: une voix a été entendue à Rama, de lamentation, de gémissement et de plainte: Rachel pleurant ses enfants et refusant de s'apaiser, car ils ne sont plus ».[88]

26. La prophétie suivante précise le champ d'action du Christ: « Il fait cela d'abord, Il le fait vite[89], région de Zabulon, terre de Nephtali, chemin de la mer, et le reste qui habite le littoral et au-delà du Jourdain, Galilée des nations, parties de Judée. Peuple marchant dans les ténèbres, voyez une grande lumière; vous qui habitez dans la région et l'ombre de la mort, une lumière brillera sur vous... Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné; son principat est sur son épaule, et Il a pour nom 'l'Ange du grand conseil'... Son principat est grand, et il n'y a pas de limite à sa paix sur le trône de David et son royaume, pour le réaliser et s'en charger dans la justice et le jugement, dès maintenant et jusqu'aux temps éternels ».[90]

27. Le caractère pacifique du Christ, sa douceur, sa mansuétude uniques sont décrits dans cette prophétie: « J'ai mis mon Esprit sur Lui, Il prononcera un jugement aux nations. Il ne criera pas et sa voix ne s'élèvera pas ni ne sera entendue dehors. Il ne brisera pas un roseau froissé, et n'éteindra pas un [morceau de] lin qui fume, mais prononcera un jugement dans la vérité. Il resplendira et ne sera pas broyé, jusqu'à ce qu'Il aura établi le jugement sur terre; et les nations espéreront en son nom ».[91]

28. L'entrée de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux: « Réjouis-toi fortement, fille de Sion, proclame par la voix du héraut, fille de Jérusalem: voici ton roi qui vient à toi, juste et sauveur, doux, monté sur un ânon, petit d'une ânesse ».[92] « De la bouche des petits enfants et des nourrissons Tu t'es composé la louange, à cause de tes ennemis, afin de renverser l'ennemi et le vengeur ».[93]

29. L'Eucharistie est suggérée clairement dans cette prophétie: « Il lave dans le vin son vêtement, et son manteau dans le sang de la grappe de raisin ».[94] Commentaire de Chrysostome: « Vois comme il nous laisse entendre ici tout le mystère. Les initiés savent ce que je dis. 'Il lave dans le vin son vêtement', signifiant par 'vêtement', je pense, le corps qu'Il a daigné porter par économie. Ensuite, pour que tu saches exactement ce que c'est qu'il appelle 'vin', il a ajouté: 'et dans le sang de la grappe de raisin son manteau'. Vois comme par le mot 'sang' il nous a insinué l'immolation et la Croix, et toute l'économie des mystères ».[95]

30. La Passion et le mystère de La Rédemption: « [Mon serviteur] sera exalté et très glorifié. De la même manière que des multitudes seront immobiles de stupeur à ton sujet - tant ton apparence sera méprisée des hommes et ta gloire [sera méprisée] des hommes - ainsi beaucoup de nations seront frappées d'admiration à son sujet, et des rois fermeront la bouche, car ils verront ce qui ne leur aura pas été conté, et comprendront ce qu'ils n'auront pas entendu. Seigneur, qui a cru à ce qui nous était raconté, et le bras du Seigneur, a qui a-t-il été révélé ? Nous avons annoncé devant Lui comme une plaine, comme une racine dans une terre assoiffée, Il n'avait ni forme ni gloire; et nous L'avons vu, Il n'avait ni forme ni beauté; mais sa forme était méprisable au-delà de tous les hommes, un homme sous les coups et sachant porter l'épuisement, car son visage s'est détourné, Il a été frappé d'une peine infamante et compté pour rien. C'est Lui qui porte nos péchés et s'afflige pour nous, et nous, nous L'avons regardé comme quelqu'un qui subit des souffrances et des coups et de mauvais traitements. Mais Lui, Il recevait les blessures pour nos iniquités, et était abattu à cause de nos péchés. La correction qui nous vaut la paix est tombée sur Lui, par sa meurtrissure nous avons été guéris. Tous, nous errions comme du bétail, l'homme errait dans sa voie; et le Seigneur L'a livré à cause de nos péchés. Lui, maltraité, n'ouvre pas la bouche; comme une brebis Il a été mené pour être immolé, et comme un agneau, muet devant celui qui le tond, ainsi n'a-t-Il pas ouvert la bouche... A cause des iniquités de mon peuple Il a été mené à la mort... Car Il n'a pas commis d'iniquité, et il n'y a pas eu de tromperie dans sa bouche... C'est pourquoi Il héritera une multitude et s'attribuera la dépouille des forts, parce que son âme a été livrée à la mort et qu'Il a été

compté parmi les impies; Il a pris sur Lui les péchés d'un grand nombre et a été livré à cause de leurs péchés ».[96]

Pour le commentaire, nous laisserons la parole à St Cyrille d'Alexandrie: [Les prophètes] voyaient vraisemblablement le Sauveur baisser le visage de tristesse et, pour ainsi dire, dans les clameurs et l'épouvante, attendu qu'Il allait tout de suite souffrir la mort sur le bois, alors qu'Il disait tantôt: 'Maintenant mon âme est saisie de frayeur'[97], tantôt: 'Mon âme est triste jusqu'à la mort'[98]; 'Et que dire ? Père, sauve-Moi de cette heure. Mais c'est pour cela que Je suis venu à cette heure...' »[99]

Cela est tellement vrai, cette prophétie est d'un réalisme si puissant et si convaincant, que certains, qui ne croient à aucune prophétie, ont à tout prix voulu entendre par « le serviteur » Israël ! Mais, de grâce, qu'on m'explique comment peut-on entendre de tout un peuple des phrases telles que: « Sa forme était méprisable *au-delà de tous les hommes, un homme* sous les coups... C'est Lui qui porte *nos* péchés et s'afflige pour *nous*... Il recevait les blessures pour *nos* iniquités... Par sa meurtrissure *nous* avons été guéris... *Tous, nous* errions comme du bétail... A cause des iniquités de *mon peuple*... »etc. Lorsque le prophète dit « nous », ou « nos péchés », ou « nous tous », ou « mon peuple », il entend très certainement, pour le moins, Israël tout entier, qu'il oppose au serviteur d'une manière on ne peut plus formelle: alors qu'Israël (et l'humanité tout entière) sont engloutis jusqu'au cou dans le péché, le « serviteur » est représenté comme innocent et capable de les racheter. Par quel tour de force Israël, contre les péchés duquel les prophètes tonnent, depuis Moïse jusqu'à Isaïe lui- même, en est-il arrivé à devenir l'innocence même, non seulement n'ayant besoin d'aucun rachat, mais capable de racheter le monde ?

Voici une seconde prophétie de la Passion, qui contient les détails les plus concrets et les plus précis: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-T'u abandonné ?... Mais moi Je suis un ver et non un homme, opprobre de l'homme et l'objet de mépris du peuple. Tous ceux qui m'observent m'ont tourné en dérision, ont grimacé des lèvres et hoché la tête: 'Il a espéré dans le Seigneur, qu'Il le délivre ! Qu'Il le sauve, puisqu'Il l'aime !'... Je me suis écoulé comme l'eau, et tous mes os se sont dispersés, mon cœur est devenu comme de la cire fondante dans mes entrailles; ma force s'est désséchée comme une coquille et ma

langue s'est collée à mon gosier, Tu m'as fait descendre dans la poussière de la mort. Car des chiens nombreux m'ont encerclé, une bande de méchants m'ont entouré, ils ont percé mes mains et mes pieds. Tous mes os Je les ai comptés, mais eux m'observaient et me surveillaient. Ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré au sort ma tunique... Je raconterai ton nom à mes frères et Te louerai au sein de l'assemblée ».[100]

D'autres détails de la Passion sont précisés ailleurs:

a) « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et pour ma soif M'ont donné à boire du vinaigre ».[101]

b) « Et Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de compassion, et ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé; et ils se frapperont la poitrine à son sujet, comme on le fait pour un bien-aimé, et seront affligés comme sur un premier-né ».[102]

31. Sur la résurrection du Christ: « C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui et ma langue a jubilé, et ma chair aussi se reposera dans l'espérance, car Tu ne laisseras pas mon âme aux enfers, et ne permettras pas que ton saint voie la corruption. Tu m'as fait connaître les voies de la vie; Tu me rempliras de joie devant ta face, des délices [sont] à ta droite pour toujours ».[103]

32. Prédiction de la substitution de la Nouvelle Alliance à l'Ancienne. Celle-là se caractérise par le pardon des péchés et le règne de l'Esprit: les lois divines ne seront plus gravées, comme dit St Paul, « avec du noir mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre mais sur des tables de cœur de chair »:[104] « Voici que des jours viennent, dit le Seigneur, et Je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une nouvelle alliance, non comme l'alliance que J'ai conclue avec leurs pères au jour où Je les ai pris par la main pour les faire sortir de la terre d'Egypte: parce qu'ils ne restèrent pas dans mon alliance, et Moi, Je les ai délaissés, dit le Seigneur. Mais voici l'alliance que Je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur: Je mettrai mes lois dans leur esprit, et Je l'écrirai dans leur cœur, Je deviendrai leur Dieu et ils deviendront mon peuple. Ils n'auront plus, chacun, à instruire son concitoyen, ni chacun son frère, en disant: 'connais le Seigneur !'; car tous, du plus petit jusqu'au plus grand, ils Me connaîtront, puisque Je pardonnerai leurs iniquités et Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ».[105]

La même idée se retrouve chez Ezéchiel: « Et Je leur donnerai

un autre cœur et Je mettrai en eux un esprit nouveau et J'arracherai de leur chair le cœur de pierre et Je leur donnerai une cœur de chair, afin qu'ils marchent dans mes commendements et observent mes prescriptions et les accomplissent ».[106] « Et Je vous aspergerai d'eau pure et vous serez purifiés de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles, et Je vous purifierai. Et Je vous donnerai un cœur nouveau et Je mettrai en vous un esprit nouveau et J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et Je vous donnerai un cœur de chair. Et Je mettrai mon Esprit en vous et ferai que vous marchiez dans mes prescriptions et que vous observiez et accomplissiez mes jugements ».[107] On notera même, au v.25, une allusion claire au baptême.

33. L'extension du salut aux Gentils est prédite dans d'innombrables passages, en particulier chez Isaïe:

a) Isaïe: « Voici que J'ai donné [David] comme témoin parmi les nations, gouvernant les nations et leur commandant. Des nations qui ne te connaissent pas, t'invoqueront, et des peuples qui ne sont pas informés de toi se réfugieront en toi à cause de ton Dieu, le Saint d'Israël, parce qu'Il t'a glorifié ».[108]

« Je suis devenu manifeste à ceux qui ne Me cherchent pas, J'ai été trouvé par ceux qui ne M'interrogent pas. J'ai dit: 'Me voici !' à une nation qui n'a pas invoqué mon nom ».[109]

« Et à présent, ainsi dit le Seigneur, qui m'a façonné dès le ventre pour être son serviteur, afin de rassembler Jacob et Israël auprès de Lui - Je rassemblerai et Je serai glorifié devant le Seigneur, et mon Dieu sera ma force ! - et Il m'a dit: est-ce grand pour toi que Tu sois appelé mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener le peuple dispersé d'Israël ? Voici que Je t'ai établi pour l'alliance avec le genre humain, pour que Tu sois la lumière des nations et le salut jusqu'à l'extrémité de la terre... Ainsi dit le Seigneur [à Sion]: Voici que Je lève ma main vers les nations et que Je lèverai vers les îles mon signe, et elles amèneront tes fils dans leur giron et porteront tes filles sur les épaules, et des rois seront tes nourriciers et des princesses tes nourrices. Ils se prosterneront devant toi, la face contre terre, et lècheront la poussière de tes pieds ».[110]

« Resplendis, resplendis, Jérusalem, car ta lumière survient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Voici que l'obscurité et les ténèbres recouvrent la terre, au-dessus des nations; mais sur toi brillera le Seigneur, et sa gloire sera contemplée sur toi. Des

rois marcheront à ta lumière et des nations à ta clarté. Lève les yeux autour de toi et vois tes enfants rassemblés: voici que tous tes fils viennent de loin, et tes filles seront portées sur les épaules ».[111]

« A cause de Sion Je ne me tairai pas, et à cause de Jérusalem Je ne me relâcherai pas, jusqu'à ce que ma justice sortît comme la lumière, et mon salut brûlera comme un flambeau. Et les nations verront ta justice et les rois ta gloire, et on t'appellera d'un nom nouveau, que le Seigneur nommera ».[112]

« Dans les derniers jours, la montagne du Seigneur sera visible et la maison de Dieu sera au sommet des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines. Et toutes les nations afflueront à elle, et des peuples nombreux marcheront et diront: 'Venez et montons sur la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob, et Il nous annoncera sa voie et nous y marcherons; car c'est de Sion que sortira la loi, et de Jérusalem la parole du Seigneur' ».[113]

b) Malachie: « Car du lever du soleil jusqu'à son coucher mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu de l'encens est offert à mon nom et un sacrifice pur, vu que grand est mon nom parmi les nations, dit le Seigneur tout-puissant ».[114]

c) « Tous les confins de la terre se souviendront du Seigneur et reviendront à Lui, et toutes les races des nations se prosterneront devant Toi, car au Seigneur est la royauté, et Il domine sur les nations ». [115]

d) Amos: « En ce jour-là Je relèverai la tente de David qui était tombée, Je reconstruirai ce qui était tombé d'elle, Je relèverai ce qui avait été sapé d'elle et Je la reconstruirai comme aux jours d'antan, afin que le reste des hommes cherchent, ainsi que toutes les nations sur qui mon nom a été invoqué, dit le Seigneur Dieu qui fait ces choses ».[116]

III. FIGURES PROPHÉTIQUES RÉALISÉES DANS LE CHRIST.

A côté des prophéties au sens strict du terme (telles que celles que nous avons reproduites dans les deux premières sections), il y a les figures prophétiques. Tandis qu'une prophétie énonce, sans que ce soit forcément avec clarté, qu'une certaine chose aura lieu dans un avenir plus ou moins déterminé, en sorte que tout le monde sache, en la lisant, qu'il y a là, exprimée, une intention prophétique, quitte à discuter sur sa teneur, la figure prophétique, elle, n'énonce d'une manière formelle rien sur l'avenir. Au contraire, elle ne fait que décrire un acte présent ou passé, un rite, etc. En apparence, à sa lecture, elle n'offre aucune visée prophétique. Mais, rétrospectivement, quand les faits dont elle est l'image se sont réalisés, un esprit impartial y perçoit clairement les similitudes entre elle et ces faits, ce qu'elle suggérait de prophétique.

Dans le grand nombre qui s'offre à nous, nous n'avons choisi, comme pour les prophéties, que quelques-unes parmi les plus représentatives et les plus impressionnantes:

34. De même qu'Eve est sortie du côté d'Adam, ainsi l'Eglise, épouse du Christ, est sortie du côté du Christ, percé par une lance: « Un des soldats frappa son côté d'une lance, et il en sortit immédiatement du sang et de l'eau ».[117] « Ce n'est pas purement et simplement », déclare à ce propos St Chrysostome, « ni par hasard, que ces sources sortirent, mais parce que l'Eglise s'est constituée des deux. Et les initiés le savent, régénérés qu'ils sont par l'eau, nourris par le sang et la chair ».[118] Et St Athanase: « On enfonça la lance non dans un autre membre mais dans le côté, d'où coulèrent l'eau et le sang, afin que, de même que la séduction est auparavant venue par la femme façonnée du côté, ainsi ait lieu, par le côté du second Adam, la rançon et la purification du premier côté: la rançon, par le sang; la purification, par l'eau ».[119]

35. Il y a un parallélisme également entre l'arche de Noé et le salut. Car de la même manière que l'arche sauva ceux qui y étaient du déluge, ainsi ceux qui font partie du corps mystique du Christ, c'est-à-dire de l'Eglise, sont sauvés de l'extermination

spirituelle. « Ces paroles », dit St Chrysostome se référant au récit du déluge, « étaient des mystères, et ce qui est arrivé la figure des choses à venir: par exemple, l'Eglise est l'arche, Noé le Christ, la colombe l'Esprit Saint, la feuille d'olivier l'amour de Dieu pour les hommes... Mais ces choses-là étaient la figure, celles-ci la vérité. Vois l'abondance de la vérité ».[120]

36. Après qu'Abraham eut libéré Loth et les captifs, « Melchisédech roi de Salem apporta des pains et du vin: il était prêtre du Dieu Très-Haut. Et il bénit Abraham et dit: 'Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre, et béni soit le Dieu Très-Haut qui a livré tes adversaires entre tes mains'. Et [Abraham] lui donna la dîme de tout ».[121]

St Paul a excellemment dégagé la similitude entre Melchisédech et le Christ: « Car ce Melchisédech... dont, d'abord, le nom est interprété 'roi de justice', lequel, ensuite, est roi de Salem, c'est-à-dire 'roi de paix', sans père, sans mère, sans généalogie, dont les jours n'ont pas de commencement et la vie pas de fin, assimilé au Fils de Dieu, reste roi pour toujours. Considérez donc comme il est grand, celui à qui Abraham a donné la dîme des objets les plus précieux de son butin, lui qui est patriarche... Or, il est au-dessus de toute contestation que c'est l'inférieur qui est béni par le supérieur ».[122] Ce n'est pas que Melchisédech soit vraiment sans père, sans mère, et éternel, mais l'Ecriture le fait apparaître épisodiquement et disparaître tout aussi vite, et entoure son personnage de mystère; tandis que le Christ est vraiment sans père charnel, sans mère quant à son origine divine, et vraiment éternel.

De même, Melchisédech, en tant que grand-prêtre, est figure du Christ, dont il est dit ailleurs: « Tu es prêtre dans l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ».[123] La supériorité de Melchisédech sur Abraham, de la chair duquel est sorti le sacerdoce lévitique, représente la supériorité du sacerdoce du Christ sur ce dernier. Les « pains » et le « vin » sont manifestement la figure de l'Eucharistie.

37. La circoncision est la figure du baptême. Par celle-là le prépuce, symbole d'impureté, est excisé, par le baptême l'homme est purifié du péché: « C'est en Lui que vous avez été circoncis, d'une circoncision non faite de main d'homme, dans le dépouillement du corps de chair, dns la circoncision du Christ, ensevelis avec Lui dans le baptême, en Lui aussi vous êtes ressuscités par la foi en l'énergie de Dieu qui L'a ressuscité

des morts; et vous, alors que vous étiez morts par vos fautes et par le prépuce de votre chair, Il vous a vivifiés avec Lui, nous accordant le pardon de toutes nos fautes ».[124] D'une part, « vous serez circoncis quant à la chair de votre prépuce, et cela sera le signe de l'alliance entre Moi et vous... Et l'incirconcis, le mâle qui n'aura pas été, le huitième jour, circoncis quant à la chair de son prépuce, cette âme-là sera exterminée de sa famille, car elle a détruit mon alliance ».[125] D'autre part, « en vérité, en vérité, Je te le dis, à moins que quelqu'un ne naisse d'eau et d'Esprit, il ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu ».[126]

38. Dans la scène de l'hospitalité d'Abraham, il y a une préfiguration de la Trinité Une: Dieu y « apparaissait comme trois et parlait comme un ».[127] De même, Abraham s'adresse tantôt comme à trois, tantôt comme à un. Qu'on en juge: « Et voici *trois* hommes debout plus haut que lui. *Les* voyant, il accourut à *leur* rencontre... et dit: '*Seigneur*, si par hasard j'ai trouvé grâce devant *toi*, ne passe pas loin de *ton* serviteur; qu'on prenne de l'eau, que *vos* pieds soient lavés, et rafraîchissez-*vous* sous l'arbre; et j'apporterai du pain, et *vous* mangerez, et après cela *vous vous* avancerez sur votre chemin, puisque *vous* avez fait un détour chez *votre* serviteur'. Et *ils* dirent: 'Fais comme tu as dit'... Et il prit du beurre, du lait, et le veau qu'il avait préparé, et les *leur* offrit, et *ils* mangèrent; lui se tenait auprès *d'eux* sous l'arbre. Et *il* leur dit: 'Où est Sarah, ta femme' ? Et il répondit: 'La voici dans la tente'. Et *il* lui dit: 'De retour *je* viendrai chez toi à la même époque dans une année, et Sarah ta femme aura un fils'. Sarah écoutait à la porte de la tente, elle était derrière *lui*... Et le *Seigneur* dit à Abraham: 'A cette période dans une année *je* reviendrai chez toi...' »[128]

39. Il y a un parallélisme très étroit entre le sacrifice d'Isaac et celui de Christ. D'un côté, il est dit: « Prends ton fils bien-aimé, que tu as aimé, Isaac »[129]; de l'autre côté: « Voici mon Fils bien-aimé, en qui Je me suis complu ».[130] Le lieu du premier sacrifice: « Offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que Je te dirai »[131]; tandis que le Golgotha était aussi une éminence. Isaac ne regimba nullement contre son père, lorsque celui-ci « eut pris le couteau pour égorger son fils »[132]: de même, le Christ fut obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix.

40. Joseph, ayant amené ses fils, Ephraïm et Manassé, afin que les deux reçussent la bénédiction de Jacob, plaça Ephraïm à la gauche de Jacob, et Manassé à sa droite, pour qu'il fût béni, en

tant que l'aîné, par la droite de Jacob. Jacob, délibérément, fait le contraire: « Israël, ayant étendu la main droite, la posa sur la tête d'Eprhaïm - or, celui-ci était le cadet - et, ayant croisé les mains, posa la main gauche sur la tête de Manassé. Et il les bénit ».[133] Figure de la croix ! Vainement Joseph s'interpose pour rectifier le geste de son père.

41. Dans la Pâque mosaïque, le sang de l'agneau sur le linteau et sur les deux jambages de chaque maison israélite sauva les premiers-nés israélites de l'ange exterminateur: le Christ, notre Pâque nouvelle, s'est offert à la même date et nous a délivrés de Satan, par son sang. Il est symbolisé par l'agneau pascal, à cause de son innocence et de sa mansuétude: « Ce sera un agneau parfait, mâle, né dans l'année ».[134] « Vous n'en briserez pas un os »[135], est-il prescrit: « Etant venus à Jésus, comme ils eurent vu qu'Il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ».[136] « Aucun incirconcis n'en mangera »[137]; seuls les initiés, en effet, peuvent participer au corps et au sang du Christ. « Les sept jours [de la fête] vous mangerez des azymes, le pain levé n'y sera pas vu par toi »[138]: d'un autre côté, « le Christ notre Pâque a été immolé. Ainsi célébrons la fête, non pas avec le vieux levain, ni avec le levain du vice et de la méchanceté, mais avec les azymes de la limpidité et de la vérité ».[139]

42. Par le passage à sec de la mer des Roseaux, les eaux formant miraculeusement une muraille à leur droite et une à leur gauche par la puissance du souffle du vent d'est, les Israélites sont délivrés de l'esclavage d'Egypte, et Pharaon, qui les poursuivait, est englouti avec toute son armée dans ces mêmes eaux qui se referment sur eux. De la même manière, ceux qui croient en Jésus-Christ son sauvés par l'eau du baptême, laquelle tire sa puissance de l'Esprit. Elle engloutit en même temps Satan et ses phalanges.

43. La manne est la figure de l'Eucharistie. En effet, d'une part il est écrit: 'Voici que Je fais pleuvoir des pains du ciel'... C'était comme une graine de coriandre blanche, et son goût était pareil à celui d'un gâteau au miel ».[140] « Du pain du ciel Il les rassasiera ».[141] « Tu as nourri ton peuple de la nourriture des anges et leur as accordé, sans fatigue de leur part, un pain préparé du ciel, équivalant à toutes les délices et s'accordant bien à tout goût. Car ta gelée[142] a manifesté ta douceur à l'égard de tes enfants; se soumettant au désir de celui qui se présentait,

[ce pain] se transformait en ce que chacun voulait ».[143]

D'autre part le Christ dit: « En vérité, en vérité, Je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel... Je suis le pain vivant descendu du ciel ».[144] « Equivalant à toutes les délices », car il renferme la douceur divine elle- même.

44. A Rephidim, « Moïse dit à Josué: 'Choisis-toi des hommes forts et sors demain combattre Amalec, et voici que moi je me suis tenu au sommet de la colline, le bâton de Dieu dans ma main'. Et Josué fit comme le lui avait dit Moïse et, étant sorti, combattit Amalec; tandis que Moïse, Aaron et Hour montèrent au sommet de la colline. Et il advint que lorsque Moïse élevait les mains, Israël était le plus fort; mais lorsqu'il laissait tomber les mains, Amalec était le plus fort. Or, les mains de Moïse s'appesantissaient. Et, ayant pris une pierre, on la posa sous lui, et il s'assit dessus, et Aaron et Hour soutenaient ses mains, chacun d'un côté; et les mains de Moïse s'affermirent jusqu'au coucher du soleil. Et Josué mit en déroute Amalec et tout son peuple, au fil de l'épée ».[145] C'est par l'extension des bras de Moïse en forme de croix que Josué (entendez: Jésus) mit en déroute Amalec et ses troupes (entendez: Satan et ses anges).

45. Les rites mosaïques sont une mine inépuisable de préfigurations. En voici un, pris entre des dizaines: « Dis aux fils d'Israël qu'ils te procurent une jeune génisse rousse, impeccable, qui n'a aucune tare et sur laquelle n'a été posé aucun joug. Vous la livrerez à Eléazar, le prêtre; et on la fera sortir hors le camp dans un lieu pur et on l'immolera devant lui. Et Eléazar prendra de son sang et aspergera sept fois de son sang devant la face de la Tente du témoignage. Puis on brûlera la génisse devant lui: on brûlera sa peau, sa chair, son sang, avec sa fiente. Alors le prêtre prendra du bois de cèdre, de l'hysope et du rouge écarlate, qu'on jettera au milieu du bûcher où sera la génisse. Puis le prêtre lavera ses vêtements et baignera son corps dans l'eau, après quoi il rentrera au camp... Un homme pur recueillera la cendre de la génisse et la déposera hors le camp dans un lieu pur, et elle sera en réserve pour la communauté des fils d'Israël, comme eau d'aspersion; c'est une victime expiatoire...

Quiconque touche à un mort, [au cadavre] de toute âme humaine, sera impur durant sept jours. Un tel se purifiera le troisième jour et le septième jour, et il sera pur... Quiconque

touche à un mort, [au cadavre] d'âme humaine, s'il meurt sans s'être purifié, a souillé la Tente du Seigneur; cette âme-là sera extirpée d'Israël; parce que l'eau d'aspersion n'a pas été aspergée sur lui, il est impur ».[146]

St Cyrille d'Alexandrie explique ces rites figuratifs ainsi: « La 'jeune génisse', c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ... Elle est 'rousse', car le mystère de l'Incarnation a trouvé sa plénitude dans le sang... 'Impeccable', parce qu'il n'y a en Lui aucune fausse note, car Il n'a pas connu le péché. Sans expérience du travail et du joug: parce qu'Il est libre dans sa divinité et inaccoutumé à la servitude, même s'Il est devenu comme nous et dans la forme d'un esclave. 'Hors le camp':... comme l'écrit le divin Paul: 'Il a souffert hors de la porte'.[147] [Dieu] prescrivit en outre que par la main du prêtre la sainte Tente fût aspergée de sang, et cela 'sept fois'... En effet, le Christ sanctifie par son propre sang la Tente plus véritable, à savoir l'Eglise; Il sanctifie parfaitement, c'est-à-dire richement. Voilà ce que signifie, je pense, que la Tente est aspergée de sang 'sept fois'. Le nombre qui va jusqu'à sept est le signe de la perfection... 'Du bois de cèdre, de l'hysope', et un ouvrage tissu en fils écarlates sont jetés dans la cendre. Le cèdre nous suggère avec élégance l'incorruptibilité, car le cèdre est au-dessus de la putréfaction; l'hysope [suggère] la purification, car son herbe a la propriété de nettoyer, consumant naturellement les impuretés des entrailles. Quant au tissu en fils écarlates, il indique parfaitement la rencontre du Logos avec la chair, car il est tressé, comme le Logos l'est avec la chair et le sang...

Que l'eau de la purification nettoie à fond, et très facilement, tout genre d'impureté, il le montre clairement lorsqu'il dit que si quelqu'un touche à un mort il est souillé certes, mais il n'est délivré de ce qui lui est arrivé que s'il est aspergé de l'eau de la purification les troisième et septième jours. Et l'état d'un mort, c'est la corruption corporelle et le symbole de l'impureté. L'aspersion d'eau à laquelle ont été mêlés la cendre de la jeune génisse et le reste, est le symbole du saint baptême. Celui donc qui est contaminé par les œuvres mortes et les souillures [qui mènent] à la corruption... ne pourra être pur s'il n'éloigne la souillure par la purification et ne la lave par le saint baptême ».[148]

Ajoutons que, de la même manière que l'eau de la purification tire toute son efficacité des cendres de la génisse (et du

mélange ajouté), ainsi l'eau du baptême tire la sienne de l'holocauste divin offert sur la Croix.

46. Lorsque le peuple d'Israël eut murmuré contre Dieu, Dieu leur envoya des serpents qui en firent mourir un grand nombre; le peuple s'étant repenti, « Dieu dit à Moïse: 'Fais-toi un serpent et pose-le sur une enseigne, et il arrivera que si un serpent mord un homme, quiconque aura été mordu et le verra, vivra !' Et Moïse fit un serpent d'airain et le plaça sur une enseigne, et il arrivait que lorsqu'un serpent mordait un homme, celui-ci regardait le serpent d'airain et vivait ».[149]

Le Christ a relevé Lui-même la correspondance entre cet épisode et la Croix: « Et de même que Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi doit être élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit en Lui ait la vie éternelle ».[150] « Vois- tu », commente splendidement St Chrysostome, « l'affinité de la figure avec la réalité ? Là les Juifs échappèrent à la mort, mais seulement à la mort temporelle: ici les croyants [échappent] à la mort éternelle. Là le serpent suspendu guérit des morsures des serpents: ici Jésus crucifié guérit des coups du dragon spirituel. Là celui qui regardait avec ces yeux-ci était guéri: ici celui qui voit avec les yeux de l'intelligence dépose tous les péchés. Là ce qui était suspendu était d'airain, façonné à l'image du serpent: ici c'est le corps du Seigneur, édifié par l'Esprit. Là un serpent mordait et un serpent guérissait; il en est de même ici: la mort a fait périr et la mort a sauvé. Mais le serpent qui faisait périr avait du venin, tandis que le serpent qui guérissait en était exempt; et ici, encore, c'est la même chose: car la mort qui faisait périr possédait le péché comme le serpent le venin; tandis que la mort du Seigneur était libre de tout péché, de même que le serpent d'airain était dépourvu de venin ».[151]

47. « Si un péché passible de mort a été perpétré par quelqu'un, et celui-ci a été mis à mort et suspendu à un bois, son corps ne dormira pas sur le bois, mais tu le mettras au tombeau ce jour-là, car a été maudit de Dieu quiconque est suspendu à un bois; et tu ne souilleras pas la terre que ton Seigneur Dieu te donne en héritage ».[152]

La malédiction qui s'attache à quiconque est suspendu à un bois est tombée sur le Christ, qui l'a assumée à notre place: « Ceux qui [se réclament] des œuvres de la Loi sont sous la malédiction; car il est écrit: 'Maudit soit quiconque n'adhère

pas à tout ce qui est écrit dans le livre de la Loi, pour le pratiquer'[153]... Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi en devenant pour nous malédiction, car il est écrit: 'Maudit soit quiconque est suspendu à un bois'.[154]

48. C'est par les eaux du Jourdain, figées miraculeusement par l'action de l'arche d'alliance, que les Hébreux entrent dans la Terre promise; et c'est par les eaux du baptême, devenues sources de salut par l'action divine, que les élus ont accès au royaume des cieux. C'est la réitération du passage de la mer des Roseaux, avec cette nuance importante que le Jourdain sera le fleuve qui verra le baptême du Christ et ainsi deviendra, du fait de la sanctification de ses eaux, le symbole même du baptême.

De même, le prophète Elie est monté aux cieux après avoir traversé miraculeusement le Jourdain.

49. Naaman le Syrien, frappé de la lèpre, vint chez Elisée pour se faire guérir: « Et Elisée lui envoya un messager disant: 'Va et baigne-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair te reviendra et tu seras purifié'. Et Naaman s'irrita et s'en alla, disant: 'Voici que je me suis dit qu'il sortira vers moi, et s'arrêtera puis invoquera le nom de son Dieu, et posera la main sur l'endroit et guérira la lèpre. Est-ce que l'Abanah et le Pharphar, fleuves de Damas, ne sont pas meilleurs que le Jourdain et toutes les eaux d'Israël ? N'y irais-je pas me baigner et je serais purifié' ? Et il tourna bride et s'en alla en fureur. Ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent: 'Si le prophète t'avait demandé une chose considérable, ne l'aurais-tu pas faite ? combien plus à présent qu'il t'a dit: baigne-toi et sois purifié !' Et Naaman descendit et se plongea dans le Jourdain sept fois selon la parole d'Elisée, et sa chair redevint comme la chair d'un petit enfant, et il fut purifié ».[155]

La lèpre symbolise le péché. Se baigner sept fois (nombre mystique !) dans le Jourdain, c'est manifestement une figure du baptême, qui guérit de la lèpre du péché et restaure - dans un certain sens - l'innocence paradisiaque (« la chair d'un petit enfant »). Le fait que Naaman est syrien insinue la conversion des gentils.

50. Au lieu d'aller à Ninive, comme le lui ordonnait Dieu, le prophète Jonas prend un vaisseau qui part pour Tarsis. Dieu soulève une tempête, les hommes d'équipage jettent Jonas (désigné par le sort) à la mer, celle-ci se calme aussitôt: « Et le Seigneur ordonna à une grande baleine d'avaler Jonas; et Jonas

fut dans les entrailles de la baleine trois jours et trois nuits. Et Jonas priait le Seigneur son Dieu, des entrailles de la baleine, et dit: 'Du sein des enfers Tu as entendu mon cri, ma voix... Je suis descendu dans la terre, dont les verrous sont d'éternels liens solides; et que la corruption remonte loin de ma vie, Seigneur mon Dieu '... Et [Dieu] donna ordre à la baleine, et elle rejeta Jonas sur la terre sèche ».[156]

Là encore, le Christ a élucidé Lui-même - prophétiquement ! - la portée figurative de cet événement: « Car de même que Jonas était dans le sein de la baleine trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera au cœur de la terre trois jours et trois nuits ».[157] Les « verrous » de l'enfer sont « d'éternels liens solides », car personne ne peut plus en sortir; mais le Christ en sortira et reprendra son corps, sans que celui-ci voie la corruption: « Jonas était vivant au sein de la baleine, et le Christ dans la mort était affranchi de la mort ».[158]

51. Le prophète Zacharie, après avoir fait paître des brebis pour des marchands, va chez eux prendre son salaire: « Et je leur dirai: 'Si cela vous semble bon, pesez-moi mon salaire et donnez- le moi, ou bien dites non'. Et ils pesèrent mon salaire, trente sicles d'argent. Et le Seigneur me dit: 'Jette-les dans fonderie et examine si c'est [de l'argent] éprouvé, de la même manière que J'ai été éprouvé pour eux'. Et je pris les trente sicles d'argent et les jetai dans la maison du Seigneur, dans la fonderie ».[159]

Le prix auquel les marchands de brebis ont prisé la mission du prophète, c'est-à-dire ont prisé Dieu Lui-même, puisque c'était Lui qui l'avait envoyé, est de trente sicles d'argent. De la même manière, le Christ a été prisé à trente pièces d'argent par les grands prêtres et par Judas, lequel, s'étant repenti, jeta l'argent dans le Temple.

IV. PROPHÉTIES FAITES PAR LE CHRIST ET DÉJÀ RÉALISÉES.

52.Le Christ a prédit plusieurs fois sa Passion, sa mort sur la croix, sa résurrection.

Dans la section précédente, nous avons vu comment il applique l'histoire du serpent d'airain à sa propre crucifixion, et l'histoire de Jonas à sa propre sépulture et à sa résurrection. Ce faisant, non seulement Il a montré la réalisation de ces deux prophéties figuratives de l'Ancien Testament dans le Nouveau, mais en même temps Il a donné de chacune une interprétation qui est elle-même une prophétie.

Voici d'autres prophéties sur les mêmes thèmes:

a) Après que Jésus eut chassé les vendeurs du Temple, « les Juifs lui dirent: 'Quel signe nous montres-Tu pour agir ainsi' ? Jésus répondit et leur dit: 'Détruisez ce Temple et Je le relèverai en trois jours !' Les Juifs lui dirent donc: 'Il a fallu quarante-six ans pour édifier ce Temple, et Toi, Tu le relèveras en trois jours' ? Mais Lui parlait du temple de son corps. Lorsque donc Il ressuscita des morts, ses disciples se souvinrent qu'Il avait dit cela, et crurent à l'Ecriture et à la parole que Jésus avait dite ».[160]

b) « Depuis lors Jésus-Christ commença à montrer à ses disciples qu'Il devait aller à Jérusalem et souffrir beaucoup des anciens et des grands-prêtres et des scribes, et être tué et ressusciter le troisième jour... Alors Jésus dit à ses disciples: 'Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renie lui-même et porte sa croix et me suive' ».[161] Et pour qu'on ne croie pas qu'Il sera tué dans quelque explosion de haine sauvage, mais bien plutôt dans toutes les formes légales, Il a, selon Luc et Marc, précisé qu'Il sera « rejeté après épreuve ».[162]

c) Les mêmes éléments de cette prédiction se retrouvent dans une autre de même inspiration, augmentés des suivants: la responsabilité fondamentale des grands-prêtres, scribes, etc, le rôle et l'implication des gentils (entendez: les Romains, en l'occurrence), la dérision, la flagellation, les crachats... « Et ayant encore pris les douze auprès de Lui, Il commença à leur dire ce qui devait Lui arriver: 'Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux grands-prêtres et

aux scribes, et ils Le condamneront à mort et Le livreront aux ènations, et l'on se moquera de Lui et crachera sur Lui et Le flagellera et Le tuera, et, trois jours après, Il ressuscitera' ».[163]

d) Aux disciples Il a prédit leur défection lors de sa Passion, à Pierre son triple reniement avant que le coq chante deux fois, à Judas sa trahison.

53. La parabole des mauvais vignerons est une mine d'allusions prophétiques. La première partie se rapporte aux prophètes, représentés par les serviteurs envoyés par le maître de la vigne pour en percevoir les fruits et qui, à la place, sont maltraités ou tués: « 'Finalement, il leur envoya son fils, en se disant: 'Ils éprouveront de la crainte devant mon fils'. Mais les vignerons, voyant le fils, se dirent entre eux: 'Celui-ci est l'héritier; allons, tuons-le et ayons son héritage' ! Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Quand donc le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vignerons' ? - Ils lui répondirent: 'Il les fera misérablement mourir, ces misérables ! et louera la vigne à d'autres vignerons capables de lui donner en échange les fruits en leur saison'. - Jésus leur dit: 'N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures: 'La pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la tête d'angle; celle-ci est l'œuvre du Seigneur et elle est admirable à nos yeux' ?[164] C'est pourquoi, Je vous le dis, le royaume de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à un peuple qui lui fera produire ses fruits. Et celui qui trébuche sur cette pierre se brisera; et celui sur lequel elle tombe, elle le vannera' ».[165]

Les « vignerons » sont manifestement les prêtres et les docteurs du peuple juif. Après avoir vainement essayé d'en tirer du fruit par le ministère des prophètes, le maître - c'est-à-dire Dieu - leur envoie son fils. « Ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent »: allusion à la fois au rejet du Christ par ces scélérats et à son supplice hors des murs de Jérusalem. « Il les fera misérablement mourir »: allusion à la destruction de la ville; « et louera la vigne à d'autres vignerons »: c'est le passage de la Synagogue à l'Eglise. « La pierre rejetée » devenant « la tête d'angle » de tout le nouvel édifice, c'est manifestement le Christ. « Le royaume de Dieu vous sera enlevé »: cela s'est réalisé dès la Pentecôte, et achevé avec la destruction du Temple par Titus. « Celui sur lequel [cette pierre] tombe, elle le vannera »: la pierre, c'est-à-dire le Christ, est tombée - en guise de châtiment - sur le peuple juif en 70, et l'a vanné, c'est-à-dire dispersé aux

quatre coins du globe.

La substitution d'une religion universelle, dont le culte public n'est restreint à aucun pays ou région, à la religion judaïque, est annoncée ailleurs par le Christ, par exemple: « L'heure viendra où vous n'adorerez le Père ni sur cette monagne ni à Jérusalem ».[166]

54. « 'C'est pourquoi voici que Je vous envoie des prophètes et des sages et des scribes: vous en mettrez à mort et crucifierez certains, et vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues et les pourchasserez d'une ville à une autre, pour que vienne sur vous tout sang juste versé sur terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le sancturaire et l'autel. En vérité, Je vous le dis, tout cela arrivera à cette génération-ci. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-Je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre maison vous sera laissée déserte...'

Et Jésus, étant sorti du Temple, marchait, et ses disciples s'approchèrent pour Lui montrer les constructions du Temple. Lui, répondant, leur dit: 'Voyez-vous toutes ces choses ? En vérité, Je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre, tout sera démoli' ! »[167]

Vu que les Juifs avaient coutume de dire: « Si nous avions été au temps de nos pères, nous n'aurions pas participé avec eux [pour faire couler] le sang des prophètes »[168], le Christ leur répond, comme preuve qu'ils y auraient participé: « Voici que Je vous envoie... » Il y prédit manifestement les persécutions que devaient subir ses apôtres, avant la chute de èJérusalem. Ceux que les Juifs tuèrent sont par exemple Etienne, premier martyr, Jacques fils de Zébédée, et Jacques, frère du Seigneur et premier évêque de Jérusalem. Quant à la flagellation, il est écrit qu'« ayant rappelé les apôtres et les ayant châtiés durement, ils leur ordonnèrent de ne pas parler au nom de Jésus »[169]; et St Paul témoigne: « Cinq fois j'ai reçu des Juifs les quarante coups de fouet moins un ».[170] Quant au fait qu'ils ont été pourchassés d'une ville à une autre, on n'a, pour en être persuadé, qu'à lire les « Actes des Apôtres ». Et en disant: « Vous en crucifierez », le Christ ne prédit-Il pas son propre supplice ?

Il passe ensuite à la prédiction de la destruction de Jérusalem, comme châtiment surpême de leur incrédulité. Il en annonce

l'imminence: « Tout cela arrivera à cette génération- ci », ainsi que la destruction totale du Temple. Voici la réalisation de cette prophétie, selon l'historien juif Josèphe: « L'armée n'ayant plus personne à tuer ni rien à piller, du fait que tout faisait défaut à la rage des soldats..., César, sans plus tarder, ordonna de détruire de fond en comble toute la cité et le Temple, en ne laissant debout que les plus élevées des tours: Phasaël, Hippicus et Mariamme, ainsi que la partie du rempart qui enveloppait la ville à l'ouest... Tout le reste de l'enceinte de la cité, les démolisseurs le mirent si complètement au niveau du sol que les gens qui se rendaient après sur les lieux ne pouvaient croire qu'ils eussent jamais été habités ! »[171]

55. Cette incomparable calamité, le Christ en donne les signes précurseurs: « Certains disant au sujet du Temple, qu'il était orné de belles pierres et offrandes, Il dit: 'Ces choses que vous voyez, il viendra des jours où il n'en restera pas pierre sur pierre: tout sera détruit'. Alors ils L'interrogèrent: 'Maître, quand donc cela aura-t-il lieu, et quel est le signe que cela sera sur le point d'arriver' ? Il dit: 'Prenez garde de ne pas vous laisser abuser. Car beaucoup viendront en mon nom, disant: 'Je le suis', ou: 'Le temps est proche'. Ne les suivez pas. Lorsque vous entendrez parler de guerres et de bouleversements, ne vous effrayez pas; car ces choses doivent d'abord arriver, mais ce ne sera pas aussitôt la fin'.

Alors Il leur disait: 'Un peuple se lèvera contre un peuple et un royaume contre un royaume, il y aura de grands tremblements de terre et en certains endroits des pestes et des famines, des choses terrifiantes auront lieu et de grands signes du ciel. Mais avant tout cela, l'on portera la main sur vous et l'on vous persécutera, vous livrant aux synagogues et aux prisons, vous conduisant devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom; cela aboutira pour vous au martyre... Vous serez livrés par les parents et les frères et les proches et les amis, et l'on fera mourir certains d'entre vous, et vous serez haïs de tous à cause de mon nom...

Mais lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par les armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, ceux qui seront en Judée, qu'ils s'enfuient dans les montagnes, et ceux qui seront au sein de [Jérusalem], qu'ils en sortent, et ceux qui seront à la campagne, qu'ils n'entrent pas dans [Jérusalem], car ces jours sont des jours de vengeance, pour que tout ce qui a

été écrit soit accompli' ».[172]

a) Dans la première partie de ce texte, le Christ prédit la venue des faux messies. On peut bien voir par Josèphe que les Juifs, alors, attendaient frénétiquement le Messie qui les délivrât du joug romain, parce que les signes prophétiques traditionnels (fin du sceptre dans Juda...) désignaient leur époque comme celle du Messie: « Le Messie viendra maintenant ou Il ne viendra jamais ! », voilà ce qu'ils sentaient au plus profond de leur être. C'est cette espérance invincible d'un Sauveur « in extremis », et non point, comme on a prétendu, le désespoir, qui explique leur obstination à ne jamais se rendre aux Romains durant cette terrible guerre, alors que Titus leur offrit à plusieurs reprises le pardon, désireux qu'il était d'épargner le Temple, un chef-d'œuvre de l'art sacré. Aussi les faux prophètes pullulaient: « A cette époque, beaucoup de prophètes étaient subornés par les tyrans, pour tromper le peuple en lui déclarant que l'aide de Dieu lui était assurée: cela afin de freiner les désertions et d'encourager par l'espoir des gens qui avaient dépassé le stade de la peur et des précautions ».[173] Ce pullulement de faux prophètes était un èphénomène très remarquable et imprévisible, vu l'extinction de la prophétie durant les quatre ou cinq siècles qui l'ont précédé.

b) Les « guerres et bouleversements » dont parle le Christ, « royaume contre royaume » et « peuple contre peuple », prédisent les guerres intestines ou extérieures qui ont marqué l'empire romain après la mort de Tibère, surtout lors de la mort de Néron - ainsi que la campagne de Vespasien contre les Juifs en Galilée, qui a de peu précédé le siège de Jérusalem.

c) Les « choses terrifiantes et les grands signes du ciel » sont rapportés également par Josèphe: « Le peuple ne tenait aucun compte des avertissements divins. Il en fut ainsi lorsqu'un astre en forme de sabre se tint au-dessus de la ville, et qu'une comète persista à briller pendant une année; et aussi avant la révolte et le soulèvement qui conduisit à la guerre, quand, le peuple étant rassemblé pour la fête des azymes, le huit du mois Xanthicus[174], à la neuvième heure de la nuit, une lumière si intense brilla autour de l'autel et du sanctuaire que l'on se serait cru en plein jour; et elle se prolongea pendant une demi- heure...

En outre, la porte orientale de la cour intérieure, qui était en bronze et tout à fait massive, que vingt hommes fermaient le soir avec peine, qui était fixée solidement par des barres de bois

cerclées de fer, qui avait des verrous fichés profondément dans le seuil, lequel consistait en une pierre d'un seul bloc, on s'aperçut à la sixième heure de la nuit qu'elle s'était ouverte toute seule...

Peu de jours après la fête, le 21 du mois Artémisius, une apparition miraculeuse fut aperçue, dépassant les bornes du croyable; et ce que je vais relater, apparaîtrait, je pense, comme une hâblerie si cela n'était rapporté par des témoins oculaires et si les malheurs qui suivirent ne méritaient pas d'être rapprochés de ces présages: en effet, avant le coucher du soleil, on aperçut dans les airs, partout au-dessus du pays, des chars de guerre et des phalanges en armes, s'élançant à travers les nuages en encerclant les villes ».[175]

d) « Mais avant tout cela », continue le Christ, aura lieu la persécution contre les apôtres, et éventuellement leur martyre. Il parle non seulement des persécutions juives contre les apôtres et les chrétiens en général, mais aussi de celles de Néron, que personne ne pouvait prévoir alors. On se rappellera que la première persécution de Néron eut lieu en 64, c'est-à-dire juste avant les signes avant-coureurs que donne le Christ.

e) A la fin du texte cité, le Christ exhorte ses fidèles à s'enfuir de Jérusalem, ou à ne pas y entrer si l'on est à la campagne, quand ils verront ce signe de sa désolation prochaine: « Lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par les armées ».

Pour comprendre la portée prophétique de ce signe, il faut savoir que Jérusalem a été « encerclée par les armées » romaines, d'abord par Cestius, ensuite, quatre ans après, par Titus. Une fois encerclée par ce dernier, il était très difficile, pour ne pas dire impossible, de fuir la ville, non pas à cause des Romains (au contraire Titus proposa l'amnistie à plusieurs reprises, et, au début, certains en ont profité et « déserté »), mais à cause des diverses factions extrémistes qui tyrannisaient la ville, opprimant gratuitement la population et tuant quiconque était soupçonné de « déserter ». Mais lors du siège de Cestius, siège peu resserré et plutôt élastique, il était loisible à tout habitant de la ville de la quitter sans être inquiété. (Effectivement, les chrétiens de la ville en profitèrent pour aller s'établir à Pella, selon Eusèbe).

En effet, immédiatement après la levée du siège de Cestius, un climat de guerre civile s'installa un peu partout en Israël, de

sorte que ceux qui n'avaient pas saisi l'occasion qui leur avait été offerte de fuir, furent enfermés progressivement comme dans un étau, surtout à Jérusalem. Cela commença ainsi: « Les Juifs qui avaient poursuivi Cestius, lorsqu'ils furent revenus à Jérusalem, firent passer de leur côté ce qu'il y avait encore de proromains, les uns par la force, les autres par la persuasion ».[176] En très peu de temps, cela est devenu ainsi: « Dans chaque cité éclataient des troubles, la guerre civile, et les cités qui connaissaient un répit de la part des Romains tournaient leurs armes les unes contre les autres. De la part des enthousiastes de la guerre, contre eux qui étaient épris de paix, c'était un combat acharné. L'antagonisme commençait dans les maisons et atteignait des gens qui s'étaient toujours bien entendus; ensuite, les amis les plus intimes se dressaient les uns contre les autres et, chacun allant rejoindre ceux qui avaient pris le même parti que lui, ils formaient à partir de ce moment deux camps antagonites. La dissension était partout; le parti révolutionnaire et désireux d'en venir aux armes dominait par sa jeunesse et son audace celui des gens sensés et d'un certain âge. Les différents groupes s'adonnaient d'abord au pillage des biens de leurs voisins, puis, organisés en compagnies, ils se livraient au brigandage dans toute la contrée et, pour la cruauté et la violence, leurs victimes ne voyaient aucune différence entre les Romains et leurs compatriotes, et ceux dont les biens étaient pillés trouvaient beaucoup plus supportable d'être pris par les Romains ».[177]

Alors que Luc donne comme signe l'encerclement de Jérusalem, Matthieu dit: « Lorsque vous verrez 'l'abomination de la désolation' dont parle le prophète Daniel[178], dressée dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne ! »[179] « L'abomination de la désolation » désigne toute chose (ordinairement une statue ou une image idolâtrique) dont l'introduction dans le lieu saint est abominable et produit la désolation, c'est-à-dire éloigne les Juifs du lieu saint, ne voulant pas devenir les complices de l'idolâtrie ou de l'impiété.

Or, si Cestius n'a certes pas dressé sa statue, ou celle de César, dans le Temple, il n'empêche que son armée, partout en Judée, portait des enseignes représentant des dieux romains et des Césars déifiés. Et cela allait à l'encontre de la Loi mosaïque, en principe respectée par les Romains et leurs légions, et qui stipulait que les idoles ne devaient paraître, non seulement

dans le Temple, lieu saint par excellence, mais dans toute l'étendue du territoire juif: « Et voici les préceptes et les jugements que vous veillerez à mettre en pratique dans le pays que le Seigneur Dieu de vos pères vous donne comme lot... Vous anéantirez tous les lieux où ils ont adoré leurs dieux et que vous recevez en héritage, sur les hautes montagnes et les collines et sous un arbre touffu, et vous saperez leurs autels et briserez leurs stèles et abattrez leurs bois sacrés et brûlerez les sculptures de leurs dieux par le feu... »[180]

Aussi bien, lorsque Caligula « envoya Pétronius avec une armée à Jérusalem pour installer ses propres statues dans le Temple avec acte, si les Juifs ne les acceptaient pas, de tuer ceux qui s'opposeraient et de réduire en esclavage tout le reste de la nation », les Juifs allèrent au-devant de l'armée romaine à Ptolémaïs et invoquèrent « leur loi et la coutume de leurs pères, le fait que leur religion leur interdisait de placer, *non seulement dans le Temple, mais dans n'importe quel lieu, non sacré, de leur territoire*, une image quelconque de Dieu, à plus forte raison d'un homme ». Ils ajoutèrent « que, s'il voulait faire ériger les statues en question, il lui faudrait d'abord offrir en sacrifice la nation juive tout entière et qu'ils étaient prêts à se faire égorger avec leurs femmes et leurs enfants ! »[181]

56. Cette guerre devait atteindre, selon le Christ, le maximum de cruauté et de tribulation dans l'histoire humaine jusque-là: « Malheur à celles qui seront enceintes et celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu l'hiver ou le sabbat; car il y aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant et qu'il n'y en aura plus jamais ».[182] « Malheur à celles qui seront enceintes et celles qui allaiteront en ces jours-là ! Car il y aura une grande nécessité dans le pays et la colère sur ce peuple, et ils tomberont dans la bouche de l'épée ».[183] « Une grande multitude de gens du peuple et de femmes Le suivaient, celles-ci se frappaient la poitrine à son sujet et se lamantaient. S'étant tourné vers elles, Jésus leur dit: 'Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur Moi; pleurez seulement sur vous-mêmes et sur vos enfants, car voici que viendront des jours où l'on dira: 'Heureuses les stériles et [heureux] les ventres qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri !' Alors ils commenceront à dire aux montagnes: 'Tombez sur nous !' et aux collines: 'Cachez-nous !' Car si l'on fait ces choses

à l'égard du bois humide, au bois sec qu'adviendra-t-il' ? »[184] (Le « bois humide » ici désigne le Christ, et le sens de la phrase est ceci: si au Juste par excellence, en qui le feu du châtiment ne trouvera aucune pâture, il arrive qu'on le crucifie, qu'en sera-t-il du bois sec, c'est- à-dire ceux dont les actes sont une digne pâture du feu ?)

Quant à l'horreur de la calamité qui est tombée alors sur les Juifs, il est remarquable que Josèphe l'exprime en des formules très proches de celles du Christ: « De toutes les cités soumises par les Romains, il est échu à la nôtre de s'élever au sommet de la prospérité pour être précipitée ensuite au dernier degré du malheur. En tout cas, de toutes les nations depuis l'origine des temps, j'estime que c'est celle des Juifs qui détient le record du malheur ».[185]

En effet, le nombre « des personnes ayant péri pendant le siège [atteignait] un million cent mille ».[186] A cause des foules attirées par la Pâque, venues de tous les pays où les Juifs étaient dispersés, « toute la nation, par une fatalité, se trouva enfermée comme dans une prison, et c'est sur une cité bourrée d'habitants que la guerre referma son étau. Aussi le nombre des gens qui périrent dépasse-t-il celui de n'importe quelle perte infligée par les hommes ou par la divinité ».[187] La prédiction du Christ s'est accomplie littéralement: « Car des jours fondront sur toi, et tes ennemis établiront contre toi des camps retranchés, et ils t'encercleront et te comprimeront de toutes parts et te raseront, toi et tes enfants en toi, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu fus visitée ».[188]

Quant à la mention particulière des « femmes enceintes », et de « celles qui allaiteront », elle n'a pas été faite sans raison. En effet, la famine était telle qu'une femme en est arrivée à rôtir son enfant encore au sein et à le manger. « Des femmes arrachaient la nourriture de la bouche de leurs maris, des fils l'arrachaient de leurs pères et, chose la plus pitoyable de toutes, des mères l'arrachaient à leurs tout-petits, et elles n'hésitaient pas, tandis que leurs chéris se flétrissaient dans leurs bras, à les priver des gouttes vivifiantes. Mais, même en se nourrissant ainsi, ils ne passaient pas inaperçus: partout les brigands surgissaient pour disputer leur proie à ces malheureux... Envers ceux qui avaient prévenu leur incursion en avalant la nourriture qu'ils pensaient piller, ils se montraient

plus cruels parce qu'ils s'estimaient lésés. Ils imaginaient des moyens de torture atroces pour découvrir de la nourriture, bloquant le passage des parties honteuses de leurs malheureuses victimes avec des vesces et leur transperçant le fondement avec des bâtons pointus: on frissonnerait rien que d'entendre ce dont ils étaient capables pour faire avouer la possession d'un seul morceau de pain...

Il est impossible d'exposer dans le détail leurs monstruosités, mais pour le dire en bref, aucune autre cité n'a enduré de pareilles souffrances, aucune génération, depuis l'origine des temps, n'a été aussi féconde en crimes ».[189]

Les déserteurs, poursuit le même historien, arrivaient chez les Romains « avec une enflure, due à la privation de nourriture, comme des hydropiques; ensuite, surchargeant d'une masse de nourriture leurs estomacs vides, ils éclataient; certains, cependant, instruits par l'expérience, disciplinaient leur appétit et administraient par petits doses la nourriture à leur corps qui avait perdu l'habitude de la supporter. Mais même ceux qui se tiraient ainsi d'affaire étaient emportés par un autre fléau. En effet, un des déserteurs qui se trouvaient chez les Syriens fut surpris en train de retirer des pièces d'or de ses excréments. Ces pièces..., ils les avalaient avant de partir parce qu'ils étaient tous fouillés par les rebelles... Mais le procédé ayant été découvert à propos d'un seul, la nouvelle se répandit dans tout le camp que les déserteurs arrivaient pleins d'or; et la racaille arabe, avec les Syriens, leur ouvrait le ventre et fouillait dans leurs intestins. A mon avis, il n'est rien arrivé de plus cruel aux Juifs que cette calamité: en une seule nuit, ils en ouvrirent jusqu'à deux mille ».[190]

57. Une dernière prophétie au sujet de Jérusalem: « Car il y aura une grande nécessité dans le pays, et la colère sur ce peuple, et ils tomberont dans la bouche de l'épée et seront emmenés en captivité chez tous les peuples, et Jérusalem sera piétinée par les nations jusqu'à ce que soient accomplies les temps des nations ».[191]

Qui ne peut admirer, ici également, l'exactitude de la prophétie ? Après la dispersion qui eut lieu avec la destruction de Jérusalem, la cité fut partiellement restaurée et habitée. Mais une nouvelle révolte juive, (132-135) décida Hadrien à passer la charrue sur ce qui restait de l'ancienne ville et à ériger à sa place une ville romaine, Aelia Capitolina. Cette fois la disper-

sion était définitive (elle a duré au moins jusqu'à la fondation de l'Etat d'Israël en 1948), et « Jérusalem » a été « piétinée par les nations », c'est-à-dire, successivement, Romains, Byzantins, Arabes, Croisés, Turcs, Britanniques...

58. « Et cet Evangile du royaume sera proclamé dans toute la terre en témoignage à la face de tous les peuples, et alors viendra la fin ».[192] Il s'agit de la fin de Jérusalem, comme le contexte le montre, et non de la fin du monde (dont il n'est parlé que plus loin).

St Chrysostome commente: « Que l'Evangile a été proclamé [au monde] avant la prise de Jérusalem, écoute ce que dit Paul: 'Leur parole est sortie par toute la terre'[193]; et aussi: 'L'évangile... proclamé à toute créature sous le ciel'[194]. Et tu le vois courir de Jérusalem jusqu'en Espagne. Or, si un seul a touché une si grande partie de la terre, conçois ce que les autres ont fait. Et en effet, écrivant à d'autres, Paul disait encore sur l'Evangile: 'Il porte du fruit et progresse dans toute création sous le ciel'.[195] Que signifie: 'En témoignage à la face de tous les peuples' ? Vu que [l'Evangile] a été proclamé partout, mais non point cru partout, dès lors, dit-Il, il a été proclamé en témoignage contre les incrédules: c'est-à-dire comme preuve de culpabilité, comme accusation ».[196]

59. Nous avons expliqué au N°55, une prophétie du Christ sur les persécutions qu'auraient à subir la première génération de chrétiens. En fait, la portée prophétique de ce passage s'étend à tous les vrais chrétiens, dans la totalité de leur histoire, selon la parole de St Paul: « Et tous ceux qui veulent vivre dans la piété en Jésus-Christ seront persécutés ».[197]

Voici d'autre passages qui le déclarent explicitement: « Si le monde vous hait, sachez qu'il M'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais c'est Moi qui vous ai choisis du monde, pour cela le monde vous hait. Rappelez-vous la parole que Je vous ai dite: 'Le serviteur n'est pas plus grand que son maître'.[198] S'ils M'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi... 'Ils M'ont haï gratuitement...'[199] Je vous ai dit ces choses afin que vous ne vous scandalisiez pas. Ils vous excluront des synagogues. Mais l'heure vient où quiconque vous tuera croira rendre un culte à Dieu ! »[200] Les arguments utilisés (« vous n'êtes pas du monde », « le serviteur n'est pas plus grand que son maître ») étendent forcément la persécution à tous les vrais

chrétiens, disciples du Christ. Et par ailleurs, le mot « persécution » englobe également la persécution au niveau individuel et social et celle au niveau de l'Etat.

Voici un autre passage: « Car ils vous livreront aux sanhédrins et vous fouetteront dans leurs synagogues; et vous serez conduits devant des gouverneurs et des rois à cause de Moi, pour rendre témoignage devant eux et devant les nations... Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils, et des enfants se dresseront contre leurs parents et les mettront à mort. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom... Si le maître de maison ils l'ont appelé 'Béelzéboul', à combien plus forte raison [appelleront-ils ainsi] les gens de la maison... Quiconque donc Me confessera devant les hommes, Je le confesserai Moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux; mais celui qui Me niera devant les hommes, Je le nierai Moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux. Ne croyez pas que je sois venu jeter la paix sur terre: Je ne suis pas venu jeter la paix mais le glaive. En effet, Je suis venu diviser l'homme contre son père et la fille contre sa mère et l'épouse contre sa belle-mère, et les ennemis de l'homme sont les gens de sa maison ».[201] Au début du passage, Il semble ne parler que des persécutions juives, mais bientôt après on voit qu'Il implique « les nations » dans ces persécutions: « pour rendre témoignage devant les nations », « haïs de tous à cause de mon nom », l'argument du maître de la maison et des gens de la maison, « la paix sur la terre », etc.

a) Ce qu'il y a d'admirable dans ces passages, c'est, d'abord, l'intuition de la haine gratuite - et unique au monde depuis le commencement de son histoire ! - dont sera l'objet le nom du Christ.

Prenons la persécution romaine: elle y est peinte en raccourci. Les païens de l'époque avaient l'impression (Dieu seul sait pourquoi !) que le christianisme est sombre, ennemi du genre humain, ne faisant que menacer des pires maux et apocalypses. Des rumeurs circulaient que, dans leurs assemblées secrètes ils égorgaient un nouveau-né tout soupoudré de farine, suçaient avidement son sang et, déchirant ses membres pantelants, les distribuaient entre eux et les dévoraient. Ensuite cela finissait par des incestes et toutes sortes de crimes honteux: comment autrement expliquer que leurs assemblées étaient tenues secrètes ? En somme, cette soi-disant religion n'était qu'un mélange de superstition, de fanatisme et de crime. Ecoutons Suétone:

« [Au temps de Néron] furent tourmentés par les supplices les chrétiens, une race d'hommes d'une superstition nouvelle et criminelle ».[202] Et Tacite s'exprime ainsi à leur égard: voulant détourner de lui-même la rumeur que l'accusait d'être l'incendiaire de Rome, Néron découvrit de magnifiques boucs émissaires: les chrétiens ! « Donc, pour abolir la rumeur, il substitua comme accusés et accabla des supplices les plus raffinés ceux, odieux par leurs infamies, connus par la foule sous le nom de chrétiens. Christ, le fondateur de l'appellation, avait, sous le règne de Tibère, subi le supplice par le procureur Ponce Pilate; et, ayant été réprimée, la funeste superstition de nouveau s'élançait à cette époque, non seulement en Judée, origine de ce mal, mais aussi dans la Ville, où confluent de partout et sont honorées toutes les choses atroces ou honteuses. Alors, d'abord ceux qui se déclaraient [chrétiens] ayant été saisis, ensuite [saisie] sur leurs indications une immense multitude, ils furent convaincus non pas tant de crime d'incendie que de haine du genre humain ».[203] Si donc le plus perspicace des historiens romains pensait ainsi des chrétiens, que dire du Romain moyen ?

b) Le Christ y a prévu aussi que des membres d'une même famille agiraient en délateurs les uns contre les autres. Les exemples ne manquent pas: Ste Barbe livrée par son père aux bourreaux, puis, devant leur impuissance, tuée par lui; St Procope livré par sa propre mère; Ste Lucie accusée par son fiancé, etc.

c) Le Christ y a prévu de même qu'on les traînerait devant les tribunaux primordialement pour qu'ils Le nient. Et effectivement, alors que dans toute jurisprudence, romaine ou non, être convaincu d'un crime quelconque entraînait automatiquement la condamnation, même en cas de repentir, le seul crime d'être chrétien avait droit, en cas de repentir, à un acquittement total ! C'était donc bien la haine *gratuite* du Christ qui agissait en tout cela. D'ailleurs, Pline le Jeune, lorsqu'il était gouverneur de la Bithynie et du Pont, était très embarrassé sur la conduite à prendre à l'égard des chrétiens. Il demande à Trajan s'il ne faut les punir que lorqu'ils ont commis des crimes, ou bien si le seul fait d'être chrétien est un crime. Il énumère ensuite les diverses activités - toutes innocentes - qu'il a découvertes chez eux, et conclut par ces mots: « Je n'ai trouvé rien d'autre qu'une superstition perverse, excessive ».[204]

d) Le Christ, enfin, a vu d'avance que les persécuteurs - comble d'aberration ! - croyaient, en envoyant les chrétiens à la boucherie, rendre un culte à Dieu ! C'est en effet au nom des dieux surtout, que les persécuteurs romains croyaient agir, et pour faire plaisir aux dieux ! Car enfin, n'est-ce pas irriter les dieux que d'éviter les Saturnales et les Bacchanales comme la peste, de refuser de brûler un grain d'encens devant leurs statues, de ne participer à aucune libation en leur honneur ?

Toutes ces prédictions dépassent d'autant plus la capacité du génie humain, exigent d'autant plus l'esprit de prophétie, que tout chez les Romains laissait prévoir le contraire. Si, en effet, il y avait des personnes qui méritaient d'être poursuivies pour avoir nié l'existence des dieux, c'étaient bien les épicuriens, qui n'étaient pas des oiseaux rares dans l'empire: or, il s'en fallait de beaucoup qu'ils le fussent. La tolérance romaine était telle que même les Juifs, qui tenaient tous les dieux de l'empire pour une abomination, bien loin d'être inquiétés, jouissaient quasiment d'une pleine autonomie, avec le droit (accordé par le grand César) de juger leurs sujets dans leurs propres tribunaux, selon la Loi mosaïque.

- « Mais les Juifs », me dira-t-on, « étaient une *nation*, et les Romains, respectant les dieux de chaque nation de leur empire, ne s'immisçaient pas dans leurs affaires religieuses; tandis que les chrétiens ne constituaient pas une nation, ils étaient des individus, ou de petits groupes d'individus, appartenant à diverses nations et devenant ainsi un ferment dangereux et un élément de subversion pour les religions établies ». - Sans doute; mais cette réponse est insuffisante. Certes les Juifs étaient une nation, mais une nation différente des autres: car ils n'étaient pas enfermés tous dans un seul territoire (la Judée, en l'occurrence), mais ils étaient dispersés dans le monde entier, avec partout leurs synagogues et leurs *prosélytes*, surtout à Rome, où ils occupaient un grand quartier.

60. Nous conclurons cette longue série par la prophétie suivante: « 'En vérité, en vérité, Je te le dis: quand tu étais jeune, tu te ceignais et te promenais où tu désirais; mais lorsque tu vieilliras, *tu étendras les mains* et un autre te ceindra et te mènera là où tu ne voudras pas'. Il dit cela, montrant de quelle mort [Pierre] allait glorifier Dieu ».[205] En effet, il y a là une allusion trop claire à la crucifixion que subira Pierre, déjà vieux, sous Néron. Les condamnés étendaient les bras, qu'on attachait

à la branche transversale de la croix, et étaient ainsi menés au supplice.

Nous aurions pu ajouter à cette liste un certain nombre de prophéties tirées de l'Ancien Testament et du Nouveau, dont la réalisation est encore en gestation (pour ne pas signaler celles, très nombreuses, dont le commencement de réalisation est encore à venir); mais comme elles ne constituent que des demi-preuves, vu qu'elles ne se seront réalisées *pleinement* qu'à l'avenir, nous arrêtons là notre démonstration.

B - Les miracles

Je continue à feuilleter l'Ecriture sainte, et un examen même superficiel me montre qu'elle est littéralement tissée de ces phénomènes qui constituent le second privilège divin: les miracles.

Ces miracles sont de différentes espèces:

1. L'espèce la plus humble et la moins impressionnante, c'est celle où les phénomènes gardent leur aspect naturel, mais sont en fait dus à une cause surnaturelle. Et quoique pour un esprit impartial la relation de cause à effet soit indéniable, cependant l'incroyant n'y verra qu'une coïncidence et attribuera tout aux causes naturelles, avec plus de promptitude que pour les autres espèces de miracles.

Par exemple, l'invasion de l'Egypte par les grenouilles peut être un phénomène naturel, mais le fait qu'elles ne firent cela que lorsque Aaron eut tendu son bâton sur les eaux d'Egypte, et qu'elles moururent aussitôt que Moïse eut prié Dieu pour cela, est manifestement surnaturel.

2. Tantôt c'est la transformation instantanée, contre toutes les lois de la nature, d'une chose naturelle à une autre chose naturelle: ainsi, à Cana, le changement de l'eau en vin; la conversion du bâton de Moïse en serpent, puis de serpent en bâton.

3. Tantôt ce n'est pas la nature de la chose qui change, mais sa quantité, contre toutes les lois naturelles: ainsi les cinq pains et deux poissons nourrissent des milliers et il en reste ! Ainsi aussi, sur la parole d'Elie, « l'urne de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne diminua pas »[206] chez la veuve de Sarepta, durant des années de famine qu'elle s'en servait, elle et sa maison.

4. Ou bien le miracle est une accélération, impossible selon les lois naturelles, d'un processus naturel: ainsi la guérison instantanée (ou presque) des dix lépreux par le Christ, ou celle de l'aveugle de Bethsaïde: « Et on lui amène un aveugle et on Le prie pour qu'Il le touche. Et, ayant saisi la main de l'aveugle, Il le mena hors du village et, ayant craché sur ses yeux et imposé les mains sur lui, Il l'interrogeait: 'Est-ce que tu vois

quelque chose' ? Et, levant les yeux, [l'aveugle] dit: 'J'aperçois les gens, je les vois se promener comme si c'étaient des arbres'. Puis Il imposa de nouveau les mains sur ses yeux, et [l'aveugle] perçut distinctement et fut rétabli, et voyait toutes choses nettement de loin ».[207]

Ces guérisons ne différaient pas dans leur déroulement de celles décrites par le Dr. Carrel, d'après les observations qu'il a faites lui-même à Lourdes. Il parle de « malades qui, presque instantanément, ont été guéris d'affections variées, telles que tuberculose osseuse ou péritonéale, abcès froids, plaies suppurantes, lupus, cancer, etc. Le processus de guérison change peu d'un individu à l'autre. Souvent, une grande douleur. Puis le sentiment soudain de la guérison complète. En quelques secondes, quelques minutes, au plus quelques heures, les plaies se cicatrisent, les symptômes généraux disparaissent, l'appétit revient. Parfois, les désordres fonctionnels s'évanouissent avant la lésion anatomique. Les déformations osseuses du mal de Pott, les ganglions cancéreux persistent souvent deux ou trois jours encore, après le moment de la guérison. Le miracle est caractérisé surtout par une accélération extrême des processus de réparation organique. Il n'est pas douteux que le taux de la cicatrisation des lésions anatomiques est beaucoup plus élevé que le taux normal ».[208]

5. D'autres fois, c'est une suspension d'un effet naturel nécessaire: ainsi le feu cesse de brûler (les trois enfants dans la fournaise, sous Nabuchodonosor), des lions très affamés refusent de manger (Daniel épargné dans la fosse aux lions), on ne coule pas en marchant sur les eaux (Pierre marchant sur les eaux comme sur la terre ferme), la baleine vomit Jonas intact.

Le grand miracle de Josué semble être de cette espèce: « Alors Josué parla au Seigneur, le jour où Dieu livra l'Amorrhéen aux mains d'Israël, quand Il les broya à Gabaon et qu'ils furent broyés en face des fils d'Israël, et Josué dit: 'Que le soleil s'arrête sur Gabaon,

Et la lune sur le précipice d'Ayalon !'

Et le soleil s'arrêta et la lune resta fixe jusqu'à ce que Dieu se fût vengé de leurs ennemis. Et le soleil s'arrêta au milieu du ciel, il n'avança pas au couchant jusqu'à la fin d'un jour. Et il n'advint point un jour pareil, ni avant ni après, où Dieu écouta un homme, car le Seigneur combattit avec Israël ».[209]

6. Il arrive aussi qu'un effet naturel a lieu alors que la cause qui

le produit, et dont l'intervention est nécessaire, manque; il est donc obtenu par une opération surnaturelle: ainsi, la conception virginale du Christ (c'est-à-dire sans èl'intervention d'un homme), l'écroulement de la muraille de Jéricho après que les Israélites eurent tourné autour d'elle six jours, une fois par jour, et le septième jour sept fois !

On peut ranger dans cette catégorie les résurrections des morts (celles opérées par Elie et Elisée, celle de Lazare, etc.), puisque dans le cas d'un mort l'âme qui vivifie le corps en est absente: c'est donc par une opération surnaturelle qu'elle revient le vivifier.

7. Dompter ou expulser ces êtres surhumains maléfiques que sont les démons exige, précisément à cause de leur puissance surhumaine, une puissance surnaturelle: « Les scribes et ceux qui étaient descendus de Jérusalem disaient qu'il avait Béelzéboul, et que c'était par le prince des démons qu'Il expulsait les démons. Et, les ayant mandés, Il leur disait en paraboles: 'Comment Satan peut-il expulser Satan ? Et si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut pas tenir... Et si Satan s'est dressé contre lui-même et s'est divisé, il ne peut tenir, il est fini' ».[210]

8. Parfois, ce sont des apparitions de Dieu ou des anges, êtres invisibles par définition, apparitions qui vont jusqu'à l'extrême limite de la réduction, c'est-à-dire rendent Dieu et les anges saisissables aux *sens* des personnes même les plus grossières et les plus hermétiques à l'incorporel. Ce sont des apparitions qui n'exigent donc aucune foi, aucune grâce pour être perçues.

Ainsi lorsque l'ange du Seigneur eut roulé la pierre du tombeau du Christ, « les gardiens furent ébranlés de terreur devant l'ange et devinrent comme morts ».[211] De même, Jésus ayant dit: « Père, glorifie ton nom », « une voix par suite vint du ciel: 'Et J'ai glorifié et Je glorifierai encore'. Le peuple donc qui se tenait là et entendit disait que c'était le tonnerre; d'autres disaient: 'Un ange Lui a parlé'. Jésus répondit et dit: 'Ce n'est pas à cause de Moi que cette voix s'est fait entendre, mais à cause de vous' ».[212] Cette parole suppose que parmi les témoins de cette scène il y avait des incrédules, pour qui principalement la scène a eu lieu. D'ailleurs, plus loin, l'évangéliste le dit expressément: « Ils ne crurent pas en Lui ».[213]

De même, sur la route de Damas, les persécuteurs qui accompagnaient Saül « virent la lumière »[214] qui lui parut, mais à leur manière.

manière.

De même, les deux anges qui poussèrent leur route jusqu'à Sodome et furent accueillis par Loth, ses habitants - des pédérastes - ont pu les voir.

9. Enfin, les miracles peuvent être des apparitions de Dieu, des anges, du Christ, des saints, une merveilleuse condescendance divine mesurant celles-ci à la capacité spirituelle des voyants, car Dieu étant inaccessible dans toute sa splendeur, Il nous accorde quand même de contempler sa gloire dans la mesure du possible et selon le degré de purification de chacun. Là aussi, il y a une réduction à cause de notre faiblesse, mais ce n'est plus le nivellement extrême du cas précédent: l'esprit, saisi par l'Esprit, participe à une certaine vision d'ordre mystique.

Ces faits sont donc aussi réels que tous les miracles précédents, mais avec cette différence importante qu'ils ne sont possibles qu'à certaines conditions d'ordre spirituel: ils ne peuvent en aucun cas être contemplés par des yeux profanes.[215]

A cette catégorie appartiennent l'Annonciation de l'ange Gabriel à la Vierge Marie, les diverses apparitions du Christ glorieux durant les quarante jours qui ont suivi sa résurrection, son ascension, la descente du Saint-Esprit sous forme de langues de feu à la Pentecôte, la vision du buisson ardent par Moïse, celle des séraphins par Isaïe, celle des chérubins par Ezéchiel, celle de l'ange Gabriel par Daniel, les visions célestes racontées par St Jean dans l'« Apocalypse », la perception de la présence divine dans la brise légère, au mont Horeb, par Elie, etc. De même, la scène de l'enlèvement de ce dernier au ciel, dans un ouragan, sur un char de feu et des chevaux de feu, ne pouvait être perçue que par ceux qui avaient part à l'esprit d'Elie: « Et il advint, après qu'ils ont traversé [le Jourdain], qu'Elie dit à Elisée: 'Demande: que ferais-je pour toi, avant que je sois enlevé d'auprès de toi' ? Et Elisée dit: 'Que vienne sur moi une double part de ton esprit'. Et Elie dit: 'Tu demandes une chose dure ! *Si tu me vois enlevé d'auprès de toi, il en sera ainsi pour toi; sinon, il n'en sera pas ainsi*' ».[216]

Notons enfin que dans telle ou telle scène miraculeuse qui paraît constituer un seul miracle, il peut s'y dérouler, parfois simultanément, plusieurs miracles d'espèces différentes. Prenons le miracle connu comme « le passage de la mer des

Roseaux »: « L'ange de Dieu, qui marchait devant le camp des fils d'Israël, s'éleva et marcha derrière eux; et la colonne de nuée s'éleva de devant eux et se tint derrière eux. Et elle s'introduisit entre le camp des Egyptiens et le camp d'Israël et s'y tint; et elle devint obscurité et ténèbres, et la nuit vint, et ils ne se mêlèrent pas toute la nuit. Et Moïse étendit la main sur la mer, et le Seigneur assujettit la mer à un vent du sud violent toute la nuit et rendit la mer sèche, et l'eau se divisa. Et les fils d'Israël entrèrent au milieu de la mer dans le sec, et l'eau était pour eux une muraille à leur droite et une muraille à leur gauche ».[217] Les Egyptiens s'engagent à leur poursuite, s'enlisent. Vers le matin, Moïse étend de nouveau la main sur les eaux, cette fois pour qu'elles reviennent à leur position normale. Celles-ci lui obéirent et submergèrent toute l'armée de Pharaon, tandis que « les fils d'Israël marchaient dans le sec au milieu de la mer, l'eau leur formant une muraille à leur droite et une muraille à leur gauche ».[218]

Un premier miracle, c'est l'existence d'une colonne de nuée le jour, et d'une colonne de feu la nuit, pour guider les fils d'Israël. Il se range dans la huitième des espèces que nous venons d'analyser (et pour un Moïse, certainement dans la neuvième).

Un second miracle, de la même catégorie, c'est que la colonne de fumée se déplace à l'arrière du camp d'Israël sitôt que les Egyptiens arrivent, pour séparer les deux camps toute la nuit par une épaisse muraille de ténèbres.

Un troisième miracle, de la première catégorie, c'est que Moïse, en étendant son bâton sur la mer, produit un vent violent du sud qui la dessèche. Il se peut qu'un vent violent du sud ait naturellement cette propriété; il n'empêche qu'il y a un miracle, puisqu'il n'a soufflé que sur l'ordre de Moïse.

Un quatrième, de la cinquième catégorie, consiste dans le fait que l'eau, élément fluide par excellence, puisse se dresser comme une muraille, et si longtemps.

Un dernier, de la première catégorie, c'est que les eaux se referment sur l'ordre de Moïse.

L'examen des prophéties et des miracles dans l'Ecriture s'arrête là. Mais je trouve trop abrupt de m'arrêter en si beau chemin. Car, me suis-je dit, le Nouveau Testament n'a pas été sans répercussions. Mû par une curiosité qui n'a rien de vain,

je pousse mes investigations dans les premiers siècles, chez les peuples qui ont reçu le Nouveau Testament, et, par lui, l'Ancien. Je constate alors effectivement que, selon leurs auteurs les plus autorisés, les prodiges se sont poursuivis, à un rythme intense, lors de la première extension du christianisme. Aussi nous avons cru bon de donner ici un choix très restreint de ces prodiges (en nous limitant aux miracles), comme supplément à notre investigation des Ecritures. Seul le premier de ces témoignages se rapporte à un évènement déjà attesté par le Nouveau Testament, tous les autres traitent de la période qui a suivi:

1. Un juge de l'Aréopage, Denys, converti par St Paul et connu sous le nom de « St Denys l'Aréopagite », essaie, dans sa septième lettre, adressée à St Polycarpe, de réfuter le sophiste Apollophanès, qu'il connaissait personnellement, et qui l'accusait d'avoir « utilisé les Grecs contre les Grecs d'une manière impie » (Apollophanès visait la conversion de Denys à la foi chrétienne). Denys rétorque que c'est lui, Apollophanès, qui « utilise d'une manière impie les choses divines contre les choses divines », et il poursuit, en guise de preuve: « Apollophanès devait savoir, étant sage, qu'il était impossible qu'à aucun moment quelque chose de l'ordre et du mouvement célestes fût changé s'il n'avait pour le mouvoir dans ce sens Celui qui le maintient dans son être même et le cause, Celui qui fait toutes choses et les arrange d'une autre façon, selon la sainte Parole. Pourquoi donc n'adore-t-il pas Celui qui nous est connu par cela aussi, le Dieu de toutes choses vraiment subsistant, et n'admire-t-il pas sa puissance cause de tout et plus qu'ineffable ? »[219]

Après avoir parlé notamment du grand miracle sous Josué, il rappelle à Apollophanès ce fait: « Que dis-tu de l'éclipse survenue par rapport à la Croix salvatrice ? Car alors tous deux nous étions présents ensemble dans le voisinage d'Héliopolis, et, debout, nous voyions la lune tomber sur le soleil contre toute attente (car ce n'était pas le moment d'une conjonction), et, de la neuvième heure jusqu'au soir, de nouveau en opposition, d'une manière surnaturelle, sur l'axe du soleil. Rappelle-lui[220] aussi autre chose: il sait, en effet, que nous la vîmes commencer sa tombée en orient et parvenir jusqu'à l'extrémité du soleil, ensuite revenir sur ses pas, et, de nouveau, [nous vîmes] cette tombée et cette évacuation s'opérer, non par le même

axe, mais par l'axe opposé ! Telles sont les choses surnaturelles de ce temps-là, dont seul le Christ, cause de tout, est capable, Lui qui opère des choses grandes et extraordinaires qu'on ne peut compter... [Et Apollophanès] me dit: 'Ces choses-là, ô excellent Denys, sont les transformations des phènomènes divins' ! »[221]

St Maxime fait sur ce passage des observations éclairantes: « Notez ici », dit-il, « la solution d'une difficulté qui se trouve chez Luc l'évangéliste. Personne n'a exposé l'étrangeté du mode [d'éclipse] et du miracle sauf le seul Denys. En effet, le divin Luc disant, au sujet de la croix du Seigneur, que des ténèbres eurent lieu dès la sixième heure, 'le soleil ayant subi une éclipse'[222], tous se sont demandés comment il appelle cela 'une éclipse', la lune étant à son quatorzième jour, quand assurément il n'y a pas de conjonction entre le soleil et la lune. En effet, les exégètes, presque tous nés bien après ces temps-là, ont cru que le soleil lui-même avait perdu ses rayons durant trois heures, jusqu'à la neuvième heure.

Ici, assurément, est raconté aussi l'étrange mode de l'éclipse. Il dit donc que la lune, étant à son quatorzième jour (car ce n'était pas le temps de la conjonction), parvint à la sixième heure au soleil et, tombant sur lui, passa sous lui, faisant irruption sur lui jusqu'à la partie orientale du disque solaire; d'où la lune vint et entra, décrivant sa course sous lui et rétrogradant, jusqu'à ce qu'elle eût ombragé tout son disque.

Si l'éclipse avait eu lieu selon l'habitude, l'éclipse et l'évacuation eussent dû, sans doute, avoir lieu de la même partie: par exemple, lorsque la lune passe sous le soleil, de l'orient, elle intercepte d'abord la partie orientale du disque solaire, sous laquelle elle a commencé par passer; en conséquence c'est par la partie orientale que le disque du soleil commence à être évacué, étant donné que la lune court vers le couchant, et la première partie qu'elle dévoile en quittant le soleil et en le dépassant à la course, c'est aussi la première qu'elle a voilée, c'est-à-dire la partie orientale.

Mais lors de la Passion salvatrice, ce n'est pas cela qui est arrivé, mais le contraire. Car, venant de l'orient, la lune passa sous le soleil et intercepta tout son disque. Ensuite elle ne passa pas vers le couchant, mais rétrograda de nouveau vers l'orient et dévoila d'abord la partie occidentale du disque solaire; en effet, elle se retira vivement en arrière, sur l'axe opposé du

soleil, vers l'orient; de sorte que sa tombée et son évacuation n'ont pas eu lieu par la même partie.

Phlégon, l'annaliste grec, mentionne lui aussi cette éclipse dans son treizième livre des 'Annales', à la cent troisième olympiade, disant qu'elle est survenue contre l'usage; il ne décrit pas du tout son mode ».[223]

2. Le martyre de Ste Agnès - St Ambroise raconte qu'Agnès, jeune adolescente romaine, fut aimée du fils du préfet idolâtre, et le refusa parce qu'elle entendait rester vierge. On découvrit son secret: chrétienne ! Elle fut condamnée par le préfet, Symphronius, « à être dépouillée et conduite au lupanar, le héraut proclamant: 'Agnès, vierge sacrilège, blasphémant les dieux, livrée comme courtisane aux lupanars !' Mais aussitôt qu'elle fut dépouillée et ses cheveux furent dénoués, la grâce divine lui accorda une telle densité de chevelure qu'elle parut mieux vêtue par sa frisure que par des vêtements. Etant entrée dans le lieu de la honte, elle y trouva l'ange du Seigneur tout prêt à l'envelopper d'une immense lumière, en sorte que personne ne pût la regarder à cause de sa splendeur, ni la toucher, ni la voir... Comme elle était prosternée devant Dieu en prière, une robe d'éclatante blancheur parut devant ses yeux, et, l'ayant saisie, elle s'en revêtit... Le vêtement était si adéquat à son petit corps et si frappant par sa blancheur intense, que personne n'eût douté qu'il fût préparé par des mains angéliques ».[224]

Il ajoute que le fils du préfet lui expédia des débauchés pour l'outrager: « Comme ils en sortaient mus par une vénération profonde et une immense admiration [pour elle], il se mit à les accuser d'impuissance et à les juger d'être sans caractère, sans énergie, et minables. Et, les mettant en dérision, il pénétra audacieusement dans le lieu où la vierge adorait; et, voyant une si grande lumière autour d'elle, il ne rendit pas gloire à Dieu, mais se ruant sur la lumière elle-même, il tomba la face contre terre avant qu'il ne pût toucher Agnès même de la main et, étranglé par le démon, expira ».[225]

A la prière du père du jeune homme, elle le ressuscite, mais quoique ce miracle ébranle le préfet, il ne sauve pas Agnès de la machine judiciaire inexorablement en marche et de la sédition d'une foule insensée qui la considérait comme une sorcière: « Alors le lieutenant [du préfet], nommé Aspasius, ne résistant pas à la sédition populaire, fit allumer un grand feu à

la vue de tous, et ordonna qu'on la jetât au milieu des flammes. Cela fait, les flammes se divisèrent aussitôt en deux parties et embrasèrent des deux côtés la multitude séditieuse; mais le feu ne la toucha en aucune manière ».[226]

Elle fut finalement passée au glaive, et ses parents l'enterrèrent dans leur propriété non loin de la ville, sur la voie de Nomentum.

3. Vie de St Antoine - St Athanase, dans la lettre d'introduction à sa « Vie de St Antoine » (adressée aux moines étrangers), dit: « Ce que moi-même je sais (car je l'ai souvent vu) et ce que j'ai pu apprendre de celui qui l'a suivi longtemps et qui lui versait de l'eau sur la main, je me suis appliqué à l'écrire à Votre Piété, ayant en tout soin de la vérité, afin qu'on ne soit pas incrédule en entendant ce qui va au-delà d'elle, et qu'on ne méprise pas l'homme en apprenant, inversement, moins qu'il ne faut ».[227]

Il y a beaucoup de traits miraculeux dans ses victoires sur les apparitions démoniaques: « Alors pendant la nuit les démons causèrent un tel fracas que tout l'endroit en paraissait ébranlé. Comme brisant les quatre murs de la petite habitation, les démons, métamorphosés en apparitions de bêtes sauvages et de reptiles, semblaient entrer à travers les murs. Aussitôt le lieu était rempli d'apparitions: lions, ours, léopards, taureaux, serpents, aspics, scorpions et loups. Et chacun d'eux se mouvait selon sa manière propre: le lion rugissait, voulant assaillir, le taureau paraissait frapper des cornes, le serpent, rampant, n'arrivait pas, et le loup s'élançait impétueusement...

Mais, l'esprit vigilant et pour ainsi dire moqueur, Antoine [leur] disait: 'S'il y avait eu quelque puissance en vous, il aurait suffi qu'un seul de vous vînt; mais parce que le Seigneur vous a privés de nerfs, pour cela vous vous efforcez de m'effrayer d'une certaine manière, ne fût-ce que par le nombre...'

Le Seigneur n'oublia pas, là non plus, la lutte d'Antoine, mais vint à son secours. Levant les yeux, il vit le toit comme ouvert, et un rayon de lumière descendant vers lui-même. Et, subitement, les démons disparurent. La peine de son corps cessa aussitôt; et, de nouveau, la maison était intacte. Antoine, ayant senti le secours et s'étant remis davantage, allégé qu'il était de ses peines, priait la vision qui lui avait paru, disant: 'Où étais-Tu ? Pourquoi n'as-Tu pas paru dès le commencement, pour faire cesser mes souffrances' ? Et une voix lui vint: 'Antoine, J'étais là, mais J'ai attendu pour voir ton combat. Puisque donc tu as enduré et n'as pas été vaincu, Je serai toujours ton

soutien et te rendrai célèbre partout'.

Il avait alors près de trente-cinq ans ».[228]

Après que beaucoup de disciples se furent joints à lui: « Ayant besoin de traverser le canal d'Arsinoé (c'était pour visiter des frères), lequel était plein de crocodiles, il ne fit que prier et s'y engagea; et lui-même, et tous ceux qui étaient avec lui, traversèrent sains et saufs ».[229]

4. Apparition de la Croix à Constantin - Eusèbe certifie d'abord que c'est Constantin lui-même qui lui raconta ce prodige, bien après l'événement, en le confirmant par des serments. Etant en effet sur le point de marcher contre Maxence (312), « il dit avor vu de ses propres yeux, dans le ciel, au-dessus du soleil, le signe de la croix, composé de lumière, et une écriture lui était jointe, qui disait: 'Par ceci vaincs !' A ce spectacle, la terreur s'empara de lui et de toute l'armée, laquelle l'accompagnait où qu'il la conduisît et devint contemplatrice du prodige.

Dans l'incertitude il se demandait ce que signifiait la vision. Alors qu'il réfléchissait et pensait fort longtemps, la nuit survint. Dans son sommeil, il vit le Christ Dieu avec le signe de croix qui lui avait paru au ciel, et il lui fut prescrit de réaliser une imitation du signe paru au ciel et d'employer ce secours dans les combats contre l'ennemi ».[230]

Cette imitation toute incrustée d'or et de pierres précieuses, portant le monogramme du Christ $X\rho$ en grec et l'inscription: « Par ce signe tu vaincras », devient le fameux labarum, dont la présence assurait la victoire à l'armée constantinienne. Selon Eusèbe, Constantin témoigna « qu'une fois, en pleine bataille, un bruit retentissant et une agitation soudaine ayant frappé l'armée, celui qui portait l'enseigne sur ses épaules tomba par pusillanimité dans l'angoisse; il la livra en conséquence à un autre, afin de fuir lui-même le combat. L'autre l'ayant reçue, lui, s'échappant furtivement, se trouva en dehors de la protection [accordée] par l'enseigne: un trait lancé se fixa dans son ventre et lui enleva la vie... Et c'était chose extraordinaire, dépassant les bornes, comment, dans le très petit contour du bois [de l'enseigne], les traits de l'ennemi se fixaient, embrochés, de part en part, tandis que celui qui le portait échappait à la mort, au point qu'elle n'a jamais atteint ceux qui remplissaient cet office ! »[231]

5. Découverte de la sainte Croix - Le Golgotha et le saint sépulcre furent soustraits aux yeux et à l'adoration des chré-

tiens, depuis que l'empereur Hadrien édifia sur leur emplacement un temple dédié à Vénus ! Paradoxalement, ce temple servit de repère pour découvrir les lieux saints, quand Ste Hélène eut entrepris cela.

« Alors », raconte Sozomène, « l'endroit ayant été, sur l'ordre de l'empereur, nettoyé jusqu'au fond, dans une partie parut l'antre de la résurrection, ailleurs dans le voisinage du même lieu on trouva trois croix et, à part, un bois qui sert d'inscription, donnant cette indication en mots et caractères hébraïques, grecs et romains: 'Jésus le Nazaréen, roi des Juifs'... L'identification de la croix divine s'avérait difficile malgré sa découverte, vu que son inscription était dispersée, en désordre, de même que les trois croix étaient dispersées pêle- mêle, l'ordre, vraisemblablement, ayant été brouillé lors de la descente des corps crucifiés ».[232]

Voici alors comment la Croix fut identifiée, selon Socrate: « Comme il y avait de l'incertitude sur la Croix recherchée, une tristesse non quelconque saisit la mère de l'empereur. Peu de temps après, l'évêque de Jérusalem, nommé Macaire, mit fin à cette tristesse. Il résolut l'incertitude par la foi. En effet, il demanda un signe à Dieu et l'obtint. Voici le signe: une femme de la région, rongée par une maladie chronique, était sur le point de mourir. L'évêque, en conséquence, fit approcher de l'agonisante chacune des croix, ayant la confiance que la femme reprendra ses forces en touchant la précieuse Croix. Il ne s'était pas trompé dans son espoir: car les deux croix non dominicales ayant été approchées [d'elle], la femme n'en resta pas moins agonisante. Mais lorque la troisième, l'authentique, fut approchée [d'elle], aussitôt l'agonisante reprit ses forces et retrouva sa santé ! »[233]

6. St Spyridon, évêque de Trimythonte en Chypre, et l'un des plus saints de ceux qui assistèrent au premier concile œcuménique, conserva après son épiscopat, dans son extrême simplicité, son ancienne profession de berger.

Or, un jour, « au milieu de la nuit, des voleurs ayant pénétré secrètement dans les parcs des brebis, s'efforcèrent d'emporter des brebis. Mais Dieu qui sauve le berger sauva aussi les brebis: car les voleurs furent enchaînés dans les parcs par une puissance invisible. Au point du jour, il vint vers les troupeaux. Ayant trouvé les voleurs les mains derrière, il comprit ce qui s'était passé; et, priant, il délie les voleurs après les avoir

admonestés et exhortés à s'appliquer à posséder par de justes labeurs et non par l'iniquité; enfin, leur accordant un bélier, il les renvoya, ajoutant avec grâce: 'pour que vous ne paraissiez pas avoir veillé en vain !' »[234]

7. Apparition de la Croix à Jérusalem, sous Constance - St Cyrille de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Constance, raconte le prodige suivant: « Durant ces jours saints de la sainte Pentecôte, les nones de mai, vers la troisième heure, une croix immense composée de lumière apparut dans le ciel, étendue au-dessus du Golgotha sacré jusqu'à la sainte montagne des Oliviers. Elle n'a pas paru une fois seulement ou deux, mais s'est montrée avec éclat à la population entière de la ville. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, une vision irréelle et fugace; mais la Croix, visible aux yeux, a été contemplée pendant plusieurs heures au-dessus de la région, ayant vaincu les rayons du soleil par ses resplendissements pareils à l'éclair. Car elle eût été voilée si elle avait été vaincue par ces rayons-là, si elle n'avait pas offert au spectateur un éclat plus fort que le soleil, de sorte qu'à cause d'elle tous les habitants de la ville accoururent en masse dans la grande église, envahis par la crainte de la vision divine et par la joie... »[235] Parmi eux, il y avait, dit-il, des païens, que ce spectacle convertit.

8. Julien l'apostat déploya tous ses efforts pour détruire le christianisme, tantôt par la violence comme ses prédécesseurs païens, tantôt par des moyens plus subtils et plus efficaces, tels que démentir les prophéties du Christ, etc. Mettant donc la cognée à la racine de l'arbre, il veut infliger un démenti, non pas en vaines paroles mais en action, à la prophétie du Christ sur l'impossibilité définitive de restaurer le Temple[236]. Il flatte donc les Juifs et met à leur disposition toutes les possibilités pour restaurer le Temple. C'était en 363.

« Alors », raconte Socrate, « Cyrille, évêque de Jérusalem, saisit en son esprit [la parole] du prophète Daniel[237], qui est confirmée par le Christ dans les saints Evangiles, et il prédit à beaucoup ceci: 'Le moment est maintenant arrivé, lorsqu'il ne restera pas pierre sur pierre dans le Temple, et sera accomplie la parole du Sauveur'. Voilà ce qu'a dit l'évêque.

Et durant la nuit, un grand tremblement de terre, survenant, fit jaillir dans un bouillonnement les pierres des anciens fondements du Temple et les dispersa toutes, ainsi que les maisons adjacentes. Les Juifs furent saisis d'épouvante devant ce qui est

arrivé, et la rumeur amena au lieu ceux-là mêmes qui habitaient loin.

En présence donc d'une très grande multitude, un autre prodige a lieu. Car un feu, s'abattant du ciel, détruisit tous les outils des maçons. C'était certes chose à voir, anéantis par la flamme, les marteaux, les instruments à tailler la pierre, les scies, les haches, les haches à deux tranchants, bref, tout ce qui était nécessaire pour le travail des ouvriers. Toute la journée donc le feu dévora cela...

Même le troisième prodige survenu après n'amena pas les Juifs à la foi véritable. Car, la nuit suivante, sur leurs habits parurent empreints des signes de la croix semblables à des rayons; lorsqu'ils les eurent vus de jour, ils voulurent les laver et les nettoyer, ils ne le purent d'aucune manière...

C'est ainsi donc qu'au lieu d'être édifié alors, le Temple fut retourné complètement ».[238]

Sur la substance de ces détails, tous les Pères de l'Eglise et les historiens qui en ont écrit (certains étant contemporains, ou même témoins, des événements) concordent. Certains donnent des détails supplémentaires. St Jean Chrysostome dit que « du feu s'élançant des fondements de la terre consuma immédiatement un grand nombre d'hommes ».[239] St Grégoire de Nazianze signale l'apparition, à cette occasion, d'« une lumière, dans le ciel, représentant la croix ».[240] Pour Théodoret, cette apparition se fit deux nuits successives.

Au sujet du troisième miracle décrit par Socrate, Théodoret donne un détail divergent: « Les vêtements mêmes des Juifs furent remplis de croix, non plus certes semblables à la lumière, mais confectionnées avec une couleur noire ».[241] Sozomène ne précise pas la couleur des croix sur les vêtements des Juifs, mais donne cette particularité: « Leurs vêtements devinrent comme brodés d'étoiles, comme tachetés par l'art habile d'un tisserand ».[242] Il semble avoir puisé chez St Grégoire de Nazianze, qui avait écrit: « Qu'ils nous montrent, maintenant encore, leurs habits, marqués comme d'un sceau par les taches-tures de la croix, ceux qui ont été les contemplateurs de ce miracle et qui y ont été initiés ! Tandis que quelqu'un (qu'il fût des nôtres, ou qu'il fût un étranger) racontait ces choses - ou écoutait ceux qui les racontaient - il vit le miracle réalisé en lui-mêoe, ou à proximité: étant lui-même étoilé dans ses vêtements - ou voyant l'autre tel -, plus bigarré que toute mosaïque

de tisserand ou peinture minutieuse ».[243]

Enfin, à l'usage des mécréants pour qui n'importe quel historien païen est plus crédible que Sr Grégoire de Nazianze et St Jean Chrysostome, voici le témoignage d'Ammien Marcellin qui, de surcroît, était l'ami et l'admirateur de Julien. Après avoir dit que Julien désigna Alypius d'Antioche pour présider à la restauration du Temple, il poursuit: « Alypius en conséquence se mit vigoureusement au travail, secondé par le gouverneur de la province, quand d'épouvantables boules de feu, jaillissant en assauts répétés auprès des fondations, rendirent cet emplacement inaccessible aux ouvriers, qui furent parfois brûlés vifs: c'est ainsi que, devant l'acharnement que mettait cet élément à la repousser, l'entreprise fut suspendue ».[244]

9. Dans une lettre adressée au prêtre Innocent[245], vers 374, St Jérôme raconte qu'une jeune femme fut, par erreur ou par haine, accusée d'adultère par son mari. Le jeune homme accusé avoua, pour abréger les souffrances de la torture, le faux crime. « Mais la femme, plus forte que son sexe, tandis que le chevalet étendait son corps et les chaînes retenaient derrière son dos ses mains noircies par la crasse de la prison, les larmes roulant sur sa bouche, regarda vers le ciel, avec ses yeux qu'un tel bourreau ne pouvait enchaîner: 'Seigneur Jésus', dit-elle, 'à qui rien n'est caché, qui scutes les reins et les cœurs, Tu es témoin que ce n'est pas par crainte de périr que je veux nier, mais que je ne veux pas mentir, afin de ne pas pécher. Mais toi, homme très misérable, si tu t'empresses de périr, pourquoi faire périr deux innocents ? Quant à moi, je désire mourir, je désire me dépouiller de ce corps ennemi, mais non point comme adultère. Voici ma gorge, j'accueille sans effroi le glaive étincelant, pourvu que j'emporte avec moi mon innocence ! Qui es tué sur la voie du triomphe ne meurt point !' »

Le gouverneur fait accentuer la torture, mais ne peut venir à bout de son intrépidité. Toute la ville - l'histoire a lieu à Vercelles, en Ligurie - assistait au spectacle de leur condamnation à la peine capitale: « Quant au très malheureux jeune homme, sa tête est aussitôt tranchée dès le premier coup de glaive, et le cadavre décapité roule dans son sang.

Après qu'on était venu à la femme, dont les genoux étaient fléchis sur le sol, et que le glaive étincelant eut été élevé au-dessus de la nuque tremblante, et que le bourreau eut précipité de toutes ses forces sa main droite exercée, la pointe mortelle

s'arrêta au premier contact du corps et, écorchant légèrement la peau, aspergea de sang une petite raclure. Celui qui frappait s'effraya d'avoir la main sans force et, saisi d'étonnement devant un glaive affaibli, brandit pour une seconde charge sa main droite vaincue. De nouveau la pointe languissante tomba sur la femme, et, comme si elle eût craint de toucher l'accusée, l'épée s'engourdit inoffensive près de la nuque. Aussi, tandis que le licteur, furieux et haletant, ayant ramené son manteau sur sa nuque, déploie toutes ses forces, il fit sauter par terre une fibule qui retenait les extrémités de sa chlamyde et, ignorant la chose, brandit l'épée pour un coup, 'voici', dit la femme, 'un objet en or qui est tombé de ton épaule: ramasse, de crainte qu'il ne se perde, ce qui a été gagné par beaucoup de labeur'.

Je t'en prie: qu'est-ce cette assurance ? Elle ne craint pas la mort imminente; frappée, elle se réjouit, le bourreau pâlit; les yeux, ne voyant pas le glaive, voient uniquement la fibule, et, comme s'il ne suffisait pas qu'elle n'éprouvât aucune crainte de la mort, elle procurait un bienfait à celui dont la fureur était déchaînée.

Déjà donc le troisième coup aussi avait frustré le pari du nombre 'trois'. Déjà le bourreau terrifié et ne croyant plus au glaive, ajustait la pointe à la gorge, de manière que ce qui n'avait pu trancher fût, au moins la main appuyant, plongé dans le corps: ô chose inouïe à travers tous les siècles ! l'épée se recourbe vers sa garde et, comme regardant son maître, vaincue, confessa qu'elle ne pouvait tuer... »

Ce spectacle ébranle les assistants, qui veulent acquitter en conséquence la jeune femme, mais l'intervention de l'autorité qui l'a condamnée à mort change le vent en sens contraire. Saisi de torpeur, le peuple assiste une fois de plus à la scène interminable: « Un autre glaive donc », continue St Jérôme,« un autre par frapper lui est associé. La victime se tient en place, armée du Christ seul qui la soutient. Frappée une fois elle chancelle, assaillie de nouveau elle est ébranlée, à la troisième fois blessée, elle est renversée, et - ô majesté de la puissance divine qu'il faut glorifier ! - celle qui auparavant avait été frappée quatre fois sans en être incommodée parut un instant morte.

Les clercs à qui incombe cet office enveloppent le cadavre ensanglanté dans une toile de lin et, construisant avec des pierres une fosse dans la terre, préparent, selon la coutume, un

tombeau. Le soleil dans sa course précipitée cherche le coucher, et la nuit qui allait dissimuler la miséricorde divine vient. Soudain la poitrine de la femme palpite, et, les yeux cherchant la lumière, le corps reçoit le souffle de la vie; déjà il respire, déjà il voit, déjà il se lève et parle, déjà il peut faire jaillir ce cri: 'Le Seigneur est mon secours, je ne craindrai pas ce que me ferait un homme !' »[246]

Finalement - quand même ! - après bien des péripéties, elle est sauvée et rendue à la liberté.

NOTES

CHAPITRE III

Dieu s'est-il exprimé par des prophéties et des miracles ?

1. Gen.40.
2. Id.41.
3. Id. 48^{19}.
4. Id. 49^{7}.
5. Id. 49^{13}.
6. I Sam. 28^{19}.
7. I Rois 21^{19} (Septante 20^{19}).
8. Id.21^{23} (Sept.20^{23}).
9. II Rois, $8^{11\text{-}13}$
10. Os,8^{8}
11. Id. 11^{5}

12. Damas a été ravagée dès 732 av. J.C., en même temps qu'une grande partie du royaume d'Israël, ainsi qu'en témoignent les annales de Téglath-phalasar III.
13. Is.8^{3-4}
14. Id.28^{1-3}
15. Voir la dernière note.
16. Is.17^{1-3}
17. 8^{6-8}
18. Les habitants de Juda.
19. Is.5^{25-30}
20. II Rois, 19^{5-7}
21. Id., 19^{28}
22. Id., 19^{32-33}
23. Is., 14^{25}
24. $2^{5,7,9,14}$, 3^{7}.
25. 2^{13}.
26. Jér. $46^{6,8,10}$ (Septante 26).
27. Id. $46^{13-15,19,24-25}$
28. Id.43^{8-13} (Sept.50).
29. Ez.$30^{10,13-15,17}$
30. Id.32^{11}
31. 26^{7-10}
32. 22^{24-26}
33. Id.,21^{10}
34. Id.34^{2-3} (Sept.41).
35. Id.32^{28-29} (Sept.39).
36. 12^{11-13}
37. IIRois 25^{7}, Jér.52^{11}.
38. Jér. $25^{8-9,11-12}$
39. Id.29^{10} (Sept.36).
40. 45^{1-3}
41. 44^{28}
42. $13^{1,17,19-20}$
43. $21^{2,5,9}$
44. $50^{1-3,8-9,23-24}$ (Sept.27).
45. $51^{8,11,27,36,41-42,58}$ (Sept.28).
46. 5^{28}
47. L'Enquête,I,191.
48. $5^{1,3}$
49. 45^{13}
50. 44^{25-28}
51. 16^{14-15}
52. 24^{5-6}
53. 30^{3} (Septante 37).
54. 50^{18-19} (Sept.27).

55. 31^{38-39} (Sept.38).
56. $2^{31-36,38-45}$
57. Comment. sur Daniel (P.G. LXXXI,1297,1300).
58. 7^{2-9}
59. Théodoret, Comm. sur Daniel (P.G. LXXXI,1416).
60. 8^{1-14}
61. 8^{20-25}
62. Théodoret, Comm. sur Daniel (P.G. LXXXI,1440,1441).
63. Id. (P.G. LXXXI,1444-1445,1452).
64. 6^{1}
65. C'est-à-dire des rois de l'empire macédonien - Théodoret, Comm. sur Dan. (P.G. LXXXI,1504).
66. Comm. sur Daniel (P.L. XXV,560-561).
67. Id. (P.L. XXV,562).
68. Théodoret, Comm. sur Dan. (P.G. LXXXI,1520).
69. Gen.$49^{8,10}$
70. Mt.11^{13}.
71. Comm. sur Mt., X,21 (P.G. XIII,889,892).
72. Dn.9^{24-27}
73. « La Mort et l'Au-delà », 29-31.
74. II Esdras,2^{1}
75. C'est-à-dire 473 av. J.C.
76. Disc. sur l'Histoire Univ.,I^{ère} Partie, 8^{e} Epoque.
77. 7^{10-16}
78. Eph.4^{10} - Contre Celse, I,35 (P.G.XI,728).
79. Gen. 24^{43-44}
80. Ex. 2^{7-8}
81. Is. 11^{1-3}
82. Ps. $131^{11-14,17}$
83. Mt. I^{1-16}, Lc. 3^{23-38}
84. La Foi Orthodoxe, IV,14 (P.G.XCIV,1156).
85. Voir Dt. 25^{5-6}.
86. St Jean Damascène, La Foi Orthodoxe, IV,14 (P.G.XCIV,1156-1157).
87. Mich. 5^{1}
88. Jér. 31^{15} (Sept.38).
89. Il s'agit de tribulations qu'il vient de décrire.
90. Is. 8^{23}, $9^{1,5-6}$.
91. Id., 42^{1-5}
92. Zach. 9^{9}
93. Ps. 8^{3}
94. Gn. 49^{11}
95. Hom. 67 sur Genèse (P.G. LIII,574-575)
96. Is. 52^{13-15}, $53^{1-9,12}$
97. Jn. 12^{27}

98. Mt. 26^{38}
99. Jn. 12^{27} - Comm. sur Isaïe 53 (P.G. LXX,1172).
100. Ps. $21^{2,7-10,15-19,23}$ 101. Ps. 68^{22}
102. Zch. 12^{10}
103. Ps. 15^{9-11}
104. II Cor. 3^{3}
105. Jér. 31^{31-34} (Sept.38).
106. 11^{19-20}
107. 36^{25-27}
108. 55^{4-5}
109. 65^{1}
110. $49^{5-6,22-23}$
111. 60^{1-4}
112. 62^{1-2}
113. 2^{2-3}
114. 1^{11}
115. Ps. 21^{28-29}
116. 9^{11-12}
117. Jn. 19^{34}
118. Hom. 85 sur Jean (P.G. LIX,463).
119. Hom. sur la Passion (P.G. XXVIII,228-229).
120. Hom. 6 sur Lazare (P.G. XLIII,1037).
121. Gn. 14^{18-20}
122. Hébr. $7^{2-4,7}$
123. Ps. 109^{4}
124. Col. 2^{11-13}
125. Gn. $17^{11,14}$
126. Jn. 3^{5}
127. St Maxime, A Thalassios, 28 (P.G. XC,360).
128. Gn. $18^{2-5,8-10,13-14}$ 129. Id. 22^{2}
130. Mt. 17^{5}
131. Gn. 22^{2}
132. Id. 22^{10}
133. Gn. 48^{14-15}
134. Ex. 12^{5}
135. Ex. 12^{46}
136. Jn. 19^{33}
137. Ex. 12^{48}
138. Id. 13^{7}
139. I Cor. 5^{7-8}
140. Ex. $16^{4,31}$
141. Ps. 104^{40}
142. C'était l'aspect de la couche de manne sur la terre (Ex.16^{14}).
143. Sag. 16^{20-21}
144. Jn. $6^{32,51}$

145. Ex. 17^{9-13}
146. Nb. $19^{2-7,9,11-13}$
147. Hébr; 13^{12}
148. Ciselures: sur Nombres (la jeune génisse rousse) (P.G. LXIX,628-629,632-633).
149. Nb. 21^{8-9}
150. Jn. 3^{14-15}
151. Hom. 27 sur Jean (P.G. LIX,159).
152. Dt. 21^{22-23}
153. Dt. 27^{26}
154. Gal. $3^{10,13}$
155. II Rois 5^{10-14}
156. Jon. $2^{1-3,7,11}$
157. Mt. 12^{40}
158. Origène, Fragments sur Mt. 12^{40} (éd. 1958, Ἀποστολικὴ Διακονία tome XIV,314).
159. Zch. 11^{12-13}
160. Jn. 2^{18-22}
161. Mt. $16^{21,24}$ - Cf. aussi Lc. 9^{22-23}, Mc. $8^{31,34}$.
162. Ἀποδοκιμασθῆναι .
163. Mc. 10^{32-34} - Cf. aussi Mt. 20^{17-19}, Lc. 18^{31-33}.
164. Ps. 117^{22-23}
165. Mt. 21^{37-44}
166. Jn. 4^{21}
167. Mt. 23^{34-38}, 24^{1-2}
168. Id., 23^{30}
169. Act. 5^{40}
170. II Cor. 11^{24}
171. Guerre des Juifs, VII,1.
172. Lc., $21^{5-13,16-17,20-22}$ 173. Josèphe, La Guerre des Juifs, VI,5.
174. Selon l'opinion générale des historiens, le 25 avril 66.
175. Id., VI,5.
176. Josèphe, La Guerre des Juifs, II,20.
177. Id., IV,3.
178. 9^{27}
179. 24^{15}
180. Dt. 12^{1-3}
181. Josèphe, La Guerre des Juifs, II,10.
182. Mt. 24^{19-21}
183. Lc. 21^{23-24}
184. Lc. 23^{27-31}
185. Guerre des Juifs, I, Préface.
186. Id., VI, 9.
187. Id.
188. Lc., 19^{43-44}

189. Josèphe, Guerre des Juifs, V,10.
190. Id. V,13.
191. Lc. 21^{23-24}
192. Mt. 24^{14}
193. Rom. 10^{18} (citant Ps. 18^{5}).
194. Col. 1^{23}
195. Id. 1^{6}, 1^{23}.
196. Hom. 75 sur Mt. (P.G. LVIII,688-689).
197. II Tim. 3^{12}.
198. Mt. 10^{24}
199. Ps. 34^{19}, 68^{5} 200. Jn. $15^{18-20,25}$, 16^{1-2}
201. Mt. $10^{17-18,21-22,25,32-36}$
202. Vies des Douze Césars: Néron,16.
203. Annales, XV,44.
204. Lettres, X,96.
205. Jn. 21^{18-19}
206. I Rois 17^{16}
207. Mc. 8^{22-25}
208. L'Homme, cet Inconnu, IV,8.
209. Jos. 10^{12-14}
210. Mc. $3^{22-24,26}$
211. Mt. 28^{4}
212. Jn. 12^{27-30}
213. Jn. 12^{37}
214. Act. 22^{9}
215. Cf. notre livre: « La Transfiguration selon les Pères Grecs », ch.9.
216. II Rois, 2^{9-10}
217. Ex. 14^{19-22}
218. Ex. 14^{29}
219. P.G III,1080.
220. Denys s'adresse à Apollophanès par l'intermédiaire de St Polycarpe.
221. P.G III, 1080-1081.
222. Lc. 23^{44}
223. Scolies sur les Lettres de St Denys, 7 (P.G. IV,541,544).
224. Lettre 1 (P.L. XVII,816-817).
225. Id. (817).
226. Id. (818);
227. P.G. XXVI,840.
228. Id., 857, 860.
229. Id., 865.
230. Vie de Constantin, I,28-29 (P.G. XX, 944).
231. Id., II, 9 (P.G. XX,988-989).
232. Histoire Ecclésiastique, II,1 (P.G. LXVII, 932).
233. Hist. Ecclés.,I,17 (P.G. LXVII,117,120).

234. Socrate, id.,I,12 (P.G. LXVII,104-105).
235. P.G. XXXIII,1169;
236. Lc. 21^{24}, Mt. 24^{15} - Voir notre: « La Mort et l'Au- delà », 29-31.
237. Dan. 9^{27}
238. Hist. Ecclés., III, 20 (P.G. LXVII,429,432).
239. 5^{e} Disc. contre les Juifs (P.G. XLVIII,901).
240. 2^{e} Pamphlet contre l'empereur Julien (P.G. XXXV,669).
241. Hist. Ecclés.,III,15 (P.G. LXXXII,1113).
242. Hist. Ecclés., V,22 (P.G. LXVII,1285).
243. 2^{e} Pamphlet contre l'empereur Julien (P.G. XXXV,672).
244. Histoire, XXIII,1.
245. Lettre 1 (P.L. XXII,325-331).
246. Ps. 117^{6}

CHAPITRE IV

Procès des exégètes modernes

Soulevé d'enthousiasme candide à la vue de tant de prophéties réalisées et de miracles accomplis, j'étais sur le point de faire un acte de foi dans leur Auteur et dans la révélation qui les accompagnait, quand on me signala - quelle douche écossaise ! - l'existence d'une race négatrice, sinistre et morose, formant la très grande majorité de ceux qu'on appelle « les exégètes modernes » - à quelque Eglise qu'ils appartiennent d'ailleurs, ou font mine d'appartenir -, et dont la tâche unique semble être de semer le doute et le désarroi dans ceux qui croient ou veulent croire, de démentir le Christ et les prophètes, tout en s'admirant eux-mêmes éperdument et se frottant les mains d'autosatisfaction. « Vous avez accumulé », m'a-t-on dit, « un amas de soi-disant prophéties et miracles. Cela est bon pour impressionner le vulgaire, l'ignorant, le crédule complètement dénué de sens critique. Mais vous ne convaincrez pas un seul qui est formé tant soit peu scientifiquement, à l'école des exégètes modernes ».

Ce n'est pas que j'ignorasse complètement cette race. Mais entre ne pas ignorer complètement, d'un côté, et approfondir pour pouvoir réfuter, d'un autre côté, il y a un fossé. Approfondir ? je ne demandai pas mieux. Pour approfondir même un chef-d'œuvre de l'esprit humain, tel « l'Iliade » ou « l'Odyssée », je n'ai, après tout, essentiellement, qu'à bien étudier, dans l'original, une œuvre qui ne dépasse pas les cinq cents pages. Mais approfondir les exégètes modernes ? Qui, à la vue de cette montagne himalayenne de leurs écrits, n'est pas englouti par le

désespoir ? « La vie est courte », disait couramment Léon Bloy.

D'un autre côté, lire Homère est une volupté. Mais lire les exégètes modernes ? O l'« oasis d'horreur dans un désert d'ennui ! » O morne plaine !

Mû donc par l'impossibilité stricte - que Napoléon soit convaincu d'erreur qui disait: « Le mot 'impossible' n'est pas français » - d'en parcourir même la dizième partie, même si je ne faisais que cela, et par la perspective de l'ennui et du dégoût qu'ils savent inspirer, je me suis quand même tiré d'affaire: connaître au moins leurs gros bonnets, ceux que les autres ne font que rabâcher, jusqu'à la nausée... à des dizaines de milliers d'exemplaires !

Or, on n'a pas besoin d'être sorcier pour deviner quelle est la tendance profonde, pour ainsi dire, d'un exégète moderne *typique*, où il veut en venir. [Qu'on comprenne bien, je le répète, que je suis loin de les mettre tous dans le même sac, car ce serait faire injure à quelques rares exceptions que je ne vise point dans mes attaques: le contexte doit montrer, même lorsque je dis, pour simplifier, « l'exégète moderne » tout court, que je dégage un type, auquel correspondent leur *presque* totalité]. L'exégète moderne professe soit de croire en Dieu, soit de ne pas y croire. Lorsqu'il professe de croire, sa profession peut même aller jusqu'à la croyance en une Révélation et en un dogme, il peut même être évêque ou professeur de théologie dans un institut relevant de la plus traditionnelle des Eglises, et être bardé de diplômes. Mais voilà, sa croyance reste purement nominale. Pour lui, Dieu certes existe, mais Il est très distant, presque absent du monde; Il a établi une fois pour toutes des lois naturelles et n'intervient plus dans la marche du monde. Toute intervention divine lui paraît de mauvais goût (car c'est un esthète !) et choque profondément son esprit « scientifique »; d'où son antipathie sourde et obscure contre les prophéties et les miracles, qui sont un dérangement regrettable.

Il a d'autant plus honte de sa foi, fût-elle simplement en l'existence de Dieu, qu'il est entouré de « scientifiques » la plupart athées, qu'il considère comme des dieux. Ecoutez-le avec quelle grandiloquence, avec quelle admiration éperdue et avec quelle somptuosité il prononce les mots: « La SCIENCE ! »; voyez- le avec quelle obséquiosité il trottine auprès du grand « scientifique », comme il mendie son suffrage, comme il est

suspendu à ses lèvres, et vous aurez une petite idée du terrible complexe d'infériorité que le tenaille.

Mais il y a aussi l'autre exégète moderne, celui qui est sans complexe, qui ne fait pas mystère de son incroyance, qui, adoptant la théorie de l'évolutionnisme athée, croit dur comme fer que l'homme vient de l'animal sans aucune différence de nature, que l'origine de la religion et de la morale est à chercher dans le totémisme, ou la magie, ou le fétichisme, ou l'animisme, ou je ne sais quelle autre basse superstition, que le polythéisme vient après et le monothéisme en dernier lieu. Si quelque événement ne cadre pas avec ce schéma infaillible, comme par exemple l'existence du monothéisme dès les temps les plus reculés de l'histoire, cet événement est nié à priori !

Donc, ces deux espèces d'un même genre (l'exégète moderne) vont inévitablement se liguer contre les prophéties et les miracles. Voyons comment il vont s'y prendre, en prenant comme illustration ceux des livres de l'Ecriture et de la Tradition qui ont été leurs cibles préférées, et qui ont subi leurs assauts les plus enragés.

A - Le Pentateuque.

- « Savez-vous qui a composé la 'Symphonie Héroïque' ?
- Mais bien sûr, c'est Beethoven, en 1803.
- O innocent ! Si ce Beethoven a vraiment existé (car rien n'est moins sûr), il en a fait, peut-être ! une infime partie, bien que les érudits soient loin de s'accorder pour décider laquelle exactement. Le véritable auteur en est un musicien anonyme et médiocre que nous appellerons l'éditeur, celui qui a fait paraître cette symphonie dans sa forme actuelle, au début de notre siècle, et qui a réussi la prouesse, à force de plagiats, de l'attribuer à un génie tel que Beethoven, à moins qu'il n'ait, l'infâme, purement et simplement inventé Beethoven (c'est une hypothèse, en tout cas, qu'on ne peut écarter du revers de la main).

Car, voyons: les deux formidables accords du début, représentant à eux seuls une introduction à part entière, sont de Haydn. Le fameux thème héroïque qui suit a été volé de Mozart: pour corroborer notre affirmation, voyez d'ailleurs si ce thème ne ressemble pas, justement, à celui de l'entrée de 'Bastien et Bastienne' de Mozart.

Puis l'exposition avec ses longs crescendo et decrescendo si typiques d'un Rossini ont sûrement été conçus par ce dernier, voyons ! Et le développement qui suivra, avec ses longs accords sur les cuivres, là c'est sûrement l'œuvre de Richard Wagner. Première accalmie après cette débauche d'énergie, et le deuxième thème lyrique avec l'inégalable chaleur sur le contrepoint des violoncelles, c'est Brahms qui est passé par là; et ainsi de suite jusqu'à la fin du premier mouvement, qui sera de nouveau bouclé par Haydn sur les deux mêmes accords du début.

Le deuxième mouvement est-il intitulé 'Marche funèbre' ? Qu'à cela ne tienne ! C'est Chopin, grand spécialiste de cette forme, qui en a conçu le thème musical. Plus loin, la longue fugue qui exprimera toute la tristesse universelle, c'est Bach. C'est une fugue, donc c'est Bach ! C.Q.F.D.

Passons sur ce qui suit, qui doit être plein d'interpolations de cet inqualifiable éditeur (que nous appellerons, faute de le connaître, E), qui d'ailleurs en a infecté toute la symphonie, ainsi que de ses supressions, gloses, altérations, répétitions... Car seuls les imbéciles voient dans cette symphonie un chef-d'œuvre de l'esprit humain, d'une prodigieuse beauté et unité: une étude plus attentive montrera clairement toutes les incohérences de cet éditeur peu inspiré qui, malgré ses prouesses dans l'art du plagiat, n'arrive pas à camoufler ses rapiéçages, voire ses rafistolages et ses contradictions.

Venons au dernier mouvement. Là, il y a une cavalcade sûrement écrite par Von Suppé, célèbre protagoniste de la chose. Meyerbeer a sans doute composé la partie andante majestueuse qui suit (ah ! ces cors !). Et le sublime passage où l'on veut nous faire croire que *Beethoven* rappelle l'être mortel à plus de modestie (long dialogue en croches, entre les violons et les bois, précédant l'explosion finale), qui croyez-vous l'a écrit ? (Question à mille francs !) Réponse: 'Albinoni le mélancolique'. Vous avez gagné ! »

- Qu'est-ce qui vous prend ? me dira-t-on. Vous promettez de parler du Pentateuque, et vous voilà embarqué sur Beethoven !

- Mais si, c'est du Pentateuque que je parle. Car ce que j'ai imaginé sur la « Symphonie Héroïque », et qui est tellement absurde qu'il ne peut que provoquer l'hilarité générale et des rires inextinguibles, est bel et bien arrivé, c'est une image, *bien en deçà de la réalité*, des élucubrations des exégètes modernes, depuis le siècle dernier, sur le Pentateuque, (et, dans une certaine mesure, sur bien d'autres livres de l'Ecriture).

En effet, la réalité dont cette image n'est que l'ombre est beaucoup plus riche.

Voici, très schématiquement, la théorie de Graf-Wellhausen (du nom des deux personnages qui l'ont inventée et rodée), qui rallie la grande majorité des exégètes modernes. Mais si je dis: « rallie », il ne faut pas croire qu'ils sont tous d'accord sur tous les points de la théorie: il n'y a pas un seul point, pas un seul passage de l'Ecriture, sur lesquels les tenants de la théorie ne divergent point, chacun tenant sa propre opinion pour être « scientifique », de sorte qu'il y a une quantité infinie de thèses « scientifiques » qui se neutralisent les unes les autres et s'entrechoquent avec grand fracas. Non seulement cela, mais la théorie elle-même, comme elle a balayé celles qui l'ont précé-

dée, pourtant « scientifiques », sera un jour inévitablement balayée par une autre (il y a déjà des signes qui l'annoncent): c'est une affaire de nombre.

Selon donc cette théorie, le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronne), attribués unanimement, par ces livres et par toute l'Ecriture et la Tradition, à Moïse, ne sont pas l'œuvre de Moïse, mais une œuvre hétéroclite, dont les multiples motifs ont été composés, chacun séparément, par un auteur, ou un groupe d'auteurs, différent, tous en tout cas anonymes (l'exégèse moderne n'ayant jamais pu nommer personne, sauf hypothétiquement), plusieurs siècles, parfois même un millénaire après le prétendu Moïse.

Un de ces auteurs, les exégètes l'appellent dans leur jargon « le Jahwiste » ou « le Jéhoviste » (désigné par le sigle J), parce qu'il désignerait Dieu systématiquement par le mot « Iahvé » ou « Jéhovah ». Il serait de Juda, et aurait vécu dans la première moitié du 9e siècle av. J.C.

Un second, ils l'appellent « l'Elohiste » (sigle E), parce qu'il emploierait systématiquement le mot « Elohim » pour désigner Dieu. Il serait du royaume du Nord, du 8e siècle av. J.C.

Un troisième, appelé « le Deutéronomiste » (sigle D), aurait composé « le Deutéronome » au temps de Josias (622 av. J.C.).

Un quatrième, désigné par le sigle P (de l'allemand « Priestercodex »), à qui on attribue le prétendu Code Sacerdotal, d'esprit désespérément légaliste et généalogiste, serait peut-être Esdras, en tout cas un auteur qui a vécu après l'exil (5e siècle av. J.C.).

C'est dans l'ambiance de P qu'a existé le fameux scribe qui aurait donné au Pentateuque sa forme définitive, celle que nous connaissons. Ce scribe est un curieux amalgame de rigueur pointilleuse, rabbinique, et de laxisme, d'improbité éhontée. Tantôt en effet il copie servilement, même quand il n'y comprend rien, les documents sus-mentionnés, et tantôt il se permet des libertés vraiment excessives: il interpole, synthétise, interprète, déforme, ratatine, mais il est tellement stupide et maladroit qu'il se trahit souvent et n'arrive pas à masquer les contradictions les plus flagrantes. Ce scribe répugnant, malhonnête, imbécile, choque particulièrement les exégètes modernes, réputés pour leur probité intellectuelle et leur intelligence étincelante... Chaque fois que l'analyse des exégètes

modernes ne trouve pas d'obstacle, c'est qu'il a bien copié ses sources; mais dès qu'elle tombe dans une impasse, la faute en est au scribe.

Leur théorie étant ce que nous venons d'exposer, le défi est jeté, aucun compromis n'est possible. Ou bien, comme dit l'ineffable Julius Wellhausen, la « période plus récente, dans ses caractéristiques intérieures et extérieures, s'est inconsciemment projetée dans l'antiquité aux cheveux blancs et se réfléchit là comme une image glorifiée »[1]; ou bien alors les tenants de pareilles théories sont... les plus prodigieux paranoïaques qui aient jamais existé ! La suite de notre investigation devra le décider.

Une règle fondamentale contre laquelle pèche cette théorie, tout comme la farce que nous avons inventée sur la « Symphonie Héroïque », c'est que toute œuvre de génie, en quelque matière que ce soit, du moment qu'elle est empreinte de génie est forcément marquée du sceau de l'unité. Dès qu'on présume l'existence de plusieurs auteurs dans sa genèse, on est en train de lui attribuer une certaine cacophonie, et donc, de lui ôter les caractères de beauté et d'unité qui sont essentiels à toute œuvre de génie.

Cela est tellement vrai que St Athanase démontre l'existence d'*un seul* Dieu par l'harmonie qui se déploie dans la création: « En voyant dans le corps l'harmonie des membres », dit-il, « c'est-à-dire que l'œil n'est pas en conflit avec l'ouïe, la main n'est pas en dissension avec le pied, mais chaque membre accomplissant sa propre fonction sans sédition, nous comprenons par là qu'il y a nécessairement une âme dans le corps, dont elle dirige les membres, bien que nous ne la voyions pas.

Pareillement, dans l'ordre et l'harmonie du tout, on pense nécessairement à Dieu qui régit tout; et à un seul Dieu, non à plusieurs. Et l'ordre même de l'organisation de toutes choses, ainsi que leur harmonie dans la concorde, montre qu'il y a un seul Logos, non plusieurs, qui gouverne et régit cette harmonie. Car, s'il y avait plusieurs pour gouverner la création, un tel ordre en toutes choses ne serait pas maintenu, mais celles-ci seraient au contraire dans un état de désordre, à cause du nombre [de ceux-là], chacun tiraillant toutes choses selon sa volonté et luttant contre les autres...

De même que si quelqu'un entend de loin une lyre composée de cordes multiples et différentes, et admire l'harmonie de leur

accord - c'est-à-dire que la corde grave ne produit pas seule son son, ni l'aiguë seule, ni la médiane seule, mais toutes résonnent à l'unisson dans un équilibre stable - et conclut de là que la lyre forcément ne se meut pas d'elle-même, qu'elle n'est pas frappée non plus par plusieurs, mais qu'il y a un seul musicien (encore qu'il ne le voie pas) qui par sa science tempère le son de chaque corde selon un accord harmonieux: ainsi s'ensuit-il qu'il y a un seul gouverneur et roi de toute la création ».[2]

Les exégètes modernes ne nous demandent pas seulement de croire que plusieurs auteurs ont collaboré, à une même date, pour produire un chef-d'œuvre, mais, ce qui est encore pire, qu'ils l'ont produit progressivement, à des époques séparées par des intervalles de plusieurs siècles ! C'est comme si l'on nous demandait de croire que « Ste Cécile » n'a pas été peinte par Raphaël, mais par un peintre anonyme du 20e siècle, qui a volé le drapé de son tablier à Michel-Ange, le regard tourné au ciel à Ingres, la main gauche à Modigliani, la main droite à Vermeer, etc., non sans y faire lui-même des retouches d'un goût douteux.

- « Mais enfin », pourra-t-on me rétorquer, « est-ce que les musiciens qui jouent la 'Symphone Héroïque' ne coopèrent-ils pas tous à produire le même chef-d'œuvre, et ne pense-t-on pas aujourd'hui que Phidias s'est bien fait aider par d'autres dans les sculptures du 'Parthénon' ? » - D'abord, il est très peu probable que Phidias se soit fait aider par qui que ce soit dans cette sculpture, car si Lysippe a pu produire à lui seul des milliers de sculptures, pourquoi Phidias n'en pourrait-il pas produire quelques centaines ? Mais même s'il s'était fait aider, cela aurait certainement été d'une manière instrumentale et subalterne, comme lorsqu'un maçon donne les premiers coups de marteau à un bloc de pierre pour le préparer à être sculpté. Et pour l'orchestre, qui ne voit pas que les musiciens y coopèrent d'une manière purement instrumentale, et qu'ils n'ont aucun mérite dans la conception de la symphonie ? Ils jouent exactement le même rôle qu'un scribe qui copie « l'Odyssée » sur un parchemin.

C'est d'ailleurs un fait d'expérience: montrez-moi, ces trois ou quatre derniers siècles, un seul chef-d'œuvre - en littérature, en sculpture, en architecture, en peinture, etc. - qui ait été composé par plusieurs ? Que dis-je ces trois ou quatre derniers siècles ? plutôt ces deux millénaires: vous n'en trouverez au-

cun. Et c'est parce que vous n'en trouverez aucun là où nous sommes documentés suffisamment, que, pour étayer votre thèse, vous aller chercher vos exemples dans la nuit des temps, dans « l'Iliade » par exemple. Mais si aucun chef-d'œuvre n'a été composé par plusieurs aux époques que nous connaissons bien, il en sera de même aux époques que nous ne connaissons pas bien, et à plus forte raison quand le chef-d'œuvre est du calibre de « l'Iliade ». « L'on n'a guère vu jusques à présent », dit La Bruyère, « un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs: Homère a fait 'l'Iliade', Virgile 'l'Enéide', Tite- Live ses 'Décades', et l'Orateur romain ses 'Oraisons' ».[3]

Or, si le Pentateuque n'est pas un chef-d'œuvre, je ne vois pas ce qui pourrait bien l'être. Qu'est-ce la marque extérieure d'un chef-d'œuvre si ce n'est le fait qu'il est immortel, qu'il traverse les siècles et les millénaires en restant vivant, qu'il et lu par les peuples les plus éloignés les uns des autres dans le temps, dans la mentalité et dans l'espace, qu'il est une source puissante et féconde d'idées et de civilisation ? Paul de Kock peut, au 19e siècle, être lu pendant dix ans plus que tel ou tel chef-d'œuvre: mais cela ne durera pas, car la postérité est impitoyable, elle discerne immédiatement que la cause de son succès n'avait aucun rapport avec la valeur intrinsèque de l'œuvre, laquelle est nulle. Mais le chef-d'œuvre méprisé est tôt ou tard vengé.

Les leitmotivs en sont la chute de l'homme et les efforts inlassables de Dieu pour le sauver, malgré l'obstination de l'homme à Lui résister. Comme dans la symphonie beethovenienne, ces leitmotivs forment la trame de toute l'œuvre, se transforment l'une en l'autre, zigzaguent, explosent, se métamorphosent, mais toujours reconnaissables, tantôt indomptables, tantôt tragiques et funèbres, pour exploser dans la joie et le triomphe.

Si donc, nous ne nous contentons pas d'être des spectateurs extrinsèques - ce qui est la fonction de l'analyse - mais nous entrons, par l'intuition, dans l'œuvre, nous identifiant autant que possible avec son jet créateur, l'épousant dans toute sa puissance et ses sinuosités, non pas abstraitement, je le répète, mais concrètement, de toutes les puissances de notre être, alors, si c'est un chef-d'œuvre, tout est harmonie, les anomalies et contradictions apparentes ne seront plus des anomalies et des contradictions, mais des saillies reliées par « une ténébreuse et profonde unité ».

Si, par contre, nous souffrons d'une pénurie d'intuition, alors tout y sera obscur, mal charpenté, mal ficelé, dissonant, incohérent (qu'on voie la manière dont Mr. de Voltaire a interprété Pascal, dans ses « Lettres Anglaises »), et un éléphant dans un magasin de fine porcelaine ferait moins de dégâts que nous.

« Ce serait une affaire simple », dit Oswald T. Allis (un des rares exégètes modernes à venger courageusement l'authenticité mosaïque du Pentateuque, et il l'a fait jusqu'au titre de son livre), « de briser une boule de cristal en nombre de fragments et puis de remplir un volume d'une description élaborée et d'une discussion des différences sensibles entre les fragments ainsi obtenus, et de soutenir que ces fragments doivent tous provenir de globes différents. La seule réfutation concluante sera de démontrer que lorsqu'ils sont agencés entre eux ils forment de nouveau un seul globe. Après tout ce qui a été dit, c'est l'unité et l'harmonie des récits bibliques tels qu'ils se trouvent dans l'Ecriture, qui est la meilleure réfutation de la théorie selon laquelle ces récits d'une harmonie interne sont le résultat de la combinaison de plusieurs sources plus ou moins dissemblables et contradictoires ».[4]

Prenons par exemple les mots « Iahvé » et « Elohim ». Comme dans toute langue digne de ce nom, ces synonymes se distinguent par une nuance: « Elohim » désigne Dieu plutôt en tant que Créateur, tandis que « Iahvé » Le désigne plutôt en tant que Rédempteur. Aussi le serpent, dans son dialogue avec Eve, se garde bien d'employer le mot « Iahvé », et emploie quatre fois le mot « Elohim ». Par contre, le narrateur sacré (ch.2-3 de « Genèse ») emploie le composé « Iahvé Elohim » vingt fois (plus que dans tout le reste de l'Ancien Testament !), très intentionnellement, pour montrer l'identité du Dieu de la création et de Celui de la rédemption.

De même, le texte: « Elohim parla à Moïse et lui dit: 'Je suis Iahvé ! Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Shaddaï, et par mon nom de Iahvé Je n'ai pas été connu d'eux' »[5], bien loin d'impliquer que le mot « Iahvé » n'était pas connu des patriarches, comme l'affirment ces exégètes dans leur délire, pour en tirer d'aberrantes conclusions, signifie tout simplement que ce n'est pas à l'époque des patriarches que Dieu a montré *en fait* son bras rédempteur, mais sous Moïse, en délivrant les Israélites de la servitude d'Egypte et en leur donnant la Terre promise, comme le dit le même texte quel-

ques versets plus loin: « Je suis Iahvé, Je vous ferai sortir de la domination des Egyptiens et vous délivrerai de la servitude, et vous rachèterai le bras élevé et par un grand jugement, et vous adopterai pour mon peuple et deviendrai votre Dieu, vous saurez que Je suis Iahvé votre Dieu, qui vous fais sortir de l'oppression des Egyptiens, et Je vous ferai entrer dans le pays que J'ai juré, la main levée, de donner à Abraham, et Je vous le donnerai en héritage: Je suis Iahvé ! »

Dans d'autres cas, la variation dans l'usage des deux mots est commandée par le désir d'éviter la monotonie, souci permanent chez tout, je ne dis pas, génie, mais bon écrivain.

Au lieu de suivre ces principes si élémentaires et que dicte le simple bon sens, les exégètes modernes sont allés creuser plusieurs filons dans le texte, qui seraient dus à des auteurs différents. Leur défaite est cependant flagrante. Car même en les suivant sur ce terrain, on trouve parfois, malheureusement pour eux, le mot « Iahvé » dans le filon « Elohim », et le mot « Elohim » dans le filon « Iahvé », parfois dans la même phrase ! Et, qui plus est, les deux mots, bien loin de s'exclure, sont joints en un composé qui revient, comme nous l'avons dit, vingt fois au cours de deux chapitres !

Voici un autre exemple de l'incapacité totale des exégètes modernes d'entrer dans le génie d'un écrivain. Essentiellement monotones et ennuyeux, à tel point qu'il faut un courage surhumain pour parcourir leur prose, ils sont aveugles à tout ce qui est beauté, variété, unité dans la diversité, synthèse, richesse et profondeur.

Nous prendrons St Basile comme exemple: à côté d'un esprit qui s'élève aux plus sublimes contemplations, nous trouvons chez lui le logicien qui dissèque en longueur une particule, le législateur, le poète, enfin le ritualiste qui a profondément marqué, par sa liturgie, le rite byzantin. La divergence évidente de ces caractéristiques de son génie n'a pas empêché qu'elles s'unissent en lui pour composer une harmonie des plus rares, car le génie a cela de propre qu'il unit dans une synthèse supérieure des qualités qui s'excluent chez les hommes ordinaires. Et il ne s'est rencontré personne encore, autant que je sache, pour attribuer chacune des œuvres suivantes à un auteur différent: « Contre Eunome », « Les Dispositions Ascétiques », « La divine Liturgie de St Basile », le « Traité du Saint-Esprit », etc., ou bien d'attribuer, dans tel chapitre du « Traité du Saint-

Esprit », telle phrase à un logicien de l'école d'Aristote (sigle L), telle autre à un ritualiste invétéré, presque rabbinique (sigle R), telle autre à un légaliste (sigle L1), telle autre à un platonicien (sigle P), etc.

C'est pourtant exactement ce que les exégètes modernes ont fait pour le Pentateuque !

Si être législateur et être mystique étaient choses incompatibles, à plus forte raison le seraient d'être peintre, d'être ingénieur, d'être architecte, d'être sculpteur, d'être poète: et comment alors Michel-Ange a-t-il été tout cela à la fois ? Et combien de capacités ont été cumulées par chacun de ces génies: Léonard de Vinci, Napoléon, Pascal, etc., capacités que les exégètes modernes auraient (si seulement ces génies-là avaient été plongés pour nous dans la nuit des temps) soigneusement triées, sans aucun humour, pour en attribuer la paternité à des personnes différentes, que leur paranoïa aurait inventées et projetées dans l'espace et le temps ?

Mais voici qui est pire: tout le long du Pentateuque il est répété que Dieu donna ces lois à Moïse, que Moïse les écrivit et les transmit au peuple d'Israël, etc., et les exégètes modernes, effrontément, rétorquent: « Non, ce n'est pas Moïse qui a écrit le Pentateuque ! » On ne pourrait trouver démenti plus formel. Voyons donc qui est le menteur, de l'auteur du Pentateuque ou des exégètes modernes.

Il est bien connu que le style d'un écrivain le révèle tout entier: ses idées, ses passions, ses qualités morales, etc. Même si un écrivain prenait pour devise: « L'hypocrisie ! », son hypocrisie, *pour un connaisseur*, puera à travers son style, quelque enveloppé que celui-ci soit. C'est qu'il y a l'inconscient, qui ne demande pas notre avis pour affirmer son existence, et joue des tours à nous tous.

Lisons par exemple « Les Fleurs du Mal »: nous avons là, d'une manière on ne peut plus transparente, tout Baudelaire, catholique à rebours, champ de bataille constant entre la chair et l'esprit, succombant souvent à celle-ci sans s'y complaire, éprouvant au contraire pour cela une amertume d'absinthe, bien rendue par certaines photographies de Nadar et de Carjat. En plus d'un homme qui souffre terriblement et n'a rien d'un poseur, nous touchons du doigt, pour ainsi dire, dans cette œuvre, la densité et la profondeur de la pensée, la beauté plastique.

Même lorsqu'à l'inverse l'homme est désespérément abstrait, peu porté à l'expansivité et aux confidences, comme Kant, cet hermétisme et cette sécheresse mettent leur empreinte dans le style et nous révèlent l'homme.

Cela posé, appliquons le principe au Pentateuque. Quelle plus grande exigence morale et haine du péché que celle qui s'y révèle tout au long, depuis la première chute et le déluge jusqu'à la révolte constante contre Dieu dans le désert ? Quelle idylle plus naïve, plus touchante, d'une plus grande fraîcheur que celles d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Rachel ? Quelle plus grande expansivité, délicatesse et beauté des sentiments que l'histoire de Joseph ? Où trouver un sens plus profond du divin et du sacré que dans l'apparition du buisson ardent et la rencontre de Moïse avec Dieu au Sinaï ? Quel sens plus rigoureux de l'adoration due à Dieu seul, allié à une si profonde bienveillance pour la faiblesse humaine, dans les parties législatives si méprisées par les critiques ? Comment alors un auteur qui fait preuve d'un tel amour de la vérité, de la sincérité, et qui est d'une telle sublimité, peut-il être un imposteur et un charlatan (puisqu'il attribue à Moïse ce qui est pure invention de sa part) ? Car enfin, on ne peut pas être à la fois naïf et roué, sincère et menteur, divin et charlatan !

Voici d'ailleurs ce qu'avoue un savant qui de temps en temps dit la vérité, mais non exclusivement: « Les érudits bibliques ont été égarés par l'analogie avec le monde gréco-romain antique pour exagérer, au delà de toute analogie, la possibilité d'une 'pieuse fraude' dans la fabrication de rapports écrits et de documents. Presque chaque livre et chaque passage de l'Ancien Testament ont été stigmatisés par au moins un érudit comme étant des faux littéraires. En conséquence, on ne peut trop souligner qu'*il n'y a guère, dans l'ancien Proche-Orient, aucun signe en faveur des faux documentaires ou littéraires.* Quelques anciens faux attestés, d'Egypte, sont connus: des inscriptions qui prétendent remonter à des temps beaucoup plus anciens, tels les soi-disant 'Stèle de Bentresh' et 'Décret de Djoser', sur une falaise près d'Eléphantine. Cependant, on a trouvé que les deux [inscriptions] appartiennent à la période ptolémaïque, c'est-à- dire à un temps où l'éthique de l'Orient ancien avait disparu pour toujours ».[6]

Aux témoignages du Pentateuque sur lui-même s'ajoutent ceux - plusieurs centaines - du reste de l'Ancien Testament. Les

prophètes de toutes les époques parlent constamment des temps *lointains* de Moïse, de la Loi et de la délivrance d'Egypte, ainsi que des miracles. Si les auteurs du Pentateuque, selon la théorie moderne (ou moderniste), étaient contemporains de ces prophètes, comment alors expliquer que ceux-ci, avec leur promptitude bien connue à verser jusqu'à la dernière goutte leur sang pour la moindre virgule de la parole de Dieu, aient digéré si facilement l'apparition de ces faux ? Manifestement, seul un exégète moderne, prêt à vendre Dieu Lui-même pour cent francs, peut imaginer une pareille éventualité.

D'un autre côté, puisque la partie législative (P) est postérieure à ces prophètes, forcément le peuple auquel ils s'adressaient ne connaîtrait pas l'existence de la Loi. Qu'on nous explique alors comment ils condamnent avec tant de véhémence un peuple pour des prévarications contre une Loi qui n'aurait pas existé !

Une autre preuve de la fausseté de la théorie moderne, c'est le Pentateuque samaritain. On sait que Sargon II, après la prise de Samarie, déporta ses habitants et y implanta des Assyriens. Attaqués par des lions, les nouveaux venus crurent, dans leur superstition, que c'était parce qu'ils n'avaient pas rendu un culte au dieu du pays... Aussi Saragon II leur envoya-t-il un prêtre d'entre les déportés, pour les instruire dans la religion du pays. Par ce dernier, ils reçurent le Pentateuque (à l'exclusion des autres livres de l'Ancien Testament qui faisaient de Jérusalem le centre du culte, récusés pour cela, lors du grand schisme, par le royaume du Nord) et adoptèrent le culte du Dieu d'Israël sans renoncer - chose étrange ! - à leur idolâtrie. Frustrés par les Juifs de toute coopération dans la restauration du Temple, ils devinrent leurs ennemis irréconciliables, et inventèrent le mythe du Mont Garizim comme centre de culte voulu par Moïse, et ne pactisèrent plus que sporadiquement avec l'idolâtrie. On les connaît jusqu'à nos jours sous le nom de « Samaritains ». Ils observent très littéralement la Loi mosaïque et sont en possession de copies anciennes de leur Pentateuque, qui a la particularité de garder la forme ancienne de l'écriture hébraïque, et non la forme araméenne adoptée par les Juifs après le premier exil.

Or, s'il y avait eu un filon P ajouté au Pentateuque au 5^{e} siècle av. J.C., sous Esdras, les Samaritains, animés d'une haine si implacable contre Esdras et le nouveau Temple, et rongés par

un si terrible complexe d'infériorité à l'égard des Juifs, n'eussent pas manqué de le dénoncer. Et pourtant, non seulement ils ne dénoncent rien, mais - à part la corruption qu'ils ont introduite au sujet de Garizim dans Dt.27[4] - les deux Pentateuque sont substantiellement identiques. C'est donc qu'Esdras n'a rien modifié au Pentateuque reçu 250 ans auparavant par les Samaritains, et qui représente, certainement, une tradition beaucoup plus ancienne encore.

De plus, l'exégète moderne devra, avec une impudence sans pareille, démentir le Christ et ses apôtres, qui répètent inlassablement que le Pentateuque a été donné par Moïse, et qui mentionnent « la Loi » toujours *avant* « les prophètes ».

Mais essayons de contrôler les assertions du Pentateuque par les découvertes archéologiques. Car si c'est un faux, écrit des centaines d'années après Moïse, et, en certaines parties, un millénaire après lui, les erreurs et les anachronismes vont s'y révéler nombreux. Quelque soit le prétendu immobilisme de l'Orient, et quelque habile que soit l'auteur, il va trébucher à chaque page, surtout que son livre n'est pas abstrait, jonglant avec des idées pures, mais épouse la vie concrète dans ses moindres détails et se donne pour historique, donc ayant rapport à des événements assez importants pour qu'on leur trouve des témoins contemporains (ouvrages, stèles, villes entières découvertes par les fouilles, pyramides, que sais-je ?) qui puissent infliger à notre faussaire un cinglant démenti.

Or, jamais pour aucun livre au monde comme pour le Pentateuque (et les autres livres de la Bible) on n'a vu, de mémoire d'homme, autant de chercheurs et d'investigateurs de toutes sortes, la plupart venus exprès avec l'intention de démentir l'Ecriture, et tous armés de l'arsenal le plus sophistiqué de la science: paléographes, assyriologues, égyptologues, fouilleurs, hébraïsants, etc., tous attelés depuis bientôt deux siècles à la tâche de scruter le moindre vestige qui a trait, de près ou de loin, à la Bible, de vérifier, confronter, opposer...

Quelques années auparavant, Voltaire s'écriait triomphalement: « Les Juifs ne surent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et ensuite syriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu ».[7]

Or, l'archéologie a démontré, en notre siècle, l'existence d'une langue hébraïque alphabétique encore antérieure aux

temps de Moïse ! bien qu'on continue parfois de répéter çà et là, avec aplomb, la vieille rengaine qu'on nous apprenait en classe, à savoir que ce sont les Phéniciens qui ont inventé l'alphabet au début du premier millénaire av. J.C. !

En 1930, à Ain Shems, Elihu Grant « découvrit une pièce de poterie avec une inscription en encre, en caractères hébreux anciens, datant au moins du 14e siècle av. J.C. En montrant la grande antiquité de l'écriture en Palestine, et en déplaçant l'usage de l'écriture hébraïque à une période antérieure à Moïse, cette découverte naturellement fit sensation ».[8] Mais la plus sensationnelle des découvertes fut celle, faite à la même époque, à Ras-Shamra (l'ancienne Ougarit), d'un alphabet de vingt-sept caractères en écriture cunéiforme, bien antérieure aux Phéniciens.

Voici comment le même Albright, en 1946, résumait l'état de la question (et la continuation des découvertes fait qu'on se tient sur des sables mouvants !): « L'alphabet phénicien était déjà connu des Cananéens dans l'âge du bronze récent[9], comme nous le savons d'une demi-douzaine d'inscriptions (dont deux d'une certaine longueur) appartenant à la période entre 1600 et 1200 (av. J.C.). Ce qui, à partir de trois ou quatre inscriptions toutes découvertes en Palestine, semble être le même alphabet, est connu dans un âge encore plus reculé (entre 1700 et 1500 av. J.C.). Que cet alphabet a été connu des nomades et des Cananéens sédentaires, cela est certain des inscriptions de la première période du Sinaï, datant de 1800 à 1600 av. J.C. Qu'il continua à être employé par les nomades (ou bien qu'il a été réintroduit parmi eux), cela est sûr du fait que les formes des caractères alphabétiques employés par les Arabes du Nord et du Sud au 7e siècle av. J.C. remontent à des prototypes qui ont dû diverger des formes cananéennes correspondantes, antérieurement à 1400 av. J.C. En outre, nous savons maintenant qu'en plus de la première écriture cananéenne dont est issu le phénicien, les Cananéens, environ 1400 av. J.C., faisaient usage, en écriture, du cunéiforme accadien, de l'alphabet cunéiforme d'Ougarit, et des hiéroglyphes égyptiens. Nous pouvons donc à peine être surpris de trouver que les découvertes archéologiques, dans l'exacte mesure de leur portée, confirment presque toujours la tradition israélite ».[10]

Il donne plus de précisions au sujet de l'hébreu, dans un travail plus récent: « Par les indications des noms de lieux, il est

maintenant certain que les habitants de l'ouest de la Palestine et du sud de la Phénicie parlaient déjà une forme d'hébreu dans des temps aussi reculés que le début du 3e millénaire av. J.C., sinon avant. Vers le milieu du second millénaire av. J.C., il existait déjà au moins quatre dialectes distincts d'hébreu, dont trois peuvent être esquissés à partir d'indications tirées d'inscriptions, tandis que le quatrième, le premier hébreu, doit être reconstruit à partir de l'hébreu biblique, par l'usage des méthodes modernes comparatives de linguistique. Mais tous ces dialectes étaient très intimement reliés, différant entre eux plutôt moins qu'un nombre correspondant de dialectes modernes, arabes ou allemands, ne différeraient entre eux ».[11]

Voilà pour la langue. Quant au contenu du Pentateuque, l'archéologie l'a confirmé incessamment.

Ainsi, les patriarches sont représentés dans « la Genèse » comme menant une vie semi-nomade. Ils ont des centres peu habités auxquels ils reviennent constamment: Sichem, Dotân, Béthel, Hébron, Bersabé, tout en circulant lentement le long de la crête montagneuse centrale, très boisée mais avec de bons pâturages, jusqu'au nord du Négev. Jamais ils ne s'aventuraient vers le désert ou les plaines de la côte. Or, les conditions de vie, mille ans, mille cinq cents ans plus tard, c'est-à-dire à l'époque où les exégètes modernes situent les auteurs du Pentateuque, ont tellement changé qu'il eût été strictement impossible d'évoquer avec une si saisissante vérité cette vie des patriarches: déjà, dès le début du 12e siècle av. J.C., la crête montagneuse était occupée par une population sédentaire cananéenne.

De même, l'origine mésopotamienne des patriarches est corroborée d'une manière éclatante. D'abord, on a retrouvé les noms des ancêtres d'Abraham: Seroug, Nakhor, Térakh, etc., comme noms de lieux dans la région de Haran. Ensuite, les archives découvertes à Nuzi, au sud-est de Ninive, et d'autres, montrent constamment l'identité des coutumes mésopotamiennes et de celles des patriarches. Par exemple, au sujet de la crainte d'Abraham que son héritier ne soit pas son fils, c'était une coutume pour un couple sans enfant d'en adopter un, lequel prenait soin d'eux et veillait à ce qu'ils eussent de dignes funérailles: en échange, il héritait de leur propriété. Le contrat était annulé, au moins en partie, en cas de naissance d'un fils.

Nous invitons le lecteur à lire attentivement « Genèse », 14.

On y voit quatre rois, dont le chef semble être Codorlahomor, roi d'Elam, venus de l'autre côté de l'Euphrate, livrant une bataille contre cinq rois dans la vallée des Siddim, ou de la mer de Sel (l'actuelle mer Morte). Avant cela, venant de l'actuel Hauran, ils battent « les Rephaïm à Ashtaroth-Qarnayim, les Zouzim à Ham, les Eymim à Shaweh-Quiriataïm ». Or, cette voie était considérée par presque tous les archéologues, y compris Albright, « comme la meilleure preuve du caractère essentiellement légendaire du récit »[12], jusqu'au jour où ... Albright en personne, en 1929, découvrit toute une ligne de « tells », le long de cette voie, datant du troisième millénaire av. J.C. et du début du second, explora les localités ci-dessus mentionnées par le texte biblique et prouva qu'elles ont été occupées à cette époque-là précisément ! Cette route, à l'époque où les critiques placent la composition de « la Genèse », avait cessé d'être employée depuis des siècles et des siècles, de sorte que le faussaire n'eût pas pu même soupçonner son existence.

Les cinq villes des cinq rois alliés sont Sodome, Gomorrhe, Admah, Seboyim et Béla (Soar), dans une région dont il est dit: « Loth levra les yeux et vit tout le circuit du Jourdain, que c'était partout arrosé - avant que Dieu détruisît Sodome et Gomorrhe - comme le paradis de Dieu, comme le pays d'Egypte... »[13] Or, l'archéologie a révélé que cette vallée de « la Pentapole »[14] était très fertile et densément habitée à l'époque d'Abraham, et qu'un cataclysme immense, à la même époque, l'a rendue un désert: « Les faits archéologiques », dit Nelson Glueck, « coïncident parfaitement avec cette tradition littéraire. Il y eut aux environs de 1900 av. J.C. une destruction si totale des grands forteresses et établissements de la région - dans l'enceinte des limites que nous avons examinée - que la civilisation particulière qu'ils représentaient n'est jamais ressuscitée ».[15] Jamais un auteur du 8^{e} ou 9^{e} siècle av. J.C., c'est-à-dire de l'époque où la région a été la moins habitée, n'eût pu, même en songe, imaginer pareille présentation de la situation !

Venons à la Loi mosaïque. Depuis qu'on a découvert, en 1902, le code de Hammourabi (qu'on peut voir au Louvre), le triomphalisme des exégètes de l'école de Wellhausen a perdu un peu de son arrogance. Contrairement à leur thèse, à savoir que les lois mosaïques reflèteraient des mœurs et des conditions de vie postérieures à l'exil, ces lois, bien au contraire, se sont avérées être plutôt apparentées à celles de Hammourabi et d'autres

peuples, du deuxième millénaire av. J.C. (découvertes peu après le code): Hittites, Assyriens, etc.

Concernant le « Deutéronome », Albright fait cette remarque importante: « Le code civil présupposé par le 'Deutéronome' appartient à une phase antérieure au développement du pouvoir royal, à la grande expansion commerciale des 8e et 7e siècles, et par conséquent à l'écroulement de l'ancienne organisation basée sur la tribu et le clan, laquelle a été progressivement remplacée, durant la période royale, par un système de divisions territoriales et de corporations commerciales. Les autorités sont encore choisies localement, au lieu d'être désignées par le roi ».[16]

La même école a toujours soutenu que la Tente de Réunion, au désert, n'était qu'une fiction de l'exil, imaginée d'après le Temple de Salomon et celui, idéal, d'Ezéchiel. Or, « beaucoup d'indices », poursuit le même auteur, « désignent pour la Tente de Réunion un arrière-plan de désert... Tandis que le cèdre et l'olivier furent employés pour le Temple de Salomon, seul l'acacia est mentionné dans le récit de la construction du Tabernacle. L'usage prédominant du poil de chèvre pour le tissu de la tente, et de peaux de béliers et de peaux d'agneaux ('ôrôt elîm, ôrôt tehashîm', Ex.25[5], etc.), repose sûrement sur une bonne tradition. Mise à part toute autre considération, la divergence, dans l'ensemble, entre le plan de la Tente et celui du Temple de Salomon et du Temple idéal d'Ezéchiel reste inexplicable si nous devons supposer que le Tabernacle est une invention des prêtres de l'exil...

C'est une idée répandue parmi les érudits bibliques aujourd'hui que le candélabre à sept branches du Tabernacle (Ex.25[31sq.], 37[17sq.]) reflète la période babylonienne, ou même perse. Cependant, malheureusement pour cette conception à priori, c'est précisément dans le premier âge de fer[17], jamais plus tard, que nous trouvons des lampes de poterie avec sept places pour les mèches, le bord de la lampe pincé sept fois ».[18]

Contre l'authenticité du Pentateuque, on fait des objections de cet acabit:

1. - « Mais alors, Moïse a-t-il écrit le récit de sa propre mort ? »

- Avouez au moins que s'il y avait eu un faussaire dans l'affaire, il aurait été trop malin pour aller faire écrire à Moïse le récit de sa propre mort; de sorte que rien ne montre mieux l'authenticité du Pentateuque que cette addition ! Encore qu'il

y ait de très grands esprits (par exemple, Origène) pour croire que Moïse a écrit - prophétiquement - le récit de sa propre mort, on n'est pas obligé d'aller jusque-là. Le récit pourrait très bien avoir été ajouté, en guise de post-scriptum, par Josué ou quelque autre prophète inspiré, sans que l'authenticité du Pentateuque en soit le moins du monde affectée. - A la mort de Léon Bloy, sa femme ajouta au « Journal » de l'écrivain quelques pages pour raconter ses derniers instants. Qui donc à cause d'elles irait nier l'authenticité du « Journal », même si Mme Bloy ne les avait pas signées ? Pourquoi alors avoir deux poids et deux mesures ?

2. - « Mais dans 'Genèse' 36[31], il est écrit: 'Voici les rois qui régnèrent à Edom avant qu'un roi ne régnât sur Israël'. Donc l'auteur de cette phrase savait qu'il y avait une monarchie en Israël et ce ne peut être Moïse ». - Cette objection part du préjugé que la prophétie n'est pas possible. Nous renvoyons donc l'objecteur au chapitre où nous avons rationnellement prouvé la fausseté de ce préjugé.

La royauté en Israël a été d'ailleurs formellement prédite par Moïse, par exemple: « Je te multiplierai beaucoup, beaucoup, et te ferai devenir des nations, et des rois sortiront de toi »[19] (paroles de Dieu à Abraham). (Voir aussi Dt.17[14-20]).

3. - « Et la mention de 'Dan', dans 'Genèse' 14[14], où il est dit qu'Abraham poursuivit l'ennemi 'jusqu'à Dan', alors que nous savons que le nom 'Dan' n'a été appliqué qu'après la conquête de la Terre promise: 'Ils appelèrent la ville Dan, du nom de leur père, qui était né d'Israël; mais auparavant le nom de la ville était Laïsh' »[20] - Réponse: ou bien c'est un autre Dan, au sud de Jérusalem, selon certains archéologues (Garstang, Petrie, etc.), ou bien c'est une modernisation du nom faite par l'éditeur sacré du Pentateuque pour rendre la géographie compréhensible au lecteur. Dans ce cas, l'ancien nom « Laïsh » a été modernisé en « Dan ».

On peut dire la même chose des noms égyptiens de l'histoire de Joseph: « Il a été signalé depuis longtemps par des égyptologues que les noms égyptiens dans cette histoire sont d'époque tardive et ne peuvent être datés avant le 10[e] siècle (av. J.C.) au plus tôt. En conclure toutefois que l'histoire de Joseph est en conséquence légendaire, ou même une invention romantique d'époque plus récente, sera exactement aussi déraisonnable que de déduire, de la modernisation encore plus récente des

noms dans la version des Septante, que l'histoire de Joseph est une compilation de scribes alexandrins ![21]

4. Enfin: - « Comment Moïse peut-il parler de lui-même à la troisième personne ? » - Et comment de Gaulle l'a-t-il fait, dans ses « Mémoires » ? Et Thucydide ? Et Josèphe ? Et César ?...

B - Isaïe.

Alors que pour le Pentateuque, la principale raison qui incitait les exégètes modernes dans leur travail de sape était l'antiquité de la révélation monothéiste, corroborée par tant de miracles, elle est, concernant Isaïe, son caractère prophétique. Déconcertés par tant de prophéties que ont eu le mauvais goût de s'accomplir, ils ont pris un parti très simple (qu'ils vont appliquer désormais très systématiquement à tous les livres de l'Ecriture qui contiennent des prophéties): tout texte qui contient une prophétie qui s'est réalisée est, soit une interpolation faite après l'événement, soit une partie d'un ouvrage rédigé après l'événement. C'est le fil conducteur de toutes leurs recherches.

Il ont d'abord divisé le livre d'Isaïe en deux parties, qu'ils ont attribuées, chacune, à un auteur différent: le prétendu proto-Isaïe (ch.1-39), et le prétendu deutéro-Isaïe (ch.40-66). Mais sitôt la première brèche effectuée, ils se sont engouffrés dans un abîme de désintégration sans exemple. Car pourquoi s'arrêter, quand on n'a plus de garde-fou, je veux dire d'équilibre mental et de bon sens ? Aussitôt, le malade Duhm crut découvrir dans le deutéro-Isaïe un trito-Isaïe (ch.55-66), le deutéro-Isaïe dut se contenter des ch.40-55. C'était la gloire pour Duhm ! Enivré, il trouva d'autres Isaïes, un tétarto, un pempto et un sexto; mais il faut dire que d'autres exégètes, jaunes de jalousie, suivirent la même piste et ne le laissèrent pas jouir tout seul de cette gloire.

On ne s'arrêta pas là. Dans le proto-Isaïe, on découvrit, comme aux plus beaux jours de la critique du Pentateuque, une collection chaotique de fragments d'un nombre énorme d'auteurs, anonymes évidemment (comme tous les Isaïes, sauf le proto), dont la plupart aurait vécu après l'exil, quelques-uns même au I^{er} siècle av. J.C., de sorte que le véritable Isaïe n'aurait écrit, selon certains, que le tiers du livre ! Le deutéro-Isaïe aurait vécu vers la fin de l'exil, et son recueil est plein d'interpolations. Quant au trito-Isaïe, ce n'est qu'une série de frag-

ments d'origine diverse, réunis par quelque compilateur beaucoup plus tardif.

On retrouve dans cette histoire le même mépris, que nous avons constaté au sujet du Pentateuque, pour les témoignages internes, répétés à satiété, comme quoi il s'agit d'Isaïe, grand prophète du 8e siècle av. J.C., fils d'Amos, et qui a prophétisé sous les règnes d'Ozias, de Jotham, d'Achaz et d'Ezéchias...

De plus, Jésus, fils de Sirach, auteur de « L'Ecclésiastique » au début du 2e siècle av. J.C., y dit d'Isaïe: « Ezéchias fit ce qui est agréable au Seigneur et se tint ferme dans les voies de David son père, que lui avait prescrites Isaïe le prophète, grand et fidèle dans sa vision. Pendant ses jours le soleil rétrograda, et il [Isaïe] prolongea la vie du roi. Avec un esprit puissant il vit la fin des choses et consola les affligés dans Sion. Jusqu'à l'éternité il révéla les choses à venir et les choses cachées, avant qu'elles advinssent ».[22] Or, les consolations aux « affligés de Sion » se trouvent dans les ch..40-66. De même, la dernière phrase vise avant tout les prophéties sur Cyrus et sur la chute de Babylone (à cause desquelles les exégètes ont pondu le deutéro-Isaïe), elles aussi dans les ch.40-66. Par conséquent, au début du 2e siècle av. J.C., le livre d'Isaïe formait depuis longtemps un tout attribué à un seul prophète, le seul qui ait vécu autrement que dans l'imagination délirante des exégètes. Le manuscrit trouvé à Qumran, datant, selon les critiques impartiaux, du 2e ou même du 3e siècle av. J.C., confirme cela d'une manière éclatante.

A tout cela s'ajoutent les trente-sept citations d'Isaïe dans le Nouveau Testament, dont onze lui sont attribuées explicitement, et provenant de toutes les parties de la prophétie.

Quand on leur demande comment expliquer que toute la tradition juive et chrétienne ne connaît qu'un seul Isaïe, les exégètes vous répondent d'une manière qui fait douter de leur santé mentale: « C'est », disent-ils, « que le rouleau du deutéro-Isaïe, sans nom, s'est un jour trouvé fortuitement à la suite du proto-Isaïe, et ainsi, tout bonnement, par mégarde, il a passé pour être d'Isaïe ! » Et pour ceux qui croient au trito-Isaïe, il y a eu répétition du phénomène: le trito-Isaïe s'est un jour trouvé, par hasard, à la suite du deutéro-Isaïe, etc.

Laissons de côté l'absurdité de cette supposition rocambolesque. Mais qu'on nous dise comment le deutéro-Isaïe, prophète d'une telle grandeur, eût pu rester inconnu: « Si le nom

d'Obadias[23], l'auteur d'un unique chapitre, a été préservé soigneusement par la tradition, à plus forte raison le deutéro- Isaïe l'eût été. Si Esdras mentionne les consolations d'Aggée et de Zacharie, et enregistre méticuleusement le nombre des bêtes qui appartiennent aux exilés, comment eût-il négligé un prophète de cette stature ? »[24]

Passons au contenu du livre. Pourront-ils nous expliquer comment un prophète aussi sublime que celui qui a écrit ces chapitres, aussi saint, aussi enclin au martyre, a pu forger une supercherie aussi monstrueuse que de faire passer comme prophétie un texte écrit après l'événement ?

- « Regardez bien », disent-ils. « Le vrai Isaïe a vécu au 8e siècle, au moment où l'Assyrie était le pays dominant, et Babylone n'était que sa vassale. Et d'un seul coup il nous plonge dans un monde qui n'est venu que deux siècles plus tard, où c'est Babylone qui détient la primauté et le peuple juif est déjà en exil ! »

- Et pourquoi pas, mon gaillard, puisque l'essence même de la prophétie est la vision de l'avenir ?

- « Mais on n'a aucun exemple pareil chez les autres prophètes ! »

- C'est faux. Est- ce que St Jean, qui nous parle, au début de son « Apocalypse », des sept églises d'Asie mineure, ne vire-t-il pas d'un seul coup et ne nous plonge-t-il pas dans les temps de l'Antéchrist, c'est- à-dire non point deux cents ans après, mais deux millénaires au moins ? Isaïe lui-même, celui que vous appelez « le proto », ne s'imagine-t-il pas idéalement au temps du Messie (ch.9, etc.) ? Est-ce que Jacob, au ch.49 de « la Genèse », ne décrit-il pas idéalement la situation des douze tribus d'Israël telle qu'elle sera plusieurs siècles plus tard ? Et je dirais autant de tous les autres prophètes.

Leurs autres arguments révèlent les mêmes caractéristiques que nous avons vues déployées dans leur critique du Pentateuque:

1. Incapacité totale d'intuition qui leur permette de voir le lien logique entre deux parties d'une œuvre dès lors qu'elle n'est pas divisée en trois ou cinq points, avec exorde et conclusion, et qu'elle est bâtie, comme c'est le cas pour toute l'Ecriture, sur ce que Pascal appelle « l'ordre de la charité » ou « l'ordre du cœur », et qui « consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer tou-

jours ».[25] Que dis-je « entre deux parties d'une œuvre » ? Mais entre deux chapitres, entre deux versets successifs, entre les mots d'un même verset !

2. Déficience totale du sens esthétique, à tel point que si on leur faisait passer une épreuve consistant à proposer à leur appréciation des textes littéraires non signés, on serait ébahi de leur incapacité radicale de juger du beau, à plus forte raison de l'aimer: pareille épreuve évoquerait irrésistiblement la farce des années trente, de celui qui fit barbouiller par un âne, dont il avait enduit la queue de peinture, une toile, puis la proposa à l'admiration de célèbres critiques d'art, dans un Salon à Paris: tous y virent un grand chef-d'œuvre (surréaliste ou cubiste, je ne sais plus).

3. Enfin, vivant leur petite vie effroyablement monocorde, ils sont absolument incapables d'imaginer la présence des contraires (non des contradictions) dans une haute synthèse: le fort et le suave, le juste et le miséricordieux, etc., synthèse dont Pascal dit, sur le plan moral: « Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car, autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue ».[26]

Au lieu donc de voir la synthèse des contraires dans la même pensée, ils voient une qualité et l'opposent à son contraire d'une manière absolue; bien plus, ils personnifient cette opposition en deux prophètes, quitte à inventer l'un deux pour satisfaire leur idéologie. « Ainsi », disent-ils, « le proto- Isaïe insiste sur la majesté et la justice de Dieu, et son style fourmille d'images tirées de la nature; mais le deutéro-Isaïe insiste plutôt sur sa Toute-puissance, sa miséricorde, son amour, sa sagesse, et ses images sont tirées surtout des sentiments humains. Le premier dénonce, le second console ». Accordons cela pour le besoin de la discussion, bien qu'il y ait beaucoup de nuances à mettre dans leurs observations. Mais la dénonciation et la consolation ne s'excluent pas, ni la justice et la miséricorde, ni

le monde psychologique et le monde naturel. Les différentes prophéties prononcées par Isaïe et formant le livre appelé « Isaïe » l'ont été dans des circonstances et à des époques différentes, pour des buts différents: il est donc normal, il est même nécessaire, que ses discours soient axés sur des idées différentes, et que le style suive ces idées. On n'emploie pas des images tirées du tonnerre et des tremblements de terre lorsqu'on veut consoler, ni le langage du « Cantique des Cantiques » quand on veut réprimander et menacer !

Dans toutes les littératures et dans tous les arts les exemples abondent. Dans les fresques de la Chapelle Sixtine, de Michel-Ange, la grâce et la douceur de telle ou telle sibylle voisinent avec la terreur qu'inspire le Christ du Jugement dernier: et pourtant, c'est une seule œuvre, alors que les prophéties d'Isaïe constituent des œuvres différentes à différentes époques de sa vie ! Si on n'avait su très certainement que le petit poème « Sur l'Herbe » et le « Mon Dieu m'a dit » proviennent de la même main, jamais on ne l'aurait admis, et je parie que dans quelques siècles il y aurait des « érudits » pour parler d'un proto-Verlaine et d'un deutéro-Verlaine...

Or, la différence de ton et de fond entre le prétendu proto-Isaïe et le prétendu deutéro-Isaïe est infiniment moins sensible qu'entre ces deux poèmes de Verlaine. Il n'y a pas un seul thème des ch.1-39 qu'on ne retrouve dans les ch.40-66, et inversement. Car, nous aussi, nous avons été à l'école et nous savons lire ! Mais oui !

Qu'y a-t-il, en effet, de plus idyllique et paradisiaque que le ch.11: « Le nourrisson mettra la main dans le trou des aspics et dans le nid des petits des basilics... » ou que le ch.35: « Alors le boiteux bondira comme un cerf, et claire sera la parole de ceux qui bégayent... » ? De plus consolateur que les ch.9 et 11 et 35: « Fortifiez-vous, mains relâchées et genoux paralysés !... » ? De plus miséricordieux que ces paroles: « Même si vos péchés étaient comme le pourpre, Je les blanchirais comme la neige, et s'ils étaient comme l'écarlate, Je les blanchirais comme la laine »[27] ? De plus tendre et doux que le ch.25: « Dieu a enlevé toute larme de tout visage » ?

Inversement, dans le prétendu deutéro-Isaïe, qu'y a-t-il de plus menaçant que les ch.47 et 50: « Voici que vous tous allumez du feu et soumettez la flamme; marchez à la lumière de votre feu et à sa flamme, dont vous brûlerez... » ? de plus axé

sur la justice de Dieu que le ch.64, ou le ch.59 dont l'affinité avec le ch.1 d'Isaïe est telle qu'il faut être complètement hébété pour ne pas la voir ?

Quant au style, pour me limiter à un seul exemple: puisque les exégètes modernes sont férus de statistiques, l'expression « le Saint d'Israël » qui se trouve treize fois dans le prétendu proto-Isaïe, se retrouve quatorze fois dans le prétendu deutéro, alors qu'on ne la trouve que cinq fois dans tout le reste de l'Ancien Testament !

C - Daniel

Si jamais livre de l'Ancien Testament contient des prophéties, c'est le livre de Daniel. Nous avons vu qu'il a prédit, dès le 6e siècle av. J.C., la succession des quatre grands empires, leurs caractéristiques, les exploits d'Alexandre le Grand, les péripéties des luttes entre les Séleucides et les Lagides, les crimes et l'impiété d'Antiochus Epiphane, etc. Tout s'est réalisé rigoureusement.

Que faire ? Lorsqu'il s'agissait d'Isaïe, l'affaire était simple pour les exégètes modernes: comme un fauve démembre un beau cerf vivant, ils le démembrèrent de la manière que nous savons, reléguèrent après l'événement la composition de la partie qui contient le gros des prophéties, et mirent au compte des interpolations les prophéties qui parsèment le reste du livre. Mais Daniel ? Il est *tout entier tissu* de prophéties et de miracles ! De par ailleurs, le livre est marqué d'une unité de style et de pensée telle qu'elle provoquerait l'envie de maints auteurs !

Que faire ? Qu'à cela ne tienne ! A part les quelques irréductibles qui mutilent rituellement le livre, l'attribuant par fragments à des anonymes vivant après les événements prophétisés, les exégètes modernes ont cru plus sage de s'en tenir à un seul auteur, anonyme bien sûr, qui aurait vécu quatre siècles après l'époque de composition professée par Daniel, ce qui nous mène aux temps des Macchabées (la précision des prophéties sur Antiochus Epiphane, etc., oblige !) et neutralise toutes les prophéties contenues dans le livre.

Pour se débarrasser du caractère miraculeux du livre - ce qui, il faut l'avouer, est tout ce qu'il y a de plus embêtant, n'admettant aucune retouche ni rationalisation - qu'à cela ne tienne ! ils attribuent à la partie nettement historique du livre un caractère mythique et légendaire, tout cela au mépris des affirmations inlassables de l'auteur, à savoir qu'il s'appelle Daniel, qu'il a vécu, au temps de l'exil, à Babylone, sous Nabuchodonosor, qu'il a vu l'avènement de Cyrus, qu'il a eu telle et telle visions sur l'avenir, à telle et telle dates exactes, etc.

Alors la question capitale que nous avons déjà posée à propos du Pentateuque et d'Isaïe, nous la posons de nouveau: comment peut-on attribuer le mensonge et l'imposture à un auteur aussi divin, aussi sublime, et qui préfère être dévoré par la fournaise ardente, ou par les lions, plutôt que de renier Dieu (même si nous concédions aux exégètes qu'il n'a pas existé, au moins a-t-il été capable de *concevoir* et d'*exhaler* une chose aussi héroïque et sublime) ?

On nous répond qu'il n'y a pas de mensonge (c'est au moins ce que certains répondent), que le « genre littéraire » le permet, et ainsi de suite. Quel genre littéraire ? Lorsque je lis l'histoire de « l'Enfant prodigue » ou « Le Corbeau et le Renard », je vois clairement que le Christ, dans la première, a voulu présenter une parabole, et que La Fontaine compose une fable. De même, quand les bourgeois de Sichem eurent proclamé roi Abimélech, qui avait tué, dans ce but, ses soixante-dix frères à l'exception d'un seul, Jotham, qui parvint à s'échapper, celui-ci raconte aux habitants de Sichem une histoire, où les arbres veulent élire un roi sur eux, et à la fin c'est le nerprun épineux qui se fait élire et les menace[28]. Là aussi, c'est une allégorie, ou une fable, inventée pour donner un enseignement à ces habitants, mais cette allégorie ne diminue en rien l'historicité du récit dans lequel elle s'encadre. Comment sais- je tout cela ? Parce que je sais bien que les animaux et les arbres, si l'on s'en tient à la nature (et rien dans ces récits ne m'indique une intervention surnaturelle), ne parlent pas; et quant à la parabole, elle se place dans une série de paraboles expressément désignées comme telles par l'évangéliste. De plus, elle est dénuée de toute date, localisation, cadre précis qui caractérisent le récit historique. Sans doute l'histoire eût pu arriver dans la vie réelle, mais elle n'est pas présentée comme historique.

De la même manière, autant l'adultère de David avec Bethsabé et l'homicide qu'il a perpétré pour cela sont des faits historiques, autant l'anecdote de l'homme riche qui tue l'unique brebis du pauvre, racontée par le prophète Nathan pour faire sentir à David son double crime, est une allégorie. Sans doute eût-elle pu arriver dans la vie réelle, mais la réponse du prophète, identifiant l'homme riche de l'anecdote avec David lui- même, ainsi que le caractère schématique de l'anecdote, la classent indubitablement dans le genre allégorique.

De même, l'histoire de « L'Idiot » de Dotoïévski, eût pu

parfaitement arriver dans la vie réelle, mais nous savons que l'auteur écrit un roman, et qu'elle n'est pas donc arrivée exactement telle quelle, bien qu'elle puisse contenir - et contienne certainement - des épisodes réels, historiques.

Il n'en est plus de même lorsque je lis Thucydide: là, manifestement, l'auteur a voulu, de la première jusqu'à la dernière ligne, faire une œuvre d'histoire, c'est-à-dire m'imposer la croyance que certains événements ont réellement eu lieu, à une époque et dans des lieux déterminés. Il se peut très bien qu'il ait erré, qu'il ait parfois pris pour historique ce qui n'était que fausse rumeur ou légende, mais alors c'est à moi, lecteur, de le démontrer, cas par cas, la forme historique du récit ne me permet en aucune manière de rejeter tout en bloc, à priori. - On peut dire la même chose des « Mémoires » de Saint- Simon, des « Confessions » de Jean-Jacques Rousseau, ou de celles de St Augustin, etc.

Appliquons ces principes à certains livres de la Bible. Prenons le livre de « Job »: rien ne m'autorise à nier son caractère historique, tout tend à le souligner, les noms des personnages, des lieux, les détails qui ne peuvent trouver aucune place dans une fable. S'il me reste encore un doute, c'est à la tradition juive, dont est issu ce livre, que je dois me référer pour acquérir la certitude. Cette tradition connaît infiniment mieux que moi les genres littéraires qui lui sont propres, moi pauvre misérable et ignorant, qui suis séparé de ce livre par plusieurs millénaires, et par un abîme de divergence dans la culture et la civilisation. C'est être monstrueusement orgueilleux que de ne pas le reconnaître.

Or, que témoigne cette tradition ? « Fils d'homme, si un pays pèche contre Moi en tombant dans une transgression, J'étendrai ma main contre lui, et briserai son pain qui donne la force, et lui enverrai la famine et retrancherai de ce pays homme et bête, et s'il y avait ces trois hommes dans ce pays, Noé et Daniel et Job, ils seront, quant à eux, sauvés par leur justice... Ou si J'envoyais la mort sur ce pays, et déversais sur lui ma colère dans le sang, pour en exterminer homme et bête, et que Noé et Daniel et Job fussent dans ce pays, Je jure par ma vie, dit le Seigneur, qu'il n'y resterait ni fils ni filles, quant à eux ils sauveront leur vie par leur justice ! »[29] En substance, ce que Dieu dit au prophète, c'est que, même si ces trois hommes, renommés pour leur justice et leur sainteté, se trouvaient parmi

ce peuple et intercédaient pour lui, ils ne pourraient détourner le châtiment que Dieu préparait pour ce peuple, tout au plus pourraient-ils le détourner d'eux-mêmes. Pareil argument implique que ces trois hommes, Noé, Job et Daniel, vivent, ou aient existé, en chair et en os, et qu'ils ne soient pas des abstractions ou des personnages imaginaires. Donc - puisqu'il s'agit de lui dans notre démonstration - Job a bel et bien existé en chair et en os. [Nous attirons l'attention du lecteur sur la mention de Daniel, laquelle nous allons exploiter plus loin].

Il en est de même de Jonas. Tout y est historique et doit être pris littéralement: la baleine, le ricin, la conversion de Ninive, etc., parce que les caractères du genre historique s'y trouvent. La seule raison, d'ailleurs, pourquoi les exégètes répugnent à l'y classer, c'est le caractère miraculeux du récit !

Là aussi, dans le cas où un doute resterait, il s'agit de voir le verdict de la tradition dont le livre est issu. Or, quel verdict est aussi autorisé que celui du Christ ? Il va de soi que dans tout ce tome je prends le Christ comme témoin purement humain, et je fais abstraction de sa divinité. « Les hommes de Ninive », dit-Il, « ressusciteront au Jugement avec cette génération et la condamneront; car ils se sont convertis à la prédication de Jonas, et ici il y a plus que Jonas ».[30] Si les hommes de Ninive vont ressusciter avec la génération perverse à laquelle s'adresse le Christ, et la condamner, c'est que les hommes de Ninive ont vraiment existé, et donc Jonas, à la prédication duquel ils se sont convertis. Car on n'a jamais entendu que je sache, qu'un être imaginaire, Fantomas par exemple, ou croquemitaine, pût jamais ressusciter ou condamner qui que de soit.

Jonas est aussi mentionné dans le livre de Tobie: « Va, mon fils, en Médie, car je suis persuadé de ce qu'a parlé le prophète Jonas sur Ninive, qu'elle sera détruite... »[31] Et aussi: « En l'an quinze d'Amasiah, fils de Joas, roi de Juda, Jéroboam, fils de Joas, devint roi sur Israël en Samarie, durant quarante-et-un ans... C'est lui qui rétablit la frontière d'Israël depuis l'entrée vers Hamath jusqu'à la mer de l'Arabah, selon la parole que le Seigneur Dieu d'Israël avait dite par l'organe de son serviteur Jonas, fils d'Amittaï, le prophète qui était de Gath-ha-hépter ».[32]

J'en pourrais dire autant des livres comme « Esther », « Judith », « Tobie », etc., qui passent, on ne sait pourquoi, pour des récits fictifs aux yeux de la plupart des modernes. Ils sont tout ce qu'il y a de plus historique.

Et Daniel aussi.

S'il reste là-dessus le moindre doute, recourons aux témoignages externes. Le passage que nous avons cité, d'Ezéchiel son contemporain, montre à quel point sa réputation de sainteté était étendue. Il est de mauvais goût de chicaner là-dessus pour transformer Daniel en un certain sage qui s'appellerait « Danel » (dont nous ne savons absolument rien et dont il n'y a pas la moindre trace dans l'Ecriture). Depuis quand les prophètes juifs prendraient-ils comme modèles des personnages inconnus de l'Ecriture ? D'ailleurs, Ezéchiel mentionne Daniel en un autre endroit, en s'adressant ironiquement au prince de Tyr: « Serais- tu plus sage que Daniel ? »[33]

St Paul dit: « Le temps me manque pour parler de Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David et Samuel, et les prophètes, qui par la foi vainquirent des royaumes, accomplirent la justice, obtinrent les promesses, fermèrent la gueule des lions, étanchèrent la puissance du feu ».[34] Manifestement, ces deux dernieres clauses font allusion à la scène de Daniel jeté dans la fosse des lions et à celle des trois enfants dans la fournaise. Donc, pour St Paul, ceux-ci et Daniel ont bien existé; pour l'auteur de I« Maccabées » également: « Ananias, Azarias, Misaël, ayant cru, furent sauvés de la flamme. Daniel, par sa simplicité, fut délivré de la gueule des lions ».[35] Le but de Mattathias, en disant ces paroles à ses fils, était de leur montrer par les actions de leurs pères, comment « ceux qui, de génération en génération, espèrent en Dieu ne faibliront point ».[36] Par conséquent, pour Mattathias, non seulement Daniel a existé, mais passait pour un des anciens. Cela exclut en même temps que l'auteur de « Daniel » pût être du temps des Macchabées, selon la thèse courante.

De plus, Josèphe raconte que lorsque Alexandre le Grand fut arrivé à Jérusalem, « le souverain pontife[37] lui montra le livre de 'Daniel', dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruira l'empire des Perses, et il lui dit qu'il ne doutait point que ce ne fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie ».[38] Il s'ensuit que l'an 332 av. J.C. le livre de « Daniel » existait comme livre canonique.

Il y a enfin le témoignage du Christ: « Lorsque vous aurez vu 'l'abomination de la désolation', dont parle le prophète Daniel, dressée dans le lieu saint, que le lecteur comprenne: alors, ceux qui seront en Judée, qu'ils fuient sur les montagnes... »[39]

Donc, pour le Christ, Daniel est un « prophète » au sens strict du terme (connaissant l'avenir), et Il s'appuie sur lui pour donner un signe de la destruction de Jérusalem, bientôt sous Titus.

- « Mais votre Daniel commet beaucoup d'erreurs ! L'histoire ne connaît pas un 'Balthasar, roi de Babylone', ni un 'Darius le Mède'. Il est si ignorant qu'il a pris Darius fils d'Hystaspe pour un Mède du temps de Cyrus. De même, l'histoire ne connaît pas une folie de Nabuchodonosor. Et puis, l'araméen qu'il emploie est d'époque tardive... Et puis... Et puis... »

- Respirez un peu, je vous en prie. L'existence d'une erreur (à supposer qu'elle existe chez Daniel, mais je vous prouverai, dans le prochain chapitre, qu'elle n'y existe pas et n'y peut exister) ne démontre pas que le livre est du genre « fictif », mais tout simplement que l'historien a fait une erreur: ainsi Hérodote attribue à Apollon l'orage et les rocs qui dispersèrent l'armée perse près de Delphes. Mais nous savons certainement qu'Apollon n'existe pas. Cependant personne n'irait, à cause de cette erreur, nier le caractère historique du livre d'Hérodote.

Quant à l'araméen employé par Daniel dans les ch.II[46]- VII[28], voici ce que dit un savant sur l'inanité des arguments de ces exégètes: « Certains mots dans les portions araméennes de 'Daniel' s'écrivent avec 'd' au lieu de 'z'. Par exemple, le pronom relatif (qui), s'écrit 'di', et non 'zi'. Cet emploi de 'd' à la place de 'z' a longtemps été invoqué avec insistance comme le signe d'une date tardive, car - ainsi allait l'argument - les documents plus anciens employaient 'z'. Or, à la lumière des textes de Ras-Shamra, cet argument a perdu sa force. Ces textes-là contiennent des éléments araméens et emploient souvent 'd' à la place de 'z', tout comme Daniel ».[40] Bien contrairement au disque si souvent répété, l'araméen de « Daniel » est en faveur de son authenticité: selon les spécialistes en la matière (K.A. Kitcher par exemple), il appartient à l'araméen impérial, par opposition à l'araméen local plus récent (les dérivés palestiniens de l'araméen impérial).

Avant de quitter l'Ancien Testament, j'ai un dernier mot à dire, visant ceux qui accusent les chrétiens d'avoir adultéré les prophéties pour les faire concorder avec la vie du Christ. A ceux-là je réponds: dans quelles mains se trouvent les prophé-

ties *depuis leur apparition* ? N'est-ce pas entre les mains des Juifs, c'est-à-dire de ceux qui, depuis la venue du Christ jusqu'à nos jours, refusent de croire que Jésus-Christ est le Messie ? Si la moindre chose avait été changée par les chrétiens dans l'Ancien Testament, en faveur du christianisme, les Juifs n'auraient pas manqué de le signaler, que dis-je « signaler » ? mais brandi triomphalement, mais proclamé ! Or, il n'en a rien été, puisque nous utilisons le livre même qui est entre les mains des Juifs (le texte massorétique), et la version grecque faite par des Juifs avant le Christ (les Septante) comme base de notre démonstration ! Et c'est bien connu que le témoignage d'ennemis, d'opposants, est le moins suspect des témoignages: « Il fallait », dit Pascal, « que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence et fidélité et d'un zèle extraordinaire, et connu de toute la terre. Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait. Et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. *De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus; de sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale* ».[41]

Enfin, pour déloger les exégètes modernes de leurs derniers retranchements, j'ajoute ceci: même si je leur concédais leur thèse favorite, à savoir qu'« Isaïe », « Jérémie », « Ezéchiel », « Daniel », etc., ont été écrits après l'événement qu'ils étaient censés prédire, il resterait qu'ils ont été écrits *avant* la venue de Jésus-Christ. Car, autant que je sache, aucun exégète moderne, quelque effronté qu'il fût, quelque paranoïaque, quelque forcené, n'a jusqu'à présent (je ne garantis rien pour l'avenir) avancé que l'Ancien Testament a été écrit après le Nouveau. S'ils m'accordent donc que l'Ancien a précédé le Nouveau - et

ils sont bien forcés de le faire, sinon on les enfermerait - alors quelle réponse ont-ils contre la réalisation des prophéties de l'Ancien Testament dans le Christ ?

D - Les Évangiles synoptiques.

Les trois Evangiles synoptiques prédisant si fortement la catastrophe qui a frappé Jérusalem, et la prophétie s'étant si impeccablement réalisée, il était absolument inévitable, et infailliblement prévisible, que les critiques s'acharnassent à nier que ces Evangiles eussent été composés avant l'an 70. La mode aujourd'hui est de les attribuer à la communauté chrétienne du deuxième siècle !

Nous avons déjà fait justice de « la puissance créatrice de la communauté », idée saugrenue pondue par la cervelle de rêveurs germaniques, ou de marxistes acharnés à la destruction de toute personnalité. Reste donc que chaque Evangile a été écrit par un seul évangéliste.

Certains défenseurs ont fait remarquer que le fait que les évangélistes ne font pas la moindre allusion à la destruction de Jérusalem est un indice remarquable de l'antériorité des Evangiles à l'an 70. Car écrire un livre sur un sujet où Jérusalem, avant sa destruction, tient une place importante, sans faire aucune allusion à cette destruction, alors qu'on suppose qu'ils écrivent après qu'elle a eu lieu, c'est comme si un historien, écrivant en 1988 l'histoire de Hiroshima et de Nagasaki de 1900 à 1940, et connaissant leur anéantissement par l'arme atomique en 1945, ne laissât pourtant pas transparaître la moindre allusion à cet anéantissement !

Cet argument est valable mais c'est supposer des prémisses que les exégètes modernes en général nient, à savoir que les auteurs des Evangiles sont sincères: « Ils ont exprès évité toute allusion à cet événement », vous répondent-ils, « pour qu'on ne devinât point qu'ils écrivaient après l'événement, et pour donner l'impression qu'il a été réellement prédit ». Quels diables d'hommes devaient être ces évangélistes, quels roués, car ils ont réussi, figurez-vous, à camoufler l'imposture !

Cependant, aussitôt qu'on se met à les lire et qu'on compare leur style avec celui des exégètes modernes, un doute surgit. Car si le style est l'homme même, Dieu ! jamais plus grand

abîme ne sépara deux choses: d'un côté - je veux dire du côté des évangélistes - la simplicité, la naïveté, la bonté; de l'autre, la malveillance, la méfiance systématique, la tortuosité, la méchanceté soupçonneuse jusqu'à la paranoïa. « Jésus-Christ », dit Pascal, « a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable ».[42] Il dit aussi: « Le style de l'Evangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. Car il n'y a aucune des historiens contre Judas, Pilate ni aucun des Juifs ».[43]

Pour établir la véracité des évangélistes, et par conséquent leur incapacité radicale d'inventer des prophéties de toutes pièces, il suffit d'établir leur véracité sur un thème important, dont ils ont parlé abondamment: la Passion du Christ. Car un imposteur ne peut pas être tantôt infiniment véridique, tantôt abominablement menteur, dans le même livre, écrit d'un seul jet ! Ce sont deux extrêmes inconciliables.

Tout le monde a entendu parler du saint suaire, actuellement à Turin.

Pour établir son authenticité, il y a d'abord la méthode historique. Mais si nous pouvons retracer son histoire en détail depuis sa mystérieuse apparition à Lirey, en 1357, jusqu'à nos jours, nous n'avons pas, par contre, tous les documents nécessaires qui le feraient remonter jusqu'au Christ. Nous les aurons peut-être un jour, mais en attendant, force nous est de trouver dans le saint suaire lui-même les indices de son authenticité.

Or, là aussi, les moyens scientifiques les plus sophistiqués et les plus coûteux ont été employés, par des savants et des spécialistes de toute provenance et croyance (ou incroyance). L'examen de cette image d'un mort par crucifixion, projetée sur une magnifique étoffe de lin, un linceul, a révélé les caractéristiques suivantes:

1. Elle est un négatif.
2. Elle est superficielle, c'est-à-dire formée seulement à la surface de la toile, vraisemblablement par la décoloration des fibres. Il n'y a aucune trace de saturation des fils comme lorsqu'il y a peinture.
3. Elle est insensible à la chaleur, à l'eau et aux produits chimiques courants. Ainsi, l'incendie de 1532, qui a causé des

brûlures dans la toile, n'a pas empêché les parties les plus proches des brûlures d'avoir « une valeur et une densité de couleur identiques aux parties de l'image se trouvant à la distance maximum des zones décolorées ».[44] De même, l'eau dont le suaire a été inondé lors de l'incendie n'a en aucune manière détérioré l'image. Aucun agent chimique n'est parvenu à l'altérer.

4. Il n'y a aucune application de peinture, de teinture ou de poudre. Entre autres expériences, la fluorescence aux rayons X n'a rien détecté qui pût expliquer l'image.

Des considérations d'un autre ordre montrent que l'image n'est pas une peinture tendant par fraude à faire passer la toile pour le linceul du Christ. « Sans doute on peut », dit Paul Vignon, « à force de volonté, reproduire l'aspect d'un objet, en intervertissant les clairs et les ombres, si cet objet est quelque chose de très simple. S'agit-il d'un cylindre, d'un cube, d'une sphère, nous dessinerons facilement, en négatif, ces figures géométriques ». Mais il s'agit de toute autre chose dans l'image *négative* du suaire: « Rien de moins rectiligne et de moins sommaire que le nez, les yeux, les sourcils, que les pommettes et les joues; rien de plus enveloppé que le front et les cheveux; rien de plus inattendu que le modelé de la bouche:... nous voyons bien, sous le nez, une succession de teintes étrangement serties, alternativement foncées ou claires ». Bref, le flou est tel que personne ne pourra interpréter ces taches, ces détails, sans recourir au négatif du négatif, obtenu grâce à la photographie. Alors, « voudra-t-on nous dire quel procédé le fraudeur aurait eu à sa disposition, pour tirer, de temps en temps, des *états*[45] de son modelé négatif, afin de juger de l'effet que pouvait produire son œuvre, une fois intervertie et ramenée aux conditions réelles ? Voudrait-on même nous apprendre quels motifs il aurait eus pour s'appliquer de la sorte à l'exécution d'une œuvre que, dans sa pensée, personne n'eût jamais pu contempler en positif ? »[46]

Si nous entrons maintenant dans les détails qu'aurait représentés ce fraudeur: comment un artiste du moyen âge aurait- il pu représenter, avant que Harvey ait découvert la circulation du sang, des caillots aussi véridiques que ceux qu'on voit sur le linceul ? par exemple l'énorme coulée de sang du côté droit du cadavre (correspondant au coup de lance) ? « Son bord interne est bizarrement découpé par des échancrures arrondies, qui ne

s'expliquent guère de prime abord, dans une coulée de sang sur un cadavre immobile et vertical ».[47] Or, on a remarqué que dans la position de crucifixion, les côtes moyennes font saillie immédiatement, « et sur chacune de celles-ci l'extrémité antérieure d'une digitation du muscle Grand Dentelé. A chaque ondulation du bord du caillot correspondait une de ces saillies musculaires, pourtant bien connues des artistes. Pourquoi n'y ont-ils pas pensé ? Parce qu'ils peignaient des coulées de sang; parce qu'ils ignoraient la physiologie de la coagulation; parce qu'ils ne savaient pas que le sang devait s'étaler, se ralentir dans sa descente et se coaguler plus facilement en un caillot plus large au niveau de chacun de ces creux intermusculaires ».[48]

Nous pourrions en dire autant des autres plaies, telles que le fameux caillot frontal au-dessus du sourcil gauche, d'une vérité prodigieuse; la coulée transversale postérieure, visiblement causée, pendant le transport au tombeau en position horizontale, par le refluement dans le cœur du sang de la veine cave inférieure.

De même, ce faussaire omniscient a dû savoir qu'on ne crucifie pas en perçant de clous les paumes, qui sont incapables de résister au poids du corps et qui auraient vite cédé, mais en enfonçant les clous dans l'espace de Destot, qui est dans le carpe; que le clou alors endommage le nerf médian, ce qui cause la flexion du pouce contre la paume: aussi celui-ci est-il invisible sur le linceul. De plus, sur le linceul, « le sang coule du carpe suivant la verticale. Et, trouvaille de génie pour un faussaire, il y a deux coulées s'écartant à angle aigu; ce qui est indispensable, quand on sait les alternatives d'affaissement et de redressement, dans la lutte contre la tétanie asphyxiante »[49], laquelle est en principe la cause principale de la mort par crucifixion.

« En tout cas, ce peintre avait vu mourir des crucifiés, par asphyxie tétanique, en inspiration forcée, pour nous en donner une image aussi impressionnante: ce thorax sur-distendu, avec ses pectoraux contracturés et saillants; ces rebords costaux surélevés à l'extrême; ce creux épigastrique creusé par l'élévation des côtes...; cette saillie enfin du bas-ventre, que refoulent les viscères comprimés précisément par le diaphragme contracturé ».[50]

Nous avons donc vu comment l'image du suaire n'a *pas* été formée. Mais cela ne nous apprend pas grand'chose sur la

manière dont elle s'est formée. Là, le mystère de l'image, déjà très lourd, s'épaissit. Le linceul a manifestement abrité un cadavre, mais l'image n'est pas le résultat du seul contact du cadavre avec la toile. L'équipe de John Jackson découvrit « que la luminosité de l'image du suaire avait un rapport mathématique avec la distance entre le corps et le tissu. L'image était plus brillante là où le corps touchait l'étoffe, par exemple le nez, le front et les sourcils. Elle était moins intense dans les zones où il n'y avait pas de contact direct, les creux des joues et des orbites. Cela indiquait que l'empreinte du suaire avait été faite par un objet tri-dimensionnel et aussi que l'image n'avait pu se former par contact, comme si l'on avait placé la toile sur un corps, ou sur une statue préalablement traitée avec des pigments. Le mystère, c'était que les parties du corps ne touchant pas l'étoffe apparaissaient aussi sur l'image et que la luminosité de ces zones variait selon leur distance de la toile ».[51]

La science arrivera-t-elle un jour à découvrir un processus naturel qui explique la formation de l'image, ou bien sera-t-elle obligée de s'avouer impuissante et de postuler un miracle, tel la résurrection du cadavre ? Processus naturel ou surnaturel, laissons les savants en débattre, cela nous mènerait au-delà de notre sujet: celui-ci, on s'en souvient, c'est d'établir l'authenticité du suaire et la concordance de ses révélations sur la Passion du Christ et des témoignages des Evangiles, afin d'établir, par ce biais, la véracité très rigoureuse de ceux-ci.

Or, que le cadavre soit celui du Christ, personne ne peut raisonnablement en douter. En effet, à l'aide de l'image tridimensionnelle, on a remarqué des objets posés sur les yeux du cadavre, très probablement des pièces de monnaie (selon l'habitude juive de fermer les yeux d'un mort avec des pièces de monnaie). Francis Filas est allé plus loin: selon lui, l'ordinateur révèle que ces objets ont vingt-quatre coïncidences de dimensions, de situation, de sélection, d'ordre et d'angles correspondant uniquement à une pièce émise par Ponce Pilate entre 29 et 32.

Seul le Christ a été couronné d'une calotte d'épines, dont on voit les traces atroces sur le cuir chevelu de l'homme du suaire.

On voit également, sur l'image, les traces d'une intense flagellation, causées par le « flagrum » romain. Celui-ci comportait au moins deux lanières, avec, à quelque distance de leur extrémité, des balles de plomb ou des astragales de pied de mouton.

Détail décisif: alors que les condamnés à la crucifixion étaient fouettés tandis qu'on les menait nus au supplice, le « patibulum » (ou branche transversale de la croix) attaché à leurs bras étendus, l'homme du suaire n'a été fouetté qu'*avant* d'être chargé du « patibulum » - ce qui n'est arrivé qu'au Christ. Or, sur l'image, « la zone postérieure semble être formée d'une accumulation d'excoriations. Elles se superposent à de nombreuses plaies de la flagellation, qui sont comme écrasées et élargies par rapport à celles d'à côté. Il apparaît qu'un corps pesant, rugueux, mal fixé, à pesé sur cette épaule et qu'il a écrasé, rouvert et élargi à travers la tunique, les plaies antécédentes de la flagellation ».[52]

Tout le reste concorde parfaitement avec les données évangéliques: les jambes non brisées; le coup de lance au côté, après la mort du Christ (la forme ovale de la blessure du côté, 4,5 cms x 1,5 cms, correspond à la forme d'une lance romaine), l'ensevelissement individuel riche (la qualité du linceul en est témoin), etc.

A cette démonstration spéciale de la véracité des Evangiles, nous ajouterons les arguments habituels. Si Matthieu et Marc ne se présentent pas dans leur Evangile, l'auteur du troisième Evangile, lui, est identique à l'auteur des « Actes des Apôtres », selon sa propre déclaration dans le prologue de ce dernier ouvrage. Si donc nous arrivons à dater celui-ci, nous arriverons, par le fait même que l'Evangile y est mentionné avoir été rédigé antérieurement, à connaître la date maximale de ce dernier.

D'abord, l'auteur, sans se nommer, se présente, à partir du chapitre 20, comme un compagnon presque constant de Paul, et emploie le mot « nous ». Une première conclusion: selon les données internes, les « Actes », à plus forte raison le troisième Evangile, n'ont pu être écrits au 2^{e} siècle.

Mais allons plus loin. Ces « Actes » nous mènent jusqu'à l'arrivée de St Paul à Rome, et son séjour là-bas, sous escorte, pendant deux ans, dans l'attente de son procès. Puis ils s'arrêtent brusquement, sans nous dire l'issue du procès, alors que le dernier tiers du livre était tout entier consacré à préparer ce sujet ! Harnack, critique pourtant des plus libéraux et des plus subversifs, expose ainsi cette anomalie: « Pendant huit chapitres entiers, St Luc tient ses lecteurs intensément intéressés par le progrès du procès de Paul, uniquement pour qu'à la fin il les déçoive complètement: ils n'apprennent rien sur l'issue du

procès ! Pareil procédé est à peine moins indéfendable que celui de qui raconterait l'histoire de Notre Seigneur et terminerait le récit au moment où il fut livré à Pilate » ![53]

Et il fait cet aveu ingénu: « Plus clairement l'on voit que le procès de St Paul, et surtout son appel à César, est le sujet principal du dernier quart des 'Actes', et plus désespéré il apparaît d'expliquer pourquoi le récit s'arrête abruptement comme il le fait, sinon par la présomption que le procès n'était pas encore terminé. Il est inutile de lutter contre cette conclusion ».[54] Cela nous amène vers l'an 62 pour la composition des « Actes », et à une date donc antérieure pour l'Evangile selon St Luc.

Les témoignages externes viennent corroborer la composition des Evangiles synoptiques bien avant l'an 70. Au sujet du premier, Eusèbe dit: « Matthieu, ayant prêché d'abord aux Hébreux, sur le point d'aller à d'autres, transmit son Evangile écrit dans la langue de ses ancêtres, accomplissant par l'écriture ce qui manquait durant sa présence chez ceux qu'il s'apprêtait à quitter. Alors que Marc et Luc avaient déjà donné l'édition de leurs Evangiles, on dit que Jean, ayant tout le temps fait usage d'une prédication non écrite, en vint à la fin à l'écrire... »[55] Il ressort de ces paroles qu'ils ont écrit leurs Evangiles dans l'ordre traditionnel: Matthieu d'abord, en araméen (l'actuel Matthieu grec étant une traduction de l'original), suivi par Marc, enfin par Luc. Si l'Evangile de ce dernier, nous l'avons montré, est antérieur à l'an 62, Matthieu et Marc sont encore plus antérieurs. En tout cas, si un ou deux Pères ne semblent pas être d'accord avec les autres Pères sur l'ordre des Evangiles, tous sans exception placent les trois synoptiques bien avant l'an 70.

Certaines âmes de bonne volonté ont voulu démontrer la véracité de la date traditionnelle des Evangiles synoptiques par le fait que le style en est incorrect, plein d'hébraïsmes, ce qui, arguent-ils, ne se justifierait pas si les Evangiles devaient être adressés, au deuxième siècle ou vers la fin du premier, à un auditoire chrétien venu en grande partie de la gentilité, mais se justifierait amplement si l'on supposait les Evangélistes préoccupés de mettre à la portée de la communauté naissante, en grande partie d'origine juive, la vie et les paroles du Christ, en se basant pour cela sur des documents plus ou moins contemporains du Christ, araméens ou traduits de l'araméen à la

manière des Septante, ceux-ci, par respect pour la parole sacrée, ayant tellement calqué leur traduction sur l'hébreu qu'on se demande parfois si l'on est encore en présence du grec !

Mais je ne crois pas que cet argument soit valable. Il est trop humain, on le verra plus loin. Prenons St Paul, l'apôtre des gentils: alors qu'il écrivait presque toutes ses « Epîtres » à des communautés composés en majeure partie de Grecs, loin d'avoir un style attique, il a le même style hébraïsant que les évangélistes ! De plus, il n'était lié, lui, par aucun document écrit.

Le cas de St Paul prouve aussi que les hébraïsmes de Marc et de Luc n'impliquent aucunement qu'ils aient écrit leur Evangile d'abord en araméen, comme certains veulent nous en persuader.

E - Saint Denys l'Aréopagite.

Les soi-disant patrologues ont le même esprit subversif et rationaliste que les exégètes modernes. Distants de l'esprit des martyrs et des Pères autant que la terre l'est du ciel, leur réaction fondamentale devant les magnifiques « Passions » des martyrs et devant leurs miracles, est l'incrédulité, qu'ils appellent « l'esprit critique ». Et quand un Père de l'envergure de St Grégoire de Nysse ou de St Jérôme raconte les miracles de tel saint ou tel martyr, leur baîllement vous fait craindre qu'ils ne vous engloutissent, et ils vous disent: « Tout cela est bien beau, mais les Pères n'avaient pas l'esprit critique, ils étaient crédules », jetant ainsi dans l'esprit de nos contemporains, qui ne sont que trop disposés à aller dans leur sens, la suspicion que ces miracles - et, pourquoi pas ? ceux de l'Evangile (puisque Matthieu, Marc, Luc et Jean n'avaient manifestement pas plus d'« esprit critique » que les Pères) - ne fussent que le fruit de la crédulité et de la superstition...

Prendre les livres qui ont été les cibles de leurs attaques et les venger un par un reviendrait pratiquement à écrire un ouvrage en plusieurs volumes. Aussi nous préférons adopter une autre méthode: c'est de prendre un des plus grands Pères et génies qui soient et montrer avec quelle scélératesse et imposture les patrologues en général l'ont traité; et suggérer ainsi au lecteur, comme pour l'Ecriture, qu'aucun écrit, si saint et si sublime soit-il, ne peut échapper aux profanations de ces pourceaux, et ce que valent leurs autres critiques. Ce sera St Denys l'Aréopagite.

Celui-ci est la personnalité la plus illustre entre les rares personnes converties par St Paul lors de son discours à l'Aréopage. Voilà tout ce qu'on sait de lui par l'Ecriture.

Lui sont attribuées les œuvres suivantes:

1. « La Hiérarchie Céleste ».
2. « La Hiérarchie Ecclésiastique ».
3. « Les Noms Divins ».
4. « La Théologie Mystique ».

5. Enfin, dix lettres: dont quatre au thérapeute Gaius, une à Dorothée, une au prêtre Sosipatros, une au hiérarque Polycarpe, une au thérapeute Démophile, une au hiérarque Tite, et la dixième à « Jean le Théologien, Apôtre et Evangéliste, exilé dans l'île de Pathmos ». Il a écrit aussi d'autres œuvres, qu'il mentionne et que nous n'avons plus.

De ses ouvrages il ressort qu'il est Denys l'Aréopagite, converti par St Paul; qu'environ vingt ans auparavant, alors qu'il n'avait pas même entendu parler du Christ, il assista à Alexandrie au prodige de l'éclipse lors de la crucifixion; qu'il eut pour maître dans l'initiation chrétienne Hiérothée; qu'il eut des rapports avec les apôtres; et qu'il vécut à un âge avancé, ce qui, j'espère, n'a rien de surprenant.

Bien que, dans l'antiquité, il y eût quelques rares personnes qui mirent en doute l'authenticité de ses œuvres (St Maxime et Photius, entre autres, mentionnent ce fait), cependant les véritables attaques commencèrent avec des personnages aussi « honorables » que Lorenzo Valla et Luther. Voici le jugement de ce dernier: « L'invention des sacrements est récente, en effet, et (pour m'enhardir davantage), il me déplaît entièrement que l'on ait tant d'égards pour ce Denys, quoiqu'il ait pu être, car il n'y a presque rien en lui qui relève d'une science solide. En effet, ce qu'il imagine des anges, dans sa 'Hiérarchie Céleste' - ce livre sur lequel ont transpiré tant d'esprits curieux et superstitieux - au nom de quelle autorité et par quelles raisons le prouve-t-il ? Toutes ces choses ne sont-elles pas ses méditations propres, très semblables d'ailleurs à des songes, ou peu s'en faut, pour peu que tu lises et que tu en juges en toute liberté ? Mais dans sa 'Théologie Mystique', dont certains faiseurs de théologie, fort ignorants, enflent tant la réputation, il est même très pernicieux, plus platonisant que christianisant, tellement que je voudrais qu'aucune âme croyante ne s'occupât le moins du monde de ces livres. Tu n'y recevras pas la connaissance de Christ, au point même que si tu l'avais, tu l'y perdrais...[56] De même, que fait-il dans la 'Hiérarchie Ecclésiastique', sinon que décrire quelques rites écclésiastiques, jouant avec ses allégories, auxquelles il ne donne aucune force probante... ? Ces occupations allégoriques sont le fait d'hommes oisifs ».[57]

Mais aux 19[e] et 20[e] siècles, la haine contre St Denys rallia les esprits les plus divers, pour les raisons les plus opposées, et

engendra les hypothèses les plus contradictoires. En ce domaine le Jésuite Stiglmayr s'est particulièrement distingué: « pour la plus grande gloire de Dieu », il passa toute sa vie à calomnier St Denys, le traitant de menteur, d'imposteur, de faussaire, de monophysite... Et, à sa suite, tous les moutons de Panurge, auteurs de manuels et professeurs d'Université, de toute confession, appellent St Denys « le Pseudo-Denys », en dégustant le « pseudo » comme on dégusterait du caviar persan, et tous les crânes ignorants, sans avoir examiné le problème, ni même en certains cas lu une seule ligne de Denys, répètent en chœur: « le Pseudo-Denys », et profèrent avec arrogance: « La question est définitivement résolue ! »

Cependant, indépendamment de tout ce qu'il y a d'anti-scientifique dans leurs arguments qui se détruisent les uns les autres, il y a dans les voltiges, dignes d'un saltimbanque, de Stiglmayr et d'autres, leur hargne (Luther en a donné le ton), leur précipitation, leur intolérance, la rapidité avec laquelle ils passent d'une thèse à une thèse opposée pourvu seulement que Denys soit confondu, enfin leur incapacité radicale de comprendre ce qui est beau et sacré, je dis il y a en tout cela de quoi mettre la puce à l'oreille de l'observateur serein et impartial.

Et dès qu'on les quitte pour se plonger dans Denys, quel contraste, grand Dieu, quel contraste ! Quelle source désaltérante face à ce siroco ! Les saints et génies les plus autorisés ont, à travers les siècles, exprimé leur enthousiasme, et montré, par l'influence profonde de Denys sur eux, sa sainteté, sa sublimité, sa profondeur, sa richesse, son esprit *divin* (c'est le mot qu'ils emploient le plus souvent pour le caractériser). Contentons-nous du témoignage de St Maxime: « Je n'ai pas osé y[58] toucher aux choses plus mystiques et plus sublimes. Si quelqu'un qui aime s'instruire désire les connaître, qu'il lise le travail difficile et divin de St Denys l'Aréopagite là-dessus, il y trouvera la révélation, selon la vérité, de mystères ineffables, accordée libéralement au genre humain par son intelligence et sa langue divines, pour ceux qui hériteront le salut ».[59] Et aussi: « Mais puisque le tout-saint et vraiment révélateur de Dieu, Denys l'Aréopagite, dans son œuvre sur la 'Hiérarchie Ecclésiastique', a contemplé, d'une manière digne de son esprit sublime, les symboles du rite sacré de la sainte assemblée, qu'on sache que cet ouvrage [que j'écris] maintenant ne dissertera pas sur les

mêmes choses et ne procédera pas de la même manière que lui. Car c'est osé, présomptueux et proche d'une folle témérité, d'essayer d'entreprendre ce qu'il a fait, alors qu'on ne peut le contenir ou le comprendre, et de publier, comme étant notre travail, les mystères qui ont été divinement manifestés, par l'Esprit, à lui seul ».[60]

Nous avons maintes fois dit dans cet ouvrage, et expliqué tout au long, que le style est l'homme même, que même l'hypocrisie la plus maligne et la plus achevée s'y reflétera fatalement et inconsciemment aux yeux d'un connaisseur (car je ne parle pas des dupes et des imbéciles): c'est ainsi qu'on peut lire dans les romans de Dickens et de Dostoïévski leur compassion très chrétienne pour les pauvres, les humbles et les persécutés; dans les œuvres de Voltaire sa haine du christianisme et sa dérision du mystère, etc. Nous n'y reviendrons donc pas. Alors qu'on nous dise, comment un homme aussi saint et divin que celui qui a écrit « Les Noms Divins », etc., selon le témoignage d'esprits des plus saints, des plus véridiques, des plus orthodoxes et des plus perspicaces, venant des horizons les plus divers, à travers un millénaire et demi, je dis comment peut-il être en même temps, dans l'œuvre même qui manifeste ses qualités sus-dites, un menteur, un charlatan, un hérétique ? Tant donc qu'on n'a pas répondu à cet argument, le plus fort et le plus *objectif* de tous les arguments, on ne peut qu'opposer aux dénigrements enragés contre Denys le plus entier mépris.

Certains critiques, sentant plus ou moins vaguement la sincérité qui éclate à chaque page de Denys, pensent s'accorder le droit de le traiter de faussaire, en prétendant que le faux était courant dans l'antiquité, qu'il n'avait aucune note immorale ou infamante, et ainsi de suite. C'est accuser non seulement l'auteur des œuvres dionysiennes, mais l'antiquité entière d'imposture ! C'est ériger l'imposture en trait de civilisation ! Comment les hommes de l'antiquité chrétienne - puisqu'il s'agit d'elle en l'occurrence - qui sont allés jusqu'à verser leur sang plutôt que de changer un seul iota à l'Ecriture (qu'on pense à St Athanase, St Chrysostome, St Basile, etc.), pouvaient-ils admettre l'imposture en composant des faux entiers ? Qu'il y ait eu des faussaires, personne n'en doute, car l'humanité n'a jamais, à aucune époque, été composée exclusivement de saints. Mais que l'antiquité, même non juive et non chrétienne, ne vît pas les faux d'un mauvais œil, dans ce qu'elle avait de conscience, non ! et

mille fois non ! la délicatesse morale n'est pas l'apanage de notre siècle, siècle de Lénine, de Staline, de Mao, de Hitler, de Khadafi, et de l'ayatollah Khomeyni.

Aussi St Maxime, qui vivait dans l'antiquité et avait une notion très précise de l'imposture, dit-il à propos de Denys: « Forger une prophétie adressée à l'apôtre Jean alors en exil, comme quoi il reviendra de nouveau en terre d'Asie et enseignera comme d'habitude, cela est le propre d'un charlatan et d'un homme ambitionnant follement la réputation de prophète. Dire de lui- même qu'il était avec Apollophanès à Héliopolis au moment exact de la Passion salvatrice, qu'il a contemplé et philosophé avec lui sur l'éclipse du soleil contraire à la loi naturelle et à l'habitude; dire de lui-même qu'il était présent avec les apôtres lors du convoi des restes divins de la sainte Mère de Dieu, Marie, et rapporter des citations des discours funéraires de son propre maître Hiérothée sur elle; inventer lettres et paroles formulées à l'adresse des disciples des apôtres: *quelle inconvenance et quelle condamnation cela serait, même s'il ne s'agissait que du premier venu, pour ne pas mentionner un homme aussi sublime dans ses mœurs et dans sa science, ayant transcendé toutes les choses sensibles et s'étant uni aux beautés intelligibles*, et, par elles, autant que possible, à Dieu ! »[61]

L'attitude des critiques à l'égard des œuvres dionysiennes, le mépris dont elles sont immédiatement devenues l'objet, après la soi-disant démonstration de leur inauthenticité, comme si elles ne portaient pas *en elles-mêmes* le critère de leur valeur, engendre chez l'observateur de la nature humaine une pensée mélancolique: les modernes sont-ils capables d'apprécier le Beau et le Sacré ? Lorsqu'on voit leurs performances - dans tous les domaines - il est permis d'en douter.

L'argument que vient d'avancer St Maxime est si décisif que j'ai le plein droit de clore ici ma démonstration, qui est définitive et sans réplique. Mais de crainte que les ennemis de St Denys ne pensent que je suis à court d'arguments pour réfuter les leurs, je vais prendre ceux-ci un par un:

1. « L'auteur dionysien dit: 'Et le divin Ignace écrit: Mon amour a été crucifié'.[62] Aurait-il alors vécu plus que centenaire, pour citer St Ignace ? »

Je ne vois métaphysiquement aucune objection à ce que St Denys ait dépassé les cent ans. Mais on n'est pas forcé de

supposer cela. En effet, Eusèbe fixe le martyre de St Ignace à la dixième année du règne de Trajan, c'est-à-dire en 107-108. La lettre aux Romains, dont la citation est prise, a été écrite de Smyrne, au début de son transfert à destination de Rome. Elle date donc de 107-108. Il n'y a d'autre part aucune objection métaphysique à ce que St Denys soit né vers l'an 12 (après J.C.), il a pu ainsi assister comme adulte à l'éclipse lors de la crucifixion.

St Maxime donne d'autres hypothèses. St Denys, dit-il en substance dans son « Prologue », ne cite pas nommément la lettre de St Ignace aux Romains, mais St Ignace tout court, qui pouvait avoir cette phrase souvent sous sa plume ou à la bouche. Ou bien, dit-il, c'est une glose, qui s'est plus tard glissée dans le corps du texte dionysien; si on l'enlève, en effet, la cohésion du texte n'en souffre nullement.

De plus, répondez-moi, ceux d'entre vous au moins qui placez l'auteur, « le Pseudo-Denys », au 5^{e} ou au 6^{e} siècle: si ce « Pseudo-Denys » est un charlatan si débrouillard, si roué, que, malgré toutes vos investigations, depuis des siècles, il a parfaitement réussi à cacher son identité (le coquin !), comment a-t-il pu commettre une bourde si grossière que même un petit enfant ne l'aurait pas commise ? Car enfin, il a bien dû lire dans Eusèbe la date de la mort d'Ignace, et la vraisemblance lui commandait de ne pas trop se vieillir !

2. « Votre Denys », dites-vous encore, « parle de moines. Or, nous savons que la vie monastique n'a commencé qu'à la fin du 3^{e} siècle, avec St Antoine ».

St Denys vise les moines de son temps (qu'il appelle aussi « thérapeutes »[63]), et non les moines tels qu'on a commencé à en connaître au 3^{e} siècle, lesquels vivaient au désert, tandis que les « thérapeutes » vivaient plus ou moins dans le monde: l'exemple du « thérapeute » Démophile, à qui Denys adresse la huitième épître, en est la preuve.

Philon, mort en 54, a écrit un livre: « De la Vie Contemplative » où il parle avec enthousiasme des « thérapeutes » qu'il a vus lui-même près d'Alexandrie, au-dessus du lac Maréotide, et il assure qu'il y en avait beaucoup, disséminés dans le monde habité. Philon, Juif, les prend pour des Juifs, et cette confusion peut très bien provenir du fait que les premiers chrétiens, la plupart d'origine juive dans cette partie du monde, maintenaient les observances mosaïques, comme nous l'attestent plus

qu'amplement les « Actes des Apôtres », et les « Epîtres » de St Paul. En particulier, la virginité de beaucoup d'entre eux, assumée volontairement, et signalée par Philon, démontre leur appartenance chrétienne.

Aussi Eusèbe assure-t-il formellement qu'ils étaient chrétiens: « Une telle multitude de ceux qui avaient cru, hommes et femmes, s'était constituée, dès la première irruption, par l'ascèse la plus philosophique et la plus forte, qu'ils ont été jugés dignes, par Philon, d'un livre sur leur mode de vie, leurs réunions, leur nourriture... »[64]

Et pourquoi n'y aurait-il pas eu, dès le commencement, des ébauches de vie monastique, lorsque nous lisons dans les « Actes des Apôtres » que « la multitude des fidèles avaient un seul cœur et une seule âme, et pas même un ne disait d'une chose qu'il possédait qu'elle lui était propre, mais tout était commun entre eux... Car personne n'était, parmi eux, dans le besoin: en effet, ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, portaient les prix des choses vendues et les déposaient aux pieds des apôtres; et c'était distribué à chacun selon son besoin »[65] ? Qu'est-ce en effet la vie monastique, sinon le renoncement aux biens, la virginité et l'obéissance ? Dans ce passage il y a un témoignage irrécusable sur le renoncement aux biens et sur une certaine vie commune, hiérarchisée. Quant à la virginité, les témoignages sont là (I Cor.7, etc.).

Tout cela s'est produit les premières semaines après la Pentecôte: à moins qu'on ne veuille faire l'injure aux premiers chrétiens de considérer leur ferveur un feu de paille, qu'on suive le développement de tout cela et l'ampleur que cela pourrait prendre, quinze ou vingt ans après, à l'époque où Philon écrivit son livre.

Par ailleurs, même ceux qui soutiennent que Philon dans ce livre parlait d'une congrégation juive,ne pourront nier que des Juifs, appartenant à cette congrégation, aux Esséniens, etc., en devenant chrétiens, n'allaient pas renoncer à tout ce qu'il y avait de bon dans ces congrégations, quand le christianisme leur permettait de maintenir, pour un temps, des pratiques mosaïques abrogées, alors qu'il n'avait aucunement abrogé ce que ces congrégations pouvaient avoir d'excellent pour la vie spirituelle. Si le christianisme a pu, dès les premiers temps, assimiler ce que le platonisme, et même le stoïcisme, avaient de

bon, pourquoi n'aurait-il pu assimiler, lui si profondément ancré dans l'Ancien Testament, des pratiques qui sont le fruit de celui-ci ?

Mais nous n'avons même pas besoin de recourir à l'hypothèse du judaïsme des « thérapeutes ». Non seulement Eusèbe, mais plusieurs Pères, St Jérôme, St Epiphane, etc., pensent qu'ils sont chrétiens. Même des critiques aussi modernistes que Harnack pensent qu'ils étaient des chrétiens (bien qu'ils s'arrangent pour nier que le traité fût écrit par Philon et le repoussent au 4e siècle ou après !). Quant à ceux qui s'en sortent cavalièrement en récusant d'emblée les témoignages patristiques, peut-être rabattront-ils un peu de leur orgueil immense en méditant ce jugement, émis par un évêque anglican au sujet même des « thérapeutes »: les Pères, dit-il, « qui se sont illustrés au 4e siècle, ont pu, vu qu'ils étaient de beaucoup plus proches de l'Eglise naissante, juger de sa discipline beaucoup mieux que nous, qui sommes éloignés d'eux par un intervalle de tant d'années, bien plutôt de siècles ! »[66]

3. « Le Credo », ajoutez-vous, « n'a été introduit dans la messe qu'en 476 par le patriarche monophysite d'Antioche Pierre le Foulon, et à Constantinople en 515 par le patriarche Timothée, selon l'affirmation de Théodore le Lecteur. Or, le 'pseudo-Denys', en expliquant la messe, y signale le Credo ! »

St Denys l'Aréopagite n'y parle point du Credo. Qu'on en juge: après l'exclusion des catéchumènes, etc., dit-il, les célébrants « chantent par un hymne universel le Principe source et dispensateur du bien, par qui nous ont été montrés les rites salutaires opérant d'une manière sacrée la sainte déification des initiés. Les uns appellent cet hymne 'chant de louange', d'autres, 'le symbole de l'adoration', d'autres encore, d'une manière, je crois plus divine, 'action de grâces hiérarchique', comme comprenant tous les saints dons nous parvenant de la part de Dieu ».[67] Il dit ensuite que cet hymne célèbre tous les bienfaits de Dieu: la création à son image, la chute, la restitution de l'état primitif par la Rédemption, enfin la participation à la divinité. Avouons qu'il faut vraiment être un obsédé pour découvrir le Credo dans une prière décrite comme « un chant de louange »[68] et « une action de grâces hiérarchique » ![69] De plus, le contenu de l'hymne, que je viens de résumer, correspond beaucoup plus à une composition *à la manière* de la première moitié du Canon de la messe de St Basile qu'à un Credo.

4. « De plus », continuez-vous, « il a plagié le traité 'Sur l'Existence des Maux', de Proclus ».

Tout d'abord, ce traité de Proclus n'existe qu'en une traduction latine, et je défie qui que ce soit de montrer un seul passage identique à un texte de l'Aréopagite. Les critiques tant soit peu candides l'avouent et parlent d'une « affinité » entre les deux pensées sur la question du mal. Or, cette affinité est facilement explicable quand on sait que Denys et Proclus ont subi l'influence d'un génie, Platon, qui en a influencé bien d'autres. Qui peut nier qu'on trouve une grande affinité de pensée, et parfois d'expression, entre Philon, Plotin, Proclus, St Clément d'Alexandrie, St Basile, St Grégoire de Nysse, St Grégoire de Nazianze, etc., bien que chacun garde sa puissante personnalité et originalité ? C'est qu'ils ont tous subi l'influence de Platon laquelle, même sans prendre en considération l'influence très réelle de Philon et de Plotin, etc., sur les Pères de l'Eglise mentionnés, suffit à elle seule à expliquer l'affinité.

5. « On n'entend parler du Corpus dionysien qu'en 533, lors d'un colloque tenu à Constantinople entre orthodoxes et monophysites », dites-vous enfin.

Cela aussi est absolument faux. En effet,

a) Dès le milieu du 3^{e} siècle, St Denys d'Alexandrie a commenté St Denys l'Aréopagite, selon le témoignage irréfragable de St Maxime, lequel, élucidant l'expression: « les essences célestes »[70], dit: « Pourquoi enfin, l'Eglise disant que les saints anges sont tous d'une seule essence, le divin Denys nomme- t-il des puissances multiples ? Le grand Denys, évêque d'Alexandrie, qui avait été rhéteur, dit dans les 'Scolies' qu'il a faites sur le bienheureux Denys de même nom, que la sagesse du dehors a coutume d'appeler 'non engendrée' toute nature invisible, et 'essences' les hypostases; 'et partant', dit-il, 'pareils mots sont dits par St Denys improprement, selon l'usage de ceux du dehors' ».[71]

Voici donc St Maxime qui dit être en possession des « Scolies » de St Denys le Grand, évêque d'Alexandrie, sur « le bienheureux Denys de même nom », appelé aussi par l'évêque d'Alexandrie « St Denys », et où l'évêque d'Alexandrie élucide un terme employé par St Denys l'Aréopagite. - Ce temoignage à lui seul suffit pour ruiner de fond en comble toutes les élucubrations sur un « pseudo-Denys » paru après le milieu du

3e siècle. Mais je continue.

b) Le témoignage de St Maxime est reproduit textuellement par St Anastase le Sinaïte, évêque d'Antioche (mort en 599), dans son « Guide », XXII (P.G. LXXXIX, 289).

c) Dans le « Commentaire » de Jean de Scythopolis, dit « le Scolastique » (vers 510), conservé dans une traduction syriaque, sur St Denys l'Aréopagite, on trouve une lettre de St Denys d'Alexandrie au pape St Sixte II, où on lit: « O Dieu caché, Jésus, Logos, que les gentils, tout en ne Te connaissant pas, adorent, Logos de piété que les Juifs, ne connaissant pas, ont crucifié, car le Logos de piété est le Logos du Père ! Et que personne ne m'accuse de faire l'apologie des idolâtres - loin de là ! - mais [je fais l'apologie] de ceux qui en Grèce avaient édifié un autel 'au Dieu caché'[72], inscription grâce à laquelle le grand Denys, ayant été persuadé par l'apôtre, fut baptisé, lui et toute sa maison; homme savant et à la parole puissante, aussi a-t-il été ordonné pour diriger, sublime dans ses écrits théologiques, étant le disciple de St Paul ».[73]

d) St Jean Damascène raconte que, vers 453, l'impératrice Pulchérie et l'empereur Marcien, ayant construit à Constantinople l'église des Blachernes dédiée à la sainte Mère de Dieu, firent mander Juvénal, patriarche de Jérusalem, alors à Chalcédoine, pour lui réclamer les saintes restes de la Mère de Dieu, dont le tombeau était à Gethsémani. Juvénal raconta, « selon une ancienne et très véridique tradition »[74], les circonstances de sa Dormition et de son Assomption et, entre autres, la présence miraculeuse des apôtres, de Timothée, de Hiérothée et de Denys l'Aréopagite; à cet effet, il cite une quinzaine de lignes de ce dernier, où il raconte comment ils se sont tous rencontrés « pour la vision du corps principe de vie »[75].

e) Avant la fin du 5e siècle, André de Césarée (en Cappadoce), dans son « Commentaire sur l'Apocalypse », cite trois fois l'Aréopagite.

- « Mais pourquoi », me dira-t-on, « Eusèbe de Césarée, qui parle de St Denys l'Aréopagite et affirme qu'il a été le premier évêque d'Athènes, ne signale-t-il pas ses œuvres ? Et comment expliquer la maigreur des citations de ses œuvres dans les cinq premiers siècles ? »

L'objection au sujet du silence d'Eusèbe est vieille, et St Maxime y répond: « Eusèbe a passé sous silence de très nombreuses œuvres qui ne sont pas tombées entre ses mains. Il n'a

pas dit non plus les avoir recueillies au complet une fois pour toutes ! Bien plutôt, il avoue qu'il existe des livres innombrables qui ne sont jamais parvenus jusqu'à lui. Et je pourrais en mentionner beaucoup, même de sa propre région (comme ceux d'Hyménée et de Narcisse, prêtres à Jérusalem), qu'il ne possédait pas; du moins, moi, j'ai lu quelque-uns d'Hyménée. Il n'a pas non plus enregistré les ouvrages de Pantène, ni ceux de Clément de Rome (à part deux épîtres seulement), ni ceux de beaucoup d'autres ».[76]

Quant à la maigreur des citations au cours des cinq premiers siècles, elle s'éclaire, en partie, par le fait bien connu, que les Pères des premiers siècles (jusqu'au 5e) citent peu leurs prédécesseurs, mais presque exclusivement l'Ecriture. Il est remarquable, par exemple, que St Chrysostome ne cite jamais les trois grands Cappadociens, dont l'un était son prédécesseur presque immédiat sur le siège de Constantinople.

Mais il y a une autre raison, plus fondamentale: la discipline de l'arcane. Cette discipline consiste à soustraire, dans la mesure du possible, aux yeux et à l'intelligence des infidèles, des hérétiques, des non initiés, des énergumènes, des pécheurs impénitents, le sacré, tant pour lui garantir la vénération la plus profonde que pour épargner aux impurs de glisser dans le blasphème et le sacrilège. Cette discipline n'est pas seulement un réflexe de défense face à la persécution romaine, elle est absolument inséparable, au moins dans son principe, de l'essence même du christianisme et de toute religion qui a tant soit peu le sens du sacré (qu'on songe aux mystères d'Eleusis, aux mystères orphiques, etc.); et ce n'est point une coïncidence si notre époque, où le christianisme a subi les dégradations les plus graves de son histoire, est aussi celle où il a complètement perdu le sens du sacré, des mystères.

Quand on songe à toute la terreur dont était entouré le culte israélite, et à tant de paroles et d'actes du Christ: « Jésus disait toutes ces choses, à la foule, en paraboles, et sans parabole Il ne leur disait rien, afin que fût accompli ce qui a été proféré par le prophète, disant: 'J'ouvrirai ma bouche en paraboles, j'exhalerai ce qui a été caché dès l'origine' ».[77] « Et les disciples s'étant approchés de Lui, dirent: 'Pourquoi leur parles-Tu en paraboles' ? Et Lui, répondant, dit: 'Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux cela n'a pas été donné' ».[78] « Ne donnez pas les choses saintes aux

chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de crainte qu'ils ne les foulent aux pieds et, se tournant, ne vous déchirent ».[79]

Nous avons exposé cette doctrine, telle qu'elle est chez les Pères, ailleurs.[80] Aussi serons-nous brefs: « Des dogmes », dit St Basile, « et des prédications préservés dans l'Egise, nous possédons certains par l'enseignement écrit, et nous avons reçu, par la Tradition des apôtres, les autres transmis à nous dans le mystère... Nous bénissons l'eau du baptême et l'huile de l'onction et, en outre, le baptisé lui-même: à partir de quels écrits ? N'est-ce pas par la tradition secrète et mystique ?... Mais encore, ce qui se fait dans le baptême: 'renoncer à Satan et à ses anges', de quelle Ecriture cela provient ? N'est pas de cet enseignement non divulgué et secret, que nos pères ont maintenu dans un silence réfractaire à la curiosité et à l'investigation, nous enseignant avec convenance à sauvegarder par le silence la gravité des mystères ? Car ce qu'il n'est pas permis aux non initiés de contempler, comment serait-il convenable d'en exposer l'enseignement, en caractères d'écriture, au mépris public ?[81]

Signalons un dernier exemple: St Jean Chrysostome, chaque fois qu'il aborde le sujet des mystères (baptême, Eucharistie, etc.) devant des non initiés, s'exprime en termes voilés, ou abrège en disant: « Les initiés comprennent ce que je veux dire ». Cela revient plus de cent fois dans ses homélies.

Or, il est certain que St Denys, dans ses œuvres, sans se départir jamais de la plus profonde vénération, *dévoile* les mystères plus que ne le font l'Ecriture et les Pères en général. Serait-ce qu'il eût moins de respect pour les mystères ? Evidemment non, le ton d'infinie vénération avec lequel il en parle en est la preuve. Mais il a été pressenti par Dieu pour cette tâche. Il s'en rend d'ailleurs parfaitement compte. Aussi ses livres fourmillent, plus qu'aucun autre, d'objurgations sur la nécessité de ne pas profaner les mystères et de réserver pareils exposés à l'apôtre Timothée (auquel les livres sont dédiés) et à ses pareils. Ces objurgations, visiblement, ne sont pas tombées, aux premiers siècles, dans des oreilles sourdes; et dès qu'elles le furent, dans des siècles postérieurs, les lacérations profanatrices commencèrent.

Nous avons donc, dans ce chapitre, démontré l'authenticité des prophéties et des miracles qui nous permettraient de conclure que l'origine du christianisme est divine. Mais nous irons plus loin: à supposer qu'il n'y ait eu aucun miracle ni aucune prophétie, soit sous l'Ancien Testament, soit sous le Nouveau, soit dans l'Eglise primitive, dans ce cas la manière inexplicable dont se serait propagé le christianisme à ses débuts eût été le plus grand des miracles ! « Cela est le plus grand des miracles, de parcourir sans miracle toute la terre habitée, pêchée par douze hommes pauvres et illetrés ! Car les pêcheurs n'ont triomphé ni par la richesse, ni par la sagesse du discours, ni par rien de semblable; de sorte qu'on est contraint de confesser qu'il y a en eux une puissance divine, vu qu'il est impossible que la force humaine puisse jamais réaliser tant de choses ».[82] En effet,

1. L'ignorance et l'inculture triomphent de la science et de l'éloquence.

Que les auteurs sacrés du Nouveau Testament, tous sans exception, soient ignorants en philosophie, en sciences et dans l'art de bien dire, il n'est pas besoin d'être sorcier pour s'en apercevoir. Seule une apologétique plus zélée que savante s'évertuerait à nier une telle évidence: « Lorque donc les Hellènes accusent les disciples d'être des ignorants, accusons-les nous aussi plus qu'eux... Exaltant les grands chez eux pour leur sagesse et admirant leur éloquence, disons que les nôtres furent tous des ignorants... J'ai dit cela, car j'ai entendu un chrétien discuter avec un Hellène d'une manière ridicule, et dans la lutte qui les opposait chacun détruisait sa propre position. Car ce que le chrétien aurait dû dire, cela l'Hellène le disait; et ce qui convient à un Hellène de le dire, cela c'était le chrétien qui l'avançait ! En effet, l'examen portait sur Paul et Platon: de son côté, l'Hellène s'efforçait de montrer que Paul était un ignorant et un inculte; le chrétien, lui, s'évertuait par simplicité à établir que Paul était plus éloquent que Platon. Ainsi, avec le triomphe de cette opinion, la victoire allait à l'Hellène. Car si Paul est plus éloquent que Platon, il est vraisemblable que beaucoup soutiendront que ce n'est pas par la grâce, mais par l'éloquence, qu'il a vaincu, de sorte que ce que disait le chrétien était à l'avantage de l'Hellène, mais ce que disait l'Hellène était à l'avantage du chrétien ![83]

D'ailleurs Paul lui-même l'avoue, et il s'en glorifie: « Car le

Christ ne m'a pas envoyé baptiser mais évangéliser, non dans la sagesse de la parole, afin que la croix du Christ ne soit pas évacuée. En effet, puisque le monde, dans la sagesse de Dieu, ne connut point Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication... Et moi, en venant à vous, frères, je suis venu non par l'excellence de la parole ou de la sagesse vous proclamer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas estimé connaître parmi vous quelque chose, si ce n'est Jésus- Christ, et Lui crucifié. Et j'ai été parmi vous dans la faiblesse et la crainte et un grand tremblement, et ma parole et ma prédication [n'ont pas été] par les discours persuasifs de la sagesse, mais dans la démonstration de l'Esprit et de la puissance, afin que votre foi ne fût pas par la sagesse des hommes, mais dans la puissance de Dieu ».[84]

2. La faiblesse vainc la puissance.

C'est un fait que la très grande majorité des premiers croyants sont, non seulement incultes, mais de basse classe sociale, sans puissance, pauvres et humainement méprisables: « Voyez, en effet, frères, votre vocation, car il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de noble naissance. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages, et ce qu'il y a de faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts, et ce qui est de naissance obscure dans le monde et considéré pour rien, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour détuire ce qui est, afin qu'aucune chair ne se glorifiât devant Dieu ».[85]

Plus particulièrement, les apôtres, artisans principaux de la victoire de l'Evangile, sont ainsi décrits par St Paul, avec, à un moment, une pointe d'ironie à l'égard des Corinthiens, chez qui la conversion n'a pas éteint, en général, certains réflexes charnels: « Car, il me semble, Dieu nous a exhibés, nous les apôtres, au dernier rang, comme des condamnés à mort, car nous sommes devenus un spectacle au monde et aux anges et aux hommes. Nous sommes fous à cause du Christ, mais vous êtes prudents dans le Christ; nous sommes faibles, mais vous, forts; vous êtes entourés d'honneurs, mais nous, de déshonneur. Jusqu'à cette heure-ci nous avons faim et soif, et sommes nus et souffletés et errants, et nous peinons, travaillant de nos propres mains. Insultés, nous bénissons, persécutés, nous supportons avec constance, diffamés, nous prions; nous sommes devenus pour le monde comme des prétextes de purifi-

cation, les ordures de tous jusqu'à cet instant ».[86]

Il est dit aussi: « Mais nous avons ce trésor dans des vases d'argile, afin que la surabondance de la puissance soit de Dieu et non de nous: en tout opprimés mais non comprimés, dans la perplexité mais non dans le désarroi, persécutés mais non abandonnés, terrassés mais non annihilés, portant toujours dans le corps la mortification de Jésus, afin qu'aussi la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps ».[87]

Aussi St Chrysostome, après avoir décrit cette situation, en tire les conclusions qui s'imposent: « Combien donc de guerres ont-elles été lancées contre l'Eglise ? De nombreuses armées ont été apprêtées pour cela, des armes ont été aiguisées, toutes sortes de châtiments et de supplices ont été imaginées: des poêles à frire, et des entraves, et des chaudrons, et des fournaises, et des citernes, et des précipices, et les dents des bêtes, et les mers, et les confiscations, et des milliers d'autres tortures, inexprimables et insoutenables...

Et néanmoins rien de cela n'anéantit l'Eglise ni ne l'affaiblit. Et ce qui est admirable et merveilleux, c'est que tout cela a été excité dans les commencements. En effet, si ces choses terribles avaient été suscitées quand la prédication était enracinée et plantée partout dans le monde habité, cela n'eût pas été chose admirable que l'Eglise ne fût pas renversée ! Mais qu'elle fût mêlée à tant de guerres au commencement de l'enseignement, alors que la foi était nouvellement ensemencée et la pensée des auditeurs encore très tendre, et que notre situation non seulement ne se détériorât pas mais s'améliorât, voilà qui excède tout miracle. Afin que tu ne dises pas, en effet, que l'Eglise se maintient actuellement grâce à la paix des rois, Dieu permit, lorsqu'elle était plus petite, lorsqu'elle paraissait très faible, qu'elle fût en butte aux guerres, pour que tu saches que sa sécurité actuelle ne vient pas de la paix des rois, mais de la puissance de Dieu ».[88]

On est très loin de la manière dont s'est propagé l'Islam, dont la « guerre sainte » a toujours été un des piliers: « Mahomet, en tuant; Jésus-Christ, en faisant tuer les siens... Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement; et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait périr ».[89]

3. Cette victoire du christianisme était d'autant plus éclatante qu'elle allait radicalement à l'encontre des coutumes les plus immémoriales, les plus vénérées et universelles, basées la plupart sur l'idolâtrie: « Grande est la force du préjugé. Car vous savez que chez les hommes rien n'égale en force la tyrannie d'une antique coutume; de sorte que, même si [les apôtres] n'avaient pas été que douze, ni si simples et tels qu'ils étaient, et si s'était rangé de leur côté un autre monde habité, aussi grand, et une multitude qui fait contrepoids, ou même bien plus nombreuse, même ainsi ce qui s'est passé eût été difficile, car la coutume s'associait avec les autres, et la nouveauté s'opposait aux apôtres. En effet, rien ne trouble l'âme, même si c'est pour une chose avantageuse, autant que d'innover et de dépayser, surtout s'il s'agit de l'adoration de Dieu et de sa gloire...

Et afin que tu saches la force de la coutume: elle a souvent vaincu les ordres de Dieu ! et que dis-je 'ordres' ? [elle a vaincu] les bienfaits mêmes. Et, en effet, les Juifs, alors qu'ils avaient la manne, cherchaient l'ail, et, jouissant de la liberté, pensaient à la servitude et cherchaient continuellement l'Egypte, à cause de l'habitude - tellement l'habitude est tyrannique !

Mais si tu veux la connaître à partir de ceux du dehors: on raconte que Platon, bien que sachant exactement que le [culte] des dieux est un égarement, a condescendu aux fêtes et à tout le reste, vu qu'il ne pouvait lutter contre la coutume, ayant appris cela de son maître, par les faits. Et en effet, celui-ci, soupçonné d'une innovation pareille, a tellement été loin d'accomplir ce qu'il désirait qu'il en perdit la vie, et cela alors qu'il se justifiait ! Combien ne voyons-nous pas, même maintenant, d'hommes, retenus par préjugé dans l'impiété, et quand on leur reproche d'être des païens, ils n'ont rien à dire de fondé sur la raison, et mettent en avant leur père, leur grand-père, leur arrière grand-père ! Aussi certains de ceux du dehors ont-ils appelé la coutume 'une seconde nature' ».[90]

Même un coup d'œil superficiel sur la civilisation romaine des premiers siècles suffirait à montrer que le conflit était inévitable, même sans le moindre désir de provocation de la part des chrétiens. En effet, l'idolâtrie inspirait, plus ou moins consciemment, presque toutes les coutumes antiques, y compris celles qui paraissaient innocentes. Le chrétien primitif, qui n'avait rien de commun avec nos « chrétiens » modernistes

(doués d'une promptitude prodigieuse à courber l'échine, s'il leur en reste encore, devant le monde, et à se prostituer) était ainsi acculé souvent au refus radical et à l'isolement, nonobstant sa disposition à assimiler ce qui était bon dans le paganisme.

Voici comment Gibbon l'incroyant, historien génial, mais, dès qu'il s'agit du christianisme ou de Byzance, persifleur, ironique et tendancieux, voire parfois caricatural, décrit la situation: « Les divinités innombrables et les rites du polythéisme s'enlaçaient étroitement à toute cérémonie d'affaires ou de plaisir, dans la vie publique ou privée; et il était impossible, semble-t-il, d'échapper à leur observance sans renoncer simultanément au commerce de l'humanité et à tous les offices et amusements de la société. Les importantes transactions de la paix et de la guerre étaient préparées et conclues avec des sacrifices solennels, auxquels le magistrat, le sénateur et le soldat étaient obligés de présider ou de participer... Le chrétien, qui, avec une pieuse horreur, évitait l'abomination du cirque ou du théâtre, se considérait comme entouré de pièges diaboliques dans toute joyeuse festivité, toutes les fois que ses amis, invoquant les dieux hospitaliers, versaient des libations pour le bonheur de tous les autres ».[91]

4. La victoire du christianisme est rehaussée du fait que les coutumes qu'il a déracinées flattaient les passions, et les coutumes qu'il a implantées les contrecarraient.

Aucune force divine, par exemple, n'est requise pour se contenter de quatre femmes et d'un nombre indertéminé de concubines. Mais il en faut, et une grande, pour passer de la débauche et la polygamie à la monogamie et à la virginité: « Les prescriptions [du christianisme] étaient dures, et celles dont il éloignait [les incroyants] faciles et aisées. Car [les apôtres] les appelaient de la fornication à la chasteté, de l'amour de la vie à la mort, de l'ivresse au jeûne, du rire aux larmes et à la componction, de la cupidité à la pauvreté, de la sécurité aux dangers; et en tout ils exigeaient la plus grande rigueur... Qu'est-ce qui alors les a persuadés ? N'est-ce pas clair que c'était la puissance de Celui qui était prêché ?...

Voilà pour les préceptes. Mais voyons si peut-être le dogme attirait. Or, à lui seul, il était à même de chasser les incroyants ! Car que disaient les prêcheurs ? Qu'il faut adorer le Crucifié, et croire que celui qui est né d'une femme de Judée est Dieu. Et

qui eût cru à ces choses si la puissance n'y avait pas présidé ?... Pourquoi aucun des croyants n'a dit:... 'Tu me laisses craindre des choses pénibles ici-bas, et tu me promets les choses réjouissantes pour après la résurrection ! D'où ressort-il qu'il y aura une résurrection ? Qui de ceux qui sont partis est revenu'... ? Non, ils n'ont pensé rien de tel, mais ont donné leur âme pour le Crucifié... Si les apôtres avaient été des trompeurs, ils auraient fait le contraire: ils auraient promis les choses riantes pour cette vie-ci, et gardé le silence sur les choses à craindre, et présentes et futures. Ainsi agissent les trompeurs et les flatteurs: ils ne proposent rien de rocailleux, ni de pesant, ni de pénible, mais tout le contraire ».[92]

NOTES

CHAPITRE IV

Procès des exégètes modernes

1. Prolégomènes à l'Histoire d'Israël, VIII,2.
2. Disc. contre les Gentils (P.G. XXV,76-77).
3. Les Caractères, I.
4. Les 5 Livres de Moïse: VII.
5. Ex. 6^{2-3}
6. W.F. Albright, De l'Age de pierre au Christianisme, I,D (2e éd.).
7. Examen important de Milord Bolingbroke, IV.
8. W.F. Albright, L'Archéologie de la Palestine et la Bible, III,3 (éd.1933).
9. C'est-à-dire, pour Albright, 1600-1200 (av. J.C.).
10. De l'Age de pierre au Christianisme, I,D.
11. Découvertes Récentes dans les Pays Bibliques, XII (1955).
12. Albright, L'Archéologie de la Palestine et la Bible, III,2.
13. Gen. 13^{10}
14. Sag. 10^{6}
15. L'Autre Côté du Jourdain, V,1.
16. L'Archéologie de la Palestine et la Bible, III,3.
17. Pour Albright, cela correspond à 1200-900 (av. J.C.)
18. L'Archéologie de la Palestine et la Bible, III,3.
19. Gen. 17^{6}
20. Jg. 18^{29}
21. Albright, L'Archéologie de la Palestine et la Bible, III,2.
22. 48^{22-25}
23. Abdias.
24. Yehuda T. Radday, l'Unité d'Isaïe à la lumière de la Linguistique

statistique, I.
25. Pensées, 283.
26. Id., 353.
27. Is. 1^{18}
28. Voir Jg. 9^{8-15}
29. Ez. $14^{13-14,19-20}$
30. Mt. 12^{41}
31. 14^{4} (Septante).
32. II Rois, $14^{23,25}$
33. 28^{3}
34. Hébr. 11^{32-34}
35. 2^{59-60}
36. 2^{61}
37. Jaddus.
38. Antiq. Judaïques, XI,8.
39. Mt. 24^{15}
40. Edward J. Young, La Prophétie de Daniel: Introduction.
41. Pensées, 571.
42. Id., 797.
43. Id., 798.
44. Ray Rogers, Considérations chimiques concernant le Suaire de Turin.
45. Souligné par Vignon.
46. Le Linceul du Christ: Etude scientifique, I,3.
47. Dr. Pierre Barbet, La Passion de N.S. Jésus-Christ selon le Chirurgien, VII.
48. Id.
49. Id., XI.
50. Id.
51. Stevenson et Habermas, Verdict sur le Suaire, V.
52. Barbet, La Passion de N.S. Jésus-Christ selon le Chirurgien, IV.
53. Sur la Date des « Actes », p.95.
54. Id., p. 96.
55. Hist. Ecclés., III,24 (P.G. XX,265).
56. C'est, indubitablement, ce qui est arrivé à St Maxime, St Jean Damascène, etc.
57. De la Captivité de Babylone: De l'Ordre.
58. Dans sa « Mystagogie ».
59. Mystagogie,24 (P.G. XCI,716).
60. Id., Préface (P.G. XCI,660-661).
61. Commentaire sur Denys, Préface (P.G. IV,21).
62. St Ignace, Epître aux Romains (P.G. V,813) - Noms Divins, IV (P.G. III,709).
63. Θεραπευτὰς .Hiér. Ecclés. VI (P.G.III,532).
64. Hist. Ecclés.,II,16 (P.G. XX,173).

65. $4^{32,34-35}$
66. William Beveridge, Du Jeûne Quadragésimal,III,5.
67. Hiér. Ecclés., III,3,7 (P.G. III,436).
68. Τμνολογίαν.
69. Ἱεραρχικὴν εὐχαριστίαν.
70. Hiérarchie Céleste, V (P.G. III,196).
71. St Maxime, Scolies sur Hiér. Cél., V (P.G. IV,60).
72. Act. 17^{23}
73. Manuscrit Nò 12151 du « British Museum ».
74. St Jean Damascène, Hom.2 sur la Dormition (P.G. XCVI,748).
75. Des Noms Divins, III,2 (P.G. III,681) - St Damascène, id. (P.G. XCVI,749).
76. Prologue des Comment. sur St Denys (P.G. IV,20).
77. Ps. 77^{2} - Mt. 13^{34-35}
78. Mt. 13^{10-11}
79. Id. 7^{6}
80. « La Transfiguration selon les Pères Grecs », p.123-131.
81. Traité du St Esprit, XXVII (P.G. XXXII,188-189).
82. Chrysostome, Hom. 1 sur Actes des Apôtres (P.G. LX,19).
83. Id., Hom. 3 sur I Cor. (P.G. LXI,27).
84. I Cor. $1^{17,21}$, 2^{1-5}
85. Id., 1^{26-29}
86. Id., 4^{9-13}
87. II Cor. 4^{7-10}
88. Disc. 5 Contre les Juifs (P.G. XLVIII, 885-886).
89. Pascal, Pensées, 599.
90. Chrysostome, Hom. 7 sur I Cor. (P.G. LXI, 63-64).
91. Déclin et Chute de l'Empire Romain, XV.
92. Chrysostome, Hom. 7 sur I Cor. (P.G. LXI, 64-65).

CHAPITRE V

La foi en Dieu qui se révèle: l'Église Catholique

Très fortement impressionné par ces prophéties et ces miracles, je suis sur le point de faire un acte de foi en Dieu qui se révèle dans la religion chrétienne. Cependant, on attire mon attention sur le fait que d'autres religions existent et que je n'ai pas même daigné y jeter un regard. Evidemment, le fait que la vérité ne peut être qu'une et que ces religions ont des doctrines opposées à la chrétienne, suggère fortement que seule la révélation chrétienne mérite ce nom de révélation et possède la vérité. Mais pour qu'on ne m'accuse pas de m'être mis des œillères, je procède à l'examen de ces religions.

Immédiatement, je perçois ceci: aucun fondateur de religion, autre que Jésus-Christ, n'a été prophétisé. Le plus bruyant de ces fondateurs ne fait que nous sommer de croire sur parole, comme si les êtres humains étaient des bêtes de somme sans discernement: « Mahomet, sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force. Que dit-il donc ? Qu'il faut le croire ».[1] « Qui rend témoignage de Mahomet ? Lui-même. Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien ».[2]

J'examine ensuite si ces fondateurs ont au moins fait des prophéties qui se sont réalisées, ou des miracles.

Je considère d'abord les religions de l'antiquité qui n'existent plus. Le seul fait qu'elles n'existent plus est un point décisif contre leur vérité et contre toute prétention - si elles ont cette prétention - d'être révélées d'en haut. Come l'a remarquablement souligné Gamaliel, docteur juif, parlant des débuts de la

religion chrétienne à ses coreligionnaires: « Si ce dessein ou cet ouvrage vient des hommes, il se dissoudra; mais s'il vient de Dieu, vous ne pourrez les détruire... »[3] [« les », c'est à dire les apôtres]. Qu'on comprenne bien ce grand principe: il ne signifie pas qu'une religion qui dure, fût- ce jusqu'à la fin du monde, est forcément la véritable; mais bien que la véritable religion doit durer jusqu'à la fin du monde, car étant fondée par Dieu pour le salut des hommes, il est exclu qu'elle ne dure pas tant qu'il existe des hommes à sauver sur terre.

Ce principe nous dispense donc de parcourir les religions révolues, telles l'égyptienne, la grecque, la romaine, etc.

Passons aux religions encore en existence. Nous nous contenterons de trois, celles qui ont le plus de prétention d'être des religions révélées, et autour desquelles d'ailleurs gravitent la plupart des autres.

I - L'Hindouisme.

C'est, parmi les trois religions, celle qui s'attribue le plus de miracles. Voyons donc si la doctrine de cette religion, autant que la raison peut en juger, est vraie, et ne s'oppose donc point à la *possibilité* d'une intervention divine miraculeuse (puisque, nous l'avons déjà établi, Dieu ne peut jamais corroborer une fausse doctrine par des miracles).

Mais il est très malaisé de dégager un corps de pensée cohérent à partir des formes multiples de l'hindouisme, celui-ci ayant la particularité stupéfiante de s'accommoder sereinement de formes contradictoires ! Première faiblesse de l'hindouisme. Cependant, nous essaierons de dégager un minimum de points communs.

Dans le « Véda », les « Upanisad », le « Bhagavad Gita », etc., les livres sacrés de l'hindouisme, il y a, à l'arrière- plan, ou au-dessus de tout, la notion d'un Absolu impersonnel, éternel, le 'Brahman', qui très tôt a été identifié - c'est la grande découverte des Upanisad - au Soi (« Atman »), lequel équivaut à la fois à l'âme individuelle et à l'âme cosmique: « Hommage au 'Brahman', qui réside en toutes choses !... Cet être qui réside dans le soleil, je suis Lui ! Oui, c'est Lui qui est l'essence même de la Vérité ! Ce qui fait que le soleil est soleil, c'est son aspect, d'un blanc éclatant et Cela qui est, pour ainsi dire, au milieu du soleil, c'est Cela qui est dans l'œil, c'est Cela qui est dans le feu; oui, c'est le 'Brahman', la vie éternelle, la Splendeur, l'essence de la Vérité ! »[4] « Mais l'univers c'est Cela, c'est le 'Brahman'; or le 'Brahman' c'est l''atman' que voici... »[5] « Ce n'est que lorsqu'il y a dualité que l'un peut sentir l'autre, voir l'autre, entendre l'autre, interpeller l'autre, penser l'autre, connaître l'autre. Là, par contre, où l'on a reconnu que tout ce qui existe est l''atman-brahman', comment pourrait-il y avoir sensation, vision, audition, langage, pensée, connaissance ? Qui donc pourrait connaître le Connaisseur, sinon le Connaisseur lui-même, qui n'est autre que l''atman' ? »[6] Comme on le voit, on est en plein panthéisme !

Sur le premier plan, c'est un Panthéon. Le Véda parle de trente-trois grandes divinités, et d'inombrables divinités mineures, toutes entraînées comme les humains dans le cycle des métempsychoses. Les formes plus récentes d'hindouisme ne sortent pas d'un polythéisme effréné.

Les excès attribués à ces divinités, masculines et féminines, rivalisent avec les pires de la mythologie antique. Krishna, par exemple, lors de ses apparitions, attire par son jeu de flûte les bouvières (mariées en plus) et fait l'amour avec chacune d'elles à tour de rôle. Les temples hindous regorgent d'images et de sculptures représentant les dieux et les déesses dans les poses les plus lascives. Dans le tantrisme en particulier, les pratiques sexuelles constituent la trame de la liturgie. L'adoration des animaux sacrés, car ils sont liés particulièrement aux avatars de telle ou telle divinité, le dispute en absurdité et en extravagance à la religion égyptienne: par exemple, le cobra dans le culte de Shiva, la vache et la tortue dans celui de Vishnu. Pourquoi nous appesantir sur ce que tout le monde admet ?

Or, les miracles que s'attribue l'hindouisme ont leur source dans cette mythologie, dans ces avatars (ou descentes) des dieux sur terre, et dans la puissance magique énorme exercée par les ascètes et les yogis, qui croient que les lieux sacrés se trouvent sur le point de jonction entre notre monde d'une part, le ciel et le souterrain d'autre part.

Nous signalons d'autres graves erreurs:

1. La métempsychose. La gravité de cette erreur réside surtout en ce qu'elle dégrade l'âme humaine en la faisant transmigrer successivement dans les corps des animaux les plus immondes et les plus vils, et ensuite en ce qu'elle suppose un cycle indéfini dans le jeu des forces du monde sensible, alors que la saine raison exige leur cessation un jour.[7]

La métempsychose hindoue, selon laquelle tout être vivant, même le plus infime des insectes, peut devenir le logement des êtres humains, voire des dieux (d'où les principes hindous très stricts: « Ne faire de mal à aucun être », végétalisme), donne lieu, si l'on veut la suivre jusqu'à ses dernières conséquences, à des principes de vie impraticables: à chaque moment, en effet, nous piétinons et écrasons des milliers d'êtres vivants microscopiques et invisibles. Sous peine donc de commettre à chaque moment d'innombrables homicides, il faut rester absolument immobile, suspendu entre ciel et terre !

2. L'hindouisme divise la société en quatre castes: au sommet, les brahmanes, puis, en ordre, les guerriers, les producteurs,les serviteurs ou parias, qui sont en fait des hors caste dont même le contact est considéré comme une souillure. Les mariages entre deux castes sont interdits; de même, manger avec quelqu'un d'une autre caste, etc.

Or, il nous semble absurde de classifier les gens, non selon leur mérite personnel et leur vertu, mais selon leur appartenance sociale, critère extrinsèque et sans valeur. De plus, le paysan, qui travaille la terre (fonction entre toutes la plus primitive et nécessaire), est mis avec les hors caste, alors que le commerçant est dans la troisième caste !

3. L'hindouisme a cette particularité de réunir dans la même personne les plus grandes prouesses ascétiques et le dévergondage sensuel le plus insensé. En effet, celui qui, après une longue ascèse, aura atteint à la « délivrance », c'est-à-dire à la sensation intuitive de l'identité du « brahman » et de l'« atman », est précisément celui qui peut tout se permettre: faire l'amour à sa guise, etc.

Quant à la place prépondérante de la sensualité, il suffit de signaler quelques faits: le phallus (qu'ils appellent le « linga ») est l'emblème du dieu Shiva lui-même, on lui rend le même culte qu'au dieu, partout en Inde on voit ses représentations, en pierre, en bronze, etc., dans les lieux les plus sacrés. Des prostituées sacrées sont attachées aux sanctuaires de Shiva.

4. L'hindou n'aime pas la vie, et son idéal est suicidaire. Pour lui, tout désir, tout acte est mauvais, et le but de la religion est d'échapper au cycle des transmigrations par la délivrance des désirs. Pour la saine raison, au contraire, le désir, l'action, sont des énergies naturelles, donc, tant que telles, bonnes: il suffit de les purifier de tout ce qui peut les vicier, soit dans leur intention, soit dans leur ordination objective au but pour lequel ils ont été créés; point n'est besoin de les déraciner. L'œil est bon, et lorsqu'on contracte une myopie, on ne va pas se crever l'œil ! On met des verres correcteurs.

5. Entre autres pratiques aberrantes: dans le rituel védique, on utilisait un nectar appelé « soma », qu'on offrait aux dieux avant de le consommer: or, ce jus était extrait de l'amanite tue-mouche, dont les vertus hallucinogènes sont bien connues...

II - Le Bouddhisme.

Dans le bouddhisme, l'élément miraculeux est plus réduit que dans l'hindouisme. Il y a des récits tardifs, écrits des siècles après la mort du Bouddha, et d'autres récits dans le sacré canon, qui sont plus anciens.

Les récits tardifs (« Lalita Vistara », etc.) racontent des miracles si puérils et extravagants que ce serait faire injure au Bouddha que de les lui attribuer. En voici un échantillon: « Le Bouddha monta sur l'immense route qu'il avait créée dans les airs, en présence de la foule... IL fit sortir un ruisseau d'eau de la partie supérieure de son corps, et des flammes de feu de la partie inférieure, et, brusquement, l'inverse; ensuite du feu sortit de son œil droit, et un ruisseau d'eau de son œil gauche, et ainsi de suite, de ses narines, des ses oreilles, à droite et à gauche, en avant et en arrière. De plus, le même prodige eut lieu de telle manière que les ruisseaux de feu succédaient aux ruisseaux d'eau, mais sans se mêler. Chaque ruisseau en direction ascendante atteignait les sièges des brahmanes; chaque ruisseau en direction descendante pénétrait aussi loin que l'enfer; les ruisseaux en direction horizontale atteignaient les extrémités du monde. De chacun de ses cheveux la même exhibition merveilleuse régala les yeux étonnés du peuple assemblé... N'ayant personne à qui parler, il créa un personnage qui paraissait marcher avec lui ».[8]

Si l'on prend la série de documents plus anciens, là aussi l'on peut se demander en quoi les prodiges racontés sont moins ridicules que les autres: « Alors le Béni entra dans la chambre où le feu était gardé, se fit une couche de gazon et s'assit les jambes croisées, gardant le corps droit et s'entourant de vigilance. Et le 'Naga'[9] vit que le Béni était entré; quand il eut vu cela, il devint ennuyé et irrité, et émit un nuage de fumée. Alors le Béni réfléchit: 'Quoi ! si je laissais intacts la peau, et la dépouille, et la chair, et les ligaments, et les os, et la moelle de ce Naga, mais que je conquisse par mon feu le feu qu'il va émettre !'

Et le Béni effectua l'exercice adéquat du pouvoir des miracles et émit un nuage de fumée. Alors le 'Naga', qui ne pouvait maîtriser sa rage, lança des flammes. Et le Béni, transformant son propre corps en feu, lança des flammes. Lorsque tous les deux eurent resplendi de leurs flammes, la chambre de feu paraissait brûler et s'enflammer, comme si elle était toute en feu. Et les 'Jathilas', encerclant la chambre de feu, disaient: 'En vérité, le visage du grand Samana est beau, mais le Naga lui fera du mal'.

Après cette nuit, le Béni, gardant intacts la peau, et la dépouille et la chair, et les ligaments, et les os, et la moelle du 'Naga', et ayant conquis le feu du 'Naga' par son propre feu, le jeta dans sa sébile et le montra au 'Jathila' Uruvela Kassapa[10]: 'Vois ici le Naga, Kassapa; son feu a été conquis par le mien' ».[11]

Mais à part l'absurdité de ces prétendus prodiges, voyons si la doctrine de la religion bouddhiste ne rend pas impossible l'éventualité d'une révélation:

1. Selon le Bouddha, il n'y a pas de Dieu personnel, transcendant et créateur; on ne trouve même chez lui aucune trace de recherche de cet Etre suprême, et en cela il est inférieur à certains courants hindous. Le monde existe depuis toujours, dans un cycle indéfini de naissances et de décompositions: « O moines, le 'samsara'[12] a pour origine l'éternité. On ne découvre aucun terme initial à partir duquel les êtres engagés dans l'ignorance et entravés par la soif errent de naissance en naissance ».[13] Les dieux eux-mêmes (auxquels le Bouddha croit, sans toutefois leur donner la place prépondérante qu'ils possèdent dans l'hindouisme) y sont soumis.

Sur tous ces thèmes, le bouddhisme est sujet aux mêmes critiques adressées à l'hindouisme.

2. Le Bouddha a eu le mérite de sentir avec une grande force la misère de cette vie, mais faute d'en sentir aussi la beauté (ce qui aurait équilibré sa vision), il a préconisé, plus encore que l'hindouisme, l'annihilation de tout désir et soif d'existence: « Voici encore, ô moines, la vérité mystique sur l'origine de la douleur: c'est la soif qui conduit de naissance en naissance, accompagnée de jouissance et d'attraction, qui cherche satisfaction ici et là: soif des plaisirs des sens, soif de l'existence, soif du devenir et soif du non devenir. Voici encore, ô moines, la vérité mystique sur la suppression de la douleur: c'est *l'arrêt complet de cette soif*, la non attraction, le renoncement, la

délivrance, le détachement ».[14] Cela équivaut à renoncer non à la mauvaise vie, mais à la vie tout court; et ce n'est que par une très heureuse inconséquence que le Bouddha a interdit formellement le suicide.

En effet, le corps est, dans la vision bouddhiste, mauvais en lui-même: « L'ascète fait cette réflexion: là où la matière fait défaut, on échappe aux douleurs de la faim et de la soif, du froid et du chaud; *la matière corporelle est* grossière, *mauvaise*, trompeuse et irréelle: c'est à cause du complexe des causes et des conditions de la vie antérieure que nous héritons de ce corps, réceptacle de toutes sortes de douleurs ».[15]

3. La doctrine bouddhiste nie radicalement l'existence du moi (« atman »): « A l'occasion de la sensation, le parfait perçoit la sensation, sait qu'il n'y a ni moi ni vision ni objet vu, mais la coopération des trois phénomènes coordonnés, bien que naturellement isolés, à savoir la connaissance, l'œil et la forme sensible. Au moment de la sensation, l'ignorant conçoit un moi face à un objet qu'il désire ou repousse, et cette méprise le livre au désir, lequel l'embourbe davantage dans l'erreur ».[16]

Il est certain que notre attention imagine un moi « amorphe, indifférent, immuable, sur lequel défileraient ou s'enfileraient les états psychologiques qu'elle a érigés en entités indépendantes. Où il y a une fluidité de nuances fuyantes qui empiètent les unes sur les autres, elle aperçoit des couleurs tranchées, et pour ainsi dire solides, qui se juxtaposent comme les perles variées d'un collier: force lui est de supposer alors un fil, non moins solide, qui retiendrait les perles ensemble... Ce 'substrat' n'est pas une réalité; c'est, pour notre conscience, un simple signe destiné à lui rappeler sans cesse le caractère artificiel de l'opération par laquelle l'attention juxtapose un état à un état, là où il y a une continuité qui se déroule ».[17] Si la critique du moi chez le Bouddha se limitait, comme celle de Bergson, à ce qu'une certaine conception du moi a d'artificiel et d'inexistant, personne n'y aurait rien à reprendre. Mais il nie le moi tout bonnement: or, la conscience du moi, si profonde en nous et si intérieure, de cette réalité permanente à la fois et sans cesse changeante, est une des données les plus immédiates de la conscience et les plus indiscutables. Toutes les critiques, si vraies, adressées par Platon à Héraclite, atteignent également cette idée du Bouddha.

III - L'Islam.

Mahomet reconnaît que le Christ et les saints de l'Ancien Testament ont accompli beaucoup de miracles, et que lui-même n'en a fait aucun.

Deux miracles sont racontés dans le Coran, il serait bon de les examiner. Le premier, celui de la « Chamelle », est ainsi résumé par St Jean Damascène: « Il y avait une chamelle qui venait de la part de Dieu, elle but tout le fleuve et n'arrivait pas à passer entre deux montagnes, à cause de son volume. Or, un peuple, dit-il[18], vivait en ce lieu, il buvait l'eau un jour et la chamelle la buvait un jour, [alternativement]. Ayant bu l'eau, elle les nourrissait en leur donnant du lait à la place. Mais ces hommes méchants se levèrent, dit-il, et tuèrent la chamelle. Son rejeton, une petite chamelle, après que sa mère eut été tuée, appela Dieu, dit-il, à grands cris, et Dieu la prit auprès de Lui ».[19] Au lecteur de juger de cette farce.

Un autre miracle est raconté à la sourate 105 (« l'Eléphant »): lors d'un combat entre Abyssins chrétiens et le grand-père (idolâtre) de Mahomet, alors qu'Abrahah, chef des Abyssins, à cause d'un outrage à la croix, envahissait la Mecque avec des éléphants pour détruire la Kaaba, les chrétiens auraient été vaincus grâce à une intervention miraculeuse: une pluie de pierres jetées sur les Abyssins par des oiseaux !

Maintenant, que des chrétiens soient vaincus dans des batailles par des idolâtres ou des athées, cela est déjà arrivé et arrivera encore. Mais que, dans une bataille qui oppose des idolâtres (le chef de ceux-ci fût-il le grand-père de Mahomet) à des chrétiens, Dieu intervienne miraculeusement dans des circonstances telles qu'Il semble approuver l'idolâtrie, nous savons que c'est impossible.

Voyons maintenant si la doctrine musulmane l'intitule à la révélation. Cette religion a certes sur les religions asiatiques l'avantage d'être nettement monothéiste, mais elle n'est pas dépourvue de graves erreurs:

1. Le Coran affirme à plusieurs reprises que Dieu est l'auteur

du mal comme du bien, et qu'Il égare qui Il veut: c'est une religion fataliste: « Pour les infidèles, il leur est égal que tu les avertisses ou non: ils ne croiront pas. Dieu a apposé un sceau sur leurs cœurs et sur leurs oreilles; leurs yeux sont couverts d'un bandeau, et le châtiment cruel les attend ».[20] « Mais celui que Dieu égare, tu ne trouveras pas pour lui de chemin ».[21] « Quant à celui que Dieu veut égarer, tu ne peux rien faire pour lui de la part de Dieu. Ce sont ceux dont Dieu ne veut pas purifier les cœurs ».[22] « Dieu égare celui qu'Il veut, et conduit celui qu'Il veut dans le sentier droit ».[23] « Si tu désires ardemment qu'ils soient dirigés, sache que Dieu ne dirige pas celui qu'Il veut égarer ».[24] « Ne vois-tu pas que nous envoyons aux infidèles des démons pour les exciter au mal ? »[25]

2. Le Coran prêche la « guerre sainte », il préconise la mort, ou l'asservissement, des incroyants (infidèles, juifs et chrétiens): « Les mois sacrés expirés, tuez les idolâtres partout où vous les trouverez, saisissez-les, assiégez-les et guettez-les à toute embuscade; mais s'ils se convertissent, s'ils observent la prière, s'ils font l'aumône, alors laissez-les tranquilles... Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu ni au dernier jour, et qui n'interdisent pas ce que Dieu et son apôtre ont interdit, et, parmi ceux qui ont reçu le Livre, à ceux qui ne pratiquent pas la religion de la vérité, jusqu'à ce qu'ils aient payé le tribut de leurs propres mains et qu'ils soient humiliés... O croyants, combattez les infidèles qui vous avoisinent; qu'ils vous trouvent durs à leur égard ».[26] « Lorsque vous rencontrez des infidèles, frappez leurs nuques jusqu'à ce que vous en ayez fait un grand carnage, et serrez fort les entraves ».[27] « Dis donc aux Arabes du désert qui sont restés chez eux: vous serez appelés à marcher contre un peuple doué d'une valeur terrible; vous les combattrez, ou il deviendront musulmans ».[28]

Sans doute d'autres versets limitent cette guerre à une guerre défensive, mais ce sont les versets de la première époque, celle de la Mecque, lorsqu'il était faible. Mais à mesure que son emprise s'étendait, le ton devenait féroce et intolérant, à tel point qu'on peut systématiquement, par ce critère, discerner une sourate de Médine d'une sourate de la Mecque !

Mahomet lui-même, d'ailleurs, a participé à de multiples batailles et fait preuve de cruauté: ainsi, entre autres faits, les Juifs de la tribu de Koraidah, s'étant rendus après une résistance de vingt-cinq jours et en ayant appelé à la clémence d'un

ancien allié de Médine, celui-ci les condamna à mort, et sept cents d'entre eux furent enterrés vifs dans une fosse préparée d'avance, tout cela sous les yeux approbateurs du prophète.

De plus, si jamais personne a bien interprété l'esprit du Coran, ce sont les premiers califes: or, pour nous limiter à un seul exemple, durant les dix ans du règne d'Omar, quatre mille églises ont été détruites, non point accidentellement par les hasards de la guerre, mais de la manière la plus systématique et la plus délibérée.

3. Tel précepte du Coran blanchit la duplicité et l'hypocrisie dans l'apostasie: « Quiconque, après avoir cru, redevient infidèle, s'il y est contraint par la force mais son cœur persévère dans la foi, [n'est point coupable] ».[29]

4. L'islam encourage la sensualité la plus débridée. Cela se voit tant par sa doctrine que par la vie de son fondateur.

Comment, en effet, peut-il en être autrement, quand le paradis lui-même, promis aux adeptes de l'islam, est un endroit de jouissances sensuelles ? « Voici le tableau du paradis qui a été promis aux hommes pieux: des fleuves dont l'eau ne se gâte jamais, des fleuves de lait dont le goût ne s'altérera jamais, des fleuves de vin, délices de ceux qui boivent, des fleuves de miel pur, toutes sortes de fruits, et le pardon de leur Seigneur ».[30] « Ils habiteront les jardins de délices... sur des sièges ornés d'or et de pierreries, accoudés et placés les uns face aux autres. Autour d'eux des éphèbes toujours jeunes, avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplies de vin jaillissant éternellement, dont ils n'éprouveront ni maux de tête ni étourdissements, avec des fruits dont ils sont friands, et de la chair de ces oiseaux qu'ils aiment tant; des vierges aux grands yeux noirs, pareils aux perles dans leurs conques, en récompense de leurs actions... [Ils séjourneront] parmi des arbres de lotus sans épines, et des bananiers chargés de fruits du faîte jusqu'en bas, sous des ombrages permanents, près d'une eau courante, au sein de fruits en abondance, qu'on ne coupera point et dont l'accès ne sera pas interdit... Nous créâmes [les vierges du paradis] d'une création à part; nous avons conservé leur virginité. Chérissant leurs époux, et d'un âge égal au leur, elles [seront destinées] aux hommes de droite ».[31] « Un séjour de bonheur est réservé à ceux qui craignent [Dieu], des jardins et des vignes, des filles aux seins ronds et fermes, et d'un âge égal au leur, des coupes peines ».[32] Toute tentative d'extraire de

pareils textes la moindre once d'allégorie spirituelle est de mauvaise foi.

Sur le plan moral, le Coran permet jusqu'à quatre épouses, et autant de concubines qu'on voudra: « Epousez les femmes qui vous plaisent, deux, trois ou quatre, et si vous craignez d'être injustes, une seule, ou celles que vos mains droites ont acquises. Cette conduite vous aidera plus facilement à être justes ».[33] « Celles que vos mains droites ont acqises », c'est-à-dire les esclaves, les captives (dont le nombre est laissé indéterminé), qui avaient beaucoup moins de droits que les épouses.

De même, il préconise la pratique aberrante de la copulation d'une divorcée avec un tiers, avant d'être reprise par son premier mari: « Si un mari répudie sa femme trois fois, il ne lui est permis de la reprendre qu'après qu'elle aura épousé un [autre] mari, et que celui-ci l'aura répudiée à son tour.[34]

Quant à la manière dont a vécu le prophète, en ce domaine précis, voici quelques faits résumés par un historien, Gibbon[35], selon le Coran et les sources musulmanes les plus anciennes et les plus authentiques: « Dans sa vie privée, Mahomet donna libre cours à ses appétits d'homme et abusa des droits d'un prophète. Une révélation spéciale le dispensa des lois qu'il avait imposées sur sa nation; le sexe féminin, sans restriction, était livré à ses désirs; et cette prérogative singulière excita l'envie plutôt que le scandale, la vénération plutôt que l'envie, des musulmans pieux ». Voici la « révélation spéciale » à laquelle fait allusion l'historien: « O prophète ! il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes, maternels et paternels, qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui aura donné son âme au prophète, si le prophète veut l'épouser. C'est une prérogative que nous t'accordons sur les autres croyants... Tu peux donner de l'espoir à celle que tu voudras, et recevoir dans ta couche celle que tu voudras, et celle que tu désires de nouveau après l'avoir négligée ».[36]

Après avoir signalé que le prophète avait « dix-sept ou quinze épouses », l'historien poursuit: « On en compte onze qui occupaient à Médine leurs appartements séparés autour de la maison de l'envoyé [de Dieu], et jouissaient tour à tour des faveurs de sa société conjugale... Dans ses aventures avec Zeinab, la femme de Zeid, et avec Marie, sa captive égyptienne,

le prophète amoureux oublia l'intérêt de sa réputation. Dans la maison de Zeid, son affranchi et fils adoptif, il aperçut la beauté de Zeinab, en petite tenue, et poussa une exclamation de dévotion et de désir. L'affranchi, servile ou reconnaissant, comprit l'insinuation, et céda sans hésitation à l'amour de son bienfaiteur. Mais comme la relation filiale avait excité quelque doute et scandale, l'ange Gabriel descendit du ciel pour ratifier l'acte, annuler l'adoption, et réprimander gentiment l'envoyé [de Dieu] pour avoir manqué de confiance dans l'indulgence de Dieu ». Mahomet, en effet, ratifia l'acte de mariage avec Zeinab, d'abord en la faisant divorcer d'avec Zeid, par une révélation spéciale, ensuite en se mariant avec elle, toujours par une révélation spéciale: « Et lorsque tu as dit à celui auquel Dieu a témoigné sa faveur, et auquel toi tu as témoigné de la faveur: 'Garde ta femme auprès de toi, et crains Dieu !', tu cachais dans ton âme ce que Dieu était sur le point de faire. Tu as craint les hommes, alors que Dieu mérite plus qu'on Le craigne. Et lorsque Zeid décida fermement de [se séparer] d'elle, Nous t'unîmes à elle par le mariage, afin qu'il n'y eût pas d'empêchement pour les croyants au sujet des femmes de leurs fils adoptifs, lorsqu'ils ont décidé fermement de [se séparer] d'elles. Et l'ordre de Dieu s'accomplit: il n'y a pas d'empêchement pour le prophète là où Dieu a ordonné à son sujet ».[37]

Gibbon continue, sans rien inventer: « Une de ses femmes, Hafna, la fille d'Omar, le surprit dans son propre lit, dans les embrassements de sa captive égyptienne; elle promit le secret et le pardon: il jura qu'il renoncera à la possession de Marie. Les deux parties oublièrent leurs engagements; et Gabriel descendit encore une fois avec un chapitre du Coran pour l'acquitter de son serment et l'exhorter sans restriction à jouir de ses captives et concubines, sans faire attention aux clameurs de ses épouses. Trente jours durant, dans une retraite solitaire, il œuvra seul avec Marie pour accomplir les ordres de l'ange. Lorsque son amour et sa vengeance eurent été assouvis, il convoqua ses onze femmes, leur reprocha leur désobéissance et indiscrétion, et les menaça d'une sentence de divorce, à la fois en ce monde et dans le monde à venir - sentence terrible, puisque celles montées dans le lit du prophète étaient exclues pour toujours de l'espoir d'un second mariage ».[38]

5. Le Coran est plein d'erreurs grossières. C'est ainsi qu'il affirme que Dieu a transformé les transgresseurs juifs du sabbat

en « ignobles singes »[39](!), attribue l'épreuve employée par Gédéon pour identifier les combattants intrépides (« Quiconque lapera de l'eau avec sa langue comme lape le chien, tu le mettras à part, et quiconque se mettra à genoux pour boire, [tu le mettras à part] »)[40] à « Talout »[41], c'est-à-dire à Saül ! et imagine que c'est contre « Goliath » qu'ils auront à combattre ! De même, il fait dire à Jacob, lorsque ses enfants lui eurent montré la tunique de Joseph toute teinte de sang: « C'est vous-mêmes qui avez arrangé cela »[42] alors que, selon le récit de la « Genèse », Jacob a bel et bien été dupe de ses fils. Dans l'histoire de l'essai de séduction tenté par la femme de Putiphar à l'égard de Joseph, il fait rentrer le mari chez lui au moment même où Joseph s'enfuyait; et celui-ci est innocenté, un témoin ayant convaincu la femme de mensonge, par le fait que la tunique de Joseph est « déchirée par derrière » ![43] De même, Joseph, après s'être identifié à ses frères, leur transmet sa tunique pour en couvrir le visage de son père, et celui-ci recouvrit alors la vue ![44]

La Sainte Vierge est appelée « sœur d'Aaron »[45], confondue ainsi avec Marie, sœur de Moïse et d'Aaron ! Le Coran nie que Jésus ait pu être crucifié:« Ils disent: 'Nous avons mis à mort le Messie, l'apôtre de Dieu'. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié: un homme à sa ressemblance lui fut substitué... Ils ne l'ont point tué réellement; Dieu l'a élevé à Lui, et Dieu est puissant et sage ».[46]

Egalement, la condamnation du vin décrète être mauvaise une chose pourtant créée par Dieu: c'est l'ivresse qui est mauvaise, non le vin.

6. Enfin, le Coran est si plein de contradictions (cent cinquante, selon l'aveu des musulmans eux-mêmes), que ceux-ci, pour mettre une certaine clarté dans ce chaos, ont établi un principe herméneutique tout à fait arbitraire: le verset plus récent abroge automatiquement le verset contradictoire plus ancien !

Nonobstant, on peut leur poser des questions du genre de celle-ci: comment le vin, condamné sur terre, peut-il devenir un des ingrédients essentiels, selon le Coran, du paradis ?

Nous aurions pu prolonger énormément notre critique des religions non chrétiennes. Mais notre but n'étant pas d'en faire une étude exhaustive, mais une critique suffisante pour établir notre thèse, nous nous arrêtons là.

* * *

La raison, ayant donc contemplé dans les prophéties et dans les miracles la présence de Dieu qui se révèle, croit en Lui et l'adore: « Les disciples, quand L'ont-ils adoré ? N'est-ce pas lorsqu'ils eurent vu la création se soumettre à Lui ? Car ils connurent sa divinité du fait que la mer et les vents Lui obéirent. Donc c'est des énergies qui provient la connaissance, et de la connaissance l'adoration. - 'Crois-tu que Je peux faire cela ? - Je crois, Seigneur'.[47] 'Et il se prosterna devant Lui'.[48] Ainsi, d'un côté, l'adoration suit la foi; d'un autre côté, la foi est confirmée par la puissance... De sorte que nous croyons à Celui qui a été connu, et adorons Celui qui a été cru ».[49]

Par là nous voyons combien est imbécile l'opposition qu'on fait couramment entre la raison et la foi, puisqu'on n'a été mené à celle-ci que parce que d'abord la raison a reconnu, d'une manière plus ou moins explicite, que Dieu existe, qu'Il a pu se révéler, qu'Il s'est effectivement révélé. Bien loin donc d'être une superstition, ou une crédulité naïve, la foi est si loin d'être opposée à la raison qu'elle ne peut jamais avoir lieu sans la permission de la raison, pour ainsi dire.

- « Mais », dira-t-on, « cette bonne femme, qui ne sait ni lire ni écrire, qui est toute à allumer des bougies devant les icônes et à faire des génuflexions et des signes de croix, où diable la raison a-t-elle pu jouer un rôle dans la genèse de sa foi ? »

Et bien ! prenons la femme frappée d'hémorragie, de l'Evangile: il est probable qu'elle n'a pas étudié à fond les prophéties. Mais elle a peut-être entendu parler des miracles du Christ, elle L'a certainement entendu Lui-même prêcher, L'a vu, et la foi a suivi: « Si je touchais ne serait-ce que ses vêtements, je serais guérie ! »[50] La raison a quand même joué son rôle.

D'ailleurs, il ne faut pas se méprendre sur la nature et l'étendue de ce rôle. Les sciences pures (telles que les mathématiques, la physique, la chimie, etc.) ne s'adressent qu'à la raison, et lorsque celle-ci est capable de suivre jusqu'au bout une démonstration d'un théorème, disons d'Euclide ou de Newton, elle ne peut pas ne pas y adhérer, sous peine de renoncer à elle-même.

Il en va tout autrement du rôle que la raison joue dans l'acheminement à la foi. Que le carré de l'hypoténuse soit égal à la somme des carrés des deux autres côtés d'un triangle n'intéresse, *en principe*, que mon intellect. Ma volonté n'y a aucune part. Elle ne sera pas choquée de découvrir que le carré

de l'hypoténuse égale ceci ou cela, et, en conséquence, elle reste à l'écart et laisse la raison seule décider. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de savoir s'il y a un Jugement dernier ou pas: dans une pareille question ma volonté est intéressée: « Les abolisseurs d'âme (*matérialistes*) », écrivait Baudelaire, « sont nécessairement des abolisseurs d'*enfer*, il y sont à coup sûr *intéressés* ».[51] Dans pareils cas la volonté intervient, et vous aurez une démonstration en bonne et due forme, faite par l'un, qu'il y a un Dieu, et une autre démonstration, apparemment en non moins bonne et due forme, faite par un autre, qu'il n'y a pas de Dieu. Cela évidemment fournira aux sceptiques une matière de plus pour ridiculiser la philosophie et la religion, qu'ils opposeront au « caractère irréfragable » des lois scientifiques.

Mais ces sceptiques ne voient pas leur propre mauvaise foi, leur intérêt malhonnête à ignorer la différence des genres, à réduire la philosophie et la religion à un passe-temps sans conclusions contraignantes ! Ils ne voient pas que si la religion et la philosophie peuvent être, à la différence de la science, contredites, ce n'est point scientifiquement ou raisonnablement, mais par la perversion de la volonté: « Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres. La volonté est un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit ».[52]

La puissance de la volonté, en effet, est telle, que même les choses les plus scientifiques et les plus évidentes deviennent sujettes au refus dès que quelque intérêt non scientifique s'y greffe pour tel ou tel esprit. Les exemples ne manquent pas. Ainsi le cardinal Newman signale quelque part des Dominicains du 19e siècle qui persistaient à croire que c'est le soleil qui tourne autour de la terre ! De même, à la mort de Mahomet, alors que toute la maison était en deuil et que tous s'étaient résignés à l'évidence, Omar, tirant son épée, menaça tous ceux qui diraient que le prophète n'est plus: « Comment peut-il être

mort, notre témoin, notre intercesseur, notre médiateur auprès de Dieu ? Par Dieu, il n'est pas mort: comme Moïse et Jésus, il est en extase mystique, et vite il va être de retour chez son peuple fidèle » !

Qui ne voit pas aussi que le saint suaire n'a provoqué une telle levée de boucliers que parce qu'il est celui de Jésus, et qu'une relique de Scipion l'Africain ou de Toutankhamon, avec un centième des preuves dont dispose le saint suaire, aurait eu l'unanimité pour elle ?

Inversement, vu toujours l'extrême importance de la volonté, certaines personnes croient sans avoir préalablement aucune connaissance des miracles et des prophéties; « Ceux qui croient », dit Pascal, « sans avoir lu les Testaments, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits; ils ne veulent aimer que Dieu; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; et que, si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu et ne haïr que soi-même: mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité ».[53] Il dit également: « Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; et ainsi ils sont très efficacement persuadés ».[54]

C'est donc dans la mesure où l'on cherche Dieu qu'on Le trouve, et rien n'est plus meurtrier pour l'homme que l'indifférence. Aussi c'est à juste titre que Blondel dit: « Rien ne peut entrer en l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde en quelque façon à un besoin d'expansion... Ni comme fait historique, ni comme enseignement traditionnel, ni comme obligation surajoutée du dehors, il n'y a pour lui vérité qui compte et précepte admissible sans être, de quelque manière, autonome et autochtone ».[55]

Nous venons de délimiter le rôle, subalterne certes, mais essentiel, de la raison dans l'acheminement à la foi. J'adhère donc au Dieu qui révèle. Mais où est consignée cette révélation ? Elle doit l'être *au moins* dans les livres qui nous sont devenus familiers sous le titre: « L'Ecriture sainte », à qui les prophéties et les miracles ont imprimé un sceau divin.

J'ai dit « au moins », car une autre chose est nécessaire. Des milliards, par exemple, vivent au 20e siècle, et la révélation a eu lieu des millénaires avant leur naissance. Il est donc évident que Dieu a dû instituer quelque moyen pour la leur faire parvenir telle quelle, sans altération ni retouches. Car si Dieu a fait une révélation quelconque, celle-ci manquerait totalement son but si elle ne parvenait pas sans défiguration aux destinataires qu'elle veut sauver. A quoi, en effet, servirait de révéler une vérité, si celle-ci subissait en route des déformations qui la rendissent méconnaissable aux yeux de ceux dont le salut est le but primordial de cette vérité ? Supposons que le général de Gaulle, devenu Président de la République, ait voulu transmettre sa volonté, mais que les organismes mis en place par lui n'aient pas manifesté cette volonté, ou l'aient déformée en la manifestant: n'aurait-ce pas été un aveu d'impuissance ? Si donc Dieu, Lui qui est la Sagesse même et la Toute-puissance, a révélé quelque chose aux hommes, Il a dû très certainement pourvoir à cela.

L'urgence de cette institution divine n'est pas fondée sur des craintes chimériques ! Car si je veux savoir quels sont exactement les livres qui composent l'Ecriture sainte, je suis confronté à des réponses contradictoires: l'Ecriture de l'Eglise catholique ou de l'Eglise orhodoxe contient plusieurs ouvrages, et fragments d'ouvrages, refusés par les protestants. Bien plus, l'interprétation des dogmes contenus dans ces Ecritures, même les plus essentiels, est souvent terriblement divergente, selon l'Eglise, ou la secte, à laquelle on s'adresse. En somme, on se retrouve dans un véritable Babel.

Par conséquent, cette institution divine doit pouvoir:

1. Assurer la transmission du dépôt. Il ne suffit pas que les apôtres inspirés révèlent ce que Dieu a voulu, il faut que cette révélation soit transmise à ceux qui viennent après eux, jusqu'à la fin des siècles. Donc l'organisme en question doit être apostolique, c'est-à-dire tirer son origine des apôtres. En conséquence, toute Eglise récente, ne provenant pas des apô-

tres, est par le fait même fausse.

2. Interpréter le dépôt. Reprenons la comparaison avec le général de Gaulle. Supposons que les organismes aient réussi à transmettre la volonté du gouvernement, mais que des esprits avocassiers, tracassiers, aient contesté le sens véhiculé par la teneur du décret gouvernemental: de nouveau, le gouvernement serait convaincu d'impéritie, s'il n'arrivait pas à définir ses propres termes.

Or, qu'une révélation divine doive s'attendre à être contestée, critiquée, chicanée, c'est ce que tout observateur, tant soit peu profond, de l'âme humaine, doit conclure. Ainsi, le 4^{e} siècle et la première moitié du 5^{e} ont vu, successivement, Arius nier la divinité réelle du Fils, Apollinaire l'existence d'une intelligence humaine chez le Christ, à laquelle il substituait le Logos Lui-même, Nestorius l'unité de personne dans le Christ, Eutychès la dualité des natures dans le Christ; et j'en passe !

De cette manière, la foi, d'implicite qu'elle était, devient explicite: c'est ce qu'on appelle le développement du dogme: « De même que Dieu est un, ainsi l'impression qu'Il nous donne de Lui- même est une; elle n'est pas un ensemble de parties; elle n'est pas un système; elle n'est pas non plus quelque chose d'imparfait, qui ait besoin de contrepartie. C'est la vision d'un objet. Lorsque nous prions, nous prions non à un assemblage de notions, ou à un credo, mais à un Etre Personnel; et lorsque nous parlons de Lui, nous parlons d'une Personne, non d'une Loi ou d'une Manifestation.

Cela étant ainsi, toutes nos tentatives pour esquisser notre impression de Lui tendent à faire ressortir une idée, non deux ou trois ou quatre, non une philosophie, mais une idée individuelle dans ses aspects séparés... Comme les définitions sont censées, non aller au-delà de leur sujet, mais y être adéquates, ainsi les énoncés dogmatiques sur la Nature Divine, en usage dans nos confessions, si multipliés qu'ils soient, ne peuvent, sans risque d'hérésie, dire plus que ce qui est implicite dans l'idée originelle considérée dans sa perfection... [Les credos et les dogmes] ne sont nécessaires que parce que l'esprit humain ne peut réfléchir sur cette idée qu'aspect par aspect, ne peut l'employer dans son unité et sa perfection, ni sans la résoudre en une série d'aspects et de relations... Cette idée n'est pas élargie si des propositions sont ajoutées, et elle ne subit pas d'atteinte si elles sont retirées: si elles sont ajoutées, c'est en

vue de communiquer cette vision-là, unique, intégrale, non de l'amplifier. Cette vision-là ne dépend point de pareilles propositions: elle ne consiste pas en elles; elles ne sont que des spécimens d'elle et des indications...

Ces propositions impliquent les unes les autres, étant parties d'un tout; de sorte qu'en en niant une, on les nie toutes, et en en infirmant une, on défigure et détruit la vision elle- même ».[56]

Donc, l'organisme divin, pour transmettre le dépôt et l'interpréter, doit d'abord exister dès le commencement de la révélation, par conséquent, en ce qui concerne le Nouveau Testament, dès le temps du Christ et des apôtres. Ensuite, il doit avoir la capacité de veiller à ce que le développement de la doctrine chrétienne soit un développement au sens propre du terme, et non pas une évolution ou une corruption: ainsi le chêne est le développement du gland, l'adulte du fœtus, tandis qu'une charogne est une corruption du corps vivant. Partout donc où cet organisme, ou Eglise, s'est propagé, et à toute époque, il ne doit jamais s'être contredit dans son enseignement; sa doctrine doit toujours avoir existé, au moins implicitement; cela, nonobstant toutes les passions humaines, lesquelles par nature tendant à faire dévier l'enseignement, à l'infléchir dans le sens de leur propre intérêt, dans l'espace et dans le temps. C'est ce qu'on exprime en disant qu'il est catholique, c'est-à-dire universel, dont la foi est tenue identiquement par tous ses adhérents, depuis les apôtres, partout et en tout temps - à l'image de l'immuabilité de la vérité divine.

A l'aide de ces deux critères, essayons de voir quelle est l'Eglise voulue par Dieu, parmi la multitude d'Eglises qui se présentent à nos yeux.

Et d'abord, je vois un très grand nombre d'Eglises dites « protestantes », soit issues d'une grande révolte contre l'Eglise dite « catholique », au 16e siècle, soit de fondation plus récente. Rien que le fait qu'elles ont fait leur apparition quinze siècles au moins après la révélation suffit à montrer qu'elles ne sont ni apostoliques ni catholiques. Un témoin de Jéhovah ouvre un jour triomphalement l'Ecriture et m'interroge: « Par quel thème voulez-vous qu'on commence notre discussion ? » Il s'attendait à ce que je choisisse la Trinité, ou les images, etc. Je lui répondis: « Ce livre que vous tenez en main et que vous appelez 'la Bible', comment votre Eglise, venue à l'existence si récemment, sait-elle qu'il a été transmis par les prophètes inspirés et

les apôtres ?» Il ne sut que répondre, et notre discussion s'arrêta là.

Mon jugement sur ces Eglises est renforcé si j'examine leurs doctrines, d'ailleurs souvent variant d'une Eglise à l'autre. Il n'y a, ni dans l'Ecriture, ni dans la Tradition, pas la moindre trace de leurs doctrines, à tel point que Newman, encore anglican, a pu écrire, sur le mode comique, cette page qui en dit long sur elles: « Le protestant doit jusqu'ici concéder que, si un tel système de doctrine qu'il veut maintenant introduire a jamais existé aux premiers temps, celui-ci a dû très vite être anéanti comme par un déluge, subitement, silencieusement, et sans monument commémoratif; par un déluge survenant en une seule nuit et, avant le chant du coq, saturant complètement, pourrissant, gonflant et emportant précipitamment tout vestige de ce qu'il a trouvé dans l'Eglise...

Qu'il prenne celle qu'il voudra parmi ses doctrines: ses vues particulières sur la justification, sur la formalité, sur la superstition; sa notion de la foi, ou de la spiritualité dans le culte religieux; sa négation de la vertu des sacrements, ou du ministère sacerdotal, ou de l'Eglise visible; ou sa doctrine de l'efficacité divine des Ecritures comme le seul instrument institué de l'enseignement religieux; et qu'il considère jusqu'à quel point l'Antiquité, telle qu'elle nous est parvenue, le soutient en cela. Non, il doit admettre que le déluge allégué a fait son œuvre; oui, et a disparu lui-même à son tour; il a été englouti par la terre, aussi impitoyablement qu'il avait été impitoyable ».[57]

Quoique dans une mesure beaucoup moindre, les Eglises nestorienne et monophysite tombent sous le même reproche d'innovation que les Eglises protestantes. Nous les écartons donc elle aussi.

Il ne nous reste que deux Eglises qui, à cause de leur vénérable antiquité, peuvent avoir une prétention quelconque d'être l'Eglise véritable: ce sont l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe. Comme, après avoir formé une seule Eglise, elles se sont séparées définitivement au 11e siècle, s'anathématisant l'une l'autre pendant des siècles, et ne sont toujours pas en communion, voyons laquelle est la véritable. Elles ne peuvent l'être toutes deux, car la vérité est une, et la charité exige l'unité.

Une divergence fondamentale me frappe d'abord: alors que

les deux Eglises se croient infaillibles dans la définition de la doctrine, elles divergent dans leur conception de l'organe précis de cette infaillibilité, l'Eglise catholique le mettant dans le pape lorsqu'il se prononce « ex cathedra », comme elle dit, ou dans les conciles œcuméniques (inconcevables, pour elle, s'ils ne sont pas au moins confirmés par le pape). Elle en compte vingt- et-un jusqu'à présent. Alors que l'Eglise orthodoxe tient les conciles œcuméniques pour le seul organe de l'infaillibilité, et elle en recense sept seulement (œcuméniques également pour l'Eglise catholique), le dernier en date étant celui de Nicée, en 787.

Je me dis: « Puisque les deux Elgises, avant 1054, sauf rares brouilles (dont la plus grave eut lieu sous Photius) s'entendaient sur ce point comme sur tous les autres en litige, et qu'elles ont encore en commun les sept premiers conciles œcuméniques. de multiples conciles de moindre importance, et une magnifique floraison de Pères de l'Eglise et de saints, etc., voyons par les documents qu'ils nous ont laissés ce qu'ils pensent de ce différend ».

Procédant par étapes, nous commencerons par démontrer que l'Egise (puisq'il n'y avait qu'une seule) des premiers siècles, dans ses deux branches, orientale et occidentale, croyait que Pierre est le chef des apôtres, doué d'un véritable pouvoir sur toute l'Eglise, et non d'une simple primauté d'honneur:

1. St Chrysostome:

a) Commentant le fameux passage de la confession de Pierre à Césarée de Philippe[58], il se demande: « Que dit donc la bouche des apôtres, partout bouillant, le coryphée du chœur des apôtres ? Tous ayant été interrogés, lui seul répond. Et lorque [le Christ] eut demandé quelle était l'opinion de la foule, tous répondirent; mais lorqu'Il eut demandé leur opinion, Pierre s'élance et, prenant les devants, dit: 'Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant'. Que dit alors le Christ ? 'Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé'. Et, en effet, s'il n'avait pas réellement confessé qu'Il était engendré du Père Lui-même, cela n'aurait pas été le fruit d'une révélation... Afin que tu apprennes que, d'un côté, Pierre a parlé, d'un autre côté le Père a suggéré, et que tu croies que ce qu'il a dit n'est pas une opinion humaine, mais un dogme divin...

'Et Je te donnerai les clefs des cieux'... Le Père a gratifié Pierre

de la révélation du Fils; mais le Fils a semé dans le monde habité la révélation du Père et de Lui-même, et a *livré à un homme mortel le pouvoir de tout ce qui est au ciel*, lui ayant donné les clefs; Lui qui a étendu l'Eglise dans tout le monde habité et l'a proclamée plus forte que le ciel: 'Car le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point' ».[59]

b) Concernant le passage: « Jésus dit à Simon Pierre: 'Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que [ne m'aiment] ceux-ci' ? Il lui dit: 'Oui, Seigneur, Tu sais que je T'aime'. Il lui dit: 'Pais mes agneaux' »[60], St Chrysostome dit: « Mais enfin, pourquoi passe-t-il à côté des autres et parle-t-il à Pierre de cela ? Parce que celui-ci était choisi entre les apôtres, et était la bouche des disciples et la tête du chœur. C'est pour cela que Paul est monté jadis le 'connaître'[61], à l'exclusion des autres. [Le Christ] lui montre aussi qu'il doit désormais avoir confiance, vu que, le reniement ayant été écarté loin, la charge des frères lui est remise... Mais si quelqu'un dit: 'Comment alors Jacques a-t-il reçu le siège de Jérusalem' ?, je dirai que [Pierre], Il l'a ordonné docteur, *non d'un siège, mais de l'univers*... Vu que [le Christ] lui avait prédit de grandes choses, remis la charge de l'univers, proclamé d'avance son martyre, et témoigné de son amour plus grand que celui des autres, voulant prendre [Jean] comme associé, [Pierre] dit: 'Et celui-ci' ? »[62]

c) « Pierre allait être chargé des clefs des cieux, et il allait être chargé de la multitude du peuple. Car que lui dit le Seigneur ? 'Ce que tu lieras su terre sera lié dans les cieux; et ce que tu délieras sur terre sera délié dans les cieux...' [63]

Ce Pierre-là, le coryphée des apôtres, le fondement inébranlable, la pierre qu'on ne peut briser, le premier dans l'Eglise, le port inexpugnable, la citadelle inébranlable, ce Pierre qui dit au Christ: 'Dussè-je mourir avec Toi !'[64]; Pierre confessant la vérité par une révélation divine: 'Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant'[65];... Pierre la colonne ne supporta pas la menace d'une jeune fille, mais celle-ci a simplement parlé, et la colonne a été ébranlée, et la forteresse a été agitée par la tempête !... En effet, celui à qui allait être confiée l'Eglise, il fut permis qu'il péchât; la colonne des Eglises, le port de la foi, Pierre, le docteur de l'univers, il fut permis qu'il péchât, afin que cette permission devînt pour les autres une invitation à aimer les hommes ».[66]

d) Il appelle Pierre « le coryphée du chœur des apôtres, la bouche des disciples, la colonne de l'Eglise, le *squelette sur*

lequel repose la constitution du corps de la foi, le fondement de la confession, le pêcheur de l'univers ».[67] Et enfin: « Pierre, préposé à l'univers entier, à qui Il a confié les clefs des cieux, à qui Il a remis le soin de tout *gouverner* et de tout porter ».[68]

2. St Basile dit que « par la proéminence de sa foi, [Pierre] a reçu l'édification de l'Eglise sur lui-même ».[69]

3. St Grégoire le Théologien: « L'un est appelé 'La pierre' et s'est vu confier les fondements de l'Eglise ».[70] « Pierre, le support de l'Eglise ».[71]

4. La liturgie byzantine: « Nous t'honorons, ô apôtre, par la foi, comme étant le coryphée des apôtres sages et le gardien du royaume des cieux ».[72] « Par quelles guirlandes de louanges couronnerons-nous Pierre et Paul ? séparés par le corps mais unis par l'Esprit, des prédicateurs divins les chefs de file: l'un, étant le chef[73] des apôtres, l'autre, ayant peiné plus que les autres ».[74] « C'est à bon droit que tu as été appelé 'pierre', sur laquelle le Seigneur a affermi la foi inébranlable de l'Eglise, t'ayant fait le chef des bergers[75] des brebis raisonnables. En conséquence, Lui qui est bon, t'a établi le gardien des portes célestes, pour ouvrir à tous ceux qui [les] assiègent avec foi ».[76]

5. St Augustin: « Le Seigneur Jésus, avant sa Passion... élut ses disciples, qu'Il appela 'apôtres'. Presque partout, Pierre seul obtint, parmi eux, de représenter l'Eglise entière. Parce que lui seul représentait toute l'Eglise, il obtint d'entendre [ceci]: 'Je te donnerai les clefs du royaume des cieux'.[77] Car ces clefs, ce n'est pas un homme seul qui les a reçues, mais l'unité de l'Eglise. C'est pourquoi donc l'excellence de Pierre est annoncée, vu qu'il figure l'universalité même et l'unité de l'Eglise, quand il lui fut dit: 'Je te livre' ce qui est livré à tous ».[78]

6. St Ambroise: « Là donc où est Pierre, là est l'Eglise; là où est l'Eglise, il n'y a nulle mort, mais la vie éternelle. Et c'est pourquoi Il ajoute: 'Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre lui; et Je te donnerai les clefs du royaume des cieux'.[79] Bienheureux Pierre, contre qui les portes de l'enfer n'ont pas prévalu, et à qui les portes du ciel ne se sont pas fermées: au contraire, il détruisit les vestibules de l'enfer, ouvrit les [vestibules] célestes. Ainsi, placé sur terre, il ouvrit le ciel, ferma les enfers ».[80]

7. St Cyprien: « Sur [Pierre] seul Il édifie son Eglise, et à lui seul confie de paître ses brebis. Et bien qu'Il accorde à tous ses apôtres, après la résurrection, un pouvoir égal, et dise: 'Comme

M'a envoyé le Père, Moi aussi Je vous envoie... Recevez l'Esprit saint: ceux à qui vous aurez remis les péchés, ils leur seront remis, ceux à qui vous les aurez retenus, ils leur seront retenus'[81], cependant, pour montrer l'unité, Il établit un seul siège, et disposa par son autorité l'origine de son unité commençant par un seul. Les autres apôtres étaient tout à fait ce qu'était Pierre, munis également de participation et d'honneur et de pouvoir, mais la chaîne commence par l'unité, et la primauté est donnée à Pierre, pour montrer que l'Eglise du Christ est une, et le siège un ».[82]

Cette primauté réelle, de foi et de juridiction, ne s'est pas arrêtée à Pierre, mais est passée à ses successeurs.

Ils sont les évêques de Rome, comme le témoigne toute la Tradition, représentée dans ce texte de St Chrysostome: « Vois-tu que le fait même d'être appelé 'Pierre' a eu son principe, non dans les miracles, mais dans son zèle enflammé ? Mais puisque j'ai fait mention de Pierre, il me vient à la mémoire un autre Pierre, le père commun et docteur, lequel, ayant reçu par succession la vertu de l'autre Pierre, hérita aussi de son siège. C'est en effet une prééminence de notre ville [83] d'avoir reçu au commencement pour docteur le coryphée des apôtres. Il fallait en effet que celle qui avant le monde entier s'est couronnée du nom de 'Chrétiens' otînt le premier pasteur parmi les apôtres; mais l'ayant obtenu pour docteur, nous ne l'avons pas retenu jusqu'à la fin, mais nous l'avons cédé à la Rome régnante ».[84]

Voyons maintenant quelques-uns des témoignages de l'antiquité sur la primauté réelle des évêques de Rome:

1. Dans un passage qui n'existe qu'en latin, St Irénée, parlant de l'Eglise romaine, s'exprime ainsi: « C'est avec cette Eglise, à cause de sa plus puissante primauté, qu'il est nécessaire que toute l'Eglise, c'est-à-dire les fidèles qui sont partout, convienne; en elle, la Tradition qui provient des apôtres a toujours été conservée par ceux qui sont partout ».[85]

2. Au sujet du concile d'Antioche, assemblé contre St Athanase, Socrate raconte: « Maxime, évêque de Jérusalem, qui avait succédé à Macaire, n'y vint pas, considérant qu'il avait été abusé avec les autres lorsqu'il avait souscrit à la déposition d'Athanase.[86] N'y était pas non plus Jules, évêque de la très puissante Rome; il n'y envoya personne pour le représenter,

alors qu'un canon ecclésiastique prescrivait que les Eglises ne dussent pas légiférer en dehors de l'avis de l'évêque de Rome.[87]

Ce synode s'est assemblé à Antioche, en la présence du roi Constance, sous le consulat de Marcel et Probin. C'était la cinquième année de la mort de Constantin, père des empereurs ».[88]

Après l'usurpation de son siège par Grégoire, St Athanase s'enfuit à Rome: « Se trouvaient également dans la Rome régnante, Paul de Constantinople, Asclépas de Gaza, Marcel d'Ancyre, de la Petite Galatie, et Lucius d'Adrianople, accusés pour des raisons différentes et chassés de leurs Eglises. Ils informent donc l'évêque de Rome, Jules, de leur affaire: celui-ci, à cause des privilèges que possède l'Eglise de Rome, les affermit par des rescrits pleins d'assurance et les renvoie en Orient, après avoir rendu à chacun son Eglise et blâmé ceux qui les avaient déposés témérairement ».[89]

Sozomène, de son côté, dit du Pape Jules, au sujet de la même affaire: « Attendu que le soin de tous le concernait, à cause de la dignité de [son] siège, il rendit à chacun sa propre Eglise ».[90]

Ayant reçu une réponse de ces mêmes Ariens assemblés à Antioche, il leur « écrivit, les blâmant d'avoir en secret modifié le dogme du concile de Nicée et, contre les lois de l'Eglise, de ne l'avoir pas invité au concile [d'Antioche]: car il y a une loi au sujet de la hiérarchie, déclarant invalide ce qui se fait sans l'avis de l'évêque des Romains ».[91]

3. Le grand concile de Sardique, composé d'Orientaux autant que d'Occidentaux, a statué ces trois canons (rédigés en grec et en latin):

Canon 3: « ... Lorsque dans une éparchie un des évêques a un litige avec son frère et collègue dans l'épiscopat, qu'aucun des deux n'invoque comme juges des évêques d'une autre éparchie. Mais si l'un des évêques, estimé condamné pour un motif quelconque, croit qu'il n'est pas de mauvais aloi et que sa cause est bonne, au point que le jugement doive être renouvelé, s'il plaît à Votre Charité honorons la mémoire de l'apôtre Pierre, et que ces juges écrivent à Jules, l'évêque de Rome, afin que, s'il le faut, le tribunal soit renouvelé, composé d'évêques voisins de l'éparchie, et que lui-même fournisse les juges. Mais si sa cause ne s'avère pas être telle qu'elle nécessite un second procès, la sentence rendue en première instance ne sera pas infirmée, l'état des choses sera confirmé ».

Canon 4: « L'évêque Gaudentius dit: 'Si bon ce semble, il est nécessaire d'ajouter à cet arrêt proposé par toi[92] et rempli de charité sincère, que si un évêque est déposé par le jugement de ces évêques qui sont dans le voisinage, et dit qu'il veut exposer une fois de plus sa défense, qu'on ne mette pas à sa place un autre évêque sur son siège, jusqu'à ce que l'évêque des Romains, ayant pris connaissance de cela, ait émis sa décision' ».

L'interprétation la plus naturelle de ce canon, c'est qu'il ne faut pas désigner un autre évêque à la place du plaignant, tant que l'évêque de Rome n'aura pas statué à son sujet, comme le demandait le canon 3. Mais certains interprètes, à tort croyons-nous, ont compris par l'expression: « ces évêques qui sont dans le voisinage », le tribunal de seconde instance, et interprété ce canon comme donnant à l'accusé condamné en deuxième instance le droit d'en appeler à Rome en troisième instance. Quoiqu'il en soit, les prérogatives de l'évêque de Rome sont également sauvegardées dans les deux interprétations.

Canon 5: « L'évêque Osius dit: 'Il a plu que , si un évêque a été accusé et que les évêques de la même circonscription l'aient écarté de son grade, et s'il se réfugiait, en faisant appel, au très saint évêque de l'Eglise des Romains, et que celui-ci voulût l'écouter et pensât qu'il fût juste de renouveler l'examen du procès, alors que [l'évêque des Romains] daigne écrire à ses collègues dans l'épiscopat, voisins de l'éparchie, afin qu'avec diligence et vigueur ils scrutent chaque chose et émettent sur l'affaire un jugement selon la foi de la vérité.

Mais si quelqu'un, jugeant que son procès mérite d'être entendu une nouvelle fois et, par ses demandes instantes, croit devoir inciter l'évêque des Romains à envoyer des prêtres de son entourage, il est au pouvoir de celui-ci de juger de ce qui est bon, et, s'il y a lieu, de décréter d'envoyer, pour juger avec les évêques, des personnes munies des pouvoirs de celui qui les envoie; et cela doit être posé en principe. Mais s'il pense que les évêques suffisent pour l'examen et le jugement du procès, qu'il fasse selon ce qui paraît bon à son avis très prudent' ».

Il est inutile de rétorquer que ces canons ne concernent que les éparchies occidentales. Le concile, nous l'avons dit, était composé autant d'Orientaux que d'Occidentaux, et a été incité, par les leçons tirées des déboires de St Athanase, à mettre sous forme de loi une coutume qui existait bien auparavant.

4. St Ambroise:

a) Parlant des Montanistes: « Car ils n'ont pas l'héritage de Pierre, ceux qui n'ont pas le siège de Pierre, qu'ils mettent en pièces par une division impie »[93].

b) S'adressant aux empereurs régnants: « Cependant Votre Clémence a été priée instamment de ne pas permettre que fût troublée l'Eglise romaine, tête de tout le monde romain, ainsi que cette sacro-sainte foi des apôtres; car c'est de là que se répand sur tous la puissance de la vénérable communion ».[94]

c) Au sujet de son frère Satyrus, il raconte que celui-ci, proche de la mort, « appela vers lui un évêque et, ne considérant aucune grâce comme véritable si ce n'est la grâce de la vraie foi, il lui demanda s'il était en communion avec les évêques catholiques, c'est-à-dire avec l'Eglise romaine ».[95]

5. St Basile: « Car le guide n'est rien d'autre que celui qui tient la place du Sauveur; il est devenu le médiateur entre Dieu et les hommes, offrant en sacrifice à Dieu le salut de ceux qui lui obéissent. Et cela, nous l'apprenons du Christ Lui-même, *établissant, après Lui, Pierre pasteur de son Eglise*. En effet, Il dit: 'Pierre, M'aimes-tu plus que ceux-ci ?... Pais mes brebis'[96], *accordant une autorité pareille à tous les pasteurs et docteurs qui viendraient à la suite*. Et le signe de cela, c'est que tous lient et délient pareillement, comme lui ».[97]

6. St Jérôme écrit au pape Damase: « Que l'envie s'éloigne ! que l'ambition s'écarte du sommet romain, je parle au successeur du pêcheur et au disciple de la croix. Moi, ne suivant aucun qui soit le premier, si ce n'est le Christ, je me rallie à la communion avec Ta Béatitude, c'est-à-dire avec le siège de Pierre. Je sais que l'Eglise est édifiée sur cette pierre... Je n'ai pas connu Vital, je récuse Mélèce, j'ignore Paulin.[98] Quiconque ne rassemble pas avec toi, disperse: c'est-à-dire celui qui n'est pas avec le Christ est avec l'Antéchrist ».[99]

7. Le pape Célestin I, à qui St Cyrille d'Alexandrie avait, « selon une ancienne coutume des Eglises » (mot de St Cyrille), exposé l'hérésie nestorienne qui venait de paraître, pour que le pape prît les mesures nécessaires pour la réprimer, lui répondit en le chargeant de transmettre de sa part une lettre d'avertissement à Nestorius (patriarche de Constantinople). Dans le cas où celui-ci ne se rétracterait pas de son erreur dans les dix jours après la réception de la lettre, St Cyrille devait, au nom du pape, le destituer et l'exclure de l'Eglise.

8. A la deuxième session du concile de Chalcédoine (dont les

six cents évêques étaient tous des Orientaux, à l'exception des trois légats du pape), lors de la lecture du « Tome » du pape Léon à Flavien, les évêques s'écrièrent: « C'est là la foi des Pères, c'est la loi des apôtres ! Nous croyons tous ainsi; les orthodoxes croient ainsi ! Anathème à celui qui croit autrement ! *Pierre a parlé par Léon*; c'est là ce qu'a enseigné Cyrille ! C'est là la vraie foi ! »

Ils écrivent au pape: « Dans tes représentants tu as établi l'hégémonie sur les membres du synode, de même que la tête sur les membres. Mais l'empereur présida pour le bon ordre ». Et aussi: « Nous t'avons fait connaître toute la teneur de ce qui a été fait, *pour notre cohésion et pour la confirmation et l'approbation de ce que nous avons fait* ».[100]

9. St Grégoire le Grand s'exprime de cette manière, dans une lettre à l'évêque de Palerme: « Nous rappelons ceci: que la majesté du siège apostolique ne soit troublée par la présomption de personne ! C'est alors que l'état des membres reste intact, lorsqu'aucun préjudice ne frappe la tête de la foi et que l'autorité des canons reste toujours intacte et sans tache, si bien que de même que tu te réjouis d'avoir reçu de nous l'usage d'un pareil ornement pour l'honneur de l'office sacerdotal, ainsi tu t'efforces aussi de rehausser, par la probité des mœurs et des actes, l'office reçu ».[101]

10. Au synode de Latran (649), réuni par St Martin I pour condamner le monothélisme, Etienne, évêque de Dor, déclare: « Théodore de Pharan, Cyrus, Sergius et ses successeurs ont enseigné de fausses doctrines et mis le désordre dans les Eglises. A cause de la primauté du siège romain, Sophrone, archevêque de Jérusalem, m'a envoyé à Rome, pour dénoncer les erreurs de ces hommes et obtenir leur condamnation. Sophrone m'a fait promettre solennellement, sur la montagne du Calvaire, d'accomplir fidèlement cette mission ». Donc, St Sophrone reconnaissait la primauté réelle de Rome, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de condamner l'hérésie de plusieurs patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, etc.

11. St Maxime écrit de Rome: « Car ces frontières de la terre habitée, ainsi que ceux qui confessent le Seigneur dans toute la terre purement et d'une manière orthodoxe, regardent tout droit vers la très sainte Eglise des Romains, sa confession et sa foi, comme vers le soleil de la lumière éternelle, attendant la lueur, qui resplendit d'elle, des dogmes patristiques et saints,

ainsi que les ont exposés, purement et en toute piété, les six saints synodes inspirés par Dieu et émanant de Lui, en proclamant le Symbole de foi et en l'élucidant parfaitement. Car depuis le commencement de la descente vers nous du Logos de Dieu incarné, toutes les Eglises chrétiennes, partout, se sont fait de la plus grande, qui est ici même, la seule base et fondement, la considérant telle; vu que 'les portes de l'enfer', selon la promesse même du Sauveur, 'ne prévaudront pas contre elle'; mais elle a les clefs de la foi orthodoxe en [Dieu] et de la confession. A ceux qui s'approchent avec piété, elle ouvre la seule véritable piété, mais exclut et réduit au silence toute bouche hérétique proférant l'iniquité vers les hauteurs ».[102] Lorsque St Maxime écrivait cette lettre, le sixième concile œcuménique ne s'était pas encore tenu: en parlant de « six » synodes, St Maxime inclut celle, non œcuménique, tenue par Martin I.

12. Dans sa lettre finale, au pape Agathon, le sixième concile œcuménique s'exprime ainsi: « Les maladies les plus graves exigent les secours les plus grands, comme vous le savez, très bienheureux. Aussi le Christ, notre vrai Dieu, la puissance créatrice et providentielle véritable des êtres, a proclamé Votre Sainteté, honorée par Dieu, un sage médecin, expulsant vigoureusement, par les remèdes de l'orthodoxie, la maladie de la corruption hérétique, et gratifiant les membres de l'Eglise d'une santé tout à fait forte. C'est pourquoi nous vous confions ce qu'il y a à faire, en tant que vous êtes le premier siège de l'Eglise universelle, se dressant sur la pierre résistante de la foi; nous nous sommes attardés sur les lettres de la véritable confession, de la part de Votre paternelle Béatitude au roi très pieux; nous reconnaissons qu'elles ont été dissertées, au sujet de la divinité, du plus haut sommet apostolique ».

13. Dans sa sixième session, le septième œcuménique rejeta le synode iconoclaste de 754, « parce que ce synode n'avait pas eu pour coopérateur le pape des Romains ».

Inutile de citer davantage.

On trouvera pourtant que l'exercice de la primauté romaine est assez maigre dans les premiers siècles, comparée à la prépondérance qu'elle a prise plus tard. Nous avons déjà vu qu'il est dans la nature de tout dogme, de toute idée, de se développer: s'attendre à trouver dans les premiers siècles la doctrine, ainsi que le rôle pratique qu'elle joue, dans le même

état qu'aujourd'hui, avec le même caractère explicite, est une source très féconde d'erreurs opposées:

D'une part, on voit certains apologistes catholiques, par exemple, munis d'œillères particulièrement efficaces, vouloir à tout prix, en massacrant les textes, trouver dans l'Eglise primitive la croyance au purgatoire, théoriquement et avec ses conséquences pratiques, avec exactement le même visage qu'elle avait au moyen âge ou au 19e siècle, et ils se trouvent ainsi ridiculisés et taxés d'ignorance ou de mauvaise foi.

D'autre part, des critiques protestants, etc., ne trouvant pas le sacrement de pénitence, ou la primauté romaine, ou le culte des icônes, exercés au 2e siècle de la même manière qu'au 19e, s'écrient: « Rome a innové, il faut faire sauter tout cela ! »

Il faut adopter une règle d'or, à savoir que la substance d'un dogme est distincte de la manière dont il s'exerce et des modalités qu'il revêt à travers les siècles et, par conséquent, ni vouloir coûte que coûte trouver les modalités d'aujourd'hui dans toute l'histoire du catholicisme, ni nier que la substance du dogme existait aux premiers siècles, sous prétexte que les modalités en étaient différentes.

Voici, pour la primauté romaine, quelques causes de la maigreur de son exercice aux premiers siècles:

1. La persécution très dure à laquelle les chrétiens de tout l'empire romain ont été soumis, l'interdiction par les lois romaines de toute association quelle qu'elle fût, ne permettaient pas que les papes exerçassent leur souveraineté d'une manière tant soit peu visible. Il faut se rappeler que, même avec cette extrême discrétion, tous les papes jusqu'à Constantin, à l'exception du seul St Denys (mort en 268), sont morts martyrs.
2. Les moyens de transport et de communication en ces temps-là étaient très lents et difficiles (hélas ! il n'y avait ni radio, ni télévision, ni téléphone, ni avion), et les chrétiens éparpillés un peu partout dans un très vaste empire, et même au- delà des frontières de l'empire. Pareilles conditions ne favorisent guère la centralisation du pouvoir.
3. Selon la loi qui régit tout développement religieux, il fallait d'abord que chaque apôtre fondât sa communauté; ensuite songer à bien asseoir l'autorité de l'évêque (époque de St Ignace), qui suffisait pour régler les quelques petits conflits à l'intérieur de chaque communauté, rares à une époque où l'amour a atteint son maximum; enfin, lorsque les hérésies

eurent commencé à ravager le troupeau, mettant aux prises évêque contre évêque, recourir à l'arbitre de ces conflits, et ainsi, de dormante la primauté romaine devenait vivante.

Mais indépendamment du témoignage de la tradition, la raison et l'expérience nous enseignent que toute assemblée, toute institution, si petite qu'elle soit et quelle qu'elle soit - famille, corporation, ville, Etat[103], les ordres angéliques eux-mêmes ! - qui n'est pas gouvernée par un seul équivant à ne pas être gouvernée du tout et à tomber en dissolution. St Basile affirme: « Car je voyais que toute multitude réalisait le bon ordre et l'harmonie dans la mesure où l'obéissance à un seul gouverneur était observée par les autres d'un commun accord; et que toute discordance et séparation, tout pouvoir de plusieurs aussi, se fraient un chemin au moyen du manque d'autorité. J'ai vu, jadis, la multitude des abeilles mêmes se soumettant, par une loi de la nature, et obéissant en bon ordre à leur propre roi... Si le bon ordre avec l'harmonie est le propre de ceux qui ont les yeux fixés sur un seul signe de tête et qui disposent d'un seul roi, alors toute discordance et séparation est symptôme de manque d'une seule tête ».[104] Pour désigner le manque d'une seule tête, St Basile emploie le mot « *ἀναρχία* », dont vient « anarchie »: il n'y a pas d'étymologie plus éloquente !

La réponse des orthodoxes, à savoir que c'est le Christ qui est le chef de l'Eglise, et donc qu'on n'a pas besoin d'un pape, est un spécieux sophisme. Personne ne nie que le Christ est le chef de l'Eglise visible et invisible, et non seulement cela, mais le chef de toute la création, visible et invisible, y compris les rangs angéliques. Mais il ne s'agit nullement de cela. Il s'agit de la nécessité de l'ordre dans l'Eglise, que les orthodoxes autant que les catholiques reconnaissent être visible, avec des fidèles, des diacres, des prêtres et des évêques. Si, sous prétexte que le Christ est le chef de l'Eglise, on n'a pas besoin d'un pape, pourquoi alors avoir besoin de chefs tels les diacres, les prêtres et les évêques ? Et si ces chefs sont nécessaires, alors l'ordre exige qu'on ne s'arrête pas à mi- chemin, mais qu'on aille jusqu'à la clef de voûte, qui est le pape. Ou bien alors, pour être logique avec soi-même, si l'on ne veut pas de la clef de voûte, qu'on nie la nécessité des diacres, des prêtres et des évêques, en refusant à la fois les injonctions de la raison et les témoigna-

ges de l'Ecriture et la Tradition !

Les conciles œcuméniques eux-mêmes seraient impossibles à déterminer sans le pouvoir d'un seul chef. Qu'est-ce qui fait, dans l'histoire des sept premiers conciles œcuméniques, sur lesquels les deux Eglises sont d'accord, qu'un concile est œcuménique ? Serait-ce le fait que tous les évêques de l'Eglise, sans exception, soient présents ? Cela n'est pas, aucun concile œcuménique n'ayant jamais pu les rassembler. Serait-ce le fait qu'il y ait des représentants de tous les diocèses ? Là aussi, l'histoire prouve le contraire: au deuxième œcuménique par exemple, il n'y avait pas même un seul légat du pape...

Ensuite, qu'est-ce qui, dans un concile œcuménique, décide de la foi ? Serait-ce la majorité ? Mais à parcourir l'histoire des conciles en général, on trouve souvent la majorité votant pour l'hérésie. Qu'étaient la majorité des évêques lorsque St Athanase était partout persécuté par eux et fuyant de ville en ville ? Au 4e siècle, pourtant l'âge d'or de l'Eglise après la mort des apôtres, les conciles qui ont mal tourné, finissant par des symboles ariens, semi-ariens, etc., l'emportent en nombre sur les conciles orthodoxes. Au concile de Milan (355), seuls cinq évêques, sur plus de trois cents, refusent de signer la condamnation de St Athanase et la communion avec les ariens. Au deuxième concile d'Ephèse (449), qui était supposé devenir le quatrième œcuménique, mais qui, hélas ! devint le « brigandage d'Ephèse », la presque totalité des évêques (cent trente cinq) signèrent la soi-disant « orthodoxie » d'Eutychès (originateur du monophysisme) et la déposition de St Flavien.

Majorité n'est donc pas synonyme de vérité: l'histoire, profane ou religieuse, en fournit mainte illustration.

Des objections historiques ont été faites contre l'infaillibilité papale. Nous ne les esquiverons point, nous en parlerons après avoir vu en quoi consiste exactement cette infaillibilité, pour dissiper d'abord les malentendus. Allons donc à la source, c'est-à-dire à la définition qui en a été faite au premier concile du Vatican: « Le pontife romain, lorsqu'il parle de la chaire[105], c'est-à-dire lorsque, s'acquittant de sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, une doctrine au sujet de la foi ou des mœurs, pour être tenue par l'Eglise universelle, il est, par l'assistance divine promise à lui à travers le bienheureux Pierre,

fort de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant une doctrine sur la foi ou sur les mœurs. Aussi pareilles définitions du pontife romain sont irréformables d'elles-mêmes, non par le consentement de l'Eglise ».[106]

Une remarque préliminaire: cette infaillibilité provient d'une « assistance divine ». L'assistance est différente de l'inspiration: l'Ecriture, elle, est inspirée, c'est-à-dire a Dieu Lui-même pour auteur (sans préjudice de l'auteur humain), tandis que le pape ne reçoit qu'une assistance pour le garantir de l'erreur; il reste l'auteur de toute définition infaillible qu'il fait.

Quatre éléments, selon la définition, concourent à rendre une déclaration infaillible:

1. Il doit parler en tant que pasteur et docteur de tous les chrétiens.

Cela veut dire qu'il doit avoir l'intention d'exercer son magistère de docteur universel. Il doit l'exercer en personne, il ne peut le déléguer à qui que ce soit. Le charisme de l'infaillibilité ne s'attache donc pas aux commentaires qu'il pourrait faire en privé de ses déclarations infaillibles. « C'est ainsi que si un évêque demandait au pape: 'Est-ce cela le sens de Pastor Œternus de Votre Sainteté' ?, et que celui-ci répondît en conversation devant témoins, ou d'une autre manière officielle: 'Oui, c'est cela', ou: 'Non, ce n'est pas cela', l'interprétation, annoncée par lui de cette manière, ne sera pas de foi ».[107] Ou si le pape explicite sa propre définition infaillible dans des lettres privées, celles-ci ne sont pas infaillibles.

Pour les mêmes raisons, l'infaillibilité s'attache uniquement à la définition dogmatique, non point aux divers arguments sur lesquels le pape s'appuie pour arriver à la définition, ni aux choses dogmatiques dites *en passant*, ne rentrant pas dans l'objet strict de la définition.

2. Il doit donner cet enseigement « en vertu de sa suprême autorité apostolique ».

Comme le précise le document qui a défini l'infaillibilité, « les pontifes romains, selon que le conseillaient les circonstances de temps et de lieu, soit en convoquant des conciles œcuméniques, soit en explorant la sentence de l'Eglise dispersée par toute la terre, soit par des synodes particuliers, soit par l'application d'autres remèdes que fournissait la divine Providence, ont défini comme obligatoire ce qu'avec l'assistance de Dieu ils

ont reconnu être conforme aux saintes Ecritures et aux traditions apostoliques. Car l'Esprit-Saint a été promis aux successeurs de Pierre, non point pour dévoiler une doctrine nouvelle qu'Il révélerait, mais pour garder saintement et exposer fidèlement, avec son assisance, la révélation, ou le dépôt de foi transmis par les apôtres ».

Bien loin donc de donner au pape le pouvoir de faire de nouvelles révélations, le privilège de l'infaillibilité ne lui accorde que celui de « garder saintement et d'exposer fidèlement » ce qui a été transmis une fois pour toutes par les apôtres: « La proposition définie n'aura aucun droit d'être considérée comme liant la foi des catholiques, si elle ne peut être référée au dépôt apostolique, au moyen de l'Ecriture ou de la Tradition; et quoique le pape soit le juge de la possibilité ou de l'impossibilité de cette référence, cependant la nécessité de professer lui-même tenir fermement à cette référence est, en elle-même, une certaine limitation de son action dogmatique. Un protestant certes objecterait qu'après que [le pape] eut nettement affirmé que l'Immaculée Conception et l'Infaillibilité Papale sont dans l'Ecriture et la Tradition, cette sauvegarde contre les définitions erronées ne vaut pas grand'chose, et je ne dis qu'elle est des plus efficaces; n'empêche qu'en conséquence aucun pape, pas plus qu'un concile, ne peut, par exemple, insérer les 'Epîtres' de St Ignace dans le canon de l'Ecriture ».[108]

Le « dépôt de foi transmis par les apôtres » comprend l'Ecriture et la Tradition orale. St Paul fait plus d'une fois allusion à cette dernière et ne la distingue pas de l'autorité de l'Ecriture: « Ainsi, mes frères, tenez bon et conservez les traditions que vous avez apprises *soit par la parole soit par notre lettre* ».[109] « Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis[110], que le Seigneur Jésus, dans la nuit où Il fut livré, prit du pain... »[111]

St Basile y insiste: « Des dogmes et des prédications préservés dans l'Eglise, nous possédons certains par l'enseignement écrit, et nous avons reçu, par la Tradition des apôtres, les autres, transmis à nous dans le mystère; *les uns et les autres ont la même force pour la piété*. Et nul, qui tant soit peu a eu l'expérience du dépôt ecclésiastique, ne contestera cela. En effet, si nous entreprenions de répudier les coutumes non écrites, comme n'ayant pas une grande puissance, nous porterions dommage, sans nous en apercevoir, aux parties essentielles de

l'Evangile; ou plutôt, nous convertirions la prédication à un simple nom ».[112] Il donne plusieurs exemples de ces traditions non écrites: le signe de croix, la prière vers l'orient, l'épiclèse, certains rites du baptême, la confession de foi, l'énoncé de la doxologie trinitaire, etc.

Les Pères de l'Eglise, indépendamment de leur génie et sainteté, tirent une très grande autorité, unique parmi les théologiens, du fait qu'ils sont les témoins de cette Tradition. Vu en effet que la foi catholique est celle qui a toujours et partout existé dans l'Eglise catholique, d'une manière au moins implicite, il suffit de montrer que les différentes Eglises, chacune représentée par un ou plusieurs Pères, croyaient unanimement à telle ou telle doctrine, en matière de foi ou de mœurs, pour que cette doctrine devienne de foi catholique: « Pour réprimer la pétulance des esprits, le saint synode décrète que personne, s'appuyant sur sa propre habileté, en matière de foi et de mœurs se rapportant à l'édification de la doctrine chrétienne, n'ose, en tordant la Sainte Ecriture d'après ses propres opinions, interpréter cette même Sainte Ecriture contrairement au sens qu'a tenu et tient la sainte Mère l'Eglise (à qui il appartient de juger du véritable sens et de l'interprétation des Saintes Ecritures), ou aussi *contre le consentement unanime des Pères* ».[113]

Léon XIII commente ainsi ce texte infaillible: « L'autorité des saints Pères, par lesquels 'planteurs, arroseurs, architectes, pasteurs, éleveurs, après les apôtres, la sainte Eglise a crû'[114], est *suprême*, toutes les fois qu'ils expliquent tous d'une seule et même manière quelque témoignage biblique, en tant qu'il appartient à la doctrine de foi et de mœurs. Car c'est par ce consentement même que se manifeste d'une manière éclatante qu'il est transmis à partir des apôtres selon la foi catholique... L'autorité des autres interprètes catholiques est certes inférieure ».[115]

3. La définition doit se porter sur une matière de foi ou de mœurs.

En conséquence, le pape n'est pas infaillible lorsqu'il se prononce sur des questions scientifiques, etc., qui n'ont aucun rapport avec la foi ou les mœurs. Comme le dit plaisamment Pascal (s'adressant aux Jésuites): « Ce fut aussi en vain que vous obtintes contre Galilée ce Decret de Rome qui condamnoit son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela

qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avoit des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empescheroient pas de tourner et ne s'empescheroient pas de tourner aussi avec elle. Ne vous imaginez pas de mesme que les lettres du Pape Zacharie pour l'excommunication de S. Virgile, sur ce qu'il tenoit qu'il y avoit des antipodes, ayent aneanti ce nouveau monde; et qu'encore qu'il eust déclaré que cette opinion estoit une erreur bien dangereuse, le Roy d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plûtost crû Christophe Colomb qui en venoit, que le jugement de ce Pape qui n'y avoit pas esté; et que l'Eglsie n'en ait pas receu un grand avantage, puisque cela a procuré la connoissance de l'Evangile à tant de peuples qui fussent peris dans leur infidélité ».[116]

De même, en condamnant certains ouvrages comme hérétiques, le jugement du pape, ou d'un concile œcuménique (puisque son infaillibilité est exactement définie comme celle du pape), ne s'étend pas aux personnes qui les ont écrits. C'est ainsi que le cinquième œcuménique déclare: « Si quelqu'un défend les œuvres impies de Théodoret qui sont contre la vraie foi et contre le premier et saint concile d'Ephèse et contre St Cyrille et ses douze chapitres..., qu'un tel soit anathème ! »[117] Or, il est bien connu, et les Pères du quatrième œcuménique l'ont reconnu, que Théodoret de Cyr était tout ce qu'il y a de plus orthodoxe et n'avait rien d'impie. Mais, lors de l'apparition du nestorianisme, il *se méprit* sur sa véritable signification et devint l'adversaire (de bonne foi) de St Cyrille; mais plus tard, ayant compris ce dont il s'agissait, fit amende honorable. Ainsi, ses premières œuvres polémiques, contre St Cyrille, tout en étant orthodoxes dans l'intention, *semblaient* promouvoir le nestorianisme et, dans le climat d'exacerbation des esprits, sous-jacent au cinquième œcuménique, pouvaient être dangereuses: d'où la condamnation de ces écrits.

De même, la *grandeur* du génie, philosophique et théologique, de tel ou tel saint - je ne parle pas de l'orthodoxie, mais de la grandeur - n'est pas une matière de foi ou de mœurs, et ne tombe donc pas sous le sceau de l'infaillibilité. Ainsi, si tel ou tel pape préfère, disons St Thomas d'Aquin ou St Alphonse de Liguori à tous les autres, il n'exprime que son opinion personnelle, rien de plus. D'ailleurs, si pareils jugements étaient infaillibles, on aurait beau jeu d'opposer pape à pape !

Avis à ceux qui - genre Louis Veuillot et Maritain - prennent prétexte de cela pour terroriser toute l'Eglise par le néo-thomisme... comme si on n'avait pas le droit dans l'Eglise de préférer une autre forme de pensée, celle des Pères par exemple, plus intuitive et plus mystique, et de penser différemment des thomistes sur les points laissés par l'Eglise à la libre appréciation de chacun !

4. Enfin, la doctrine doit être promulguée comme engageant la foi (et non uniquement l'obéissance) de l'Eglise universelle (et non seulement celle d'Irlande, ou d'Espagne), par des formules sans ambiguïté, par exemple: « Ceux qui disent du Fils de Dieu: 'Il était un temps où Il n'était pas', et: 'Avant d'avoir été engendré, Il n'était pas', et qu'Il est né de rien, ou affirment qu'Il est d'une autre substance ou essence, ou qu'Il est créé, sujet au changement, l'Eglise catholique les *anathématise* ».[118] Ou encore: « Donc toutes les mauvaises opinions et doctrines, et chacune d'elles, rappelées une à une dans cette lettre, nous les réprouvons, proscrivons et condamnons de par Notre Autorité Apostolique, et nous voulons et *prescrivons qu'elles soient absolument tenues pour réprouvées, proscrites et condamnées par tous les fils de l'Eglise catholique* ».[119] Ou enfin: « Si quelqu'un a la présomption - ce qu'à Dieu ne plaise ! - de contester notre définition-ci, qu'il soit anathème ».[120]

A la lumière de ces quatre conditions l'on peut voir que le « Syllabus », par exemple, n'est pas *par lui-même* un document infaillible. D'abord, il ne remplit pas la première condition, puisque ce n'est pas le pape lui-même qui a dressé cette liste d'erreurs condamnées. Sans doute celles-ci ont-elles été condamnées par le pape dans divers documents qui s'échelonnent le long de son pontificat; mais alors, pour connaître la valeur de chaque condamnation, à savoir si celle-ci est infaillible ou non, il faut se référer au document où chacune se trouve et telle, exactement, qu'elle y est exprimée. De plus, certaines de ces erreurs semblent être plus de nature juridique ou disciplinaire que matière de foi ou de mœurs. Enfin, certains de ces documents ne sont pas adressés à toute l'Eglise, mais à tel ou tel pays.

Egalement, Vatican II, bien qu'œcuménique, n'est pas *par lui-même* infaillible, parce que dès le début il se déclare un concile « pastoral », et nulle part ne définit quoi que ce soit sous peine d'hérésie.

A la lumière de ces principes, examinons les objections qui démontreraient que des papes, parlant « ex cathedra », ont erré. Voici les cas les plus célèbres, ressassés par les adversaires de l'infaillibilité:

1. Cas du pape Libère.

Voici les faits: après le concile de Milan, Libère, ayant noblement et courageusement refusé d'entrer en communion avec les ariens et d'excommunier St Athanase comme l'exigeait l'empereur Constance, fut exilé à Bérée en Thrace, et son siège donné au diacre Félix. En 357, l'empereur accorda le retour du pape à Rome; mais ce retour n'eut lieu qu'une année plus tard, et grâce à une défection du pape. On a sur cette défection les témoignages les plus forts. Ainsi St Athanase dit: « Libère, ayant été exilé, fléchit deux ans plus tard et, craignant la menace de mort, souscrivit [à l'hérésie]. Mais cela même montre la violence [des ariens] et la haine de Libère pour l'hérésie, ainsi que son suffrage en faveur d'Athanase lorsque sa volonté était libre. Car ce qui au moyen des tortures est arrivé, contre le jugement antérieur, n'est pas la volonté de ceux qui ont été terrifiés, mais de ceux qui torturent ».[121] De même, St Hilaire s'exclame, à l'adresse du pape: « O misérable, je ne sais si tu as été avec une plus grande impiété exilé que renvoyé ! »[122] St Jérôme: « Libère, vaincu par l'ennui de l'exil, ayant souscrit à la perversité hérétique, entra à Rome comme un vainqueur ».[123] Il blâme aussi Fortunatien d'Aquilée, parce que celui-ci, « le premier, a cherché à corrompre Libère, évêque de la ville de Rome, parti en exil pour la foi, l'a brisé et forcé à souscrire à l'hérésie ».[124]

Personne donc ne peut nier la défection de Libère. Mais son cas peut facilement être solutionné. D'abord, l'acte d'excommunier Athanase est un acte juridique, non un acte de docteur universel: il ne relève donc pas de l'infaillibilité.

Quant à signer un symbole hérétique, sous la torture, alors que sa volonté libre était contre l'hérésie, selon l'attestation de St Athanase ci-dessus citée, qui peut sérieusement voir en cela une compatibilité quelconque avec *l'intention* de promulguer une doctrine et de l'imposer à l'Eglise entière ? Et où est la référence, dans une signature de la formule hérétique de Milan, au dépôt apostolique (la deuxième condition de l'infaillibilité) ?

2. Cas de Honorius I.

Le patriarche de Constantinople, Sergius, en vue de réaliser l'union avec les monophysites, ardemment désirée pour des

raisons politiques par l'empereur Héraclius, veut qu'on s'abstienne de parler de l'existence d'une ou de deux volontés dans le Christ, et demande l'avis du pape Honorius. Celui-ci, sous prétexte que la volonté humaine du Christ ne s'oppose jamais à sa volonté divine, répond qu'il n'y a qu'une seule volonté dans le Christ: « Aussi reconnaissons-nous une seule volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car notre nature a certainement été prise par la divinité, non point notre faute, cette nature-là, indubitablement, créée avant le péché, non point celle viciée par la prévarication...En effet, il n'y avait pas dans ses membres une autre loi, ou une volonté différente, ou opposée au Sauveur, parce qu'Il est né au-dessus de la loi de la condition humaine ».[125] Ainsi va-t-il dans le sens du patriarche, qui, au fond, aurait préféré, pour rallier à lui les monophysites, parler d'une seule volonté, mais devant la réaction des orthodoxes, de St Sophrone en particulier, se réfugia dans la tactique de s'abstenir d'employer l'une ou l'autre formules.

Le pape meurt en 638.

Sautant quarante-deux ans, venons au sixième concile œcuménique. Dans sa treizième session il proclame: « Après avoir lu les lettres dogmatiques de Sergius de Constantinople à Cyrus de Phasis et au pape Honorius, ainsi que la lettre de celui-ci à Sergius, nous avons vu que ces documents étaient en opposition avec les dogmes apostoliques, de même qu'avec les déclarations des saints conciles et de tous les saints Pères, et qu'ils étaient d'accord avec les fausses doctrines des hérétiques; en conséquence, nous les rejetons de la manière la plus formelle et les détestons comme étant dangereux pour le salut des âmes... Doit, d'après notre commune décision, être également exclu de l'Eglise et anathématisé, Honorius, le défunt pape de l'ancienne Rome, parce que nous avons trouvé, dans sa lettre à Sergius, qu'il suivait en tout les opinions de celui-ci et qu'il avait confirmé ses doctrines impies ».

Dans son décret final, le concile déclare: « Comme l'inventeur de tout mal dès le commencement ne s'est pas tenu dans l'inactivité, ayant trouvé le serpent comme coopérateur et présenté par lui à la nature humaine la mort empoisonnée, ainsi également maintenant, ayant trouvé des organes conformes à son propre désir - nous voulons dire Théodore devenu évêque de Pharan, Sergius, Pyrrhus, Paul, Pierre, devenus évêques de cette ville régnante, de même Honorius devenu pape de l'an-

cienne Rome... - il n'a pas négligé de susciter, par eux, à la plénitude de l'Eglise, les scandales de l'erreur, en semant l'hérésie au langage nouveau pour le peuple orthodoxe, [laquelle établit] une seule volonté et énergie dans les deux natures du Christ ».

L'empereur Constantin Pogonate, dans son édit confirmant le concile, dit: « Honorius, devenu pape de l'ancienne Rome, qui a confirmé l'hérésie et s'est mis en contradiction avec lui-même... »

Le pape St Agathon étant mort, St Léon II, son successeur, confirma le concile dans sa lettre à l'empereur: « Nous anathématisons également les inventeurs de la nouvelle erreur, c'est-à-dire Théodore, évêque de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus, Paul, Pierre, suborneurs plutôt que chefs de l'Eglise de Constantinople, et aussi Honorius, qui n'a pas éclairé cette Eglise-ci apostolique par la doctrine de la tradition apostolique, mais, par une tradition impure, permit que la foi immaculée fût souillée ».[126] La même accusation revient plusieurs fois sous sa plume: « Honorius, qui n'a pas éteint la flamme commençante de la doctrine hérétique, comme il convenait à l'autorité apostolique, mais l'a nourrie par sa négligence ».[127] « Honorius romain, qui a accepté qu'on souillât la règle immaculée de la tradition apostolique, qu'il avait reçue de ses prédécesseurs ».[128]

Enfin, les septième et huitième conciles œcuméniques, et d'autres papes, réitérèrent l'anathème. Cette phrase d'Adrien II fut approuvée au huitième œcuménique: « Bien qu'Honorius ait été anathématisé après sa mort par les Orientaux, il faut cependant savoir qu'il a été accusé d'hérésie, la seule chose pour laquelle il soit licite aux inférieurs de résister aux manœuvres de leurs supérieurs ».[129]

La défection d'Honorius est donc une chose trop attestée pour être niée honnêtement par qui que ce soit, fût-il par Baronius même !

Une étude attentive des faits nous conduit aux conclusions suivantes. D'abord, la forme du document (une lettre *privée*, en réponse à celle d'un patriarche) est loin de répondre à la première et à la quatrième conditions de l'infaillibilité. Ensuite, il a mal compris l'état de la quesion et il est tombé dans le piège que lui tendait Sergius. Pour Honorius, la question n'était pas: « Y-a-t-il une seule volonté dans le Christ, ou bien deux, l'une

divine et l'autre humaine ? », mais: « Y-a-t-il, à côté de la volonté humaine du Christ, 'la loi du péché' dont parle St Paul, 'cette deuxième volonté', pour ainsi dire, qui pousse au mal les malheureux fils d'Adam conçus dans le péché ? » Il répondit: « Non », et en cela il était orthodoxe. C'est ce qu'a très bien vu St Maxime, qui l'a défendu.

Mais s'il est orthodoxe, cependant, par sa négligence (accusation que nous venons de voir portée souvent contre lui), « il s'est mis en contradiction avec lui-même », selon le jugement perspicace qu'a émis sur lui l'empereur: il a eu le malheur, par un manque de vigilance non permis chez un souverain pontife, de confirmer l'hétérodoxie qu'au fond il condamnait. Comme Théodoret de Cyr, mais d'une manière moins excusable, ses lettres ont servi de support *objectif* à l'hérésie: à ce titre, il a été condamné.

3. Cas de Jean XXII.

Celui-ci croyait que les âmes des saints, dans l'état entre la mort et la résurrection, ne jouissent pas de la vision béatifique, et que celles des damnés ne vont en enfer qu'à la résurrection. La veille de sa mort, il se rétracta.

Le cas de Jean XXII est loin de présenter la même difficulté que les précédents. C'est vrai qu'il a prêché ces erreurs dans trois sermons, qu'il les ressassait dans ses conversations quotidiennes, et qu'il a même écrit là-dessus un livre. Mais là aussi jamais il n'a prétendu les promulguer 'ex cathedra'. « Bien sûr, s'il avait été amené à parler 'ex cathedra', il aurait (humainement parlant) défini une erreur, mais il ne l'a pas fait. Et cela illustrera précisément ce qui est entendu par 'le don d'infaillibilité' - de même que Balaam voulait maudire, mais ouvrit sa bouche pour des bénédictions, ainsi un pape peut toute sa vie être dans l'erreur, mais s'il tente de la promulguer il sera retranché, ou empêché, ou se trouvera en train de dire ce qui n'était pas dans son intention ».[130]

L'infaillibilité est donc un don très limité dans l'exercice. Il y a eu même beaucoup de papes qui ne l'ont jamais exercée. De plus, bien qu'elle garantisse de l'erreur, elle n'est pas un brevet de génie théologique et philosophique. On doit même concéder qu'il n'y a eu que deux ou trois papes de grand calibre théologique et spirituel: Léon I, Grégoire le Grand... L'infaillibilité n'est point cette baguette magique que se figurent certains, et dont les papes se serviraient selon leur bon plaisir pour

créer le dogme. Non ! son exercice suppose la maturation préalable et très lente du dogme dans la conscience de l'Eglise, ainsi que la présence d'un conflit: l'infaillibilité vient alors trancher.

Pour mieux souligner ce que sont la primauté romaine et l'infaillibilité, et après avoir suffisamment fait preuve - j'espère ! - du respect que j'éprouve pour elles, il faut maintenant aborder brièvement sa caricature: la papolâtrie, véritable fléau capable d'éloigner à mille lieues de l'Eglise les âmes peu averties. Il est donc nécessaire d'en parler.

La papolâtrie est une quasi-idolâtrie ayant pour objet le pape, provenant soit d'une surestimation hétérodoxe du dogme de la primauté et de l'infaillibilité, soit de considération étrangères au dogme, ou même à toute raison religieuse.

Pour contempler les ravages qu'elle peut produire, prenons comme modèle Joseph de Maistre, grand papolâtre s'il en fût, selon son livre « Du Pape ».

Il pose comme premier principe: « La suprématie du pape étant *le dogme capital* sans lequel le christianisme ne peut subsister... »[131] La suprématie du pape n'est donc pas « un » dogme, mais « le dogme capital » ! Joseph de Maistre oublie-t-il que violer la hiérarchie des dogmes est aussi grave que d'en nier ? S'il y a un dogme dont on peut dire qu'il est « le dogme capital », c'est la Trinité, c'est l'Incarnation; et y substituer un autre, c'est opérer un grand renversement du christianisme tout entier.

Non seulement viole-t-il la hiérarchie des dogmes, mais il donne à celui de l'infaillibilité une extension abusive qui en fait une véritable tyrannie: « Qu'on donne à ce haut pouvoir judiciaire le nom qu'on voudra, toujours il faudra qu'il y en ait un auquel on ne puisse dire: 'Vous avez erré'... Celui qui aurait le droit de dire au pape qu'il s'est trompé aurait, par la même raison, le droit de lui désobéir, ce qui anéantirait la suprématie (ou l'infaillibilité) ».[132] Si on ne peut pas appeler du jugement d'un pape à celui d'un concile ou de quoi que ce soit, par contre on peut, on doit désobéir au pape s'il arrive qu'il veut imposer une hérésie ou donner des ordres contraires à la loi divine; on peut, on doit, dans ces cas, dire au pape: « Vous avez erré ».

Après pareils débordements, on n'est pas étonné de voir,

chez cet homme, l'orgueil d'être, ou de se prendre pour, un descendant, ou un héritier, des Romains, remplacer pour une large part, dans son adhésion au dogme de la primauté romaine, l'amour qui mène à l'union. Et alors que le Christ dit: « Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre seviteur, et celui qui veut être le premier d'entre vous sera votre esclave »[133], lui, Joseph de Maistre, se livre aux jugements les plus iniques, haineux et méprisants à l'égard de ceux qui, malheureusement, refusent ce dogme: les Russes, les Grecs, etc. En effet, il va jusqu'à souhaiter que l'Eglise orthodoxe soit anéantie par l'invasion de l'erreur, grâce à la science occidentale, dit-il, et qu'on en fasse table rase, afin de bâtir du neuf - ne différant rien, par sa tactique, des pires anarchistes et léninistes, qui préconisent la destruction totale de la société bourgeoise, afin de pouvoir ensuite construire la société telle qu'ils la conçoivent: les Eglises orthodoxes, dit-il, doivent « passer par le calvinisme, peut-être même par le socinianisme, avant de remonter à l'unité. Tout ami de cette unité doit donc désirer que l'antique édifice achève de crouler incessamment chez ces peuples séparés, sous les coups de la science protestante, afin que la place demeure vide pour la vérité ».[134]

Sa hargne est telle qu'il s'en prend aux civilisations qui sont à l'origine de l'Eglise orthodoxe: la Grèce antique et Byzance, oubliant qu'avant de se séparer l'Eglise byzantine est restée mille ans catholique. Mais la rage est aveugle.

Les anciens Grecs ? Mais c'est un peuple méprisable ! Quelle pire insulte que d'appeler quelqu'un un « Grœculus », c'est-à-dire « petit Grec », « rhéteur parasite » ? - Et Platon, alors ? - Vous vous trompez: Platon était à la fois un Grec et un Chaldéen: « Toutes les fois qu'il est grec, il ennuie, et souvent il impatiente. Il n'est grand, sublime, pénétrant, que lorsqu'il est théologien »[135], c'est-à-dire chaldéen (car il a beaucoup voyagé, le plagiaire !) - Et Euclide, et Hipparque, et Ptolémée, et Archimède ? - Les trois premiers n'étaient pas des Grecs, ils étaient alexandrins, le dernier était un Italien. Dans tout son livre, il prend, ou feint de prendre, comme évidence cette ânerie monumentale, à savoir que la Grèce, la civilisation grecque, étaient limitées au territoire qui équivaut en gros à la moitié sud de la Grèce actuelle: envolée la Grande-Grèce, envolée l'Asie Mineure, patrie d'Homère et d'Hérodote, envolées les semences purement helléniques déposées par Alexandre le Grand en

Orient, surtout à Alexandrie !... La bravoure grecque ? « La gloire militaire des Grecs ne fut qu'un éclair... De la bataille de Marathon à celle de Leucade, on ne compte que cent quatorze ans ».[136] - Mais Alexandre le Grand, alors ? - Il est macédonien, il n'est pas grec ! - Et Achille, et Thésée ?...

Mais abrégeons. Le lecteur devinera facilement ce que Joseph pense de la « fatale Byzance », du « Bas-Empire », qui mérite si bien son nom, d'une langue grecque, « admirable » sans doute (quoique tellement loin de la « majestas » de la langue latine, faite pour conquérir), mais « qui, par une déplorable fatalité, se trouva presque toujours sous la main des insensés »[137] et des hérétiques; enfin, de ces Byzantins qui « argumentaient sur la gloire du mont Thabor », alors que les Turcs brisaient les portes de la capitale...

De nos jours, la papolâtrie a pris plutôt des allures comiques. Celle de Joseph de Maistre, au moins, défendait quelque chose, en l'occurrence, une certaine conception césaro-papiste de la religion, dont on peut, aujourd'hui encore, observer de multiples manifestations, plus ou moins diluées. Mais, à côté, a fleuri énormément une autre forme de papolâtrie, simple survivance d'un vieux réflexe, sans aucune envergure intellectuelle. Ainsi tel, qui se soucie de l'enseignement du pape comme d'un navet, se ferait égorger pour pouvoir être photographié serrant sa main, et suspendra la photo, magnifiquement encadrée, à l'endroit le plus visible du salon. Un autre, dans ses discours et ses écrits, cite les encycliques, surtout du pontife régnant, cent fois plus que l'Evangile, et doute de votre foi catholique si vous n'en faites autant. Chez d'autres c'est la flagornerie, tel ce chroniqueur qui, le lendemain de l'accession de Jean-Paul I, vous explique que si le pape a adopté ce double nom, c'est parce qu'il voulait réunir en lui (ou réunissait déjà en lui, peut-être ?) les vertus de St Jean et celles de St Paul ! Ou tel cet autre qui écrit que les homélies de Jean-Paul II, les mercredis, sur la sexualité, ont dépassé en richesse et en profondeur tout ce que les plus grands Pères et saints théologiens en ont jamais dit ! Un autre écrira un livre qu'il intitulera: « Un certain Montini », ou « Un certain Wotyla », mettant sous ce vocable « un certain », je ne sais quelle profondeur, coquetterie et impénétrabilité taquine ! Une autre me racontait, avec un délire que je n'ai vu nulle part, même pas pour les « Rolling Stones », comment, lors de l'audience d'un groupe, dont elle faisait

partie, par le pape, les gens « pendaient de partout comme des grappes de raisin ! » - mais elle ne sut me répéter un seul mot de ce qu'avait dit le pape...

Après cette parenthèse, rappelons d'abord le fil de notre démonstration: dans la comparaison que nous avons établie entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe, nous avons montré que l'Ecriture, la Tradition et la raison soutiennent l'Eglise catholique, dans sa conception « monarchique », si on peut ainsi s'exprimer, de l'Eglise, et qu'elle est donc l'Eglise instituée par Dieu. Un examen attentif de certains faits depuis le schisme de Photius confirme nos conclusions:

1. Les deux Eglises considèrent St Ignace, patriarche de Constantinople et contemporain de Photius, comme étant un saint. Or, St Ignace a passé toute sa vie à subir les persécutions de Photius, par qui il a été détrôné et anathématisé plus d'une fois. L'Eglise orthodoxe, en canonisant Ignace et Photius, a canonisé à la fois le persécuté et le persécuteur, ce qui nous paraît absurde. Si donc elle tient St Ignace pour un saint, elle doit renoncer à tenir Photius pour un saint, et désavouer son schisme, fruit pour une large part de son indigne traitement d'Ignace.
2. Depuis le septième concile œcuménique, douze siècles se sont écoulés sans que l'Eglise orthodoxe ait pu tenir un seul concile œcuménique, pourtant seul organe, pour elle, qui pût trancher infailliblement en matière de foi et de mœurs. Cela nous paraît être une grave lacune, un signe d'impuissance. Nous avons assez parlé pour savoir que la mission, reconnue autant par les orthodoxes que par les catholiques, de l'Eglise, est non seulement de transmettre le dépôt révélé, mais aussi de l'interpréter, de l'*actualiser*, c'est-à-dire de trancher, dans un esprit de rigoureuse fidélité à la Tradition, tout problème qui pourrait surgir. Ainsi, pour donner un exemple, avec la venue de Copernic un *nouveau* problème s'est posé: la foi nous oblige-t-elle à croire que le soleil tourne autour de la terre ? Ce sujet n'avait jamais été *tranché formellement*, ni par l'Ecriture, ni par les Pères, ni par les sept premiers conciles œcuméniques. Une Eglise incapable d'agir dans pareils cas - et de nos jours ceux-ci se sont multipliés incroyablement, à cause de l'évolution effrénée d'une civilisation hostile à Dieu - ne différerait en rien d'une Eglise amputée de tout organe infaillible: une faculté qui ne s'exerce pas est aussi bien inexistante.

3. Le fait qu'il n'y a pas une unité de juridiction dans l'Eglise orthodoxe, c'est-à-dire un vrai pouvoir suprême auquel toutes les Eglises orthodoxes devraient obéir, a engendré plus d'une fois, au cours de l'histoire de cette Eglise, ce spectacle étonnant d'Eglises en schisme les unes par rapport aux autres, tout en professant d'appartenir à l'unique Eglise orthodoxe, ou aussi d'Eglises en communion les unes avec les autres, alors qu'il y a entre elles des dissensions doctrinales. Or, « je crois en l'Eglise *une*... »

4. Enfin, il y a dans l'Eglise catholique, et elle seule, des apparitions célestes, dont les messages sont tels qu'ils impliquent que l'Eglise à laquelle ils sont adressés est la véritable: par exemple, lorsqu'à Lourdes, en 1858, moins de quatre ans après la définition dogmatique de l'Immaculée Conception - acte refusé par les orthodoxes - la Sainte Vierge dit: « Je suis l'Immaculée Conception »; ou lorsqu'à la Salette, en 1846, elle déclare: « Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, parce que, pour un temps, l'Eglise sera livrée à de grandes persécutions », etc.

« Tout cela est très bien », me dira-t-on. « Vous nous avez démontré où est l'Eglise une, catholique et apostolique. Mais l'Eglise est, aussi, 'sainte', comme le proclame le Symbole de foi. Or, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a pas que des actes de sainteté ! Voici par exemple ce qu'on lit communément, non chez un Voltaire ou un Diderot, mais dans des manuels d'histoire ecclésiastique faits par des catholiques, au sujet du pape Formose. A sa mort (896), Boniface VI, élu, vécut très peu, et Etienne VII lui succéda. Sous des pressions politiques, il fit sortir du sépulcre le cadavre de Formose et le fit revêtir de ses habits pontificaux, pour être jugé ! On donna au cadavre pour avocat un diacre, et l'accusation portait que 'par une ambition criminelle, Formose avait échangé son siège de Porto contre le siège de Rome'. Il fut en conséquence déclaré pape illégitime, et les décrets et actes de son pontificat furent annulés. Ensuite, on coupa au cadavre les trois doigts avec lesquels les papes avaient coutume de conférer la bénédiction, on le dépouilla de ses habits pontificaux et on le jeta au Tibre.

Voici ce que Dante, dont personne ne peut suspecter la piété ni l'esprit catholique, fait dire en enfer au pape Nicolas III: 'Si ton désir de savoir qui je suis t'a conduit jusqu'ici, apprends

que j'ai porté le manteau pontifical; apprends qu'en véritable fils de l'Ourse[138], j'ai poussé si loin la rage d'amasser pour mes oursins, que me voilà plongé dans cette bourse de l'enfer, pour avoir rempli la mienne tant que j'ai pu. Bien au-dessus de ma tête sont entassés dans cette auge de pierre tous ceux de mes prédécesseurs qui furent, comme moi, simoniaques. A mon tour, je m'enfoncerai plus bas quand viendra celui[139] pour qui je te prenais au moment où je t'adressai ma soudaine question. Mais je suis ici déjà, les pieds brûlants et la tête en bas, depuis plus de temps qu'il n'y sera planté lui-même, avec ses pieds roussis; car, après lui, de l'occident viendra, chargé de plus laides œuvres encore, un pasteur sans loi[140], et bien digne de nous couvrir tous deux'.[141]

Il dit encore de Boniface VIII: 'Le prince des Pharisiens était en guerre alors dans son voisinage de Latran, non pas avec les Sarrasins ou les Juifs, car chacun de ses ennemis était chrétien, et nul d'entre eux n'était allé conquérir Ptolémaïs ou faire le négoce sur les terres du Soudan'.[142]

Et qui ne connaît la Saint-Barthélemy, la condamnation de cette perle qu'est Jeanne d'Arc, celle de Savonarole, qui valait, quel qu'il ait été, mille fois son persécuteur, etc ? »

Que ces scandales, et bien d'autres, aient eu lieu, il faut bien le reconnaître; et le pire service qu'on puisse rendre à l'Eglise, c'est de pratiquer une apologétique mensongère et bigote. Mais tant les accusateurs que les faux défenseurs oublient une chose de taille: c'est que l'Eglise visible sur terre n'est pas l'Eglise triomphante du ciel, composée uniquement d'élus. Dans l'Eglise sur terre, les choses humaines, avec tout ce qu'elles ont de vicieux et de défectueux, côtoient sans cesse, toujours et partout, les choses divines. Sans doute, en principe, ne devrait-elle être composée que de saints. Malheureusement, pour la raison sus-dite, il n'en est pas ainsi et il ne peut en être ainsi. Combien d'hypocrites y entrent pour des intérêts personnels ! Combien y vivent endurcis dans le péché ou l'hérésie et n'en sont pas expulsés !

Aussi le Christ a-t-Il prévenu: « Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les pharisiens. Tout ce qu'ils vous diront donc, faites-le et observez-le, mais n'imitez pas leurs œuvres: car ils disent et ne font pas ».[143] « Le royaume des cieux est semblable à une seine jetée dans la mer et rassemblant [des choses] de tout genre; une fois remplie, l'ayant tirée sur le

rivage et s'étant assis, ils ramassèrent les bonnes choses dans des vases et jetèrent dehors les choses pourries. Ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle: les anges sortiront et sépareront les méchants du sein des bons ».[144] Le « royaume des cieux », ou l'Eglise, est assimilé ici à une seine où les méchants côtoient les bons. Ce n'est que lorsque celle-ci aura été « tirée sur le rivage » (entendez: lorsqu'elle sera passée de cette vie à la résurrection générale) que le tri aura lieu.

De même, St Paul nous avertit: « Je sais, moi », dit-il aux anciens d'Ephèse, « qu'après mon départ s'introduiront parmi vous des loups redoutables, n'épargnant pas le troupeau, et de vous- mêmes surgiront des hommes proférant des choses perverses, pour entraîner des disciples derrière eux ».[145]

Rejeter la foi catholique sous prétexte que certains de ceux qui la professent sont loin d'être des saints est aussi absurde que de rejeter la médecine sous prétexte que certains médecins son indignes de ce nom, ou la science sous prétexte qu'il y a beaucoup de charlatans.

Mais mon interlocuteur persiste: « Concédons qu'il faut juger de la foi catholique par ceux qui la pratiquent, et en particulier les saints, et non par ceux qui la violent. Mais voilà qui me hérisse: votre Eglise catholique a justifié l'Inquisition, et même la torture ! N'a-t-on pas vu Innocent IV déclarer: 'Le podestat, ou recteur [de la cité], sera tenu de contraindre les hérétiques qu'il aura capturés à faire des aveux et à dénoncer leurs complices par des moyens qui sauvegarderont l'intégrité du coprs et ne mettront pas la vie en péril, comme on force les larrons et les voleurs à accuser leurs complices et à avouer leurs propres méfaits' ?[146] Et plusieurs papes soit confirmèrent ces dispositions, soit même étendirent le droit de torturer aux inquisiteurs ecclésiastiques eux-mêmes: ainsi Alexandre IV, Clément IV, Nicolas IV, Clément V, etc. De plus, on voit l'Eglise canoniser plusieurs inquisiteurs: St Pierre de Vérone, St Jean de Capistran, St Pie V, etc., un roi qui a appliqué l'Inquisition dans son royaume: St Louis; enfin on voit des saints justifier l'Inquisition: St Raymond de Pennafort, St Thomas d'Aquin, etc ».

Procédons, mon ami, par étapes:

1. L'Eglise condamne absolument la torture et toute oppression des consciences, car la liberté est l'essence même de la vertu et de tout ce qui est bon: « Paissez le troupeau de Dieu parmi vous, *non par la coercition, mais en agissant sur la*

volonté,[147] selon Dieu, non pour un gain honteux mais avec zèle, non comme dominant sur ceux qui vous ont échu en héritage, mais en devenant les modèles du troupeau ».[148] Au sujet de l'exhortation de St Paul à prier « pour tous les hommes », ajoutant: « Cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur, qui désire que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité »[149], St Chrysostome enchaîne: « Imite Dieu. S'Il désire que tous soient sauvés, désire-le toi aussi; si tu le désires, prie, car la prière est le propre de ceux-là. Vois-tu comment il persuade l'âme de toutes les manières de prier pour les païens aussi ?... Ne crains donc point de prier pour les païens, Lui aussi le veut: crains uniquement de faire des imprécations contre eux, car cela, Il ne le veut pas. Mais s'il faut prier pour les païens, il est manifeste qu'il faut prier aussi pour les hérétiques: en effet, il faut prier pour tous les hommes, non les persécuter ».[150] La raison, comme dit Origène, c'est que « si tu enlèves de la vertu le libre choix, tu en auras enlevé aussi l'essence ».[151]

Sur la base de ces principes, la torture ne peut être que criminelle au suprême degré. Aussi a-t-elle formellement été flétrie par Nicolas I: « Si un voleur ou un brigand est pris et nie ce dont on l'accuse, vous affirmez que chez vous », dit-il aux Bulgares, « le juge lui frappe la tête avec des verges et d'autres tiges pointues et aiguillonne ses flancs, jusqu'à ce qu'il révèle la vérité. Cela, certainement, ni la loi divine ni la loi humaine ne l'admettent, vu que l'aveu ne doit pas être involontaire mais spontané, et il ne doit pas être arraché par la violence, mais proféré volontairement... De même, si un homme incriminé, subissant ces choses-là et ne pouvant les supporter, dit avoir perpétré ce qu'il n'a pas perpétré: sur qui, je vous en prie, retombe *l'énormité d'une telle scélératesse* si ce n'est sur qui l'a contraint d'avouer cela contre la vérité » ?[152]

Aussi, les saints que vous mentionnez, loin d'approuver la torture, l'ont flétrie. Quant aux papes qui l'ont encouragée, ne mâchons pas nos mots: sur eux, et sur ceux qui l'ont pratiquée, « retombe l'énormité d'une telle scélératesse ! » Les constitutions qu'ils ont promulguées dans de sens ne remplissent aucunement les conditions de l'infaillibilité pontificale, elles sont des actes de gouvernement, d'ordre purement pénal, et ne prétendent pas enseigner. Opposées qu'elles sont à la loi divine, le devoir absolu d'un catholique est de leur résister.

Voilà pour la torture, ou autres abus de l'Inquisition.

2. Il n'en reste pas moins que l'Inquisition, en tant que telle et débarrassée de ses abus, a été approuvée par l'Eglise (la preuve, les saints que vous citez, qui ont essayé de la justifier, ou même ont été des inquisiteurs, et nonobstant canonisés).

Il faut d'abord savoir qu'une hérésie au moyen âge, vu que tout l'ordre social était basé sur la religion et, en ce qui concerne notre propos, sur la religion catholique, avait des conséquences politiques et sociales extrêmement graves, pouvant aller jusqu'à anéantir la société. *Un hérétique au moyen âge avait exactement la même puissance subversive qu'un anarchiste ou un terroriste dans notre société actuelle.* Prenons par exemple cette proposition de Wyclif (reprise par Huss): « Nul n'est Seigneur civil... tant qu'il est en état de péché mortel »: sous un gouvernement moderne, né la plupart du temps d'une révolution vieille ou récente, où la Révolution est glorifiée, où il n'y a pas le moindre sens du péché, où l'avortement lui-même n'est plus considéré comme un crime, où, sous prétexte de liberté de pensée, les pires idées se donnent libre cours, jusqu'à saturer l'atmosphère sociale, pareille proposition a aussi peu de chances de causer des troubles qu'une femme qui exhibe son bras au milieu d'une horde de nudistes ! Mais au moyen âge, parmi un peuple pieux et catholique, quels ravages n'aurait-elle pas causés et quelles guerres civiles n'aurait-elle pas excitées !

Prenons les albigeois ou cathares, contre qui a été instituée la première Inquisition. Ils sont une réédition de l'hérésie manichéenne, c'est-à-dire que, considérant la chair mauvaise, ils condamnaient le mariage, poussaient à la contraception absolue et à l'avortement, glorifiaient le suicide et, en protestation contre le dogme de la résurrection des corps, profanaient et détruisaient les cimetières. Quoi encore ? Ils ne reconnaissaient pas à l'Etat le droit de glaive, lui refusaient l'impôt, et tenaient toute guerre, même la plus défensive et la plus juste, pour illégitime. Quel Etat, quelle société, pourraient résister à la prolifération d'idées pareilles ? Aussi, ce ne sont pas seulement les princes du moyen âge qui poursuivirent ces hérétiques, mais tous les princes, païens ou chrétiens, depuis Manès ! Un législateur aussi éclairé que Justinien va même

jusqu'à les condamner à mort...

On voit par là combien une conception aberrante de la divinité - chez les Manichéens, un dieu du bien et un dieu du mal - peut engendrer de désordres sociaux: « Dans la mesure où on méconnaît [Dieu], la civilisation entière est menacée de ruine et de corruption ».[153] Aussi Platon établit-il ces lois pour sa cité idéale: « Dans le cas où quelqu'un, soit en paroles, soit en actions, commet une impiété, quiconque se sera trouvé à en être le témoin devra prendre la défense de la loi, en signalant le fait aux magistrats; ceux des magistrats qui auront été informés les premiers devront déférer le coupable au tribunal désigné pour juger en ces matières conformément aux lois; quand, d'autre part, un magistrat manque de le faire une fois qu'il a entendu la dénonciation, c'est lui qui devra alors devenir passible d'une accusation d'impiété de la part de qui voudra, dans l'intérêt des lois, demander qu'il soit puni... Si, d'autre part, il se découvre chez l'auteur d'une impiété, que son acte impie est de l'ordre de ces fautes contre la piété qui, loin d'être des enfantillages, sont les fautes d'un homme fait, ... alors ... il devra être puni de mort ».[154]

De son côté, St Chrysostome ridiculise l'absurdité des lois païennes qui ne punissaient pas l'impiété, alors qu'elles punissaient des choses moins graves: « Aux législateurs le blasphème n'est nullement chose épouvantable ! Nul, certes, ayant blasphémé Dieu, n'a été traîné en justice et n'a été châtié. Or, si quelqu'un vole un vêtement, ou coupe une bourse, on lui perce les flancs et souvent on le livre à la mort. Mais celui qui blasphème Dieu n'est pas accusé par les législateurs du dehors ».[155]

Quand donc les saints que vous mentionnez, et d'autres, ont, par leurs actes ou leurs écrits, plus ou moins approuvé l'Inquisition, cela équivalait tout simplement à approuver la répression de l'hérésie *par les lois civiles*. Il est remarquable qu'ils ont été contre la répression de l'infidélité - pourtant plus grave en principe que l'hérésie - et du judaïsme, car seule l'hérésie avait cette puissance contagieuse et subversive. Bien que certains de leurs arguments et certains points de leur exégèse fussent contestables (car les saints et docteurs ne sont point infaillibles), on peut être sûr que, loin d'approuver les abus de l'Inquisition (d'ailleurs souvent magnifiés par les auteurs modernes), ils les ont condamnés, tant par leurs paroles que par leurs actes:

caractère secret des procès inquisitoriaux, disparition de l'accusation, refus d'octroi d'un avocat à l'accusé, condamnations injustes (c'est-à- dire d'innocents, ou de personnes qui sont dans l'erreur, mais non dans l'hérésie...), cruauté, tortures, mauvais état de certaines prisons, transformation de certains inquisiteurs en jouets entre les mains du pouvoir politique, transgression du principe inviolable: « L'Eglise a horreur du sang », conversions de Juifs, de Maures, etc., par le glaive, la promptitude de certains inquisiteurs à « livrer l'hérétique au bras séculier » tout en versant sur son sort des larmes de crocodile (au lieu d'employer tous les moyens que dicte la charité pour fléchir son obstination et le sauver de la mort...)

Si l'Inquisition a une sinistre réputation, c'est qu'il y avait une équivoque. En effet, le rôle de l'Eglise doit être uniquement spirituel: en l'occurrence, excommunier les hérétiques; et le rôle de l'Etat était d'user du glaive temporel, pour mettre les hérétiques hors d'état de nuire. Chaque pouvoir devait se garder d'usurper le rôle de l'autre: « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». Mais au moyen âge, l'Etat étant chrétien, fils soumis à l'Eglise, cela pouvait tenter certains clercs d'empiéter sur le domaine de César. Et ces clercs seront un objet d'exécration pour les siècles, car « corruptio optimi pessima ».[156] C'est pourquoi aussi, malgré les saint Louis, malgré le fait que les abus de l'Inquisition ne sont pas attribuables à l'Eglise, mais aux gens d'Eglise, le souvenir de l'Inquisition continuera, malheureusement longtemps encore, à éloigner de l'Eglise un grand nombre d'âmes et à inspirer l'horreur, contrairement à la législation,pourtant peu suspecte de libéralisme à l'égard des hérétiques, d'un Constantin, d'un Théodose, d'un Justinien et d'un Charlemagne.

Après avoir exposé cette source de la foi qu'est la Tradition, il nous reste à exposer l'autre source: l'Ecriture.

Elle est inspirée, c'est-à-dire que tout en elle, jusqu'au moindre iota, est l'œuvre de Dieu autant que celle de l'homme, non que chacun composât une moitié, mais le moindre iota est composé *à la fois* par Dieu et par l'homme, celui-ci gardant parfaitement sa personnalité et son style, Dieu sachant lui inspirer ce qu'Il veut sans violer sa liberté.

A propos du verset: « Mon cœur a vomi une bonne parole »[157], St Chrysostome dit: « Vu qu'il n'y avait rien d'humain dans ce qu'il disait, et qu'il allait raconter des choses célestes et spirituelles, non de sa propre invention, mais par l'énergie divine, il traduit cela par le mot 'vomissement'. En effet, nous vomissons, alors que nous ne le désirons pas... Voulant donc montrer que les choses qu'il profère ne viennent pas de l'industrie divine qui le meut, il appelle la prophétie 'vomissement'... Ensuite, de nouveau, montrant que ce qu'il dit ne relève pas de la pensée, de la méditation et de la composition humaines, mais de la grâce divine, et que lui-même n'a prêté que sa langue, il ajoute: 'Ma langue est le roseau d'un scribe rapide'. Le roseau écrit ce que la main qui le tient l'excite [à écrire]...

Que veut dire 'rapide' ? Ne fût-ce que montrer par là la grâce. Car celui qui parle de son propre fond hésite et traîne en longueur, composant avec des choses qui l'entravent, telles que l'ignorance, la lourdeur de l'intelligence, le tâtonnement; et multiples sont les choses qui portent atteinte à la promptitude de la parole. Mais lorsque l'Esprit meut l'intelligence, rien ne l'entrave, mais, de même que l'élan de l'eau, se portant avec une grande impétuosité, va de l'avant, ainsi la grâce de l'Esprit progresse avec une grande célérité, proférant tout avec douceur et aisance.[158]

C'est aussi la pensée de St Basile (comme de tous les Pères): « De même que le roseau est un instrument pour écrire, la main de l'homme habile le mettant en mouvement pour inscire une écriture: ainsi la langue du juste, l'Esprit Saint la mouvant, inscrit les paroles de la vie éternelle dans les cœurs des croyants; elle est enduite, non d'encre, mais de l'Esprit du Dieu vivant. Le 'scribe' est donc l'Esprit Saint, parce qu'Il est sage et enseigne tout; 'rapide', vu que le mouvement de sa pensée est

vif ».[159]

Comme on le voit, les deux textes insistent sur l'action divine, et c'est pour cela que nous les avons cités. Mais ils ne nient nullement l'action humaine. Au contraire, ils l'impliquent, en disant que l'inspiration divine donne de l'essor au travail de la pensée humaine et l'accélère. Comment en serait-il autrement, puisque dans l'inspiration humaine on constate des effets semblables ? « Tous ceux qui ont éprouvé ce qui s'appelle 'l'inspiration', écrit Proust, « connaissent cet enthousiasme soudain qui est le seul signe de l'excellence d'une idée qui nous vient et qui, à son apparition, nous fait partir au galop à sa suite et rend aussitôt les mots malléables, transparents, se reflétant les uns les autres... Aussi est-elle bien triste, l'époque où ces transports ne se renouvellent plus, où, à chaque idée qui nous vient, nous attendons en vain cet enthousiasme, ce renouvellement de la tête où toutes les cloisons semblent tomber et [où] aucune barrière, aucune rigidité n'est plus en nous, où toute notre substance semble une sorte de lave prête à être coulée, à recevoir telle forme qu'on voudra, sans que rien de nous ne subsiste et n'arrête ».[160]

En principe, l'inspiration du Saint-Esprit suppose une purification totale, l'esprit de l'auteur sacré devenant ainsi un miroir limpide qui reflète sans ombre la dictée de l'Esprit: « Comment », s'interroge St Basile, « ont-elles prophétisé, les âmes pures et transparentes, devenues comme des miroirs de l'énergie divine, et ont-elles exhibé l'image claire et sans confusion, nullement rendue trouble par les passions de la chair ? L'Esprit Saint, en effet, était présent chez tous: mais chez ceux qui se sont purifiés des passions, Il manifeste sa propre puissance, alors qu'Il ne la manifeste point chez ceux dont la faculté maîtresse est brouillée par les taches du péché... Car de même que les reflets des visages ne se font pas dans toutes les matières, mais dans celles qui sont lisses et transparentes, ainsi l'énergie de l'Esprit n'est pas dans toutes les âmes, mais dans celles qui n'ont rien d'oblique et de tortueux... Lorque donc une âme, s'étant adonnée à toute pratique vertueuse, maintient le souvenir de Dieu continuellement imprimé en elle, par l'amour passionné de Dieu, et de cette manière fait que Dieu, pour ainsi dire, habite en elle, elle devient, par la tension très passionnée vers Dieu et par le souffle divin d'un amour inexprimable, digne du charisme prophétique, Dieu [lui] accordant

sa puissance divine et ouvrant ses yeux pour l'intelligence des spectacles qu'IL veut ».[161]

Il y a, sans aucun doute, dans l'Ecriture, des cas où des personnes ne connaissant pas Dieu, ou même ennemies de Dieu, en tout cas n'ayant en aucune manière la sainteté qu'exige, selon St Basile, l'inspiration, sont gratifiées cependant de songes divins, ou de manifestations prophétiques transitoires: ainsi le pharaon de Joseph, Nabuchodonosor, Balaam bénissant malgré lui Israël prophétiquement, Caïphe prophétisant sans comprendre la portée de sa prophétie: qu'il valait mieux qu'un seul homme [Jésus] mourût pour le peuple, plutôt que la nation entière périt, etc.

St Basile a prévenu ces objections: « Comment donc le pharaon et Nabuchodonosor [ont-ils eu des visions] ? - Parce qu'il fallait que les puissants, pour croire, vissent d'avance l'état du monde. - Comment alors Balaam et Caïphe prophétisent-ils ? Parce qu'ils avaient, eux aussi, qui leur obéissaient: l'un, en tant que grand-prêtre, l'autre, en tant que devin. Ici, en effet, il ne s'agit pas de pureté d'âme, ni de clarté transparente de l'intelligence qui contemple Dieu, s'attirant par là la puissance [divine]; chez eux, plutôt, la parole eut lieu par économie, sans en être dignes et pour un temps ».[162]

Dieu et l'homme étant les auteurs *simultanés* de chaque mot, quel qu'il soit et quelque insignifiant qu'il *paraisse*, de l'Ecriture, il s'ensuit qu'il y a en celle-ci, en chaque phrase, un sens divin et un sens humain, qui entretiennent entre eux certains rapports, qu'il nous faut approfondir maintenant. Mais certaines précisions préalables sont nécessaires.

Il y a d'abord le sens littéral: c'est celui véhiculé par le sens objectif des mots. Mais ce sens, pour être bien compris, ne doit pas être entendu toujours à la lettre, car l'Ecriture use souvent d'images (hélas ! elle n'est pas douée pour l'abstraction, comme un Kant ou un Hegel !). L'image a la triple propriété de descendre au niveau des esprits les plus simples et les plus rustiques, de camoufler les choses spirituelles sous les dehors corporels - discipline de l'arcane - et, enfin, d'enrichir notre esprit de tout ce que Dieu a déposé de richesses intelligibles, comme dans un miroir, dans le monde sensible.

On nous rétorquera: « Quel droit avez-vous de ne pas entendre ces images à la lettre ? Peut-être que les auteurs de l'Ecriture les prenaient à la lettre ! » Nous répondons: ce n'est point

arbitrairement que nous interprétons ainsi: c'est l'Ecriture elle-même qui nous donne la clef de l'interprétation.

Ainsi, lorsque les Juifs crurent que le Christ, dans son grand discours eucharistique, parlait d'anthropophagie, Il les rectifia en disant: « C'est l'esprit qui vivifie, la chair en sert de rien: les paroles que, Moi, Je vous ai dites, sont esprit et vie ».[163]

De même, ceux qui ont l'esprit si rampant et charnel que de prendre dans un sens terrestre le mot « Père » par lequel le Christ désigne si souvent la première personne de la Sainte Trinité, n'ont manifestement pas lu, ou pas compris, cette autre parole du Christ: « Dieu est esprit, et ceux que L'adorent doivent L'adorer en esprit et en vérité ».[164]

De même, ceux qui comprennent les très nombreuses images scripturaires sur « la colère » de Dieu comme si Dieu était sujet comme nous à des accès de passion, ne se rappellent visiblement pas que Dieu est impassible et immuable, selon d'autres déclarations scripturaires: « Ils ont changé la gloire du Dieu *incorruptible* en ressemblance de figure d'homme corruptible, et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles ».[165] « Au roi des siècles, incorruptible, invisible... »[166]

Dans tous ces cas, le sens littéral ne tient pas par lui-même, il doit donc être interprété en un sens « spirituel ».

Dans d'autres cas, le sens littéral, quoique tenant parfaitement par lui-même, ou bien, ne tenant pas par lui-même, il ait déjà été interprété spirituellement, admet encore une interprétation plus réelle que la réalité, à cause de ce que Dieu y a mis de figuration prophétique. C'est surtout le cas de l'Ancien Testament: « La Loi [est] l'ombre des biens à venir ».[167] Nous référons le lecteur à tous les cas figuratifs que nous avons expliqués au ch.III.

Là aussi, nous en suivons pas, dans l'interprétation, notre caprice, mais les indications de l'Ecriture. Ainsi, l'histoire d'Abraham et de ses deux fils, Isaac et Ismaël, nés respectivement de Sarah et de Hagar, est très littérale et réelle. Mais elle comporte en plus un autre sens, encore plus divin et plus réel; cela, nous le savons par St Paul: « Il est écrit, en effet, qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme libre. Mais celui qui est né de l'esclave est né selon la chair, tandis que celui qui est né de la femme libre [est né] en vertu de la promesse. Ces choses-là sont dites sous forme d'allégorie: car ces deux femmes sont les deux Testaments;

l'une du mont Sinaï, engendrant pour la servitude, à savoir Hagar... Mais la Jérusalem céleste est libre, laquelle est notre mère... »[168]

Lorsque, par malheur, on refuse le sens spirituel de l'Ecriture, et le sens figuratif, c'est qu'on est un homme « charnel », comme la grande masse des Juifs lors de la venue du Christ, lesquels, s'obstinant à ne voir dans les promesses divines qu'une terre grasse où coulent le lait et le miel, et une domination (leur domination) sur l'univers, sous la souveraineté d'un Messie temporel, finirent par ne pas reconnaître le vrai Messie quand Il vint et par le tuer: « Mais leur pensée s'est endurcie. Car jusqu'aujourd'hui le même voile[169] reste non levé lorsqu'ils lisent l'Ancien Testament, vu qu'il est aboli dans le Christ. Mais jusqu'aujourd'hui, toutes les fois que Moïse est lu, un voile est posé sur leur cœur; tandis que toutes les fois qu'il se tourne vers le Seigneur, il enlève le voile. Or, le Seigneur est l'Esprit ».[170] C'est que « la lettre tue, mais l'esprit vivifie ».[171] Cette phrase célèbre, que les « charnels » utilisent si souvent aujourd'hui pour justifier leurs débordements, lui faisant dire que l'observation rigoureuse des commandements, même des plus petits, est pharisaïque et asphyxiante, que le tout est dans « l'amour » (entendant par ce mot une sentimentalité vague à la Taizé, ne comportant surtout aucune exigence), eh bien ! cette phrase veut dire que la Loi mosaïque, entendue comme étant sa propre fin et non l'ombre des choses à venir, tue; que la lettre de l'Ecriture, non comprise selon l'Esprit, tue.

L'existence constante d'un auteur divin dans chaque mot de l'Ecriture doit nous en faire pressentir la richesse *infinie*. Si, déjà, en relisant pour la vingtième fois un texte de quelque grand génie, nous y découvrons à chaque fois des richesses insoupçonnées, le texte gardant toujours son impénétrabilité et sa nouveauté, que dire d'un texte divin ? « La parole de la Sainte Ecriture », déclare St Maxime, « bien qu'elle admette d'être circonscrite selon la lettre, se terminant avec les temps des événements racontés, cependant, selon l'Esprit, elle demeure à jamais non circonscrite, par les contemplations des choses [qui y sont] pensées. Et que personne, regimbant devant cela, ne soit sceptique, mais qu'il sache que le Dieu qui a parlé n'est pas circonscrit dans sa nature; et ceux qui désirent sincèrement comprendre, et clairement, le dessein de l'Ecriture, doivent croire que la parole proférée par Lui, Lui est en vérité sembla-

ble. Car si celui qui a parlé est Dieu, et si celui-ci n'est pas circonscrit selon l'essence, il est clair que la parole proférée par Lui n'est pas circonscrite ».[172]

Aussi n'est-il pas indifférent de passer à côté de la moindre chose dans l'Ecriture, même d'une virgule: « La grâce de l'Esprit », dit St Chrysostome, « n'est jamais petite et de peu de valeur, mais grande et admirable, digne de la munificence de Celui qui l'a donnée. N'écoutons donc pas d'une seule oreille: puisque ceux qui épurent une mine métallique n'enlèvent pas seulement les masses d'or, mais ramassent avec un soin minutieux les paillettes minuscules. Vu donc que, nous aussi, nous épurons l'or, l'enlevant des mines apostoliques, non pour le jeter dans la fonderie mais pour le plonger dans la pensée de votre âme, non en allumant une flamme mais en excitant le feu de l'Esprit, recueillons avec soin même les paillettes minuscules. Car si la citation[173] est chétive, la puissance en est grande. Puisque les perles tirent leur richesse non de la masse du corps mais de sa beauté, ainsi en est-il de la lecture des divines Ecritures ».[174] Et St Grégoire le Théologien, parlant de l'Ecriture: « Ne croyons pas que ces choses ont été composées à l'aventure, ni surtout qu'elles sont une abondance de mots et de choses combinés pour la séduction des auditeurs, et, pour ainsi dire, un appât [proposé] à l'ouïe, se limitant au plaisir. Tels sont les mythes de ceux qui s'amusent: et les Hellènes, peu soucieux de la vérité, ensorcellent l'ouïe et l'âme par l'élégance des fictions et la curiosité de l'élocution. Mais nous, *qui étirons l'exactitude de l'Esprit juqu'au moindre signe et trait*, nous n'admettrons jamais - la loi divine ne le permet pas - que c'est à l'aventure que les auteurs [sacrés] se sont appliqués à inscrire même les moindres actes et à les sauver de l'oubli pour nous parvenir ».[175]

Venons-en à l'auteur humain, quant à sa position vis-à-vis de l'auteur divin: est-il conscient du sens divin de l'Ecriture (sans, évidemment, en pénétrer toute la profondeur qui, nous venons de le voir avec St Maxime, est infinie), ou n'est-il qu'un perroquet qui ne comprend pas ce qu'il dit, ou une lyre totalement inconsciente de la divinité des sons qu'elle émet ? St Pierre va nous répondre: « Au sujet de ce salut, les prophètes qui ont prophétisé sur la grâce à vous destinée, *ont fait des recherches persévérantes et approfondies, examinant avec soin quelle est la personne, ou quel est le temps, que laissait voir en eux*

l'Esprit[176] du Christ témoignant d'avance des souffrances du Christ et des glorifications qui ont succédé. *Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes mais pour vous* qu'ils remplissaient le ministère de ces choses, qui vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont évangélisés dans l'Esprit Saint envoyé du ciel, et sur lesquelles les anges convoitent de se pencher ».[177]

A propos de ce texte fondamental, St Maxime donne les explications suivantes, assorties de preuves scripturaires: « Il n'est pas permis de dire que la grâce seule, par elle-même, a opéré chez les saints les connaissances des mystères, en dehors des puissances naturelles qui reçoivent la connaissance. Lorsque nous présentons les saints prophètes comme ne comprenant pas la puissance des illuminations qui leur sont accordées par l'Esprit tout saint, comment sera-t-elle véridique la parole: 'Le sage comprend ce que profère sa bouche' ?... »[178]

Et cela est indiqué clairement par tous les saints, cherchant, après les révélations des choses divines, les explications des choses révélées... Daniel, le grand homme des désirs, recherchant les explications des visions divines pour lesquelles il est resté trois semaines sans manger, entend un ange dire à l'ange: 'Donne à celui-là l'intelligence de la vision'.[179] Et Zacharie le grand prophète, tout le long de sa prophétie, introduit dans chaque vision l'ange, qui parle en lui, lui montrant les visions et lui enseignant les explications des visions, et il dit: 'Et l'ange parlant en moi me montra'; 'et je dis à l'ange qui parle en moi: Seigneur, que sont ces choses-là' ? »[180]

De même, St Chrysostome, à propos de la prophétie d'Isaïe sur l'Emmanuel, assure que les prophètes « voyaient les choses invisibles d'une manière plus claire que nos yeux. Car il est naturel à la sensation de se tromper, mais la grâce de l'Esprit rend une sentence infaillible ».[181]

St Athanase parle de « l'hérésie des Phrygiens qui disent que les prophètes et autres serviteurs du Logos ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils révèlent ».[182]

Enfin, le Christ Lui-même ne dit-Il pas: « Abraham votre père a exulté pour voir mon jour, et Il a vu et s'est réjoui » ?[183] « Il me semble », explique St Chrysostome, « désigner par 'jour' celui de la Croix, qu'Il a préfiguré dans l'oblation du bélier et dans celle d'Isaac ».[184]

- « Mais alors », objectera-t-on, « puisqu'ils voyaient si claire-

ment les choses dont ils parlaient, pourquoi leurs prophéties sont-elles souvent un peu obscures ? » - Il y a à cela, d'abord, une raison historique: les prophètes, en effet, je parle des vrais, prophétisaient souvent des choses désagréables, par exemple la destruction de Jérusalem et du Temple, l'exil à Babylone, la dispersion des Juifs dans le monde entier, etc. Prédire ces choses trop clairement eût été souvent s'exposer, pour un prophète, à être tué, mais surtout, ce qui est beaucoup plus redoutable aux yeux de tous les prophètes, exposer la prophétie elle-même à ne jamais voir le jour, ou à être anéantie par le peuple juif après qu'elle a vu le jour: qu'on songe à ce qui est arrivé au premier rouleau de Jérémie, que le roi de Juda brûla de ses propres mains dans la cheminée ![185]

Egalement, prédire la fin de la Loi (que les Juifs croyaient devoir durer telle quelle éternellement) et son abrogation par le Christ eût été inciter les Juifs, dès le commencement, à la mépriser.

- « Mais quelqu'un dira peut-être: 'Et pourquoi les paroles ont-elles été dites alors, du moment qu'elles ne devaient pas êtres claires pour les Juifs' ?- Afin d'être utiles à ceux qui viendront après. Car la dignité d'une prophétie n'est pas de rapporter les choses présentes, mais de déclarer d'avance les choses futures. Or, la prophétie, lorsqu'elle est dite d'une manière obscure, devient plus claire après l'accomplissement des événements, mais aucunement avant ».[186]

Mais il y a aussi une raison spirituelle à cette obscurité: c'est que celle-ci procure à notre foi un exercice très méritoire, en vertu de la parole du Christ à Thomas: « Parce que tu M'as vu, tu as cru: heureux ceux qui croiront sans [M']avoir vu ![187] Le principe est aussi valable pour les prophéties, quoique moins que pour les miracles.

Une conséquence très importante - plus importante que jamais de nos jours, à cause de la race, familière déjà au lecteur, des exégètes modernes - découle de l'inspiration divine des Ecritures: c'est qu'elles ne peuvent contenir aucune erreur, puisque Dieu est infaillible et ne peut pas vouloir nous tromper. Aussi le concile I du Vatican déclare-t-il: « Ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments, *intégralement et en toutes leurs parties*[188]... doivent en vérité être reçus comme sacrés et canoniques. L'Eglise les tient vraiment pour sacrés et canoniques,

non pas qu'ils auraient été composés grâce à la seule industrie humaine, puis approuvés par l'autorité de l'Eglise; ni uniquement parce qu'ils contiennent la révélation sans erreur; mais parce qu'ayant été écrits sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et, en tant que tels, ont été transmis par l'Eglise ».[189] « Si quelqu'un ne reçoit pas comme sacrés et canoniques les livres entiers de la Sainte Ecriture, avec toutes leurs parties, comme les a recensés le saint concile de Trente, ou s'il nie qu'ils sont divinement inspirés, qu'il soit anathème ! »[190]

L'expression « en toutes leurs parties » englobe même le moindre iota dans l'inspiration, et donc dans l'inerrance. Aussi trouvons-nous le cardinal Newman pas bien inspiré lorsqu'il admet[191] des « choses dites en passant », dans l'Ecriture, qui ne seraient pas inspirées...

Si Dieu est le Créateur de la vérité accessible à la raison, aussi bien que de celle inspirée ou révélée par l'Esprit, qu'elle soit accessible (existence de Dieu, création, etc.) ou inaccessible (Trinité, Incarnation, etc.) à la raison, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir aucune contradiction entre l'Ecriture, dans son texte authentique interprété selon ses propres lois littéraires, d'une part, et les sciences humaines (histoire, philosophie, astronomie, paléontologie, archéologie, physique, etc.) d'autre part.

Au cas donc où l'une ou l'autre de ces sciences *paraît* être, sur quelque point, en opposition avec l'Ecriture, alors de deux choses l'une: ou bien ce qu'on prend pour une vérité scientifique n'est qu'une erreur grossière ou subtile, ou une théorie, ou une hypothèse; ou bien on est en train de faire dire à l'Ecriture ce qu'elle ne dit point. Illustrons ces deux alternatives:

1. Il arrive souvent aux savants d'errer, érigeant une théorie ou une erreur subtile en vérité absolue, et qu'on patauge des siècles durant dans ces préjugés avant qu'une véritable démonstration scientifique ne vienne les dégonfler. Si j'invoquais la théorie d'Empédocle sur les quatre éléments de l'univers, ou la conception géocentrique de Ptolémée, on trouverait une échappatoire en disant qu'ils n'étaient pas des savants (ce qui est archifaux), la fatuité moderne ne croyant pas qu'il pût y avoir de sciences avant l'époque moderne.

Aussi nous prendrons des exemples modernes, c'est-à-dire à partir du 19e siècle. Prenons la théorie de la « génération spontanée ». Laissons de côté, puisqu'il a vécu au 17e siècle, le

fameux chimiste Van Helmont qui en donnait cette « preuve »: « Si l'on comprime une chemise sale dans l'orifice d'un vaisseau contenant des grains de froment, le ferment sorti de la chemise sale, modifié par l'odeur du grain, donne lieu à la transmutation du froment en souris après vingt et un jours environ ».[192] Et il ajoute que les souris sont adultes !

Voici Mr. Pouchet: « Ce fut en 1858 », raconte Pasteur, « que Mr. Pouchet, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, membre correspondant de l'Académie des sciences, vint déclarer à cette Académie qu'il avait réussi à instituer des expériences qui démontraient péremptoirement l'existence d'êtres microscopiques venus au monde sans germes, par conséquent sans parents semblables à eux...

L'expérience est ainsi racontée dans son mémoire: 'Un flacon d'un litre de capacité fut rempli d'eau bouillante et, ayant été bouché hermétiquement avec la plus grande précaution, immédiatement on le renversa sur une cuve à mercure: lorsque l'eau fut totalement refroidie, on le déboucha sous le métal et on y introduisit un demi-litre de gaz oxygène pur... Aussitôt après... on y mit, sous le mercure, une petite botte de foin pesant dix grammes, renfermée dans un flacon bouché à l'émeri et sortant d'une étuve chauffée à 100ò où elle était restée trente minutes'... Voici son résultat: au bout de huit jours il y avait dans l'infusion une moisissure développée ».[193]

Hélas ! pour Mr. Pouchet, il avait pris toutes les précautions sauf une: « C'est qu'il n'est pas possible de manipuler sur la cuve à mercure sans faire pénétrer dans l'intérieur du vase les poussières qui sont à sa surface. C'est vrai, Mr. Pouchet a éloigné les poussières en se servant de gaz oxygène, d'air artificiel; il a éloigné les germes qui pouvaient être dans l'eau, dans le foin; mais ce qu'il n'a pas éloigné, ce sont les poussières et, par suite, les germes qui sont à la surface du mercure ».[194] Combien cette théorie de la génération spontanée était répandue avant Pasteur ! Et s'il n'y avait pas eu Pasteur, combien de générations n'aurait-elle pas traversées, victorieuse ?

En histoire, archéologie, etc., on peut donner des centaines d'exemples où la véracité de la Bible est âprement attaquée jusqu'au jour où..., comme disait Mr. Micawber, « something turns up »:

a) On se moquait d'Isaïe parce qu'il mentionne, au ch.20, un certain « Sargon, roi d'Assyrie ». « L'hitoire ne connaît pas de Sargon », disait-on. Et voilà que la découverte des inscriptions

de Sargon a fermé la bouche à tout le monde, pour que tout homme qui dément Dieu se révèle être menteur, et Dieu seul véridique.

b) L'historicité du ch.20 du livre des « Juges » a été attaquée par la majorité des « savants ». En 1922-1923, Albright commença des fouilles à l'endroit présumé de Gibéa: « Une très ancienne forteresse... fut examinée et se révéla contenir quatre stratifications différentes et sept phases différentes de construction, commençant tout à fait au début de l'histoire israélite, vers 1200 (av. J.C.), et se terminant à la première période romaine, vers le 1er siècle. La première stratification, du temps des Juges, avait été brûlée comme c'est décrit dans la Bible (Jug.20^{40}) ».[195]

c) De même, on niait couramment qu'un Balthasar, roi de Babylone, pût exister lorque Cyrus prit la ville. C'était même, pour la majorité des critiques, une preuve sumpplémenaire du prétendu caractère « légendaire » des récits de Daniel (« on en avait cent preuves, mais une preuve de plus ne ferait pas de mal ! »). Et ne voilà-t-il pas qu'un beau jour on découvre son nom sur le cylindre de Nabonide, finissant la liste de la dynastie chaldéenne, en tant que fils de Nabonide: « Il est souvent mentionné dans des tablettes de contrats, parce qu'en tant qu'héritier de la couronne il agissait comme régent en l'absence de son père. Puisque Nabonide fit la guerre en Arabie pendant dix ans et ne rentra qu'après la chute de Babylone, Balthasar y a été effectivement roi durant plus de la moitié d'un règne de dix-sept ans. De plus, son père lui confia la royauté; et le nom de Balthasar se présente associé à celui du roi dans les formules de serment de ce règne. Il était roi en tout, sauf de nom... Puisque Balthasar était vraiment roi, c'est être pédant que d'accuser Daniel d'inexactitude lorsqu'il le dénomme: 'Balthasar le roi'. Cela est particulièrement malséant à la lumière de 'Daniel' $5^{7,16,29}$, où la récompense est d'être le troisième gouverneur du royaume. Manifestement l'auteur savait que Balthasar était en second par rapport à son père Nabonide ».[196]

d) On a fait le même grand tapage au sujet de « Darius le Mède », mentionné souvent par Daniel: il dit de lui qu'il reçut la royauté à la mort de Balthasar, à soixante-deux ans, qu'il était fils d'Assuérus, de la race des Mèdes, qu'il établit cent vingt satrapes sur son royaume, que Daniel prospéra pendant son

règne et le règne de Cyrus le Perse, etc. Sous prétexte que l'histoire profane ne parle pas d'un « Darius le Mède », venant entre Balthasar et Cyrus, on a poussé l'infamie jusqu'à accuser Daniel d'une ignorance si grossière qu'il prendrait Darius fils d'Hystaspe (qu'il désignerait par « Darius le Mède ») pour le prédécesseur de Cyrus !

Et pourtant, dans la période de transition qui a suivi la chute de Babylone, Cyrus, roi suprême du royaume médo-perse, a très bien pu déléguer le gouvernement de Babylone à Darius le Mède, et celui-ci a très bien pu être appelé « roi » sans que cela ne portât la moindre atteinte à la suprématie de Cyrus. Dans l'inscription de Béhistoun, ne voit-on pas les neuf gouverneurs rebelles, pris par Darius fils d'Hystaspe, appelés « rois » par le même, parce qu'il les avait désignés gouverneurs dans des régions de son royaume ? Rien, absolument rien, dans l'histoire profane, ne contredit tous ces faits et possibilités: c'est tout ce que nous demandons, en attendant que quelque découverte éclatante vienne un jour apprendre aux plus forcenés des critiques (que les exemples de Sargon, Balthasar, etc., n'ont visiblement pas pu guérir) à se méfier d'eux-mêmes et à rabattre un peu de leur suffisance.

2. La deuxième alternative, dans les cas où l'Ecriture *semble* désavouée par la raison, c'est qu'on fait dire à l'Ecriture ce qu'elle ne dit pas !

Reprenons le fameux exemple de la révolution terrestre. L'Ecriture dit: « Et le soleil se lève et le soleil se couche, et il suit son cours vers son lieu ».[197] « Et [le soleil], comme un époux sortant de sa chambre nuptiale, éprouve de l'allégresse à parcourir sa route comme un géant. Son point de départ est à un bout des cieux, et son aboutissement à l'autre bout des cieux ».[198] Elle dit aussi que Josué arrêta le soleil. Toutes ces manières de parler semblent contredire manifestement la vérité astronomique. Y a-t-il eu erreur de la part de l'Ecriture ? Evidemment non.

D'abord, l'Ecriture, ici comme souvent ailleurs, s'exprime en poète, c'est-à-dire en quelqu'un qui, à travers la beauté sensible ou les apparences, perçoit la beauté intelligible et réelle. Elle ne s'exprime pas comme Einstein. Or, un poète, même après Copernic et Galilée et tout en n'ignorant pas leur découverte, s'exprime et s'exprimera toujours comme vient de le faire l'Ecriture. Baudelaire, par exemple, dit, ô ignorance ! ô scandale !:

« Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... »[199]

D'ailleurs, si l'Ecriture avait voulu nous enseigner une vérité astronomique méconnue, à l'époque, par le monde entier, elle en aurait donné une démonstration en bonne et due forme. Agir autrement aurait été s'exposer certainement à perdre toute crédibilité. Si, aujourd'hui, les découvertes scientifiques les plus indiscutables ont trouvé, à leurs débuts, des opposants acharnés parmi les savants eux-mêmes, que dire du septicisme qui aurait accueilli, chez la foule, des affirmations scientifiques sans preuves et allant contre l'évidence des sens ? « L'histoire des sciences », dit Richet, « nous apprend que les découvertes les plus simples ont été repoussées, à priori, sous prétexte qu'elles étaient contradictoires avec la science. L'anesthésie chirurgicale fut niée par Magendie. Le rôle des microbes a été contesté pendant vingt ans par tous les académiciens de toutes les Académies... Bouillaud a déclaré que le téléphone n'était que de la ventriloquie... La circulation du sang n'a été admise qu'après quarante ans de stériles discussions ».[200]

Trop nombreux sont les exégètes se disant « catholiques » qui essaient d'escamoter la doctrine de l'Eglise sur l'inerrance scripturaire, en raisonnant ainsi: « Puisque l'Ecriture parle en astronomie selon les apparences, pourquoi ne parlera-t-elle pas ainsi en matière historique ? » Ils veulent, par ce biais, démentir l'Ecriture sur une infinité de points historiques. Mais ce raisonnement est spécieux: Dieu s'est incarné *historiquement*. Falsifier l'histoire, ou glisser sur des opinions historiques fausses, eût été indigne de l'Ecriture; mais parler du soleil en poète ne va pas contre la vérité: la poésie, en effet, et les arts, atteignent la vérité à leur manière, et même plus profondément que la science...

L'Ecriture ne peut être en opposition, non seulement avec la raison, mais aussi avec elle-même, car se contredire est une forme d'erreur: « Celui qui », dit St Denys l'Aréopagite, « dirige ses regards avec sainteté vers les Saintes Ecritures, y verra la concorde une qui symbolise l'union, vu qu'elle a été suscitée par l'Esprit un divin ».[201]

Origène avertit également: « Il faut accéder à toute l'Ecriture comme à un seul corps, et ne pas briser ni rompre ses articulations très vigoureuses et très solides dans l'harmonie de son entière composition, ce qu'ont fait ceux qui brisent, autant que

cela dépend d'eux, l'unité de l'Esprit dans toutes les Ecritures ».[202]

Enfin St Athanase s'exclame: « Ou n'est-ce pas téméraire d'introduire dans les discours divins une contradiction et de décréter sur les saints dogmes qu'ils s'opposent les uns aux autres, si la [parole]: 'Il s'est fait chair'[203] s'oppose à: 'Il prit la forme d'un esclave'[204] ?... Ni la divinité ne subit d'altération, ni la Sainte Ecriture n'est en désaccord avec elle-même. Interprétée aux auditeurs qui aiment la vérité, elle est toute entière facile à admettre et harmonieuse ».[205]

Une des plus graves sources d'erreur dans l'interprétation de l'Ecriture consiste à ériger une opposition entre l'Ancien Testament et le Nouveau, par exemple croire que le Dieu de l'Ancien est un Dieu de haine, et Celui du Nouveau (le Christ) un Dieu d'amour. Et pourtant, un regard un peu attentif aurait vite montré que l'amour existe dans l'Ancien Testament, quoique l'accent y soit mis davantage sur la justice de Dieu; et que la justice existe dans le Nouveau, quoique l'amour y soit davantage mis en relief. Il y a beaucoup de phrases dans l'Ancien de ce genre-ci: « La femme oublierait-elle son petit enfant jusqu'à ne plus avoir de compassion du fils de ses entrailles ? Mais même si la femme l'oubliait, Moi Je ne t'oublierais pas, dit le Seigneur ».[206] Le « Cantique des Cantiques » tout entier est de cette nature. Et inversement, le Nouveau abonde en passages de ce genre-ci: « Mais si ce serviteur dit en son cœur: 'Mon maître tarde à venir'; et s'il commence à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, boire et s'enivrer, le maître de ce serviteur-là viendra en un jour qu'il n'attendra pas et en une heure qu'il ne connaît pas, et le scindera en deux, et fixera sa part avec les infidèles ».[207] L'« Apocalypse » et l'« Epître de Jude » sont presqu'entièrement dans cette veine.

Justice donc et amour sont inséparables, à tel point que chacun de ces deux éléments, séparé de l'autre, cesse d'exister. La justice qui n'aime pas tombe dans l'iniquité, et l'amour qui n'est pas juste dégénère en flatterie. S'il y a différence d'accent entre les deux Testaments, c'est parce que la pédagogie divine a suivi avec l'humanité pécheresse la même ligne qu'on doit suivre avec un pécheur invétéré. Normalement, celui-ci comprend moins le langage de l'amour et de la douceur que celui de la crainte: « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de Dieu ».[208] On ne quitte pas facilement le péché invétéré, sans

châtiment médicinal.

Celui-ci peut provenir de la réponse automatique et impitoyable des lois de la nature, porte-parole de la volonté divine: « Il n'y a point de guérison dans ma chair en présence de Ta colère, ni de paix dans mes os en présence de mes péchés... Mes plaies ont exhalé une odeur infecte et se sont gangrenées à cause de ma folie ».[209] Le trop fameux SIDA est une éclatante illustration de cette forme de châtiment.

Mais le châtiment peut consister aussi en événements douloureux (tremblements de terre, éruptions volcaniques, mort accidentelle d'êtres chers, etc.), qui ne sont pas une réponse des lois de la nature, mais sont agencés admirablement et incompréhensiblement par la Providence pour notre salut et notre bien: « Car Tu es juste en tout ce que Tu nous as fait... parce que nous avons péché en tout et nous nous sommes éloignés de Toi par nos transgressions... et Tu nous as livrés aux mains de nos ennemis impies et de traîtres très odieux, et à un roi inique et plus méchant que partout ailleurs sur terre ».[210]

Parallèlement, il faut s'attendre à ce que les révélations dogmatiques soient progressives à travers les siècles: la perfection évangélique ne pouvait être révélée que vers la « plénitude des temps ». Il en est de même dans la vie spirituelle de l'individu: ce n'est pas au début de celle-ci, dans la voie purgative, mais dans la plénitude de la vie spirituelle, c'est-à-dire la voie illuminative, que viennent les grandes révélations mystiques: « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter à présent: lorsqu'Il viendra, Lui, l'Esprit de vérité, Il vous conduira à la vérité tout entière ».[211]

Les actes, aussi, ne peuvent être que progressifs, à cause de la même connexion indéclinable entre la contemplation et l'action. De même qu'un saint accomplit, dans sa plénitude, des actes plus héroïques que lors de ses premiers tâtonnements,et Dieu exige alors davantage de lui, ainsi Dieu exige davantage de nous, sous le Nouveau Testament, que sous l'Ancien: Il ne pouvait exiger de l'humanité, illuminée par les faibles lueurs de la conscience et de la Loi mosaïque, ce qu'Il exige de nous qui avons bénéficié de la pleine révélation et de la pleine grâce de l'Esprit.

Lorsqu'on applique ces principes, on ne trouvera que souveraine harmonie entre les diverses phases de l'Ancien Testament, ou entre celui-ci et le Nouveau. Prenons la question des

sacrifices. « Au commencement », dit St Chrysostome, s'adressant aux Juifs, « Il ne voulait pas vous accorder les sacrifices. Je produis comme témoin le prophète lui-même...: 'Qu'ai-Je à faire avec vos sacrifices ? dit le Seigneur. Je suis rassasié des béliers d'holocaustes; et la graisse des agneaux, et le sang des taureaux et des boucs, Je n'en veux pas... Qui a exigé toutes ces choses de vos mains' ?[212] Tu as entendu la voix très claire, disant qu'Il n'a pas exigé ces choses de vous, au commencement... - 'Pourquoi alors les prescrit-Il maintenant' ?, dis-tu - Par condescendance pour votre faiblesse. De même qu'un médecin, voyant un homme, en état de fièvre, morose et impatient, désirer de l'eau froide et menacer, s'il n'en reçoit pas, de se pendre à une corde ou de se jeter dans un précipice, et, voulant l'éloigner d'une mort violente, lui concède le mal moindre pour prévenir le mal le plus grand: ainsi Dieu a agi. Comme Il les vit en état de délire, s'étranglant, désirant les sacrifices, et prêts à passer aux idoles s'ils ne les obtiennent pas, ou plutôt, non seulement prêts [à le faire], mais passant déjà, Il concéda les sacrifices. Et que cela en soit la raison, la chose est claire par la circonstance même: car c'est après la festivité où ils avaient offert des sacrifices aux démons malfaisants qu'Il leur concéda les sacrifices, peu s'en fallut qu'Il ne leur dît: 'Vous êtes en délire et vous désirez offrir des sacrifices, eh bien donc n'en offrez qu'à Moi' ! »[213]

En effet, le dessein divin primordial sous l'Ancien Testament était l'établissement inébranlable du monothéisme. Tout s'explique en fonction de ce dessein. Aussi, pour éliminer l'idolâtrie chez les Juifs, Dieu tolérait provisoirement des maux moins graves, en vertu du grand principe selon lequel il y a chez l'homme un temps psychologique, de sorte que celui qui veut déraciner tous les vices *simultanément* n'en déracinera aucun.

Voici par exemple les prescriptions divines au sujet de la conduite à tenir à l'égard des peuples (idolâtres): « Lorsque tu approcheras d'une ville pour combattre contre elle, tu inviteras [ses habitants] à la paix. S'ils répondent par la paix et t'ouvrent, toute la population qui se trouve en elle sera soumise par toi à l'impôt, et ils t'obéiront. Mais s'ils ne t'obéissent pas et te font la guerre, tu assiégeras [la ville], et le Seigneur ton Dieu la livrera en tes mains, et tu passeras toute sa population mâle au fil de l'épée; mais les femmes, le mobilier, tout le bétail, tout ce qu'il y aura dans la ville, et tous ses bagages, tu les prendras pour ton

butin et tu mangeras toute la dépouille de tes ennemis, que t'a donnée le Seigneur ton Dieu. Ainsi agiras-tu pour toutes les villes qui seront très loin de toi...

Mais les villes de ces nations-là dont le Seigneur ton Dieu te donne la terre en héritage, tu n'y laisseras la vie sauve à aucun être animé, mais tu les voueras à l'anathème: le Hittite, l'Amorrhéen, le Cananéen, le Perizzien, le Hévéen, le Jébuséen, le Girgashite, selon ce que t'a commandé le Seigneur ton Dieu, *afin qu'ils ne vous apprennent pas à faire toutes les abominations qu'ils ont faites pour leurs dieux*».[214]

Précisons d'abord que ce n'est pas Dieu qui a inventé ces coutumes barbares; au contraire, elles existaient chez tous les peuples environnants, et les prescriptions divines inculquaient toujours une plus grande modération, tant qu'il n'y avait pas danger d'idolâtrie, comme c'était le cas pour le contact *provisoire* d'Israël avec les peuples idolâtres sur son passage. Mais dès qu'il s'agit des peuples qui vivent dans la Terre promise, avec lesquels, en conséquence, Israël, en cas de cohabitation, aurait eu un contact permanent, le danger d'idolâtrie était énorme, c'est pourquoi Dieu maintient ces coutumes barbares dans toute leur dureté.

Prenons un autre exemple. C'est un fait que dans les plus anciens livres de la révélation, Dieu parle très peu, et encore par insinuations, d'un grand article de notre foi: la vie dans l'au-delà. Les premiers chapitres de la « Genèse » en montrent la possibilité, perdue pour Adam et Eve, et insinuent cette survivance dans la mention de l'enlèvement d'Enoch: voilà les choses les plus saillantes qu'on trouve dans le Pentateuque.

Comme l'a vu avec grande pénétration St Chrysostome, Job ne savait rien de la résurrection et de la vie future. La thèse même du livre exige qu'il n'en sût rien: car s'il avait su qu'il y avait une résurrection et un Jugement dernier où chacun sera rétribué selon ses actes, ses propres souffrances, à lui un juste, n'auraient pas paru un scandale, la justice divine se réservant de tout compenser dans une autre vie. Mais l'ignorance où Job était de ce dogme l'acculait à ce raisonnement: « Dieu récompense les bons et punit les méchants; or, à moi qui Lui suis fidèle Il envoie de terribles souffrances; donc Il est injuste »: conclusion impie à laquelle il n'a point cédé, malgré son ignorance d'une vie future; et c'est cela, précisément, qui rend la fidélité de Job à Dieu, malgré les souffrances inouïes qu'Il lui

inflige, si méritoire. En conséquence, le passage 19^{25-27} du livre, où St Jérôme, par sa traduction et son interprétation, a voulu voir une connaissance très claire de la résurrection future, ne peut avoir ce sens, pour la simple raison que cela détruirait toute la thèse du livre.

Par la suite, la révélation a progressé: apparition de Samuel à Saül, le Ps.15, enlèvement d'Elie, vision de la résurrection par Ezéchiel, vision du Jugement dernier par Daniel, etc., jusqu'à la lumière éclatante de la « Sagesse » et des « Livres des Maccabées ».

Pourquoi alors ce silence presque total au début ? La raison n'est pas difficile à trouver. Les Israélites étaient entourés de peuples (spécialement les Egyptiens) qui s'adonnaient au culte des morts frénétiquement et avec un esprit nettement idolâtrique. Tant que le monothéisme n'était pas profondément ancré, toute révélation sur la vie dans l'au-delà était intempestive et risquait sérieusement - les faits sont là pour le prouver: le veau d'or, Achab et Jézabel, etc. - de pousser Israël à l'idolâtrie.

- « D'accord », dira mon interlocuteur, « le caractère progressif de la révélation ne permet pas de faire des oppositions entre ses diverses phases. Mais il y a des contradictions de détail qui sautent tellement aux yeux ! Ainsi Matthieu représente les deux larrons blasphémant, tandis que Luc dit on ne peut plus clairement que l'un d'eux s'est magnifiquement repenti, etc ».

A cela nous répondons: il faut s'assurer d'abord si les deux passages prétendument contradictoires parlent du même sujet, ou du même moment d'une histoire. Ainsi, nous avons montré ailleurs[215] que les récits de la résurrection du Christ, que des exégètes sans foi ni loi brandissent à tout moment comme des preuves de contradictions chez les auteurs sacrés, parlent tout simplement de différents *moments* dans le déroulement d'une même action.

Parlant des Juifs, des païens et des hérétiques, St Chysostome dit: « Tous reprochent aux évangélistes de contredire les uns les autres et d'être en dissonance entre eux. Il n'en est pas ainsi, loin de là ! Mais si les personnes sont différentes, une est la grâce de l'Esprit qui meut l'âme de chacun. Or, là où il y a grâce de l'Esprit, il y a amour, joie, paix; il n'y a pas guerre et contestation, ni conflit et dispute...

Autre chose est parler différemment, et autre parler contradictoirement... Des évangélistes, l'un dit que le Christ portait la

croix, l'autre que c'était Simon le Cyrénéen: il n'y a pas opposition ou conflit... Parce que les deux choses ont eu lieu. Lorsqu'ils sortirent du prétoire, le Christ la portait; s'étant avancés, Simon la prit de Lui et la porta. Egalement, au sujet des larrons, l'un dit que les deux blasphémaient; l'autre, qu'un larron ferma la bouche au détracteur. Cela non plus n'est pas contradictoire. Pourquoi ? En effet, là aussi les deux choses ont eu lieu. Au commencement l'un et l'autre agissaient avec méchanceté; mais après, les prodiges ayant eu lieu, la terre s'étant ébranlée, les pierres s'étant fendues et le soleil s'étant évanoui, l'un des deux s'est converti et, devenant plus sage, reconnut le Crucifié et confessa sa royauté. Car, pour que tu n'ailles pas penser que cela soit arrivé sous l'effet de quelque nécessité et violence le poussant intérieurement, et pour que tu n'ailles pas éprouver de doute, il te le montre persévérant sur la croix dans sa méchanceté antérieure: afin que tu saches que s'étant converti de son propre mouvement et de lui-même, ildevint ainsi meilleur, ayant bénéficié de la grâce divine ».[216]

Même lorsque deux spectateurs décrivent le même moment d'une scène, leurs récits, bien que nullement contradictoires, sont forcément divergents, dans la mesure où ils entrent dans les détails concrets: un historien, par exemple, est frappé par tel détail que l'autre ne voit même pas. Il y aurait contradiction si l'un niait une chose affirmée par l'autre; mais omission ne signifie pas négation. Pour mieux saisir cela, supposons qu'Hippocrate, Archimède, Shakespeare et Léonard de Vinci assistent à quelque scène: chacun la verra très différemment des autres, même si la vérité est respectée par tous; l'œil d'un savant est attentif à d'autres aspects que celui d'un peintre...

Les divergences entre auteurs sacrés ne sont donc pas de l'ordre de la contradiction, mais une garantie supplémentaire de la vérité de leurs écrits et de l'indépendance avec laquelle ils les ont composés.

Ayant établi les sources de la foi catholique, nous sommes en mesure d'aborder maintenant le mystère.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

ET A DIEU GLOIRE

Fontainebleau, 31 janvier 1989.

NOTES

CHAPITRE V

La foi en Dieu qui se révèle:

l'Église Catholique

1. Pascal, Pensées, 595
2. Id., 596.
3. Act. 5^{38-39}
4. Maitrayaniya Upanisad, 2.
5. Mandukya Upanisad.
6. Brihad - Aranyaka Upanisad.
7. Pour tout ce paragraphe, voir « La Mort et l'Au-delà », p. 15- 17; 61-65.
8. P. Bigandet, Légende de Gaudama, IX.
9. Il s'agit d'un serpent venimeux, doué de pouvoirs magiques mortels.
10. C'est le chef des brahmanes.
11. Le Mahavagga.
12. La métempsychose.
13. Samyuttanikaya, II,178.
14. Mahavagga, I,6.
15. Mahaprajna - paramita - castra.
16. Samyuttanikaya, III,96.
17. Bergson, L'Evolution Créatrice, I, p.3-4.
18. Voir les allusions à la Chamelle dans Coran, 7^{71-76}, $26^{153-158}$, 54^{23-31}, 91^{11-14}.

19. Source de la Connaissance: A - Des Hérésies, 101 (P.G. XCIV, 769, 772).
20. 2^{5-6}
21. 4^{142}
22. 5^{45}
23. 6^{39}
24. 16^{39}
25. 19^{86}
26. $9^{5,29,124}$
27. 47^{4}
28. 48^{16}
29. 16^{108}
30. 47^{16}
31. $56^{12,15-23,27-33,35-37}$
32. 78^{31-34}
33. 4^{3}
34. 2^{230}
35. Déclin et Chute de l'Empire Romain, ch. 50.
36. Coran, 33^{50-51}
37. Id., 33^{37-38}
38. Allusion à Coran 33^{53}: « N'épousez jamais les femmes avec qui [le prophète] aura eu commerce ».
39. 2^{61}
40. Juges 7^{5}
41. 2^{250}
42. 12^{18}
43. 12^{25-29}
44. Cf. 12^{93-96}
45. 19^{29}
46. 4^{156}
47. Mt. 9^{28}
48. Jn. 9^{38} - St Basile cite de mémoire deux versets d'Evangiles différents, qu'il met côte à côte.
49. St Basile, Lettre 234, A Amphiloque (P.G. XXXII. 869.872).
50. Mc. 5^{28}
51. Mon Cœur mis à nu, 14 - Les mots soulignés le sont par Baudelaire.
52. Pascal, Pensées, 99.
53. Id., 286.
54. Id., 287.
55. Exigences de la Pensée Contemporaine en matière d'Apologétique, II,1.
56. Newman, Discours de l'Université d'Oxford, XV: La Théorie des Développements en Doctrine religieuse.
57. Développement de la Doctrine Chrétienne: Introduction.

58. Mt. 16^{13-19}
59. Lc. 21^{33} - Hom. 54 sur Mt. (P.G. LVIII, 533-535).
60. Jn. 21^{15-16}
61. Gal. 1^{18}
62. Jn. 21^{21} - Hom. 88 sur Jean (P.G. LIX, 478,480).
63. Mt. 16^{19}
64. Id, 26^{35}
65. Id. 16^{16}
66. Disc. sur Pierre et Elie (P.G. L, 727-728).
67. Hom. sur la Parabole de la Dette de mille talents (P.G. LI, 20).
68. Panég. de St Ignace (P.G. L, 591).
69. Contre Eunome, II (P.G. XXIX, 580).
70. Disc. sur l'Ordre dans les Discussions (P.G. XXXVI, 193).
71. Apologie à son père, Disc. 9 (P.G. XXXV, 820).
72. Matines du 16 janvier.
73. Προεξάρχοντα.
74. Grandes Vêpres du 29 juin.
75. Ἀρχιποιμένα.
76. Vêpres du 30 juin.
77. Mt. 16^{19}
78. Sermons, 295 (P.G. XXXVIII, 1349).
79. Mt. 16^{18-19} 80. Explication de 12 Psaumes de David (P.L. XIV, 1082).
81. Jn. $20^{21,23}$
82. De l'Unité de l'Eglise (P.L. IV, 499-500).
83. Antioche.
84. Hom. sur le Titre des Actes des Apôtres (P.G. LI, 86).
85. Contre les Hérésies, III, 3 (P.G. VII, 849).
86. Au concile de Tyr.
87. Μὴ δεῖν παρὰ τὴν γνώμην τοῦ ἐπισκόπου Ῥώμης τὰς ἐκκλησίας κανονίζειν
88. Hist; Ecclés., II, 8 (P.G. LXVII, 196-197).
89. Id., II, 15 (P.G. LXVII, 212).
90. Hist. Ecclés., III, 8 (P.G. LXVII, 1052).
91. Id., III, 10 (P.G. LXVII, 1057).
92. L'auteur du canon s'adresse à Osius, évêque de Cordoue, qui préside le concile.
93. De la pénitence, I, 7 (P.L. XVI, 476).
94. Lettres, 11 (P.L. XVI, 946). 95. De la Mort de son fère Satyrus, I (P.L. XVI, 1306).
96. Jn. 21^{15-16}
97. Dispositions Ascétiques, 22 (P.G. XXXI, 1409).
98. St Jérôme parle du schisme d'Antioche.
99. Lettres, 15 (P.L. XXII, 355-356).
100. Εἰς σύστασιν ἡμετέραν καὶ τῶν παρ' ἡμῶν πεπραγμένων βεβαίωσίν τε καὶ συγκατάθεσιν.
101. Lettres, 37 (P.L. LXXVII, 1287).

102. Lettres (P.G. XCI, 137,140).
103. Monarchie ou république...
104. Sur le Jugement de Dieu: Introduction aux Règles Ethiques (P.G. XXXI, 656).
105. Ex cathedra.
106. Constitution Dogmatique « Pastor œternus ».
107. Newman, Lettres, A William Maskell (12.2.1876).
108. Id., Lettre au duc de Norfolk, 8.
109. II Thess. 2^{15}
110. A savoir, oralement.
111. I Cor. 11^{23}
112. Traité du St Esprit, 27 (P.G. XXXII, 188).
113. Concile de Trente, 4^{e} Session (décision reprise par Vatican I).
114. St Augustin, Contre Julien, II, 10 (P.L. XLIV,700).
115. Encycl. « Providentissimus Deus », 1893.
116. Provinciales, 18^{e}.
117. 13^{e} Anathématisme.
118. 1er Concile Œcuménique.
119. Pie IX, Encyclique « Quanta cura » (1864).
120. Vatican I: « Pastor Œternus ».
121. Lettre à tous les moines (P.G. XXV, 741).
122. Contre l'empereur Constance (P.L. X, 589).
123. Chronique (an 352) (P.L. XXVII, 685-686).
124. Catalogue des Auteurs ecclés., 97 (P.L. XXIII, 735,738).
125. Lettre 1 à Sergius (P.L. LXXX, 472).
126. Lettre à l'empereur Constantin IV (P.L. XCVI, 408).
127. Lettre aux évêques espagnols (P.L. XCVI, 414).
128. Lettre à Ervig, roi d'Espagne (P.L. XCVI, 419).
129. Chez Dr. Héfélé, Histoire des Conciles, tome IV, 174.
130. Newman, Lettres, A Mme W. Froude (5.3.1871).
131. IV,5.
132. I,1.
133. Mt. 20^{26-27}
134. Du Pape, IV,2.
135. Id., IV,7.
136. Id.
137. Id., IV,9.
138. Nicolas III était un Orsini.
139. Boniface VIII.
140. Clément V.
141. L'Enfer, XIX.
142. Id., XXVII.
143. Mt. 23^{2-3}
144. Mt. 13^{47-49}
145. Act. 20^{29-30}

146. Bulle « Ad Extirpanda », 15 Mai 1252.
147. Μὴ ἀναγκαστῶς ἀλλὰ ἑκουσίως. - Cf. d'autres témoignages dans « Du Discernement Spirituel », I, p. 229-238.
148. I Pierre, 5^{2-3}
149. I Tim. 2^{3-4}
150. Hom. 7 sur I Tim. (P.G. LXII,536).
151. Contre Celse, IV,3 (P.G. XI,1033).
152. Réponse « Ad Consulta vestra », 86, le 13 nov.866 (P.L. CXIX,1010).
153. Maurice Blondel, Méditation sur Dieu, dans Correspondance avec Wehrlé (1925).
154. Lois, X, 907 de, 910 C.
155. Hom. 12 sur I Cor. (P.G. LXI,102).
156. « La corruption du meilleur est la pire ».
157. PS. 44^{2}
158. Hom. sur Ps. 44 (P.G. LV, 183-184).
159. Hom. sur Ps. 44 (P.G. XXIX, 396).
160. Essais et Articles: Le Déclin de l'Inspiration.
161. Comm. sur Isaïe, Introduction (P.G. XXX, 121,124).
162. Id. (P.G. XXX, 125).
163. Jn. 6^{63}
164. Id. 4^{24}
165. Rom. 1^{23}
166. I Tim. 1^{17}
167. Hébr. 10^{1}
168. Gal. $4^{22-24,26}$
169. St Paul fait allusion au voile que Moïse s'est vu obligé de mettre sur son visage, pour voiler la lumière qui en sortait et empêchait les enfants d'Israël de le regarder (Ex. 34^{33}).
170. II Cor., 3^{14-17}.
171. Id. 3^{6}.
172. A Thalassios, 50 (P.G. XC, 465).
173. Il s'agit de I Tim. 5^{23}.
174. Hom. I sur les Statues (P.G. IL, 17-18).
175. Apologie, Disc.2 (P.G. XXXV,504).
176. Ἐξεζήτησαν καὶ ἐξηραύνησαν προφῆται οἱ περὶ τῆς εἰς ὑμᾶς χάριτος προφητεύσαντες, ἐραυνῶντες εἰς τίνα ἢ ποῖον καιρὸν ἐδήλου τὸ ἐν αὐτοῖς Πνεῦμα Χριστοῦ.
177. I Pierre, 1^{10-12}
178. Prov. 16^{23}
179. Dan. 8^{16}
180. Zach. 1^{9} - A Thalassios, 59 (P.G. XC, 604-605,608).
181. Comm. Sur Isaïe, VII (P.G. LVI, 84).
182. Disc. contre les Ariens, III (P.G. XXVI, 421).
183. Jn. 8^{56}
184. Hom. 55 sur St Jean (P.G. LIX, 303).

185. Jér. 36.
186. Chrysostome, Hom. sur l'Obscurité de l'Ancien Testament (P.G. LVI, 177).
187. Jn. 20^{29} 188. Integri cum omnibus suis partibus.
189. Const. Dogm.: « Le Fils de Dieu ».
190. Conc. I du Vatican: Canons.
191. Dans un opuscule écrit pourtant bien après sa conversion: « L'Inspiration dans ses rapports avec la Révélation ».
192. Chez Pasteur, Conférence à la Sorbonne, 7 Avril 1864.
193. Id.
194. Id.
195. Albright, L'Archélologie de Palestine et la Bible, I,7.
196. Joyce G. Baldwin, Daniel: Introd.
197. Ecclésiaste, I^5 198. Ps. 18^{6-7} 199. Fleurs du Mal: Harmonie du Soir.
200. Traité de Métapsychique, I,2.
201. Hiér. Eccl.,3 (P.G. III,432).
202. Comm. sur Jean, X,13 (P.G. XIV,337).
203. Jn. I^{14}
204. Phil. 2^{7}
205. Contre ceux qui objectent malignement que « le Logos s'est fait chair » (P.G. XXVIII,1345,1348).
206. Is. 49^{15}
207. Lc. 12^{45-46}
208. Prov. I^{7}
209. Ps. $37^{4,6}$
210. Dan. $3^{27,29,32}$
211. Jn. 16^{12-13}
212. Is. I^{11-12}
213. Disc. 4 contre les Juifs (P.G. XLVIII, 879-880).
214. Dt. 20^{10-18}
215. La Mort et l'Au-delà, 86-91.
216. Hom. sur le Paralytique qu'on descendit par le toit (P.G. LI, 53-54).

TABLE DES MATIERES

Page

AVANT-PROPOS 7
Chapitre I : L'Existence de Dieu 11
Chapitre II : La Prophétie et le Miracle, privilèges divins : 31
A - La Prophétie 31
B - Le Miracle 43
Chapitre III : Dieu s'est-il exprimé par des prophéties et des miracles ? 49
A - Les prophéties 49
I. Prophéties réalisées sous l'Ancien Testament 50
II. Prophéties réalisées dans le Christ 72
III. Figures prophétiques réalisées dans le Christ 84
IV. Prophéties faites par le Christ et déjà réalisées 93
B - Les miracles 108
Chapitre IV : Procès des exégètes modernes 131
A - Le Pentateuque 134
B - Isaïe 152
C - Daniel 158
D - Les Évangiles Synoptiques 166
E - Saint Denis l'Aréopagite 174
Chapitre V : La Foi en Dieu qui se révèle : L'Église Catholique 195

Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie Graphique de l'Ouest
Le Poiré-sur-Vie (Vendée)
No d'imprimeur : 8317
Dépôt légal : Mai 1989